

JOSÉPHINE MEYHOFFER - DE FÉLICE

PALESTINE 1876

février-juin | Journal de voyage

AVEC UNE MISE EN CONTEXTE HISTORIQUE
DE JACQUES POUS



Joséphine Meyhoffer-de Félice

Palestine 1876
Journal de voyage

© L'Esprit de la Lettre Editions, Genève, 2021
Suzanne Rivier-Devèze
30 chemin des Crêts de Champel
CH-1206 Genève

esprit-de-la-lettre.swiss

Isbn version imprimée : 978-2-940587-23-0
Isbn version numérique : 978-2-940587-24-7

Dépôt légal BGE, Genève et BNS, Berne, décembre 2021

Les illustrations de couverture sont tirées de :

Thévoz, Frédéric; Bridel, Philippe Louis Justin, *La Palestine illustrée : collection de vues recueillies en Orient*, Lausanne, Bridel, 1888-1891
Page 1 de couverture: vol. 4, *Galilée et Liban*, 1891 : Ouary Barada, p. 167
Page 4 de couverture: à gauche : vol. 1, *De Jaffa à Jérusalem*, 1888 : Vallée du Cédron, p. 161 ; à droite : vol. 3, *Samarie et côte maritime*, 1890 : Gaza, p. 35

Joséphine Meyhoffer-de Félice

PALESTINE 1876
JOURNAL DE VOYAGE

Avec une mise en contexte historique de
Jacques Pous

Transcription et édition : Suzanne Rivier-Devèze



In memoriam
Loïs Meyhoffer
(Genève, 1918-2018)

Petite-fille de Joséphine Meyhoffer-de Félice, Loïs Meyhoffer fut la première élève de l'*Ecole Internationale de Genève* fondée par son père Paul en 1924, et qui avait comme vocation «l'éducation à la paix et la transmission de valeurs humanitaires fortes telles que l'accueil de l'autre, le respect et la compréhension inter-culturelle».

En 2014, lors du 90^e anniversaire de l'école, faisant écho à l'intérêt que Joséphine a porté aux divers établissements d'enseignement rencontrés au long de son voyage, elle a prononcé ces mots qui résument bien les valeurs qui l'ont toujours animée :

«La tâche de l'Ecole n'est toujours pas terminée, les conflits se multiplient. Que faire? Ne pourrions-nous pas engager une réflexion sur la place et le rôle des minorités dans nos sociétés : minorités ethniques, linguistiques, religieuses ou raciales? Il y en a partout, dans tous les pays dans toutes les sociétés, ignorées ou bafouées par la majorité. Si l'on pouvait reconnaître leur légitimité et leur valeur, et leur donner leur juste place, cela permettrait peut-être d'éviter des conflits. Aussi nous devrions apprendre à nous tolérer, à reconnaître la valeur de l'Autre, à le respecter. Tous sont nécessaires pour former une société humaine riche de toutes les cultures, de toutes les croyances.»

Le manuscrit de ce journal fait partie des archives de Joséphine Meyhoffer, née de Félice, déposées par Loïs Meyhoffer à la Bibliothèque de Genève en 2016 et conservées au Département des Manuscrits et archives privées : *Papiers Joséphine Meyhoffer 1857-1937* : BGE Ms. fr. 8775-8795
Le *Journal* lui-même porte le numéro d'inventaire : BGE Ms. fr. 8783.

MISE EN CONTEXTE HISTORIQUE par Jacques Pous	9
JOURNAL DE VOYAGE	33
LES ÉTAPES ET LIEUX TRAVERSÉS	241

MISE EN CONTEXTE HISTORIQUE

par Jacques Pous

Lorsque Joséphine Meyhoffer, rédactrice de ce *Journal de voyage*, arrive en 1876 en Terre sainte, le long règne du sultan Abdül-Aziz (juin 1861 - mai 1876) touche à sa fin. Favorable à la politique de modernisation du Tanzimat (1838), Abdül-Aziz, convié par la France et son ambassadeur à Constantinople, Nicolas Prosper Bourée, à visiter l'Exposition universelle de 1867 de Paris, avait été le premier et dernier sultan à faire le voyage en Europe. Après Paris, Abdül-Aziz était passé par Londres pour répondre à l'invitation de la reine Victoria, puis s'était rendu à Vienne, en passant par la Belgique et la Prusse.

De retour d'Europe, le sultan et le réformateur, Fouad Pacha qui l'avait accompagné, conquis par les progrès matériels et techniques (navires de guerre anglais, armée de terre prussienne et développement des chemins de fer partout sur le vieux continent) qu'ils avaient pu constater lors de leur visite de l'Exposition universelle et de leur tournée en Europe, se lancèrent dans une série de réformes qui allaient marquer les années 1867-1871. Cette politique qui avait favorisé la pénétration des intérêts européens sans parvenir à régler les principaux problèmes qui se posaient au pays, devait finalement assombrir les dernières années du règne d'Abdül-Aziz.

En 1876, la révolution bulgare et sa sanglante répression par les Bachi Bouzouk avait provoqué en Angleterre une grosse émotion alimentée par Gladstone, artisan d'une violente campagne d'opposition aux atrocités commises. Dans la nuit du 29 mai au 30 mai, une révolution de palais dont le but était d'éviter une intervention européenne déposait Abdül-Aziz. Quelques jours plus tard, même si la thèse officielle parle de suicide, le sultan déchu était assassiné. Remplacé par Murad V, un homme malade qui souffrait de troubles psychiques et qui, en août de la même année, après seulement deux mois de règne, était à son tour déposé, Abdül-Aziz laissait finalement le pouvoir entre les mains de son jeune frère Abdül-Hamid II (1876-1909) qui, en 1867, avait été lui aussi du voyage en Europe. Il sera le dernier grand sultan de l'Empire ottoman.

En cette même année 1876 et durant tout le dernier quart du XIX^e siècle, allaient s'affirmer à la fois les appétits coloniaux des grandes puissances, en particulier de la France et la Grande Bretagne et le projet de nombreux Britanniques, membres de quelques groupes chrétiens réformés, de favoriser le

retour et la restauration des juifs en Palestine. En créant, en 1865, le Palestine Exploration Fund, le gouvernement britannique qui répondait déjà à l'initiative d'un groupe d'archéologues biblistes et d'hommes d'Église dont les plus emblématiques étaient le doyen de Westminster Abbey, Arthur P. Stanley et le fondateur du Royal College of Music et auteur du *Dictionary of Music and Musicians*, George Grove, avait montré qu'il abordait le Proche-Orient avec les mêmes méthodes qui avaient fait leurs preuves ailleurs ; il mettait en place des hommes qui, grâce à l'étude approfondie du terrain, pourraient fournir aux politiques les études d'ethnographie coloniale dont ils auraient besoin pour prendre le moment venu les décisions politiques et stratégiques les plus appropriées.

La raison d'être du Palestine Exploration Fund était en effet d'étudier et de décrire la Terre sainte afin d'identifier les anciennes villes que mentionnaient les Saintes Écritures avec les villages modernes qui les avaient remplacées et de redécouvrir, sous les tas de ruines et d'ordures, les traces des « races » qui avaient autrefois peuplé la Palestine, en espérant que l'archéologie confirmerait les récits bibliques. La plupart des premiers archéologues, quelle que soit leur nationalité, ne portaient donc pas à la découverte de la Palestine mais à celle d'Israël. Le Palestine Exploration Fund précise d'ailleurs dans ses statuts que son objectif est « l'étude précise et systématique de l'archéologie, de la topographie, de la géologie et de la géographie physique, des mœurs et des coutumes de la Terre sainte, pour illustrer la Bible ». Il ne s'agissait donc pas de découvrir prioritairement le passé mais de comprendre l'histoire biblique et surtout d'établir l'historicité d'un récit que des chercheurs critiques toujours plus nombreux mettaient de plus en plus en doute. Déjà, en 1838, Lord Shaftesbury (1801-1885) faisait part de son espoir que la Terre sainte « when dug and harrowed » témoignerait de l'authenticité de la Bible, même si des intérêts plus prosaïques n'étaient pas oubliés comme lorsque, entre 1872 et 1878, le futur conquérant et colonisateur du Soudan, Horatio Herbert Kitchener (1850-1916), s'employait, lui, à dresser une carte de la Palestine pour préparer sa prochaine colonisation.

Lord Shaftesbury, lorsqu'il deviendra le président du Palestine Exploration Fund, proclamera d'ailleurs : « N'attendons plus pour envoyer nos meilleurs agents... pour mesurer la longueur et la largeur de la Palestine, pour cadastrer le pays, et si possible aller drainer, mesurer chacun de ses endroits les plus reculés, et le préparer ainsi pour le retour de ses anciens propriétaires, car je crois que les Temps ne sont pas éloignés avant que de grands événements ne se produisent »¹. En 1876, moins de vingt ans avant

1 Lord Shaftesbury, *Palestine Exploration Fund*, 1875

le Congrès de Bâle et quarante ans après son premier article dans la *Quarterly review*, Shaftesbury en publiera un nouveau dans lequel il réaffirmera que la restauration des Juifs en Palestine devait se faire dans l'intérêt de la Grande-Bretagne qui devait protéger la Syrie contre elle-même et dans celui de la Palestine qui avait besoin de capitaux et de peuplement que, seuls, les Juifs pouvaient apporter. Par ailleurs, précisait-il, c'est à la Grande-Bretagne, la plus grande puissance maritime et commerciale du monde, qu'est dévolu la tâche de favoriser l'établissement des Juifs en Palestine: « This is not an artificial experiment; it is nature, it is history »².

Ces doctrines restaurationnistes seront diffusées en Romandie par quelques pasteurs issus du mouvement du Réveil, tels Charles Étienne François Moulinié (1757-1836), Louis Gaussen (1790-1863) et Émile Guers (1794-1882) à Genève ou les pasteurs Pétavel à Neuchâtel. Louis Gaussen avec *Les Juifs évangélisés enfin, et bientôt rétablis* (1851), Émile Guers avec *Israël aux derniers jours de l'économie actuelle ou Essai sur la restauration prochaine de ce peuple* (1856) diffuseront auprès d'un large public le projet d'une transformation radicale du statut de la Palestine qu'un Abram-François Pétavel, dès 1868, avec *La fille de Sion ou le rétablissement d'Israël* (1868), prédira:

« Réjouis-toi, Sion, une époque nouvelle
Va ramener pour toi le siècle tant promis;
Pour ne plus te laisser le Seigneur te rappelle
Son bras te vengera de tous tes ennemis.
Des enfants d'Albion la milice flottante
Ramènera tes fils de cent climats divers;
Et les accents vainqueurs d'une bouche éloquente
Des mains de l'opprimé feront tomber les fers. »

Pour ces visionnaires, férus d'exégèse biblique, il n'était même plus nécessaire d'avoir fait le voyage à Jérusalem, une ville qui n'était pour eux ni la cité des lieux saints hantée par des pèlerins illuminés, ni l'épicentre des fanatismes monothéistes, mais l'espace mythique et mystique où se retrouveront, enfin rassemblés, dans l'attente du second avènement du Christ, juifs convertis et véritables croyants. Ils vont donner au peuple juif un but: le retour et, alors que la Turquie avait été comparativement l'un des pays au monde le plus hospitalier et le plus tolérant envers le Peuple élu, un ennemi: le Turc.

Joséphine Meyhoffer, jeune femme cultivée, touriste enthousiaste fascinée par l'Orient, et qui, parfois, embarquait avec elle son amie, M^{lle} Tetzner, dans des visites non programmées, connaissait probablement les doctrines restaurationnistes du mouvement religieux auquel elle appartenait. Nous ne

2 Barbara W. Tuchman, *Bible and Sword*, pp. 249-251

savons toutefois pas dans quelle mesure elle adhéraît aux thèses irrationnelles, millénaristes et restaurationnistes dont, par ailleurs, elle paraît assez éloignée. Avidement et curieuse de découvrir, comme elle l'écrit au début de son journal, « un autre continent, d'autres mœurs, d'autres habitudes et un autre langage », elle part pour rencontrer l'Autre même si, dans son journal, elle nous engage à lire la Terre sainte avec le regard de la foi et à parcourir la Palestine la Bible à la main.

Il est vrai que, par son environnement familial, Joséphine appartient à un univers de pensée proche de l'esprit de renouveau du mouvement du Réveil, même si elle évite les enthousiasmes inutiles et s'intéresse davantage aux questions de l'instruction et de l'éducation qu'aux élucubrations théologiques des pasteurs du Réveil. Comme la plupart des chrétiens évangéliques, toutefois, elle refuse de s'en remettre au seul ministère rationaliste et académique des pasteurs établis. Personnage complexe, à l'image de son père, plus que les mots, elle préfère l'action surtout si cette dernière s'inscrit dans la mouvance philanthropique qui caractérise son milieu et son époque.

Son père, Guillaume de Félice (1803-1871), avait ainsi mené, « au nom de l'Évangile et de la justice », le combat abolitionniste à un moment, les décennies 1830-1840, où il ne favorisait pas encore la domination occidentale sur l'Afrique. Guillaume de Félice que le notable mulâtre martiniquais, Cyrille Bisette, fondateur de la Société des hommes de couleur, appelait « notre maître à tous », s'était engagé, avec *Émancipation immédiate et complète des esclaves. Appel aux abolitionnistes* (1846), en faveur de l'abolition totale et immédiate de l'esclavage et de la traite. Conscient d'ailleurs que, même affranchis, les Noirs ne seraient jamais admis dans la société blanche (les États-Unis en étaient pour lui la preuve), il avait soutenu l'initiative de l'American Colonization Society d'installer au Liberia les Noirs affranchis d'Amérique où ils deviendraient des agents de la civilisation pour les Noirs ainsi que pour les Blancs dont ils pourraient faire reculer les préjugés racistes.

Un combat qui sera celui d'une époque même si, à la fin du siècle, avec la colonisation de l'Afrique, il ne sera plus le projet de libération qu'il était à ses débuts. Avec certains de ses membres, il tentera au contraire de justifier la pénétration européenne en Afrique, en remplaçant un mode esclavagiste de domination par un autre, colonial, correspondant mieux aux mentalités, aux intérêts et à l'hypocrisie morale de l'âge d'or du colonialisme. Cet autre regard sur le projet abolitionniste permettra ainsi à des personnages tels que le missionnaire et explorateur David Livingstone, pourfendeur de l'esclavagisme musulman qu'il a fait découvrir à l'Occident, de contribuer à la pénétration britannique en Afrique au nom de l'abolition de l'esclavage, des Droits de l'homme et de l'idéal chrétien. L'explorateur écossais illustrera alors, en cette

fin du XIX^e siècle, la transformation d'un récit émancipateur en un récit économique et évangéliste, à la gloire d'un colonialisme que l'on découvrira dans les expositions coloniales ou dans les revues missionnaires.

Quant à Rodolphe Meyhoffer, pasteur à Cannes, Bruxelles et Cully (Vaud) et époux de Joséphine, il parviendra, lors de son pastorat au Temple de l'Observatoire (1890-1895) à Bruxelles à obtenir, au nom d'un protestantisme éloigné des grandes effusions millénaristes mais, imprégné d'évangélisme œcuménique, la fusion des deux Églises, celle du boulevard de l'Observatoire et celle de la rue Belliard au sein de laquelle avait été créée en 1853 la première Union chrétienne de Jeunes gens de Belgique. Dans un pays où l'enseignement n'était pas obligatoire et où les écoles même officielles se trouvaient sous l'influence du clergé catholique, son épouse et lui créèrent ensemble le Refuge pour jeunes filles, devenu le Foyer Lilla Monod. Naîtra ainsi, avec eux, la véritable passion d'une famille en faveur de l'instruction et de l'évangélisation par l'école.

Quant à Joséphine Meyhoffer dont le fils, Paul, sera plus tard le premier directeur de l'École Internationale de Genève dont la vocation est « l'éducation à la paix et la transmission de valeurs humanitaires fortes telles que l'accueil de l'autre, le respect et la compréhension internationale »³, elle portera, tout au long de son voyage et pas seulement en Palestine, un vif intérêt aux établissements scolaires que, sur sa route, elle visitera. Écoles quasiment toutes confessionnelles et qui, pour la plupart, s'adressent à une nouvelle élite locale souhaitant s'occidentaliser tout en restant attachée à sa culture et à sa religion.

Ainsi, au Caire, en compagnie de M^{lle} Dor, fille de M. Dor Bey de Vevey qui occupait un poste important au Ministère égyptien de l'Instruction publique, elle visite, dans un ancien palais, une école de trois cents jeunes filles arabes appartenant, nous dit-elle, à toutes les classes de la société. Soutenue par l'une des épouses du Khédive, dirigée par une Syrienne, avec un corps professoral mixte – symbole de modernité – l'institution s'adresse essentiellement à des jeunes filles de la nouvelle élite égyptienne, qui se préparent à devenir de parfaites maîtresses de maison.

Dans la tenue des élèves, musulmanes pour la plupart, ce n'est pas le voile qui suscite des commentaires puisque, à chaque époque, la vision de l'Autre est différente comme les préjugés le sont aussi. Des représentations qui sont exotiques ou, même parfois, obsessionnelles à une époque ne le sont pas à une autre. Les voyageurs de la fin du XVIII^e et d'une bonne partie du XIX^e siècle, dont les femmes et les filles étaient aussi couvertes que les musulmanes et auxquelles, depuis saint Paul, il était demandé de se couvrir la tête

3 <https://www.ecolint.ch/fr/pourquoi-lecolint>

en signe de soumission, ne voyaient pas le voile qui, aujourd'hui, nous obsède et nous cache la réalité du monde musulman. Ainsi, les photos publiées par Stephen Graham (*With the Russians Pilgrims to Jerusalem*, London, 1913) nous montrent des paysannes russes aussi couvertes, si ce n'est plus, y compris le visage, que de nombreuses femmes d'Orient ; l'une de ces photos (*The syrian girls who caused the trouble*) illustre d'ailleurs l'épisode de deux jeunes Syriennes qui, sur le navire qui amenait tout le monde à Jaffa, avaient créé le scandale auprès des pèlerins russes, en particulier de leur chapelain qui les avait traitées de « créatures de Satan », car elles avaient eu le tort d'exhiber sans complexe leur chevelure et une infime partie de leurs jambes.

L'éducation que ces jeunes filles reçoivent est du reste assez proche de celle que l'on donne alors aux jeunes filles en Europe : cours de cuisine, de blanchisserie, de repassage mais aussi de broderie et enfin, pour quelques-unes, cours de musique et de dessin. En effet, partout, la philanthropie européenne mène alors le combat pour l'accession à l'instruction pour tous, pauvres et filles y compris. Il n'y a pas d'années où ne soient inaugurées de nouvelles écoles dites parfois de « déguenillés », comme celle créée en Angleterre en 1861 par le comte de Shaftesbury. Un objectif partagé par toutes les institutions qui veulent éduquer ou civiliser les classes dangereuses, telle cette Bibliothèque pastorale itinérante, fondée à peu près à la même époque (1872) par la Conférence pastorale évangélique du Midi.

Dans une Suisse où il existe aussi un vent de réforme en faveur duquel vont s'illustrer des Emmanuel de Fellenberg, Johann Heinrich Pestalozzi ou Père Girard, le Réveil qui s'est toujours préoccupé, souvent dans un but avoué de prosélytisme, de l'instruction et de l'éducation des plus défavorisés, y compris des filles, à une époque où l'on n'en faisait guère cas, ne pouvait que participer à cette révolution pédagogique. Au moyen de publications bon marché, de bibliothèques populaires y compris dans les campagnes les plus reculées, de colportage de Bibles et d'ouvrages de piété, de récits de voyage, y compris ceux accomplis par les missionnaires, le Réveil voulait instruire, édifier et pourquoi pas convertir. Il prendra d'ailleurs rapidement conscience qu'il n'est pas suffisant de colporter Bibles, Nouveaux Testaments et autres livres édifiants si, comme le constate avec effroi, en 1831, l'Assemblée générale de la Société évangélique de Paris, cinq-huitièmes de la population ne sait pas lire.

Quant à Joséphine Meyhoffer, une femme convaincue de l'importance de l'instruction et favorable à toute forme d'institutions scolaires même si sa préférence va aux Missions Américaines soucieuses en priorité de l'éducation des futures élites, elle va, tout au long de son périple nous faire découvrir les écoles confessionnelles du Proche Orient. A Assiout, en Égypte, ce sera l'école de filles de la mission américaine et son école du dimanche ; une directrice,

dans le pays depuis neuf ans, et une institutrice, arrivée plus récemment mais qui a déjà appris l'arabe suscitent d'ailleurs son admiration pour leur faculté d'adaptation. Puis, ce seront le Collège américain de Beyrouth et celui de Constantinople destiné, comme elle le précise, «à procurer une éducation supérieure aux jeunes turcs». Le zèle missionnaire de ces nouveaux venus américains alertera, du reste, le pouvoir ottoman qui redoute qu'ils suscitent de nouvelles divisions entre les nombreuses communautés religieuses qui composent l'Empire.

Lors d'une étape en Palestine, elle écoute avec intérêt un pasteur également américain, parlant l'arabe, qui confirme aux touristes de passage la réalité des persécutions subies par différentes communautés chrétiennes. Un sujet qui passionne alors le monde anglo-saxon et surtout la presse anglaise. Ainsi, le *Times* du 26 novembre 1874 avait lancé une campagne en faveur des chrétiens de Syrie-Palestine qui sera reprise par Henry Dunant (1828-1910), secrétaire de la Syrian and Palestine Colonization Society. La campagne de presse du fondateur de la Croix Rouge devait servir de vitrine philanthropique à la Société de colonisation pour laquelle la défense des chrétiens d'Orient était un argument de poids en faveur d'un projet qui en appelait aux colons mais aussi aux croyants. Et comme Dunant connaissait bien l'impact que pouvait avoir la philanthropie dans la conquête de l'opinion publique et dans son ralliement à un processus colonial, il créera une Société pour la protection des juifs et des chrétiens dans l'Empire ottoman. Une fois de plus se trouvaient rassemblés le colon et le philanthrope.

Toutefois, l'instruction donnée par les institutions missionnaires ne concernait pas que les futures élites. Ainsi Joséphine Meyhoffer pourra visiter plusieurs écoles pour les pauvres ou pour les filles comme celle de Miss Arnot à Jaffa qui, lors d'un séjour en Palestine, frappée par l'ignorance et l'abandon des filles, avait décidé d'ouvrir une école de vingt-cinq élèves pour la plupart arabes. Ces écoles, comme celle de Miss Whately qui, en 1861, en avait créé une pour les filles et une autre pour les garçons, «dépendantes pour leur financement de quelques généreux donateurs anglais», ne peuvent compter que sur l'initiative privée et la bonne volonté philanthropique de quelques personnes ou de quelques institutions. Il existait pour ce faire de nombreuses sociétés missionnaires qui récoltaient auprès des fidèles l'argent nécessaire aux missions. Ainsi, les comptes rendus des séances publiques de la Société des missions évangéliques à Genève rendaient publique chaque année une longue liste de souscripteurs et de donateurs, composée tant de personnalités de la Haute Ville que de quelques domestiques anonymes qui versaient quelques centimes. Ainsi, pour l'année 1828, le compte rendu d'une séance publique signale «le produit d'une contribution de 1 à 6 sols

par semaine d'une famille, ses domestiques compris». Est également indiqué l'usage qui sera fait des sommes recueillies. Pour l'année 1829, par exemple, elles iront «à la Société de dames anglaises pour établir des écoles d'enfants nègres [sic] aux Antilles, aux écoles de jeunes filles hindoues à Calcutta, aux instituts missionnaires de Paris, Lausanne et Bâle, à la maison de refuge pour les juifs convertis à Varsovie et enfin à un certain nombre de stations missionnaires du Liberia ou de la Côte d'Or».

C'est enfin à Jérusalem que Joséphine Meyhoffer aura l'occasion de visiter le plus d'écoles avec comme guide, le deuxième évêque anglican de Jérusalem, le Suisse Samuel Gobat. Pour les représentants des Églises chrétiennes, il s'agissait en effet de montrer la monumentalité des nouveaux édifices, religieux ou non, pour persuader le voyageur que la ville trois fois sainte était redevenue une ville chrétienne où l'église russe du mont des Oliviers ainsi que le temple et l'hôpital allemands dévoilaient à tous quels étaient les nouveaux maîtres de Jérusalem. Il s'agissait pour chaque Église d'établir sa suprématie par l'édifice le plus monumental afin de sceller dans la pierre son hégémonie sur les autres Églises et les autres nations et y inscrire les symboles de sa puissance et de son identité religieuse et culturelle.

Chacun voulant finalement conforter sa présence et bien montrer, c'est le cas de le dire, que chaque communauté avait pignon sur rue, on assistera alors à une frénésie de constructions. La sainte Russie qui rêvait de reconstruire l'ancienne Byzance et qui s'était proclamée protectrice des chrétiens et du clergé orthodoxes, tentera de reconstruire, avec leurs clochetons à bulbes, les églises du Kremlin, les Allemands édifieront sur le mont Sion une église inspirée de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, capitale de l'Empire de Charlemagne et, plus convaincus que d'autres qu'ils apportaient la civilisation, les Anglais, pour leur cathédrale anglicane, s'inspireront du New College d'Oxford. Avec les églises s'édifient des hôpitaux et des écoles et Joséphine en visitera donc une, russe, du côté de la porte de Jaffa, d'autres, allemandes à côté d'un hôpital et enfin quelques-unes anglaises, plus représentatives du rôle que devaient jouer, en faveur de la conversion des juifs, l'Église de l'évêque Gobat et son bras missionnaire, la London Jews Society. Et lorsque les membres de la famille Gobat ne sont pas disponibles, c'est le directeur des écoles anglaises dans le secteur de Jérusalem, époux d'une Suissesse et dont la fille aînée est mariée aux Indes, qui la conduit dans une école d'enfants juifs.

Pour la France, c'est l'Alliance Israélite Universelle qui finalement sera chargée, sur le modèle des missions chrétiennes, de régénérer les juifs d'Orient, de participer à la francisation des juifs du bassin méditerranéen et de concurrencer l'Angleterre dans un domaine où les réformés anglo-saxons sont très présents. Entre 1862 où elle ouvre sa première école à Tétouan, au Maroc,

jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, l'AIU s'établira en Irak et en Syrie (1864), en Turquie et en Grèce (1867), ainsi qu'en Palestine (1870), en Tunisie (1878), en Lybie (1890), en Algérie (1894), en Égypte (1896) et jusqu'en Perse. Avec les francs-tireurs du colonialisme qui, tels Jules Ferry, s'appuient sur l'enseignement et la diffusion de la langue française, elle jouera un rôle essentiel dans la colonisation culturelle du monde méditerranéen en faveur de la France. Passant par une francisation des futures élites, « modulant son action suivant les lignes de force de l'expansion française en Méditerranée, l'Alliance Israélite Universelle devient, nous dit Michel Abitbol, de plus en plus française et de moins en moins universelle dans ses choix politiques comme dans ses orientations culturelles ou pédagogiques ». L'activité de ces missionnaires juifs de la France, d'une France quasi mythique, émancipatrice et universaliste, d'une nation éclairée par les Lumières et dont la langue est censée avoir des vertus de clarté et de précision incomparables, fera du français, largement diffusé concurremment par les missions catholiques, la première langue étrangère pratiquée dans l'empire ottoman, celle des non-musulmans et du commerce international. L'administration ottomane le rendra d'ailleurs obligatoire pour tous les services publics modernes (poste, chemin de fer...), rendant sa connaissance incontournable pour tous, musulmans y compris, qui souhaitaient faire carrière dans l'appareil d'État. L'Alliance Israélite Universelle sera toutefois perçue par ses adversaires comme l'un des outils les plus pernicieux du colonialisme français et, cela, d'autant plus que l'école française s'adressait prioritairement aux Arabes chrétiens et aux élites musulmanes. Outre la suspicion de l'opinion musulmane et celle des milieux orthodoxes juifs, cela vaudra à ces « missi dominici de la civilisation », l'animosité des milieux juifs qui ont opté pour d'autres puissances que la France, telles que l'Angleterre, l'Italie ou encore l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. Quant au « bonapartiste » genevois, Henry Dunant, il voudra lui, avec son projet colonial de Société internationale universelle pour la rénovation de l'Orient (1866), montrer qu'avec son plan de colonies juives et le soutien de la France impériale, les Églises réformées pourraient, elles aussi, trouver leur place en Palestine.

Existait ainsi, au niveau européen, une sorte d'internationale réformée interconfessionnelle qui ne se préoccupait pas outre mesure de savoir si ses missionnaires travaillaient avec des personnes ou des associations étrangères à leur Église ou à leur pays; ainsi lorsque l'Église du Bourg-de-Four à Genève voudra développer une action missionnaire hors de Suisse, elle s'adressera pour le financement à la Mission continentale de Londres. Quant à l'Association missionnaire des Églises indépendantes de la Suisse, fondée en 1834, elle coopérera avec les Sociétés évangéliques de Genève (1830) et de Paris

(1833) pour soutenir l'Institut pour la formation d'instituteurs évangéliques et l'activité de nombreux missionnaires.

De même, par nécessité, le recrutement des futurs missionnaires était international. Il se faisait, en particulier dans les pays germanophones, auprès de la Basler Missionsgesellschaft en Suisse ou de la Berliner Missionsschule en Prusse où le nouvel engouement orientaliste, né avec la parution du *West-östlicher Divan* de Goethe, suscitait l'intérêt pour le Moyen-Orient et pour la Terre sainte. Ces missionnaires réformés – comme leurs représentants le répètent sans cesse dans leur presse – considéraient qu'il était temps de mettre fin à l'esprit de croisade puisque, comme le précisait la *Feuille mensuelle à l'usage des réunions de prière pour l'avancement du règne de Dieu*, l'Église avait enfin compris que «l'épée qui doit conquérir à Jésus-Christ la Palestine et le monde, c'est la Parole et l'Esprit de Dieu [...] Ce n'est pas l'ermite Pierre, ce n'est pas le belliqueux Godefroi sommant l'Europe à s'élancer sur leurs traces teintes de sang, qui vous appelle à la bataille; non, c'est le bon Berger, c'est le fidèle Pasteur des âmes qui nous conjure d'aller chercher avec Lui ses brebis perdues. C'est cela la véritable croisade en Orient qui envoie ses missionnaires, les soldats du Seigneur»⁴. La Palestine des missionnaires n'est plus alors une terre de croisade mais une page blanche sur laquelle les élus de Dieu pourront écrire ce qu'ils voudront.

Depuis qu'ils en ont été chassés ou qu'ils n'en sont plus les maîtres, juifs et chrétiens d'Occident n'ont en effet cessé d'inventer, au double sens de découvrir et d'imaginer, une terre qu'ils ne connaissent pas mais qu'ils rêvent et fantasment en tant que Terre promise ou que Terre sainte. Pour les voyageurs et les pèlerins, la géographie, la topographie et la toponymie de la Palestine, telles qu'elles sont inscrites dans l'Ancien et le Nouveau Testament, sont celles d'un espace biblique et d'un temps immémorial où des siècles d'histoire disparaissent comme si le temps s'était arrêté avec la destruction du Temple par les Romains ou avec le transfert du centre de la chrétienté à Rome. Comment, dans ces conditions, découvrir un pays et ses habitants qu'on prétend déjà connaître au point que la plupart des chrétiens évangéliques jugeront qu'il n'est même pas nécessaire d'y aller? Se dévoilent ainsi, par touches successives, une topographie, celle de la Bible qui s'impose à tous; et cette approche est spectaculaire lorsque nous accompagnons un pèlerin – telle que Joséphine Meyhoffer – pour laquelle tout ce qui ne concerne pas les événements bibliques ou évangéliques passe au second plan ou disparaît.

A la géographie de la Palestine se surimpose ainsi une géopiété (longue

4 *Feuille mensuelle à l'usage des réunions de prière pour l'avancement du règne de Dieu*, 1840-1850, T. I, N° 4, pp., 86 et 107

énumération des lieux de vie ou mieux encore de tombes – telles les tombes des Patriarches à Hébron) ; une géopiété qui alimentera les appétits coloniaux des artisans d’une colonisation géo-pieuse. Peut-on abandonner à d’autres les lieux saints juifs ou les lieux saints chrétiens, ainsi que les territoires qui les abritent ? Nommer les lieux de l’espace ou les bornes du temps, c’est déjà déposséder l’autre de sa terre et de son histoire. Il n’est parfois pas nécessaire de changer l’ordre du monde, il suffit de changer le sens des mots et d’user au mieux de leur fonction normative ou stigmatisante. Pour précipiter la dépossession symbolique, il suffira donc de reprendre à son compte une géographie et une histoire qui, bibliques et juives d’abord, étaient, après avoir été christianisées, devenues universelles dans un monde dominé par les puissances chrétiennes et coloniales. La récréation, la réinvention d’un espace et d’un temps juifs et chrétiens pourront alors, par étapes, évacuer le temps et l’espace islamo-arabe.

Sur cette nouvelle Palestine, d’autant plus qu’elle est lointaine – d’où la prime à l’ignorance, à l’exotisme et parfois au folklore – chacun dorénavant pourra inscrire ses vérités. Pour l’Ashkénaze venu de sa Pologne ou de son Ukraine natale, la grotte et la prison de Jérémie ont ainsi plus de réalité que la tente du bédouin ; et les quelques pierres disjointes du Mur des lamentations ne peuvent qu’occulter la magnificence du dôme du Rocher. Pour ceux qui viennent d’une Europe catholique accoutumée à conserver pieusement dans ses églises les reliques des apôtres et des saints, la Palestine se transforme en un immense reliquaire à ciel ouvert d’où on ramène des tonnes de morceaux de la vraie croix. Elle se réduit parfois en lieux problématiques débordant de fausses reliques : « un torrent où David enfant prit les cinq pierres dont il frappa le géant Goliath », d’où sont exclus les femmes et les hommes qui les habitent ; « je connais maintenant le secret des douleurs de Jérémie, j’ai vu les lieux où il a chanté », s’exclame encore Chateaubriand qui n’a pas vu grand-chose de la Palestine et de ses véritables habitants, mais qui a cru retrouver le théâtre des combats du Tasse. Comme de nombreux hommes de lettres, l’auteur du *Génie du christianisme* lit la géographie et l’histoire de la Palestine non seulement avec sa culture biblique mais aussi avec sa culture classique. Dans les récits de pèlerinage, la géographie des Pline, Strabon ou Ptolémée n’est d’ailleurs jamais très loin, ni l’histoire d’un Flavius Josèphe ou d’un Dion Cassius, ni la vision d’un saint Jérôme ou d’un Eugène de Césarée. Une histoire et une géographie bibliques, donc juives, mais revues et corrigées par des siècles de christianisme. La géographie, l’histoire et l’ethnographie de la Terre sainte dont le XIX^e siècle héritera seront donc chrétiennes. Et ce sont bien cette histoire et cette géographie revisitées qui seront, au temps des colonies et des missions, diffusées dans le monde entier.

Curiosité significative, le pèlerin ou le voyageur chrétien s'intéresse en priorité aux lieux saints bibliques ou évangéliques, alors que la quasi-totalité des lieux saints visités par le pèlerin juif, exception faite du Mur des lamentations, du mont du Temple ou de la caverne du Prophète Elie au Carmel, sont les tombes de sages ou de savants, anciens, tels que Siméon bar Yochai, maître palestinien du II^e siècle que les kabbalistes tenaient pour être l'auteur du Zohar, Isaac Louria et Joseph Karo (auteur de *La table dressée*, le code légal destiné à faire autorité dans l'ensemble du monde juif) qui, tous deux, seraient enterrés à Safed, au point « qu'on a parfois le sentiment, nous disent Jean-Christophe Attias et Esther Benbassa⁵, que, pour ces voyageurs, la Terre sainte n'est en fait qu'une immense nécropole ».

Ni pour le chrétien, ni pour le juif, le pèlerinage n'est, comme il l'est pour le musulman, une obligation religieuse. Le premier s'intéresse à l'histoire et à la géographie d'une terre qui pour lui a déjà une place dans l'espace et dans le temps, une terre qui pourrait être un objectif de croisade ou de colonisation. Quant au second, il recherche, du moins dans un premier temps, les traces des hommes de la Torah et du Talmud, l'essence spirituelle d'Eretz Israel, plus qu'une histoire qui corroborerait un droit au retour à une époque où d'ailleurs les premiers sionistes ne sont pas juifs mais chrétiens. Deux voyageurs israélites de la caravane Cook se singularisent d'ailleurs parfois en quittant le groupe pour aller honorer les tombes de tel ou tel Sage juif.

Le discours de quelques chrétiens évangéliques favorables à la restauration des Juifs en Palestine, en proposant au voyageur ou au pèlerin ce qu'il allait découvrir, une Palestine biblique et chrétienne et une « terre sans peuple », participera ainsi plus que d'autres à un processus de dépossession symbolique et préparera et facilitera le processus colonial mis en œuvre, à partir de 1840, par les grandes puissances, en particulier par la Grande-Bretagne.

La Bible aura donc été le document dans lequel l'Occident judéo-chrétien apprendra la Palestine qu'il allait coloniser : « La colonisation de l'Australie, nous dit Bar-Yosef Eitan⁶, exigeait une construction textuelle pour permettre aux voyageurs de découvrir quelque chose de déjà familier. La Palestine, aussi, devait être lue comme un livre, mais, dans ce cas, il n'était pas nécessaire de développer une stratégie linguistico-spatiale complexe qui sanctionnerait le projet colonial. Le livre était déjà disponible : la Bible ». Et, à la multitude de chrétiens et de juifs pour lesquels, depuis des siècles, elle était le Livre, la Bible disait que la Palestine était la Terre sainte des chrétiens et la Terre promise des juifs. Conviction que l'archevêque de York, exprime naïvement

5 Jean-Christophe Attias et Esther Benbassa, *Israël, la terre et le sacré*, p. 160

6 Bar-Yosef Eitan, *The Holy Land in English Culture, 1799-1917*, p. 89

dans le discours qu'il prononce le 22 juin 1865 à l'occasion de la fondation du Palestine Exploration Fund⁷ : « Ce pays de Palestine vous appartient à vous et à moi, il est essentiellement nôtre... C'est la terre vers laquelle nous nous tournons comme la fontaine de nos espoirs ; c'est la terre vers laquelle nous pouvons regarder avec un patriotisme aussi vrai que celui que nous inspire notre vieille Angleterre, que nous chérissons tant ». Point de vue qu'il précisera en 1875 en affirmant que les aspirations de l'Europe judéo-chrétienne envers la Palestine se comprennent si on admet que la Palestine est le pays de tous les chrétiens, du moins de tous les chrétiens britanniques. Ce que Lloyd George, lui aussi, proclamera devant la chambre des communes, le 20 décembre 1917⁸, quelques jours après la conquête de Jérusalem sur les Turcs : « Le nom de chaque hameau et de chaque colline occupés par l'armée britannique [...] fait jaillir des souvenirs sacrés. Beersheba, Hébron, Béthanie, Bethléem, le mont des Oliviers ; ce sont tous là des noms gravés au cœur du monde ». Pour la plupart, découvrir la Terre sainte, consistait, ainsi et surtout, à réveiller la nostalgie de l'enfance. En Palestine, le juif et le chrétien se retrouvent finalement chez eux, dans le berceau où, pour eux, tout a commencé, dans un monde où il n'y a pas de place pour l'Autre : « Nous faisons encore l'expérience d'une sorte de patriotisme pour la Palestine, affirme de son côté Eliot Warburton⁹. Étroites comme sont ses frontières, nous en possédons tous une part : ce que une [sic] église est pour une ville, la Palestine l'est pour le monde... Les premières impressions de l'enfance sont attachées à cette perspective ; et dans les foyers prospères de l'Angleterre, les lèvres des enfants prononcent avec respect les noms d'une Jérusalem et d'une Galilée délaissées ».

Il ne faut toutefois pas croire que les pèlerins qui parcouraient la Terre sainte ne voyaient pas les résidents arabes qui peuplaient la Palestine ou n'étaient pas conscients de l'arabité du pays où ils arrivaient : bien au contraire. Faisant l'amer constat d'une présence qu'ils considéraient comme étrangère ou parfois même illégitime, ils laissaient le plus souvent s'exprimer, envers les populations en majorité arabo-musulmanes de la Palestine, les préjugés dépréciatifs qu'on rencontre habituellement chez les voyageurs et plus particulièrement chez les colons lorsque, dès leur arrivée, ils voient s'envoler le pays rêvé au profit du pays réel.

Ici, la présence qui gêne est celle des Arabes musulmans. On peut ainsi lire dans un ouvrage paru en 1851, *La Palestine. Esquisse historique, géographique & artistique avec une carte de la Terre sainte, un plan de Jérusalem, une*

7 Cit., in Catherine Nicault, *Une histoire de Jérusalem, 1850-1967*, p. 11

8 Cit., in Catherine Nicault, *Une histoire de Jérusalem, 1850-1967*, p. 25

9 Eliot Warburton, *The Crescent an the Cross*, p. 54

vue du Saint Sépulcre, un véritable appel à la croisade : « Le Septième Siècle vit Mahomet détruire par le fer et le feu tout ce qui ne se laissa point séduire à ses impostures ; il étouffa cet esprit de vie ; encore aujourd’hui les sectateurs du faux prophète règnent sur la Palestine, et oppriment les chrétiens qui vivent en petit nombre sous leur joug cruel ». Tout est dit : il est temps que la Palestine et « les sectateurs du faux prophète » fassent place nette à la Terre sainte et à ceux qui, seuls, méritent de l’habiter. Il suffit d’ailleurs de consulter la table des matières de l’ouvrage pour constater qu’il ne concerne la Palestine qu’en ce qu’elle était la Terre sainte : toute la seconde partie, les deux tiers des 180 pages, concerne d’ailleurs la *Description particulière des lieux parcourus par Jésus-Christ*, qu’il s’agisse des lieux de la naissance et de l’enfance (Bethléem, Nazareth), de ceux de la Passion ou de ceux qui ont suivi la Résurrection (Jérusalem, Golgotha, Emmaüs et Mont des Oliviers), sans oublier ceux de la prédication (Désert de la tentation, Cana, Capharnaüm, Tibériade, Béthanie...). Ce que le voyageur, pèlerin ou touriste, voit ce sont les lieux et les personnages qu’il imaginait en lisant les Saintes écritures : « Le charme de la Palestine, reconnaît avec humour Édouard Schuré¹⁰, c’est qu’on y rencontre à toute heure les scènes familières de l’Ancien et du Nouveau Testament et qu’on y voyage encore plus dans le temps que dans l’espace. On n’y peut faire un pas sans croiser le patriarche en route avec ses tentes et ses troupeaux, la farouche Moabite, la sainte Famille en exil, le bon Samaritain à cheval. »

C’est André Chevrillon¹¹ qui reste durant plus d’une heure assis sur une pierre à « regarder les mouvements des femmes dans l’éternelle désolation du paysage ». Femmes à la fontaine est d’ailleurs un tableau que chaque chroniqueur se croit obligé de dépeindre car le plus souvent il prépare la vision de la mère de Jésus. C’est Eugène-Melchior de Vogüé¹² qui, aux portes de Nazareth, près de la fontaine où il a établi son campement, croit retrouver la présence de la mère de Jésus : « Ici, sans aucun doute, Marie venait chaque matin, une jarre gracieusement posée sur la tête, comme ces belles jeunes filles qui passent devant moi ; elle portait leur costume, la longue chemise blanche ouverte sur la poitrine, parlait une langue voisine de la leur et avait les traits de quelqu’une d’entre elles ». C’est encore la Genevoise M^{me} de Gasparin, auteur du *Journal d’un voyage au Levant*, elle aussi en pèlerinage en Terre sainte, qui s’émerveille de la vision fugace d’une scène champêtre avec ses « bergers arabes assis, leur long bâton appuyé contre l’épaule, près de leurs chevreaux et de leurs chèvres

10 Édouard Schuré, *Sanctuaires d’Orient*, p. 314

11 André Chevrillon, *Terres mortes, Thébaïde-Judée*, pp., 242-243

12 Cit., in Jean-Claude Berchet, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, p. 663

couchés sous un olivier», avec ses lavandières qui plongent leur linge dans le ruisseau et ses quelques vieillards à barbe blanche: «Tout cela, s'exclame-t-elle, est frappé au cachet du beau, de l'antique, de l'antiquité biblique, plus poétique mille fois que l'antiquité grecque». Pauvre Palestine qui devient une véritable crèche de Provence avec ses animaux et ses bergers, le vieux et la vieille, un Grasset tel qu'il est représenté sur une infinité de gravures fumant son narguilé et Grassette et quelques dangereux Bédouins jouant le rôle du boumian et de la boumiane, tous attendant le tambourinaire pour la fête et le moine franciscain pour l'accueil.

S'esquisse ainsi par touches successives une Palestine imaginaire, une Palestine irréelle, une Palestine du folklore et de l'orientalisme, une Palestine moulée dans l'Ancien et le Nouveau Testament avec pour conséquence de faire disparaître totalement l'espace réel et les femmes et les hommes qui l'habitent. Pendant trop longtemps, comme l'a souligné Edward Saïd, l'Orient a bien été l'espace du pèlerinage, avant d'être celui de l'exotisme et de la colonisation! Comment, dans ces conditions, les peuples qui y vivaient pouvaient-ils réellement exister? Lorsque l'on ne voit plus les habitants d'un pays tels qu'ils sont, il se crée un vide. La Palestine se vide: elle devient une «terre sans peuple», une page blanche sur laquelle, dorénavant, chacun pourra inscrire ses mythes. Et voyageurs, touristes ou pèlerins qui bénéficieront de la révolution des transports ne s'en priveront pas! De nombreux visiteurs, écrivains ou pas, amèneront malheureusement avec eux une vision préconçue du monde oriental: références trop nombreuses à la Bible et vision orientaliste de la Palestine sont les deux obstacles qui interdisent à la plupart des voyageurs de voir le pays tel qu'il existe. Joséphine Meyhoffer, même si elle n'est pas insensible à l'Orient qui la fascine et à son exotisme qu'elle découvre pour la première fois, échappera plus que d'autres au second obstacle mais pas au premier. Prisonnière trop souvent d'une géopieté qui l'enferme dans une Palestine qui n'existe plus, elle parvient toutefois à être captivée par toute la beauté qu'avec avidité elle contemple. Ainsi, aux abords de Naplouse, cette passionnée de nature s'enchant de la luxuriance de la végétation, des prairies, des champs et de la magnificence des oliviers, ainsi que d'une ville qui a l'air en fête et «où toute une population, surtout de femmes et d'enfants, se divertit à l'ombre des oliviers.» Notation que, dans son journal, cette amoureuse de la beauté répète à plusieurs reprises alors que la plupart des voyageurs parlent d'une Palestine ingrate et aride qui n'est plus la Terre promise où «coulaient le lait et le miel». Les Turcs ou même, pour certains, tous ceux qui, depuis le départ forcé des Juifs, l'occupent illégitimement sont déclarés coupables de la déchéance de la Terre promise. Ce qui au départ n'était qu'un cliché se transforme alors en une conviction inébranlable surtout chez ceux qui n'ont

jamais voyagé en Palestine. Ainsi, le pasteur Louis Gaussen qui était l'un d'eux car, comme de nombreux chrétiens évangéliques, il jugeait le pèlerinage en Terre sainte coûteux, périlleux et surtout inutile au salut, ne proclamait-il pas : « Le pays le plus riche de la terre par sa nature est devenu le plus inculte depuis 1 800 ans »¹³.

Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, ce sont les Eastern Tours de Thomas Cook, mariant transport ferroviaire et à vapeur qui, tout en accélérant la conquête coloniale, révolutionnent le voyage en Terre sainte et ailleurs. Entre 1869 et 1883, Cook y amènera environ 4 500 touristes, qui dorénavant parcourront le pays, la Bible et le *Murray Handbook for Travellers in Syria* (2 volumes in 12, 10 cartes et plans) à la main, pour leur faire découvrir un pays qui sera bientôt l'objet de toutes les convoitises. Ancien missionnaire baptiste, Cook procurait à ses voyageurs non seulement des Bibles, mais des livres de cantiques qu'ils chantaient en marchant. Le voyageur ne va découvrir que ce qu'il sait déjà grâce aux cartes de l'Israël biblique, aux plans, aux gravures, bientôt aux photographies et à la multitude de textes et de commentaires – y compris bibliques – dont il dispose.

C'est donc par les récits de voyage ou de pèlerinage et les premiers guides touristiques que l'Europe, au XIX^e siècle, redécouvre la Palestine. Nombre de ces écrits gardent d'ailleurs la froideur des guides touristiques où monuments et paysages sont plus présents que les populations qui les hantent. Les Français qui depuis le XIV^e siècle sont, avec la Custodie de Terre sainte, les gardiens des sanctuaires de Palestine, en imposant à tous les mêmes guides et les mêmes itinéraires grâce à un réseau de monastères et de religieux qui accueillent les pèlerins et parfois leur servent de guides, n'ont fait que fortifier une tendance forte à la répétition impersonnelle des mêmes faits attachés aux mêmes lieux. Ainsi, avant que soient publiés, en 1858, le *Murray Handbook for Travellers in Syria* et, en 1878, le *Baedeker*, plusieurs récits de voyage servaient de guides touristiques, avant que, pour les francophones, les *Guides Joanne* prennent la suite de la collection des guides de voyage, publiée par Louis Hachette, dans le cadre de la bibliothèque des chemins de fer, créée en 1853. Adolphe Joanne, ayant assuré la direction de cette collection qui prit son nom en 1860, les *Guides Joanne* deviendront en 1919 les *Guides bleus*. Quant aux *Guides Murray*, ils deviendront, d'après la couleur de leurs couvertures, les fameux *Red Books*.

Une véritable industrie du pèlerinage se constitue d'ailleurs avec des institutions qui, au départ comme à l'arrivée, se préoccupent de l'organisation et de l'accueil. C'est par exemple, à Paris, l'Œuvre des Pèlerinages en Terre

13 Louis Gaussen, *Les Juifs évangélisés enfin, et bientôt rétablis*, p. 35

sainte, créée en 1853, sous le patronage de la Société de Saint Vincent de Paul, qui envoie en Terre sainte des caravanes de quarante à cinquante pèlerins – parfois moins – qui, sous la houlette d'un président et d'un aumônier gagnent Marseille, puis la Palestine sur les toutes nouvelles lignes ouvertes par Les Messageries maritimes. C'est encore l'ingénieur Ermete Pierotti qui a vécu huit ans en Palestine et qui sera le premier à diffuser, à Lausanne, une brochure publicitaire que possède la Bibliothèque de Genève pour un circuit touristique sous l'appellation de *Caravane pour la Syrie, la Phénicie et la Palestine partant de Marseille le 28 février 1870 et guidée par le Dr. Ermete Pierotti*. Comme n'importe quelle agence de tourisme d'aujourd'hui, il propose un itinéraire détaillé, journée par journée, y compris les heures à faire à cheval de trois à neuf heures par jour, telles celles qu'accompliront, avec la caravane Cook, Joséphine Meyhoffer et sa vaillante chaperon et amie. Outre le conseil habituel de se protéger du soleil, Ermete Pierotti recommande aux personnes, en particulier aux dames qui ne souhaiteraient pas tenter l'épreuve de la selle arabe, de prendre une selle européenne avec elles, « attendu que les selles européennes étant rares en Palestine, le D^r Pierotti n'en procurera pas ».

Certes, Joséphine Meyhoffer qui voyage d'ailleurs avec une enseigne qui va devenir mondiale (la caravane Cook dirigée certains jours par M. Cook, lui-même) avait trop de respect pour les Palestiniens qu'elle rencontrait pour reprendre à son compte les préjugés d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine, mais touriste-pèlerin, elle restait et cela lui brouillait parfois la vue. Ainsi, durant son passage en Palestine, elle ne cesse, presque à chaque page de son journal, de citer et commenter un passage de la Bible ; elle accompagne alors son lecteur dans une traversée de la Terre sainte où l'essentiel consisterait à retrouver les traces des héros et des événements bibliques et à méditer sur leurs enseignements. Se révèle alors un personnage différent, moins humain, moins intense et moins attentif au monde qui l'entoure que celui que, lors de l'étape précédente, nous avons suivi en Égypte et tellement apprécié pour sa vivacité, son ouverture d'esprit et son attitude respectueuse et pleine d'intérêt pour l'univers différent qu'elle découvrait pour la première fois. Joséphine Meyhoffer, proche des conceptions des chrétiens évangéliques, ne pourra échapper totalement à cette vision européo-centriste et géo-pieuse qui éloignait alors du monde réel l'Occident judéo-chrétien. En 1876, en effet, sans que les voyageurs de la caravane Cook en prennent vraiment conscience, les grandes puissances coloniales sont déjà confrontées aux fortes tensions non seulement politiques et économiques mais aussi religieuses et culturelles qui ébranlent un empire ottoman, « homme malade de l'Europe », qui lutte pour sauvegarder le peu de souveraineté qui lui reste.

Ainsi, à la suite de la proclamation du Hatt-i-Sharif de Gülhane, en 1839, qui ouvre pourtant la période modernisatrice du Tanzimat, le pouvoir ottoman avait interdit aux missionnaires de faire du prosélytisme auprès des musulmans et aux parents d'envoyer, sous peine d'amende, leurs enfants dans des écoles gérées par des non-musulmans. Par la suite toutefois, la main de l'étranger devenue plus lourde, les écoles et les instituts d'enseignement confessionnels se multiplièrent sans que la Sublime Porte ou ses représentants locaux puissent vraiment s'y opposer. Ainsi, les affrontements religieux ne concerneront pas, comme aujourd'hui, en priorité les musulmans et les juifs, mais les chrétiens en compétition sur le marché des missions, de l'instruction et de la santé.

La pénétration par l'école et, dans un second temps, surtout en Palestine, par celle d'un service de santé (dispensaires, hôpitaux et médecins) en faveur de populations qui ne bénéficiaient que d'un enseignement essentiellement religieux et d'un système de santé archaïque, jouera un rôle essentiel dans cette activité prosélyte omniprésente. La London Jews Society ouvrira ainsi écoles, dépôts de livres, dispensaires et plus tard hôpitaux, en particulier dans les trois villes saintes : Safed avec sa Mission House (1843), fermée puis rouverte en 1884, avec un dispensaire, une école de filles et un dépôt de livres, puis Hébron et Tibériade qui n'eurent pas, dans un premier temps, leur centre autonome et furent rattachées pour la première à Jérusalem et pour la seconde à Safed, sans oublier Jaffa qui avait obtenu son dépôt de livres en 1846.

Par ailleurs, le Mission Committee of the Episcopal Church d'Amérique du Nord et la Scottish Tabernacle Mission ouvrirent chacun une école à Jaffa, alors que la Society for promoting Female Education in the East faisait de même à Nazareth et ailleurs en Palestine et que les American Friends ouvraient deux écoles, l'une de filles et l'autre de garçons à Ramallah. Enfin, en 1843, la London Jews Society ouvrait à Jérusalem, non loin de l'école arménienne, une école élémentaire pour des enfants juifs.

Alors que chaque Société missionnaire avait son marché ou, parfois même, se battait avec acharnement pour conquérir ou conserver sa part de marché, la London Jews Society, elle, cherchait la spécialisation et le monopole. Il s'agissait, en effet, pour elle, de convertir les juifs non pas en tant qu'individus mais en tant que communauté. Son but n'était donc pas tant de s'occuper de quelques juifs isolés que de « travailler, comme le rappelait en 1836 *L'Ami d'Israël*, à la conversion de toute la masse du peuple ».

La compétition est aussi féroce entre les différents ordres religieux et institutions catholiques. Frères des Écoles chrétiennes, Franciscains, Dominicains, Jésuites, Capucins, Lazaristes, Filles de la Charité ou de Notre-Dame de Sion, Communautés ou Églises chrétiennes veulent toutes préserver leur

part de marché éducatif en faveur de la civilisation et du prestige de leur nation au point qu'Abdül-Hamid II en viendra à déplorer que « ces écoles privées – c'est-à-dire étrangères et non-musulmanes – enseignent la haine de la religion musulmane et la haine de l'empire ottoman »¹⁴. La Sublime Porte se rebiffe d'autant plus que la multiplicité des missions et des écoles étrangères, bénéficiant de moyens financiers et matériels bien supérieurs aux siens et formant trop souvent des élèves détachés de la culture nationale, inquiète ceux qui veulent préserver une identité ottomane et musulmane. Les autorités appréhendent ainsi que, en mettant l'accent sur l'ethnicité et en injectant des confessionnalismes exclusifs dans une société multi-ethnique et multiconfessionnelle, les missionnaires accentuent les divisions ethniques et religieuses et accroissent les tensions entre les communautés, non seulement entre chrétiens et musulmans, mais aussi entre les différentes confessions chrétiennes et les différentes familles de l'Islam. Les missionnaires chrétiens ou les missionnaires laïcs de l'Alliance Israélite universelle seront donc de plus en plus perçus comme des agents de l'étranger, animés d'un esprit de croisade et susciteront toujours plus de méfiance parmi les populations locales.

Ainsi, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la Terre sainte et au-delà devient le champ d'affrontements des différentes Églises chrétiennes non seulement pour convertir juifs ou musulmans, mais aussi pour ramener au bercail les chrétiens schismatiques ou hérétiques des autres Églises ; les Évangéliques américains, par exemple, ouvrent à Beyrouth un Syrian Protestant College (1866) qui se veut un contrepoids à la place que les catholiques occupent dans l'enseignement. Avec la Basler Missionsgesellschaft, les Suisses joueront, eux aussi, un rôle pionnier tant dans l'œuvre de colonisation que d'évangélisation de la Palestine. Il y eut ainsi, dès 1836, auprès de la Basler Missionsgesellschaft, le projet de fonder en Terre sainte des colonies chrétiennes et missionnaires ; il se transformera en un plan de colonisation judéo-chrétienne qui, dans la perspective de la création d'un évêché judéo-chrétien, ne concernerait que les juifs convertis. En 1841, une société se constituera même à Genève sous la présidence de Jean-Gabriel Eynard-Lullin (1775-1863) et la vice-présidence du pasteur Jean-Charles Barde (1803-1878), pour une colonisation chrétienne en Terre sainte. Toutefois, le seul projet qui s'enracinera vraiment sera celui de la Tempelgesellschaft wurtembergeoise à laquelle le Genevois Henry Dunant se consacrera et dont l'objectif principal ne sera pas de préparer le retour des juifs mais d'ouvrir la Palestine au nouveau « Peuple de Dieu » (das Volk Gottes), celui de quelques piétistes wurtembergeois convaincus que le fondateur de la Croix Rouge pouvait leur être de quelque utilité pour obtenir

14 François Georgeon, *Abdülhamid II*, p. 236

auprès du pouvoir ottoman la concession des terres qu'ils convoitaient.

L'activité britannique en Palestine sera quant à elle à la fois religieuse et politique, en particulier lorsqu'il s'agira de nommer en la personne du juif converti, Michael Salomon Alexander, le premier évêque anglican à Jérusalem. C'est d'ailleurs pour ne pas froisser les susceptibilités qu'en 1842, lors de la nomination de Michael Salomon Alexander, il avait été diplomatiquement précisé qu'il n'était pas « évêque de Jérusalem » mais « un évêque anglais à Jérusalem ». Le Parlement britannique avait d'ailleurs dû voter une loi spéciale (le *Jerusalem Bishopric Act*) qui permettait de nommer un sujet non-britannique, évêque anglican, en dehors des frontières de la Grande-Bretagne. L'on verra ainsi l'archevêque de Canterbury, Howley, sacrer un juif prussien converti, « Évêque à Jérusalem de l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande », avec juridiction sur « la Syrie, la Chaldée, l'Égypte et l'Abyssinie ». Le 2 janvier 1842, accompagné d'une escorte d'une centaine de cavaliers, le nouvel évêque entra à Jérusalem par la porte de Jaffa avec tout l'apparat nécessaire pour rendre visible à tous le retour des chrétiens : on parlait alors de croisade pacifique et certains pensèrent même que cette nomination pouvait annoncer le renouveau national d'un peuple juif devenu chrétien. L'implication des grandes puissances dans les affaires religieuses de l'empire ottoman devenait enfin évidente d'autant plus que la réalité des liens entre pouvoir politique ottoman et pouvoir religieux anglo-prussien ne fut jamais formellement établie. Ainsi, dès 1842, le prosélytisme trop radical de Michael Salomon Alexander qui, avec la National Scotch Church, encourageait le prosélytisme auprès des communautés juives les plus nombreuses, à Jérusalem ou à Safed, commença à créer des problèmes avec les autorités ottomanes qui souhaitaient plus que tout préserver la paix religieuse et avec le Rabbinate qui voulait avant tout s'opposer aux projets de convertir les juifs que portait, depuis 1809, la London Society For Promoting Christianity Amongst the Jews, connue sous le nom de London Jews Society.

Le nouvel évêque s'attira également la réprobation des agents consulaires britanniques. Certains d'entre eux, même parmi les plus convaincus de l'utilité du travail missionnaire, critiquaient une méthode qui consistait à solliciter les pauvres en leur promettant santé et protection même si, en retour, les prosélytes ne manifestaient pas la reconnaissance que l'on attendait d'eux : « Les personnes qui se sont vouées à cette belle tâche, constatait ainsi la *Feuille mensuelle à l'usage des réunions de prière pour l'avancement du règne de Dieu*, n'ont pas toujours vu leurs efforts couronnés de succès et ont souvent fait des expériences douloureuses. Plusieurs fois, elles ont été trompées par des conversions simulées, qui n'avaient pour motif que les secours temporels accordés aux prosélytes. De plus, les communautés juives et surtout leurs

rabbins s'opposaient, parfois violemment, à des tentatives de prosélytisme qui leur avaient laissé de très mauvais souvenirs dans l'histoire des relations entre juifs et chrétiens.»¹⁵ Du reste, en 1841, le Hakham Bashi de Constantinople avait déjà interdit aux membres de sa communauté d'envoyer leurs enfants à l'école des missions ou d'accepter tout traitement médical de la part d'un médecin missionnaire.

Toutefois, juifs et chrétiens, jouissant sous la pression des grandes puissances des mêmes privilèges, prendront rapidement conscience qu'ils n'avaient pas intérêt à se combattre. En Palestine, chrétiens et juifs recevaient en effet des subsides de leurs communautés à l'étranger, les musulmans pratiquement rien, même si quelques grandes familles de notables qui édifiaient de vastes demeures hors les murs, vers le nord, au sortir des portes d'Hérode et de Damas pouvaient à l'occasion les assister. Chrétiens et juifs, protégés par les grandes puissances, étendaient par contre leur mainmise sur Jérusalem. On assistait donc aux premiers pas d'une colonisation sournoise de la Ville sainte par le fait accompli, d'abord chrétienne jusqu'à la Première Guerre mondiale, puis britannique et juive avec le Mandat. Elle transformera les vieilles querelles entre les différentes chapelles chrétiennes, particulièrement violentes au moment de la guerre de Crimée (1853-1856), en affrontements entre chrétiens et musulmans, puis entre juifs et musulmans. Ainsi, avec le dernier quart du XIX^e siècle, d'autres intérêts prennent en mains le sort de la Palestine et le projet religieux de certains chrétiens de faire revivre l'Église de Jacques et de restaurer un christianisme primitif judéo-chrétien se transformera en projet colonial. Voyageurs et pèlerins inventeront alors une Palestine, en manque de ses anciens occupants, prête à être colonisée dans le cadre d'une restauration du peuple juif. Une vision occidentale et chrétienne du passé et de l'avenir de la Palestine que le disciple du Réveil, le Genevois Henry Dunant qui en appellera au retour et à la restauration du peuple élu, n'aura aucune difficulté à faire sienne.

La Terre sainte devient alors le champ d'affrontements des différentes Églises et des pouvoirs étrangers qui les soutiennent. Le consul britannique, James Finn, décrit ainsi longuement dans *Stirring Times* (1878) les tensions entre les différentes chapelles chrétiennes qui peuvent parfois se transformer en affrontements violents, comme cela fut le cas à Nazareth, en 1852, entre protestants et catholiques. Il constate que le partage du marché missionnaire est toutefois plus facile avec les Américains qui lorgnent davantage vers le Liban. L'action du même James Finn en faveur de la création du Palestine

15 Feuille mensuelle à l'usage des réunions de prière pour l'avancement du règne de Dieu, 1842-1845, T. III, N° 31, p. 96

Exploration Fund en 1865 consacra une complémentarité de plus en plus évidente entre activités missionnaires, politiques, diplomatiques, militaires et scientifiques. Consuls et missionnaires, proches des sectes évangéliques et restaurationnistes devenaient ainsi le fer de lance de l'intrusion occidentale en Palestine. Le missionnaire et le consul, plus tard le marchand et le militaire – chacun se constituant des clientèles puissantes pour établir l'influence de son pays – conscients de leur mutuelle connivence, que ce soit d'ailleurs à Paris ou à Londres, à Vienne ou à Rome, ne s'en offusqueront pas.

Par contre, lors de son épiscopat (1846-1879), le Suisse Samuel Gobat, natif de Cremines, près de Moutier, dans le canton de Berne, qui avait été formé par la Basler Missionsgesellschaft, ne fera plus porter l'essentiel de l'effort missionnaire sur les juifs mais sur les Arabes fidèles des autres Églises chrétiennes, en particulier de l'Église orthodoxe. Le successeur d'Alexander, face aux difficultés rencontrées par le prosélytisme réformé auprès des juifs, face à l'impossibilité de s'en prendre aux catholiques (une forteresse imprenable dans un siècle perçu comme celui des missions catholiques dans le monde) et face enfin aux interdictions de la Sublime Porte concernant le prosélytisme auprès des musulmans, tentait de privilégier l'action éducative auprès des chrétiens arabes issus de l'orthodoxie. En quête de prosélytes aux dépens de la chrétienté orientale demeurée dans sa grande majorité orthodoxe, l'évêché anglo-prussien, institué à l'origine, au profit exclusif des prosélytes judéo-chrétiens de Palestine et dans une perspective d'expansion coloniale ou de restauration du peuple juif, cherchait dorénavant à se développer au détriment du christianisme oriental.

Le projet, né avec la prise de conscience de la quasi impossibilité de convertir en masse juifs ou musulmans, suscitera une levée de boucliers des représentants des Églises locales rivales et des grandes puissances – Russie, Autriche et France – qui les patronnaient. Ainsi, alors qu'Alexander avait commencé son épiscopat par un violent conflit avec le rabbinat, Gobat inaugurerait le sien par un conflit aussi violent avec l'Église orthodoxe. Français par la langue, allemand par le cœur, devenu un anglais grâce à sa relation de travail avec la London Jews Society, arabisant et deuxième évêque de Jérusalem en tant que candidat des Prussiens puisque, selon les accords anglo-prussiens, après un premier évêque désigné par l'Angleterre, la succession épiscopale était dévolue au roi Frédéric-Guillaume IV, Samuel Gobat, finalement, mécontentait tout le monde.

Il ne semble pas que Joséphine Meyhoffer ait été sensible à ces affrontements entre chrétiens dans la mesure où elle aussi, qu'elle soit guidée, comme à Jérusalem, par l'évêque Gobat ou, ailleurs, par des fidèles ou des pasteurs dont on lui avait donné les coordonnées en Suisse, ne s'éloigne jamais dans

ses visites des missions et des écoles proches des chrétiens évangéliques qu'elle a l'habitude de côtoyer dans sa bonne ville de Lausanne. Comme sa compatriote, M^{me} de Gasparin qui, avec son mari et ses deux domestiques, a fait le même voyage quelques années auparavant, Joséphine Meyhoffer porte le même regard et véhicule le même discours que celui que portaient et véhiculaient la plupart des pèlerins, sur le caractère historique littéral du récit biblique et sur l'hostilité ou plutôt, chez elle, sur une certaine défiance envers l'Empire ottoman.

Alors que M^{me} de Gasparin avait été choquée par les cérémonies catholiques romaines ou grecques orthodoxes, trop théâtrales, trop éloignées de la simplicité évangélique, qui autant que les rites et le cléricisme d'un christianisme sacerdotal qui revenaient au culte périmé du Temple de Jérusalem, blessaient ses convictions, Joséphine, elle, éprouve de la répulsion pour le « triste culte que les derviches tourneurs « croient rendre à dieu » et est dégoûtée par un « spectacle écœurant et, pour un bon moment, par tout ce qui est turc ». Une curieuse répulsion alors qu'il s'agit non pas d'un spectacle exotique pour touristes mais une manifestation de la branche mystique du soufisme qui mêle le chant, la danse et la musique (flûte et tambourin) pour mobiliser l'ouïe, la voix et le corps dans le but de parvenir à l'union du corps et de l'esprit. Les derviches tourneurs créent et participent à une aventure spirituelle qui devient de plus en plus intense à mesure que la danse des derviches s'accélère et qu'enfle la mélopée des fidèles. Une expression spirituelle et mystique proche de certaines manifestations de l'hindouisme, du bouddhisme ou du jaïnisme et que l'on ne peut oublier lorsqu'on y a participé. M^{me} de Gasparin avait été choquée par les cérémonies bruyantes et théâtrales des catholiques et des orthodoxes, il n'est donc pas étonnant que Joséphine Meyhoffer, fidèle d'un protestantisme plus austère et plus dépouillé, l'ait été par une spiritualité qui faisait appel au corps et à plusieurs des cinq sens pour parcourir le chemin qui mène à Dieu.

Certes, on ne trouve pas dans le Journal de pèlerinage de Joséphine Meyhoffer la critique des pressions coloniales des grandes puissances que, d'ailleurs l'on trouve à l'époque chez très peu de monde. La touriste de la caravane Cook a, comme la plupart des pèlerins, traversé la Palestine la Bible à la main mais nous pouvons lui être reconnaissant d'avoir été, beaucoup plus que d'autres, attentive au pays et à ses habitants. Ses guides, si on tient compte des clichés et des poncifs que l'on peut lire dans la plupart des récits de voyage sur la Palestine, même chez les plus grands, véhiculaient probablement les mêmes préjugés sur l'empire ottoman, « homme malade de l'Europe » et sur la Palestine, « Terre sans peuple », promise aux juifs et aux chrétiens que l'on trouve ailleurs. Même si Joséphine parle parfois du « laisser-aller et de l'esprit

rétrograde turc» et d'Arabes qui «ont l'air de n'avoir rien de mieux à faire que de perdre leur temps», ce qui n'est rien en comparaison aux horreurs préférées par le bon catholique Chateaubriand, elle sait toujours faire preuve de la tolérance et de l'ouverture au monde que lui avait probablement inculqué sa famille. Et cela est rafraîchissant.

JOURNAL DE VOYAGE

Le voyage s'étend du 8 février au 17 juin 1876. L'année n'est pas explicitement mentionnée dans le journal, mais elle est attestée par une lettre de Joséphine Meyhoffer-de Félice à sa soeur Sophie, datée du 12 février 1876, écrite en mer à bord du Scamandre.

Le manuscrit prend la forme d'un récit continu, sans découpage temporel systématique; les dates y apparaissent sporadiquement au fil du texte. Selon les disponibilités de la voyageuse, les évènements sont parfois regroupés, relatés plusieurs jours après qu'ils soient survenus.

Les paragraphes sont restitués dans le livre à l'identique de ceux du manuscrit. Toutefois, afin de favoriser une meilleure lisibilité du déroulement du voyage, les dates sont mentionnées au début de chaque journée ou groupe de journées. Celles qui ne sont pas spécifiées dans le texte, mais déduites du récit, sont mises entre crochets.

La ponctuation a été adaptée très légèrement aux usages actuels. Les noms de lieux n'ont pas été modifiés. S'ils ont changé depuis, leur équivalence contemporaine est donnée dans la liste des étapes en fin de volume.

Le départ, les adieux, sont toujours un moment triste et solennel : reverra-t-on ceux dont on s'éloigne, les retrouvera-t-on tous, reviendra-t-on soi-même ? Tant de choses peuvent survenir entre le moment du départ, qui est certain, et celui du retour, qui est douteux. En tous cas plusieurs mois vont s'écouler avant que toutes les choses familières et les figures amies qui nous entourent ne se présentent de nouveau à nous, et que d'inconnu d'ici là ! Une traversée de plusieurs jours, un autre continent, d'autres mœurs, d'autres habitudes, un autre langage ; des compagnons de voyage inconnus, si même nous en rencontrons ; partout quelque doute, quelque incertitude ; mais nous demandons à Dieu de nous garder et de nous accompagner ; nous sommes deux et nous avons bon courage.

De Lausanne à Alexandrie

Le 8 février se lève froid et gris, aussi y a-t-il une certaine satisfaction à penser au climat plus doux dont nous allons jouir dans quelques jours.

M^{lle} Tetzner m'a précédée à Genève : un de mes oncles m'y accompagne : nous y faisons encore quelques commissions, nous y prenons un dernier congé d'amis et de parents puis à 3 h nous nous retrouvons à la gare, pour le départ du train de Marseille. Nous avons un bagage aussi restreint que les circonstances le permettent, et pourtant nous avons dû prévoir toutes les températures et toutes les éventualités d'un voyage aussi varié.

Nous montons dans notre wagon avec un peu de battement de cœur ; enfin le train part : nous voici décidément en route, en route vers l'Orient, pour la Palestine.

Le froid continue à être très pénétrant ; tout est blanc de neige, et elle devient toujours plus épaisse à mesure que nous approchons de Lyon. A Ambérieu nous avons un si long arrêt que nous craignons une obstruction de la voie, et nous en prévoyons déjà pour nous les plus désastreuses conséquences. Mais enfin nous repartons et arrivons à Lyon bien à temps pour le train venant de Paris. Malgré toutes les précautions le froid pénètre partout, et la nuit est un peu rude à passer.

[9 et 10 février]

Le lever du soleil nous montre une contrée tout autre : nous sommes au midi ; les collines qui précèdent Marseille sont couvertes d'arbres toujours

verts ; l'aloès et le cactus y croissent ; les teintes sont plus chaudes, tout a un aspect méridional, jusqu'aux maisons blanches qui s'étagent en terrasses sur les pentes environnantes ; on pressent aussi le voisinage de la mer.

A 6 h et demie nous arrivons à Marseille : nous voyons la ville à son réveil, et tout en admirant l'activité matinale dans ces larges rues et sur ces beaux cours, nous nous faisons conduire d'abord chez M^{lle} Herdt, une de mes amies qui reçoit M^{lle} Tetzner, et moi chez M. et M^{me} Schloesing qui m'accueillent avec toute leur chaude et bienveillante cordialité.

Après quelques heures de repos, M. Schloesing a la bonté de m'accompagner au bureau des Messageries maritimes afin d'arrêter nos places pour Alexandrie. C'est le Scamandre qui partira demain, et à bord duquel nous ferons la traversée ; c'est un des petits bateaux de la ligne ; il y a encore peu de voyageurs inscrits, et nous pouvons nous assurer une bonne cabine.

Dans le courant de l'après-midi j'ai le plaisir de voir arriver ma tante Chappuis qui passe l'hiver à Cannes, et vient pour me dire adieu et m'embarquer. Les heures s'écoulent vite : quelques visites, la rencontre de quelques anciennes connaissances, quelques lettres d'adieu qui viennent encore me trouver à Marseille, une tranquille soirée au milieu de la famille Schloesing et avec ma tante m'amènent au jour du départ. Le matin venu, [10 février] nous passons encore quelques bonnes heures ensemble puis vers 10 h nous allons prendre M^{lle} Tetzner chez M^{lle} Herdt, et M. Schloesing et ma tante nous accompagnent à bord du Scamandre. Nous faisons transporter notre bagage dans notre cabine et cherchons à nous y caser pour le mieux, puis nous retournons sur le pont, surveillant l'embarquement des marchandises et jouissant aussi longtemps que possible de la société de nos amis.

Le moment de la séparation arrive pourtant : derniers vœux, dernières recommandations de la part de nos amis, derniers remerciements de la nôtre. Nous les suivons des yeux et leur faisons des signes d'adieu, aussi longtemps que possible, mais ils disparaissent bientôt ; les planches sont enlevées, la vapeur siffle, et nous voici en route.

Toute médaille a son revers : on n'est pas longtemps en mer sans s'en apercevoir. Faut-il rester sur le pont pour avoir tout l'air désirable, et jouir le plus longtemps possible de la vue de la côte ou du mouvement du pont ? Faut-il rester dans sa cabine pour prévenir en se couchant les symptômes irrémédiables du mal de mer ? On peut essayer les deux systèmes, mais bien rares ceux à qui l'un ou l'autre réussit quand la disposition au mal de mer existe. Pour moi, tout est peine perdue : précautions homéopathiques, repos ou grand air : rien n'y fait ; voici bientôt du malaise, des maux de tête, l'incapacité à se mouvoir, etc. Les heures se succèdent sans amener d'amélioration. M^{lle} Tetzner, plus heureuse, va et vient, de notre cabine au pont, me tenant au

courant de ce qui se passe. L'heure du dîner rassemble assez peu de voyageurs, M^{lle} Tetzner essaie, mais quitte bientôt la table. Les messieurs sont plus solides que les dames, aussi sont-ils seuls à table. A travers les jalousies qui communiquent au-dessus de notre porte avec la salle à manger, des bruits de voix, d'assiettes et de verres, et des émanations de cuisine parviennent jusqu'à nous, et ces bruits et les parfums sont loin d'être un élément de bien-être pour nous.

Des fragments de conversation parviennent jusqu'à nous : une voix domine toutes les autres : c'est quelqu'un qui paraît chez soi ; j'ai souvent l'occasion d'entendre la même voix pendant le cours du voyage ; c'est le docteur du bord. Il parle haut et ne paraît pas aimer la contradiction, à laquelle il ne laisse du reste que peu de temps et peu de place. Il parle en sentences affirmatives et en proverbes : l'humanité est une très belle chose... Le temps ne respecte pas ce qu'on a fait sans lui... Les Prussiens sont comme les seigneurs féodaux dans la plaine... etc.

[11 février]

Nous faisons le lendemain la connaissance du commandant ; il est Corse, a l'air très distingué et est le patient auditeur du docteur ; nous sommes à côté de lui à table, et jouissons par la même occasion des saillies de notre vis-à-vis.

Parmi le reste du personnel se trouve le capitaine, excellent homme qui a vieilli dans le métier, et avec lequel nous causons quelquefois sur le pont ; il préside probablement la table aux secondes ; et sans parler d'autres employés nous avons pour nous servir une excellente et brave femme de chambre, M^{me} Girard, qui nous a bientôt mises au courant de toute son histoire.

Parmi les passagers se trouve une famille écossaise ; la mère, surtout, et les deux filles paraissent très délicates ; nous les voyons à peine jusqu'à Naples, terme de leur traversée ; puis une famille anglaise, dont les dames sont souffrantes aussi ; tandis que le petit garçon appelé Hugo et son père sont bien. Ce petit Hugo est un charmant enfant, très bien élevé. Le second soir il ne fait qu'aller et venir de la salle à manger au pont, pour servir sa mère et sa grand-mère restées dehors. Chacun l'admire ; toutefois le docteur se plaint qu'il ouvre plus souvent la porte qu'il ne la ferme. Enfin un Français, M. B. (M. Bourgnat) grand amateur de piano, et qui nous fait profiter beaucoup plus et beaucoup plus souvent que nos nerfs ne s'en soucieraient de l'instrument criard, qui est dans la salle à manger. Nous avons aussi l'occasion de rencontrer sur le pont quelques voyageurs des secondes, entre autres un docteur polonais-allemand, qui vient de faire ses études à Montpellier, et va s'établir à Jérusalem ; il jouit de causer en allemand avec M^{lle} Tetzner.

[12 et 13 février]

Le second jour est moins pénible à passer que le premier : nous sommes une partie de la journée sur le pont, et essayons d'aller à table, moment toujours critique. Dans la matinée nous passons en vue de l'Île d'Elbe et continuons à longer les côtes d'Italie mais de trop loin pour en rien apercevoir. Demain nous devons arriver à Naples. La mer est calme ; et malgré notre malaise continu, M^{me} Girard assure que la traversée est des plus belles, et qu'il y aurait blasphème à se plaindre.

Les jours se suivent et se ressemblent assez ; nous n'avons pas d'épisode très saillant : une fois c'est un petit bateau en détresse auquel on peut porter secours ; une autre fois une nuit si noire, avec pluie et grêle, que le bateau est obligé de ralentir considérablement sa marche ; une autre fois encore un roulis plus fort que de coutume, et un bruit extraordinaire, comme si nous passions sur des pierres ; mais il n'en résulte rien, et tout rentre bientôt dans l'ordre.

Deux jours de mer suffisent pour que la perspective de revoir la terre, de s'y trouver sur un terrain solide, nous cause un vrai plaisir. Nous ne sommes pas dans la baie de Naples, que chacun se prépare déjà à descendre ; pour plusieurs des passagers c'est le terme actuel du voyage ; la famille anglaise et la famille écossaise sont sur le pont, prêts à nous quitter ; ces derniers sont entourés de leurs dix-sept colis !

Nous entrons dans la baie vers 9 h. Naples, par une brumeuse matinée de février, ne peut pas répondre à l'idéal qu'on s'en était fait ; nous ne pourrions pas nous associer à l'extase du poète : « Voir Naples et mourir » ; nous la comprenons mieux, quoique sans la partager, lorsque nous nous remettons en route à 1 h de l'après-midi ; et nous pouvons alors nous faire une idée de ce que doivent être Naples, sa baie et son ciel par une chaude journée de mai ou de septembre.

Nous sommes reçus avec toute la gaieté et l'entrain des peuples méridionaux : dès que notre bateau s'arrête de petites barques s'en approchent et l'entourent : les unes portant des musiciens, napolitains et napolitaines assez déguenillés, qui, avec mandolines et guitares, nous gratifient de quelque improvisation, dont le refrain est toujours « argent, argent » ; des marchands ambulants viennent nous offrir des fleurs, des fruits, des bijoux de clinquant ; d'autres barques enfin sont là avec des bateliers criant et gesticulant, afin de se saisir des voyageurs et de les transporter à terre.

Pour nous, nous commençons par déjeuner, et le commandant a la bonté de hâter un peu le repas, afin de nous donner plus de temps à terre : nous ne sommes que trois voyageurs des premières qui allions jusqu'à Alexandrie, M. B. (notre musicien), et nous deux.

Nous avons deux heures et demie pour voir Naples. Un guide a attendu

patiemment sur le pont le bon plaisir possible des voyageurs restants. M^{lle} Tetzner et moi sommes une proie trop facile pour n'être pas immédiatement happées au passage : son bateau est là ; il nous procurera une voiture dès notre arrivée sur le quai ; il nous conduira partout où nous voudrions aller ; il n'y a pas de prix à faire maintenant ; tout s'arrangera plus tard.

Nous sommes bientôt à terre ; notre guide nous procure facilement une voiture, une de ces petites voitures napolitaines, étroites et légères, qu'un petit cheval entraîne avec une rapidité incroyable. Les rues de Naples sont bien pavées mais mal tenues : une population sale et désordonnée s'y agite dans tous les sens ; mendiants, marchands, passants vont et viennent tandis que ces petites voitures se croisent et s'entrecroisent, semblant à chaque tour de roue devoir écraser quelqu'un : cependant les accidents sont rares ; les cochers de Naples ont, dans leur genre, l'habileté des gondoliers de Venise, et voitures et piétons se frôlent sans se rencontrer et sans se faire de mal.

Après avoir été à la poste, grand et beau bâtiment, quoique passablement dégradé, notre guide nous offre de nous montrer la chapelle de San Severo, une des plus belles choses de Naples nous assure-t-il. Cette chapelle renferme le tombeau de la famille San Severo ; elle possède en effet quelques magnifiques monuments, quelques beaux sujets de sculpture ; mais nous avons hâte d'en sortir, car nous espérons revoir à notre retour Naples et ses monuments, et pour le moment nous préférons jouir du coup d'œil général de l'ensemble de la ville. Nous traversons plusieurs places, plusieurs rues, trouvant à toutes choses un aspect assez délabré : l'herbe croît sur les murs des palais comme sur les fontaines monumentales ; nous arrivons au Palais royal, peint en rouge, maintenant résidence occasionnelle de Victor Emmanuel, au théâtre Saint-Charles, à la rue de Tolède ; nous la parcourons lentement pour voir les magasins : partout sont étalés des costumes pour le carnaval ; puis à l'entrée des petites rues latérales ou sous les portes cochères sont de jolis établis de fleuristes ; chacun nous offre des bouquets avec insistance, quelques enfants courent même après notre voiture usant de toute leur grâce pour que nous leur achetions quelques fleurs ; nous ne pouvons nous débarrasser de leur importunité qu'en cédant à leurs instances : ils le savaient bien.

Nous allons voir la promenade de la Chiaja, agrandie récemment d'une bande de terrain prise sur la mer ; cette promenade est grande et belle, ornée de statues, d'un jet d'eau monumental ; à l'une des extrémités de la promenade est un bel aquarium. Enfin, après nous être fait indiquer un café où nous pourrions avoir des glaces, qui, vu la saison ne sont que des orangeades ou des limonades glacées, l'heure arrive de retourner au bateau.

Notre guide nous reconduit au port ; puis après nous avoir dit ce que nous devons donner au cocher et s'être fait largement payer lui-même, il

disparaît en nous remettant aux mains d'un batelier, et en nous montrant de loin le bateau qui doit nous ramener au Scamandre. Nous nous y rendons, mais là on nous demande de payer d'avance ; nous protestons et voulons monter dans un autre bateau ; mais les bateliers s'entendent tous : on nous demande un prix double de celui que nous a indiqué le capitaine du Scamandre ; nous réclamons, nous maugréons contre notre guide qui nous a laissées là à un moment critique ; les bateliers nous regardent en ricanant ; mais que faire ? Le temps de nous retrouver à bord approche, et tout en protestant énergiquement en allemand et en français, force nous est d'en passer par où nos bateliers veulent ; nous donnons ce qu'on nous demande et nous nous remettons en route. Au lieu de deux rameurs, nous n'en avons plus qu'un : il nous paraît avancer avec une lenteur désespérante. Il arrive enfin en vue du bateau et, ôtant son bonnet, il le pose à nos pieds en nous priant de lui donner quelque chose pour notre « bon voyage » ; cette fois nous tenons ferme, et montrant le Scamandre nous lui faisons comprendre sans périphrases, que nous ne lui donnerons rien avant de nous y retrouver ; il insiste, mais inutilement ; enfin nous voici à bord, et non sans plaisir.

Deux nouveaux voyageurs sont montés à Naples : un monsieur anglais et sa nièce ; nous faisons un peu connaissance avec cette dernière pendant les quelques jours que nous passons ensemble avant d'arriver à Alexandrie. Elle habite la Nouvelle-Zélande, elle vient de passer un certain temps en Angleterre, et une année en pension à Lausanne ; son oncle la ramène chez elle ; ils s'embarqueront à Ismaïlia ou à Suez sur un des navires des Indes ; ils ont de longues semaines de voyage devant eux : qu'est notre voyage en comparaison du leur ?

La vue est magnifique lorsque nous nous éloignons de Naples : nous contemplons la baie dans toute son étendue et dans toute sa beauté : à gauche le Vésuve, surmonté de son nuage de fumée ; à droite la ville en amphithéâtre, les îles ; nous passons devant Capri, Campanella ; le temps est très beau, malgré un peu de vent.

[nuit du 13 au 14 février]

Pendant la nuit nous devons passer devant le Stromboli ; mais nous ne savons pas s'il est en éruption ; d'ailleurs nous n'y verrions rien, aussi ne vaut-il pas la peine d'y sacrifier notre nuit. En revanche demain matin [14 février] nous passerons le détroit de Messine, entre Charybde et Scylla, et pour cela nous tenons à le voir ; nous prions M^{me} Girard de venir nous prévenir, dès que nous serons en vue. Elle vient en effet nous appeler à 6 h du matin : nous nous hâtons de monter sur le pont, mais le détroit est déjà passé ; nous ne voyons plus que de loin la mer bouillonnant sur la plage de Charybde, et supposons

sans les distinguer, les rochers de Scylla ; le souvenir d'Ulysse et de ses malheureux compagnons nous revient en mémoire, mais plus heureux que lui, nous passons sans encombre ; nous pouvons admirer tout à notre aise, la côte de Sicile, et Messine qui s'étale près de nous en gradins ; et sur la côte d'Italie le soleil levant qui dore de ses plus beaux rayons les rochers et les montagnes.

L'air frais nous oblige à redescendre ; le vent est assez fort pendant toute la journée ; et cette sortie matinale est la seule que nous puissions faire de tout le jour : le roulis est fort ; il faut tout assujettir avec des cordes sur la table de la salle à manger ; mais je n'essaie pas même d'y aller car le mal de mer recommence à nous faire sentir ses étreintes.

Nous avons encore deux à trois jours avant d'arriver à Alexandrie ; au vent succède la pluie, puis la grêle ; une nuit nous avons un violent orage ; le commandant craint que nous ne puissions arriver à Alexandrie au jour indiqué, ou trop tard ce jour-là pour pouvoir débarquer ; le port est en effet dangereux de nuit, et passé une certaine heure, il n'est plus permis de descendre à terre : c'est pourquoi une différence de quelques heures peut nous retarder jusqu'au lendemain.

[15 et 16 février]

Mais heureusement le temps se remet : le 15 le vent est si favorable qu'on tend les voiles pour seconder la vapeur ; le 16 au matin nous avons regagné le temps perdu et pouvons espérer d'arriver à l'heure dite. Nous approchons rapidement des côtes d'Egypte : le ciel et la mer sont splendides ; le soleil brillant, l'air chaud.

Nous passons notre dernière matinée à écrire plusieurs lettres et à faire nos préparatifs de débarquement. M^{lle} Tetzner a des amis à Alexandrie ; elle les a prévenus par une dépêche, de Marseille, du moment de notre arrivée, et nous espérons bien qu'ils viendront à notre rencontre et nous faciliterons toutes les formalités du débarquement ; et puis, quel plaisir nous aurons à rencontrer des visages amis dans ce pays tout inconnu !

Vers 2 h le commandant nous annonce qu'on aperçoit le phare d'Alexandrie : peu à peu, en effet, quelques lignes claires se montrent à l'horizon ; la côte plate et blanche se dessine toujours plus distinctement. Nous avons sous les yeux le plan de la ville, et à mesure que nous approchons, nous cherchons à nous orienter : voici à notre droite les moulins à vent, le fort, et un bâtiment surmonté d'une série de petites coupoles, palais, gare ou mosquée ; à notre gauche, le phare, le palais du Ras-el-Teen, l'Arsenal et le magnifique brise-lames ; et, entre ces deux points extrêmes, le port, en partie fermé par un beau môle et rempli de navires et de vaisseaux de toutes les provenances, en arrière, la ville basse et plate.

Depuis longtemps déjà de petits bateaux nous entourent : ils sont montés par un ou plusieurs Arabes à tous les degrés de couleurs, depuis le brun clair jusqu'au noir le plus pur ; ils sont vêtus de leurs amples costumes orientaux, aux brillantes couleurs, bleus, jaunes, rouges, bruns : de larges pantalons ramassés à la cheville ; une jaquette de même couleur ou une robe ; un châle en ceinture, puis sur la tête des turbans entourant le tarbouche ou simplement un fez ; voilà vraiment l'Orient ; ces petits bateaux viennent nous offrir un des premiers tableaux ; c'est un vrai plaisir que de voir ces nouvelles physiologies, ces costumes, cet aspect si différent de tout ce à quoi nous sommes habitués ; et quel ciel, quelle lumière, quelle mer !

Nous entrons bientôt dans le port ; c'est alors que les petits bateaux arrivent en masse. nous remarquons dans le nombre celui de M. Cook, avec drapeau rouge portant les mots «Cook's tourists» ; il est monté par des matelots en costume rouge avec la même inscription sur leur jaquette ; puis les barques des hôtels dont les agents ne tardent pas à nous assaillir et à nous assourdir. Dès que le mouvement est assez ralenti, des nuées d'Arabes escadent les côtés du navire comme une armée de singes et envahissent le pont : chacun parle, crie, s'agite, gesticule. Pauvres gens ! ils sont une nuée et nous sommes huit à dix voyageurs à peine qui descendons à Alexandrie et qui pourrions répondre à tant d'empressement. Et même, nous n'y répondrons pas du tout M^{lle} Tetzner et moi, car nous espérons bien que M. Riecken viendra nous chercher, et nos yeux se tendent vers la côte, afin de découvrir de tout loin la figure de connaissance que nous attendons.

Notre incertitude ne dure pas longtemps : une grande et belle barque ornée d'une tente s'approche de notre bateau ; un mouchoir s'agite à notre intention : c'est M. Riecken ; il est accompagné de plusieurs Arabes et d'un domestique ; quel plaisir de serrer une main amie. Tout notre bagage est bientôt dans le petit bateau ; et nous ne tardons pas à l'y suivre, après avoir pris congé de nos connaissances du bord.

Grâce à nos six rameurs, nous sommes bientôt à terre : la première formalité que nous avons à remplir consiste à livrer nos passeports qui doivent être visés à nos consulats respectifs : mais comme il n'y a pas de consul suisse, le mien ira avec celui de M^{lle} Tetzner au consulat autrichien ; on nous remet des jetons qui nous permettent de sortir à l'autre extrémité de la salle, et nous arrivons à la douane. Miss Taylor et son oncle sont déjà avec leurs colis en pleine inspection. M. Riecken glisse un backchish dans la main d'un employé, et ce n'est que par pure forme qu'on examine rapidement une de nos malles. Du reste, comme nous sommes disposées à tout voir par le bon côté, la douane même nous amuse !

Nous montons dans une voiture découverte, afin de mieux voir toutes

les rues que nous allons traverser. Elles sont d'abord irrégulières et tortueuses ; plus loin nous débouchons sur une rue large et droite ayant de distance en distance des petites ruelles courtes, et ressemblant à des cours, qui y tombent à angles droits. Toutes ces rues sont couvertes d'une poussière gluante, due à la quantité de débris de toutes natures qui y sont jetés, tantôt exhaussant le sol, tantôt y formant des cloaques que le passage fréquent des voitures transforme en rigoles, puis en ornières ; les chiens se chargent du nettoyage de ces rues. Les voitures passent sur ces monticules ou dans ces creux, avec une facilité étonnante, et l'on souffre moins de tous ces cahots que l'on ne pourrait le croire ; ces voitures, généralement attelées de deux chevaux sont bien suspendues et vont très vite.

Les maisons sont irrégulières et d'aspect très divers : c'est un singulier mélange du style oriental le plus bizarre et du style européen le plus simple ; elles sont en général bien blanchies.

Nous passons devant quelques bazars, série de petits magasins élevés de quelques pieds au-dessus du niveau de la rue, chambre carrée minuscule, ouverte sur le devant ; les Arabes y sont accroupis auprès de leur marchandise, fumant leur narghileh, ou bien occupés à quelque travail manuel. Tous les produits de l'Orient et de l'Occident sont étalés dans ces petits bazars, avec aussi peu d'ordre que de goût. Nous remarquons surtout beaucoup de barbiers faisant subir à leurs clients d'interminables opérations.

Il y a un tel mouvement autour de nous que nous nous croyons à un jour de marché important, ou de foire ; mais M. Riecken nous assure qu'il en est toujours ainsi, et qu'il n'y a là que l'animation habituelle : promeneurs, marchands, mendiants, hommes, femmes, enfants se croisent en tous sens dans leurs mille costumes aux couleurs voyantes. Les femmes sont enveloppées dans leurs grands voiles qui ne laissent que leurs yeux à découvert, parfois même un œil seulement. Tout leur costume est en général d'une seule couleur, noir, gris, bleu ou blanc. Plusieurs de ces voiles ont une ouverture pour les yeux ; d'autres sont formés de deux parties, dont celle qui couvre la tête est jointe à celle qui cache le bas du visage, par un petit ornement en laiton ou en cuivre qui repose sur le nez. On voit souvent de ces femmes avec leurs enfants posés à califourchon sur leur épaule droite ; c'est leur manière de les porter, et l'instinct apprend bien vite, même aux plus petits, à s'accrocher au cou ou à la tête de leur mère.

Nous croisons des porteurs d'eau avec leurs singulières outres noires, une peau entière d'animal ; tellement que lorsque l'outre est remplie, on dirait qu'ils portent un animal mort. Nous rencontrons beaucoup de gens à âne, monture habituelle de l'Egypte ; ces ânes sont généralement petits et maigres, mais vont très vite.

Les moindres détails de ces rues encombrées sont pour nous pleins d'intérêt. Au milieu du quartier arabe, nous sommes arrêtés par un rassemblement : c'est un pauvre vieillard qu'on jette dans une voiture avec un panier de légumes : il vient de voler, paraît-il et on le conduit à la prison ; pauvre homme, il a l'air si misérable et si âgé, qu'il nous fait profondément pitié.

Un tournant de rue nous amène au quartier européen ; un instant après nous arrivons sur le grand square, ou place Méhémet Ali, la plus belle de la ville et celle sur laquelle est situé l'hôtel de l'Europe : c'est là que nous descendons. Nous croisons bon nombre d'Arabes dans le corridor d'entrée et sur l'escalier de l'hôtel, qui ont l'air de n'avoir rien de mieux à faire que de perdre leur temps. Chaque fois que nous entrons ou sortons nous avons à passer devant cette rangée de spectateurs. A l'exception de deux ou trois européens, tous les employés de l'hôtel sont des Arabes.

Notre chambre arrêtée, et notre bagage mis en place, nous accompagnons M. Riecken chez lui ; sa femme nous attendait et nous a reçues de la manière la plus aimable ; ils ont trois charmantes petites filles : Elisabeth, Alexandra et Marie. Grâce à eux notre séjour à Alexandrie a été des plus agréables ; c'était pour nous tout à la fois la France et l'Allemagne car M^{lle} Tetzner retrouvait en M. Riecken une ancienne et bonne connaissance d'Allemagne, et moi je trouvais en Madame une personne d'origine allemande il est vrai, mais élevée à Marseille, et y connaissant plusieurs de mes amis. Son frère, M. Schmidt, dont la femme est marseillaise, et sa sœur M^{me} Moes, habitent aussi Alexandrie ; nous avons aussi eu beaucoup de plaisir à faire leur connaissance.

[17 février]

Le lendemain de notre arrivée, M. Riecken vint nous prendre de bonne heure pour nous faire parcourir la ville : depuis que Méhémet Ali s'est appliqué à en relever la gloire passée, et surtout depuis l'ouverture du canal de Suez, Alexandrie reprend peu à peu son ancienne importance ; dès le premier coup d'œil on voit une ville d'avenir, pleine d'animation, de vie, où le commerce est florissant ; la population est d'environ deux cent mille habitants et l'on peut juger du développement inouï de cette ville, si l'on se rappelle qu'il y a cent ans à peine, le voyageur Savary la décrit comme une petite ville de six mille habitants au plus. Dans le temps de sa plus grande prospérité, et alors qu'Alexandrie était l'entrepôt du commerce entre la riche et fertile Egypte et le reste du monde connu, lorsqu'elle centralisait les trésors artistiques de la Grèce et les trésors scientifiques des écoles les plus célèbres, et possédait la bibliothèque la plus considérable de l'antiquité, sa population s'était élevée à trois cent mille habitants. La gloire pâlit sous les Romains et au commencement de l'ère chrétienne, mais elle était encore dans un état très prospère

lorsque Omar et ses musulmans en firent la conquête en 641, puisque le général estima encore à quatre mille le nombre des palais, à quatre cents celui des lieux d'amusement et à douze mille celui des jardins. Mais toute cette gloire devait bientôt disparaître : sous le régime délétère de l'islamisme Omar donna l'ordre de brûler la bibliothèque ; et les quatre cent mille volumes qu'elle renfermait suffirent, dit-on, pour chauffer pendant six mois les quatre mille bains publics de la ville.

Le dernier coup fut porté à la valeur commerciale de cette ville par la découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne Espérance ; et il a fallu que cette route lui fût de nouveau ouverte par le percement de l'isthme de Suez pour qu'elle put reprendre sa place parmi les centres commerciaux les plus considérables.

Nous continuons nos courses par la poste, ou plutôt les postes, car nous avons des lettres pour le Caire, qu'il faut porter à la poste égyptienne et affranchir avec des timbres égyptiens ; et des lettres pour l'Europe, qu'il faut porter à la poste française, ou autrichienne, suivant destination, en les affranchissant avec les timbres du pays dont les paquebots doivent les transporter.

En Orient personne ne reçoit les lettres à domicile ; on va les chercher soi-même à la poste en indiquant simplement son nom ; du reste comme les rues n'ont le plus souvent ni nom ni numéros, il serait difficile qu'il en fût autrement ; on comprend aussi la difficulté qu'il y a à se procurer une adresse : on n'arrive guère à ses amis que si ceux-ci sont prévenus d'avance de votre arrivée, ou sont particulièrement connus.

Nous allons ensuite au télégraphe pour nous assurer des chambre à l'hôtel du Nil, au Caire, car on dit la ville pleine d'étrangers en ce moment. Le télégraphe a été établi par des Anglais, mais les Arabes en font bon usage : il ne cesse d'y avoir des allants et des venants pendant le moment que nous y passons, d'autres Arabes y sont établis par passe-temps et fument tranquillement assis près de la porte. Dans le nombre nous en remarquons plus d'un qui n'ont qu'un œil ; peut-être cela provient-il des maux d'yeux, si fréquents dans le pays ; ou peut-être, d'après ce que l'on nous a raconté, appartiennent-ils encore au temps où les mères frottaient un œil de leur enfant avec une certaine plante vénéneuse pour le leur faire perdre, et les soustraire ainsi au service militaire ; à la fin l'autorité s'en émut, et pour prévenir cet abus, elle forma un régiment de borgnes ; on assure que ces soldats n'étaient pas les moins redoutables.

Nous allons voir le port de l'ancienne Alexandrie, à l'est de la ville, tout abandonné maintenant, et nous apercevons de loin l'Aiguille de Cléopâtre, encore debout, que nous espérons retourner voir de plus près. Tout près de l'Ancien port est la petite église allemande et française, où le culte est célébré

alternativement dans ces deux langues ; plus près du grand square est une belle église anglaise bâtie dans un style semi-oriental, qui est entourée d'un joli petit jardin. Nous passons aussi près des bureaux de la police ; M. Riecken nous dit que ce service est particulièrement bien fait à Alexandrie. Mais il paraît qu'ils ne s'occupent guère de la répression de la mendicité ou qu'il y a terriblement à faire sous ce rapport ; car à tous moments nous sommes poursuivis par des mendiants ou mendiante, dont il n'est pas toujours facile de se débarrasser.

Mais nous avons hâte de quitter le quartier européen, aux rues larges et bien alignées, pour retourner au quartier arabe où tout est pour nous sujet de curiosité et d'intérêt. Nous y retrouvons toute l'activité de la veille, et plus encore ; les boulangers sont occupés à enfourner leur pain, petites miches plates et rondes, qu'on leur apporte tout alignées sur de grandes planches. Les cordonniers et les tailleurs travaillent activement à leur ouvrage ; les barbiers procèdent gravement à leurs longues opérations ; les écrivains publics sont assis à terre, devant quelque porte, et écrivent tout en ne faisant reposer leur papier que sur leur main. Nous passons devant plusieurs salles d'écoles où les enfants sont au travail assis par terre ou sur de petits morceaux de tapis, prenant bruyamment une leçon, ou écrivant en tenant leur papier comme leurs vieux devanciers. Nous traversons le marché, assemblage de tous les produits et de toutes les denrées possibles : viande, légumes, fruits, vêtement ou objets de luxe, terraille ou articles de ménage, chacun groupé par son espèce dans autant de petits bazars, où le marchand est tranquillement établi, regardant la foule des acheteurs qui va, vient et se presse devant son échoppe. Une quantité de petites cuisines en plein vent offrent à très bon marché un dîner improvisé aux amateurs, et remplissent toute l'atmosphère d'une forte odeur d'huile chaude ; car c'est le plus souvent des fritures à l'huile qu'on confectionne.

Nous croisons plusieurs omnibus, où ne se trouvent presque que des femmes, ce sont des charrettes recouvertes de planches où l'on doit être aussi peu confortablement que possible. Les chameaux passent gravement devant nous, chargés de paquets et balançant mollement leur conducteur. Nous passons devant la prison ; la porte extérieure est ouverte, et au fond de la première salle nous voyons une quantité d'Arabes collés contre le grillage et causant avec leurs parents ou amis, sous les verrous. Une autre espèce de prison que nous discernons bientôt ce sont les harems, bien reconnaissables à leurs fenêtres fermées par un treillis de bois.

Nous sortons de la ville, passons devant les casernes, et arrivons à la pointe du Ras-el-Teen ; c'est là qu'est situé le palais du même nom : nous y montons à pied par une allée sablonneuse bordée d'acacias ; ces derniers viennent à peine de perdre leurs feuilles, qui reviendront en juin seulement ; d'autres arbres, près de là, sont encore tout verts, de sorte qu'il serait difficile

de se rendre compte de la saison par l'aspect des arbres.

Nous entrons dans la cour du palais par un portique, formé de belles colonnes de granit rouge et de marbre ; plusieurs soldats gardent l'entrée, et nous laissent passer après quelque hésitation ; la cour est grande et plantée d'arbres mais les allées vont de biais, ce qui nuit à l'effet général ; du reste le palais n'a rien de remarquable : c'est un grand bâtiment blanc percé irrégulièrement et dont le seul objet saillant est un grand escalier monumental, passablement dégradé. Au fond de la cour est le harem. Le Ras-el-Teen est une résidence d'été du vice-roi. L'état peu soigné de cette résidence, et de tant d'autres, peut s'expliquer par leur grand nombre : à tous moments on en construit de nouvelles.

En revenant de toutes ces courses nous allons dîner chez M^{me} Riecken ; dans la matinée elle a eu l'aimable attention de nous envoyer deux charmants bouquets par son domestique arabe Hassa ; après le dîner elle nous fait visiter sa maison pour nous donner une idée des maisons d'Alexandrie ; on arrive au vestibule par un escalier en marbre dont les marches sont bordées de traverses en bois ; à droite du vestibule est un immense salon, et à gauche une salle à manger de même dimension, sur chacun desquels ouvrent quatre pièces de moyenne grandeur ; au fond du vestibule est la cuisine. Le salon donne sur la rue, la salle à manger sur un joli jardin : ces pièces sont construites en vue de la chaleur et non du froid, aussi les plafonds en sont très élevés, et on n'y trouve point de moyens de chauffage.

Vers 4 h nous sortons pour une promenade en voiture : nous remontons la rue Chérif Pacha, passons devant le théâtre Zizinia et sortons de la ville par la porte de Rosette ; nous longeons un canal qui se trouve à notre droite, tandis que, à notre gauche, les villas et les jardins de plaisance se succèdent : plusieurs sont ouverts au public à certains jours de la semaine ; nous en parcourons un, très bien entretenu, très soigné, où la végétation est magnifique : les plantes que nous soignons en serre y croissent en pleine terre ; les lauriers roses y deviennent des arbres ; les orangers, les mandariniers, les tamarisques, les bambous, y abondent ; nous passons sous de charmants groupes de palmiers.

Plusieurs des voitures que nous rencontrons sont précédées de coureurs appelés saïs ; ils courent à un ou deux, ou plus encore en avant des voitures pour leur faire faire place ; cette coutume avait surtout sa raison d'être dans les rues étroites et encombrées des anciennes villes de l'Orient ; ces saïs ont un vêtement court et flottant, ordinairement blanc ; une riche ceinture, ou un gilet ouvert magnifiquement brodé ; ils sont pieds et jambes nus et ont sur la tête un petit fez brodé, orné d'un beau gland. On ne comprend pas comment ces malheureux peuvent courir aussi vite et aussi longtemps ; les saïs sont un

des objets de luxe de riches Egyptiens ; ce sont en général de beaux garçons de seize à vingt ans.

Nous croisons un assez grand nombre de femmes se rendant au canal pour y puiser de l'eau ; elles y vont ordinairement par petits groupes, toujours enveloppées dans leurs grands voiles ; leur gargoulette est gracieusement posée sur leur épaule ; elles ont une noblesse, une grâce, une aisance inimitables dans toute leur démarche. Lorsque le soleil commence à baisser, chacun pense à l'heure de la prière. L'Arabe étend alors son tapis devant la porte de sa maison, ou à l'ombre d'un arbre, au bord du canal ou au coin d'une rue ; l'emplacement lui est indifférent, pourvu qu'il remplisse ses devoirs religieux : il peut être ignorant et fanatique, mais en tous cas il est fidèle à sa conviction.

La colonne de Pompée rentre dans notre programme de l'après-midi ; elle est située sur une petite élévation, à côté du cimetière mahométan ; c'est une des plus hautes colonnes qui existent : avec son piédestal et son chapiteau, elle mesure 98 pieds de hauteur ; elle est en beau granit rouge, mais se ressent un peu des intempéries des siècles. On dit que le monument tel qu'il est fut élevé en l'honneur de l'empereur Dioclétien ; mais la colonne devait être depuis longtemps déjà à Alexandrie.

Le cimetière nous intéresse aussi : les tombes y sont serrées et nombreuses, car les Arabes ont un grand respect pour les morts, et laissent les siècles s'accumuler sans toucher aux lieux où ils sont déposés. Les monuments ne varient guère qu'entre deux ou trois genres : les uns sont une série de trois ou quatre pierres plates superposées et formant une sorte d'escalier ; d'autres, des pierres couchées, avec une pierre au pied et une à la tête entrant dans la première, à angle droit, dans des ouvertures pratiquées pour cela ; d'autres encore n'ont qu'une pierre debout, à la tête de la pierre couchée, et cette pierre supporte un turban ou un fez, plus ou moins ornementés, et souvent peints en couleur ; nous avons remarqué ce genre surtout à Constantinople.

Les Arabes accompagnent leurs morts au milieu de pleurs, de chants et de toutes sortes de démonstrations ; les lamentations en l'honneur du mort continuent à jour fixe pendant un certain temps après le décès, et ils ont souvent pour cela des femmes du quartier qui viennent pleurer avec les membres de la famille. Le mort n'est souvent qu'enveloppé dans quelques vêtements, et mis ainsi en terre sans bière, ce qui provient sans doute de la rareté du bois. Le cimetière est le rendez-vous des membres de la famille pour les jours de fête : ils s'y réunissent pour y manger et se divertir, et ils laissent même parfois de la nourriture sur la tombe pour l'usage du mort. On n'enterre pas le vendredi : c'est le jour sacré des Mahométans.

A notre retour à l'hôtel, nous trouvons la société sensiblement accrue : le steamer anglais est arrivé, et nous nous demandons si quelques-uns de ces

voyageurs ne seront pas de nos futurs compagnons de route dans la caravane Cook : nous en retrouvons en effet plus tard deux au Caire et puis dans notre voyage sur le Nil.

[18 février]

Nous voulons encore parcourir Alexandrie, avant de le quitter, aussi M^{lle} Tetzner et moi retournons le lendemain matin au vieux port, pour aller ensuite aux Aiguilles de Cléopâtre et à la Porte. Le vent s'est levé pendant la nuit ; la mer est forte ; les nuages sont chassés avec rapidité, laissant par moment percer un soleil qui présage un orage et même une tempête ; les vagues viennent de loin se briser à nos pieds ; et depuis cette écume blanche qui nous inonderait pour peu que nous fassions quelques pas de plus, jusqu'au fond de l'horizon, nous pouvons admirer toutes les nuances du plus riche et du plus tendre vert de mer : c'est une de ces vues qui font tableau : c'est splendide.

Les Aiguilles de Cléopâtre sont deux obélisques : l'une est debout : c'est un beau monolithe de granit, de 70 pieds environ, couvert de hiéroglyphes. L'autre, à peu près de même dimension, est couché à terre à quelques pieds de profondeur. Ce dernier a été donné à l'Angleterre par Méhémet Ali et il était fortement question de le transporter à Londres ; mais on recule encore devant les énormes dépenses que cela entraînerait.

Après avoir été prendre congé de M^{me} Riecken et avoir terminé nos préparatifs de départ, M. Riecken vient nous chercher pour nous conduire à la gare. C'est une gare très neuve, presque inachevée, et déjà dans les sables du désert car on peut à peine marcher dans la cour à cause du sable, et on le retrouve en guise de plancher dans plusieurs des couloirs du bâtiment.

Grâce à M. Riecken tout s'y passe facilement et nous sommes bientôt installées seules dans un bon wagon, à peu près sûres que personne ne viendra nous déranger jusqu'au Caire.

Le chemin de fer a été construit par les Anglais, mais tout le mouvement y est maintenant aux mains des Arabes : c'est pittoresque et intéressant de voir tous les employés de la gare avec ces figures étranges et ces costumes bigarrés.

Nous disons adieu à M. Riecken ; la cloche sonne, et nous sommes en route pour Le Caire. Le pays, après Alexandrie, est aride, c'est une plaine sablonneuse, coupée de monticules : ça et là quelques palmiers, des cactus, des roseaux. Nous passons devant des villages fellahs : ce sont des cahutes en terre, n'ayant d'autre ouverture que la porte ; elles sont très basses et couvertes par des toits plats où la terre n'est retenue que par des roseaux de bambous ; c'est là que perchent les poules, tandis que l'intérieur reçoit sans distinction bêtes et gens.

Ces maisons n'ont aucune solidité; une forte pluie les détruirait; heureusement que les fortes pluies sont rares dans ce pays-là; cependant nous voyons plusieurs villages tout à fait en ruines et abandonnés.

Nous passons à quelque distance de Ramleh; c'est le lieu de plaisance des riches habitants d'Alexandrie en été; les Anglais, surtout, y ont fait construire un grand nombre de villas. Le vice-roi y possède un beau palais d'été.

A mesure que nous avançons la campagne devient plus belle et plus intéressante; les fellahs sont au travail, labourant, hersant, plantant; de temps en temps nous voyons passer sur le bord des champs de petites caravanes d'hommes et d'animaux, buffles, chevaux, ânes; quelquefois nous voyons des vols d'ibis, que le passage des trains fait à peine lever des champs voisins où ils viennent de se poser. Notre route longe souvent des champs de coton, mais en ce moment on n'y voit rien que des tiges sèches.

Le sol de l'Égypte paraît magnifiquement riche; il n'y a qu'à voir cette belle terre noire, lorsqu'elle vient d'être remuée! Si le pays était mieux irrigué, beaucoup de terrains incultes pourraient devenir très florissants; ceux qui sont bien cultivés produisent plusieurs récoltes par an.

A toutes les gares nous apercevons un certain nombre de curieux, venus pour voir passer le train, et que nous regardons à notre tour avec intérêt et curiosité; ceux qui y montent sont singulièrement chargés: pigeons ou volaille vivante, faisceaux de roseaux de bambous, ou cannes à sucre dont ils rongent parfois quelque morceau à belles dents.

Damanhour est une des premières jolies villes que nous passons; mais comme dans la plupart des villes arabes on y voit des ruines, car les constructions y sont faites si légèrement qu'elles ne peuvent durer longtemps. On aperçoit ça et là des cheminées d'usines prouvant l'établissement, ou au moins le passage des Européens.

A Kafr-el-zayat, un arrêt prolongé nous permet d'étudier à loisir les physionomies. Des femmes viennent nous y offrir des oranges, des bananes ou des gâteaux: une jeune fille nous demande le plus gracieusement du monde un backshish; elle nous offre de l'eau, et ne quitte pas le voisinage de notre wagon.

Nous entrons dans le delta: c'est d'une fertilité admirable; la culture du moment est le bersim, espèce de luzerne, qui sert de nourriture à tous les animaux dans cette saison. Les chevaux sont mis au pâturage dans les champs de bersim, mais il paraît que ceux qui viennent d'Europe ne peuvent pas s'accoutumer à cette nourriture, ou ne s'y accoutument que très difficilement; il faut leur faire venir du foin d'Europe.

Un peu plus tard nous arrivons à Tantah, célèbre par ses foires; le vice-roi s'y est aussi fait construire un palais.

Il est 8 h et demie et il fait nuit noire lorsque nous arrivons au Caire; mais nous avons annoncé notre arrivée à l'hôtel du Nil et nous espérons que quelqu'un sera venu nous attendre; en effet le portier de l'hôtel est là, mais pour nous dire qu'il n'y a plus de place au Nil ni dans les autres principaux hôtels: cependant il y a encore une petite chambre à l'hôtel Royal, qu'on nous donnera en attendant mieux. Nous sommes heureuses d'avoir ces renseignements tout de suite, cela nous évite beaucoup d'embarras: on prend soin de notre bagage et nous montons dans l'omnibus de l'hôtel Royal, fort aises d'échapper à toutes les offres de service d'une nuée d'Arabes. Au bout d'un moment nous arrivons à l'hôtel.

Le nom d'hôtel Royal nous paraît dérisoire, car l'hôtel est loin d'avoir rien de fastueux. On nous donne une misérable petite chambre, qui est la seule disponible, aussi faut-il nous en contenter pour le moment. Ce qui fait la réputation de l'Hôtel Royal, c'est sa table, qui est excellente; quant au local il laisse beaucoup à désirer; mais enfin on paie au poids de l'or le plaisir d'être en Egypte; et quant aux détails, il ne faut pas être trop difficiles.

[19 février]

Le lendemain on nous donne une chambre plus grande et mieux aérée; je n'ose pas dire moins sale, car le grand jour nous la montre telle qu'elle est; nous voudrions aller ailleurs mais faute de savoir où, nous nous décidons à rester.

Ce point réglé, nous avons hâte de sortir pour visiter la ville et les amis que nous avons le privilège d'y avoir en ce moment. Le drogman de l'hôtel, serviable à en être obséquieux, nous a bientôt procuré une voiture, et s'installe à côté du cocher pour nous conduire partout où nous voudrions aller.

C'est en vain que nous cherchons à nous renseigner à la poste, sur les adresses de nos amis. N'obtenant aucun renseignement il nous faut procéder par voie d'inductions. M^{lle} Tetzner a une recommandation pour le Dr. Reil; il est très connu et on nous donne son adresse dans un magasin. Il était sorti; lorsque M^{lle} Tetzner y retourna quelque temps après, il avait perdu un enfant le jour même; aussi dans ces tristes circonstances, n'avons-nous pas pu le voir.

Pour moi, je désire voir M. Dor, de Vevey, et sa fille, venus au Caire pour passer l'hiver auprès de leur fils et frère, M. Dor Bey, auquel son ouvrage remarquable sur les écoles d'Egypte a fait donner par le vice-roi un emploi important au Ministère de l'Instruction publique, et le titre de Bey. Pour trouver M^{lle} Dor, il faut trouver son frère; et pour trouver ce dernier, il faut savoir où est situé son bureau. A cet effet nous nous adressons à une école quelconque, qui se trouve sur notre chemin, et où l'on donne toutes les indications nécessaires à notre cocher. Après une longue course à travers des rues animées,

vivantes, intéressantes, nous réussissons à trouver M. Dor Bey, qui nous dit que sa sœur nous a déjà cherchées la veille, et fait donner à notre cocher son adresse en ville. Une nouvelle course assez longue nous ramène au faubourg de Fagalla, belle rue droite et large bordée de beaux arbres, et assez près de l'Hôtel Royal, où nous trouvons chez eux, M. et M^{lle} Dor.

Ils nous reçoivent avec la plus grande bonté; M^{lle} Dor que j'avais informée de notre arrivée est en effet venue nous attendre la veille, dans le jour, à la gare, et puis a été s'informer de nous, dans plusieurs hôtels. Elle nous offre de nous faire faire connaissance avec la ville, qu'un séjour de plusieurs semaines lui a déjà rendue familière: nous acceptons avec beaucoup de reconnaissance. A 2 h, elle vient en effet nous prendre avec ânes et âniers. Ces courses à ânes sont très amusantes: on va très vite sur ces petits ânes du Caire, et un petit ânier, éveillé et attentif, est toujours auprès de nous, courant aussi vite et aussi longtemps que sa bête, tout prêt à vous retenir en cas de chute, ou à vous garantir de toute fâcheuse rencontre. M^{lle} Dor nous conduit à une école de jeunes filles très nombreuse [sic] et admirablement bien tenue, dans le quartier arabe. Cette école est en grande partie soutenue par la troisième princesse, une des femmes du Khédive; C'est M. Dor qui l'a organisée. La directrice, M^{lle} Rosa, est une Syrienne, élevée à Beyrouth, et sachant l'arabe, le turc, le français et l'italien; c'est une personne très intelligente et très entendue; elle est secondée par plusieurs institutrices et même par quelques maîtres. L'école renferme environ trois cents jeunes filles, toutes internes, et appartenant à toutes les classes de la société; elles portent dans la maison un uniforme très simple et quelques-unes des plus grandes portent déjà le voile traditionnel, lorsqu'elles sortent dans la rue. On fait tout apprendre à ces jeunes filles, depuis la cuisine, le blanchissage et le repassage, jusqu'à la musique et au dessin pour celles qui en sont capables. On nous montre quelques-uns de leurs dessins, qui dénotent de vrais talents. Nous admirons aussi leurs ouvrages à l'aiguille, en particulier leurs broderies sur mousseline, dont quelques-unes sont admirablement belles. On fait aux enfants un petit examen à notre intention: lecture, calcul, géographie, dictée se suivent avec un entrain et un succès merveilleux; une enfant nous lit même un morceau en français.

Le bâtiment de l'école est un ancien palais admirablement adapté à son usage actuel; au rez-de-chaussée, vastes salles d'études, cuisine, réfectoire, salles de bains; au premier grands dortoirs, appartement de la directrice, salons et la magnifique salle d'examen, auxquels les princes et princesses viennent tous les ans assister en personne. L'inspecteur est caché derrière un grand paravent qui lui dérobe la vue de l'auditoire.

En quittant l'école, nous allons visiter la mosquée de Sultan Hassan: c'est une des plus belles du Caire; elle date du XIV^e s. et a coûté des sommes

énormes. Comme la plupart des mosquées, elle était destinée à servir de tombeau au sultan dont elle porte le nom.

La légende raconte qu'après qu'elle eût été achevée, le sultan fit couper la main de l'architecte qui l'avait construite, afin qu'il ne pût plus en faire de semblable. Elle est maintenant assez délabrée. Une rampe d'escaliers nous conduit à la porte d'entrée, splendide, grande et haute. Nous parcourons quelques couloirs, quelques vestibules, avant d'arriver à la cour centrale, pavée en riches mosaïques de marbre de différentes couleurs ; au milieu de cette cour se trouve une belle fontaine servant pour les ablutions ; des trois autres côtés de la cour, des enfoncements, comme de vastes chapelles, garnis de nattes et de tapis ; dans l'un d'eux la chaire, et le pupitre sur lequel se pose le Coran ; du plafond pendent des chaînettes auxquelles sont fixées des lampes ; dans d'autres mosquées nous avons vu ces lampes remplacées par des œufs d'autruche, symbole de la vie. Tout cela est beau mais triste ; les salles d'entrée sont désertes et sombres ; dans les chapelles qui avoisinent la cour, un seul Arabe dit ses prières ; quelques oiseaux volètent autour de la fontaine ; une demi-douzaine d'enfants se disputent pour nous donner les babouches, qu'il nous faut enfiler par-dessus nos chaussures pour traverser la cour. Cette précaution est tout à fait légitime puisque nous devons marcher sur les tapis sur lesquels les Arabes se prosternent, le visage en terre, pour leurs prières ; quant à eux ils ôtent d'habitude leur chaussure.

.....

[Sur un feuillet volant glissé entre les pages, écrit probablement postérieurement au voyage]

La ville de New York possèdera, elle aussi, une aiguille de Cléopâtre. On n'ignore pas que ce nom traditionnel d'aiguilles de Cléopâtre appartient à deux obélisques de granit rose qui furent originellement dressés devant un des pylônes du grand temple d'Héliopolis, et que Cléopâtre fit transporter à Alexandrie pour orner le temple de César.

En 1827, l'un de ces antiques monolithes fut donné par Méhémet Ali aux Anglais, qui se sont enfin décidés à l'emporter. Assaillis par une tempête dans la traversée d'Égypte en Angleterre, le ponton qui le contenait a manqué se perdre ces jours-ci, comme on se le rappelle, au large du cap Finistère d'Espagne et il attend au Ferrol que l'on revienne le remorquer jusque dans la Tamise.

L'autre obélisque reste maintenant solitaire près de la station de chemin de fer de Ramleh à Alexandrie mais il ne tardera pas sans doute à traverser l'Atlantique, car c'est lui qui est destiné à la grande cité américaine. Le Khédivé a déclaré tout récemment à des visiteurs américains que son intention

est d'en faire cadeau aux Etats-Unis, dès qu'une demande en règle lui aura été adressée à ce sujet par la ville de New York. On évalue les frais de transport à cent mille dollars, plusieurs Yankees ont déjà promis de souscrire une partie de cette somme.

L'aiguille de Cléopâtre qu'Ismaïl Pacha se propose de donner à l'Amérique, porte, comme celle des Anglais, les cartouches de Thoutmès III de la XVIIIe dynastie (1625-1517 avant J.-C.); les hiéroglyphes ne sont bien conservés que sur deux faces, nord-ouest et sud-ouest. Sa hauteur est de 21 mètres (*Journal des Débats* du 28 octobre).

.....

[Sur un autre feuillet volant glissé entre les pages du journal; écrit, au moins en partie, postérieurement au voyage.]

L'Aiguille de Cléopâtre

Cet obélisque, donné aux Anglais par Méhémet Ali, et qui se trouvait à demi-enterré près du port Neuf, à Alexandrie d'Egypte, vient d'être relevé par l'ingénieur Dixon, qui s'est chargé de transporter aux bords de la Tamise ce curieux monolithe.

On écrit au Globe de Londres que cette excavation a mis au jour une inscription placée à la base du monument, et qui se lit de la manière suivante: «Anno V Caesaris, Barbarus, praefectus Egypte, prosuit architectore Portio». (L'an V du règne de César, Barbarus, préfet d'Egypte, l'a fait élever par l'architecte Portius).

Il paraît que l'aiguille de Cléopâtre était supportée, à une distance de huit pouces du piédestal en granit, par quatre chèvres de bronze; on en a retrouvé trois. Le piédestal du monolithe a été également retrouvé au fond de la mer, à cent mètres du rivage. De même que l'autre obélisque, situé à trente pas à l'ouest, et qui est toujours resté debout, celui que l'on va transporter en Angleterre est couvert d'hiéroglyphes. Il porte les cartouches de Thouthmès III, de la XVIIIe dynastie (1625-1517 av. J.C.)

La construction de l'embarcation spéciale destinée au transport d'Alexandrie à Londres est à peu près terminée. M. Dixon a déjà fait rouler l'aiguille de Cléopâtre jusque sur le rivage, dans le port Neuf; on l'a entourée d'un cylindre en fer, et elle sera remorquée par un vapeur anglais à destination.

Le 13 août 1877

[ajouté postérieurement puisque le voyage date de 1876]

L'aiguille de Cléopâtre a quitté le port d'Alexandrie le 21 septembre et est attendue en Angleterre dans les premiers jours d'octobre. On l'a placée pour le transport dans un tube en fer, remorqué par un steamer (Sept. 77).

On mande de Falmouth, le 18 octobre que l'aiguille de Cléopâtre a dû être abandonnée à la pointe du Finistère pendant la violente tempête de dimanche.

.....

Au fond de la cour une porte splendide avec riches incrustations de divers métaux, nous introduit dans une salle adjacente, au milieu de laquelle se trouve le tombeau du Sultan Hassan ; au-dessus du tombeau, un dôme très élevé, aux élégantes proportions ; et de riches ornements de bois et de plâtre aux quatre coins du plafond, nous montrent l'ancienne splendeur du style mauresque.

Nous rentrons à notre hôtel par les bazars et le Mouskih ; c'est du vrai égyptien : le Mouskih est une assez large rue, bordée de hautes maisons dont les toits sont reliés d'un côté à l'autre de la rue par des planches et des toiles, préservant ainsi les promeneurs des chauds rayons du soleil. Il faut traverser cette rue pour avoir une idée de l'animation du Caire ; on y voit une agglomération indescriptible d'hommes, de femmes, de petits ânes pressés par leurs âniers et emportant rapidement leurs cavaliers ; des voitures, précédées par leur raïs : tout cela est si compact, si enchevêtré, qu'il semble à chaque instant que quelqu'un ou quelque chose va être écrasé, mais heureusement il n'en est rien. De petites ruelles en pente relient le Mouskih aux bazars : ceux-ci sont un dédale presque inextricable de petites rues étroites et couvertes, se croisant dans toutes les directions, et offrant aux amateurs les produits les plus variés, vieux et neufs, de toutes les parties du monde, en particulier de l'Orient.

Le Mouskih nous amène bientôt à l'Ezbékiah, grand jardin anglais, bien tenu, cultivé à grand peine, arrosé avec soin ; promenade publique et sorte de point central entre les hôtels, la poste, les théâtres et les magasins européens.

Les rues qui avoisinent l'Ezbékiah sont bordées d'arcades ; les maisons en sont tout à fait européennes ; du reste le Caire gagne sous ce rapport-là : de larges rues ont été percées de différents côtés, et des squares et des jardins publics ouverts sur divers points de la ville. Un mode de construction particulier nous frappe dans certaines rues : les premiers étages des maisons projettent sur la rue formant autant d'angles saillants qu'il y aurait de fenêtres, mais en en doublant par là le nombre, et permettant ainsi d'embrasser du regard, à volonté, l'un ou l'autre côté de la rue. Les constructions paraissent en général très légèrement faites, ne consistant le plus souvent qu'en briques, en bois et en plâtre. Les quartiers indigènes sont un fouillis d'habitations resserrées, où vit une population considérable ; quelques parties en sont tellement délabrées qu'on se demande comment elles peuvent encore être habitées : mais pour peu que les murs tiennent encore par quelques bouts, les habitants y restent.

[20 février]

Le dimanche matin, M^{lle} Dor vient nous prendre pour le culte ; nous allons à l'église allemande et française où le service est célébré tous les dimanches, trois dimanches en allemand et un quatrième en français ; l'après-midi l'église est au service de la Mission Américaine. Une église anglaise est dans le voisinage de celle-là. M. Watson, le pasteur américain, est au Caire depuis quelques années : son œuvre y est très intéressante et très importante : il a de grandes écoles pour les filles et d'autres pour les garçons ; deux maîtresses ont des salles d'école pour jeunes filles dans différentes parties de la ville, et une troisième institutrice dirige un pensionnat dans la maison même où demeurent M. et M^{me} Watson. Il n'y a qu'une école pour les garçons ; elle est très nombreuse ; nous l'avons visitée avant notre départ du Caire dans son ancien local, mais elle devait être transportée sous peu dans un nouveau bâtiment construit par la Mission Américaine.

Une autre école que nous avons aussi visitée avec beaucoup d'intérêt est celle de Miss Whately ; elle a aussi école de garçons et écoles de filles. Elle est secondée dans son œuvre par sa fille adoptive, M^{me} Shakoor, par les messieurs Shakoor et plusieurs maîtres et maîtresses indigènes. Miss Whately a fondé ces écoles en 1861, par sa propre initiative, mais à mesure qu'elles ont pris plus d'extension, elle a dû s'adresser à des amis d'Angleterre dont le généreux concours lui permet d'année en année de continuer son œuvre.

Pour en revenir à notre dimanche, M^{lle} Dor nous avait invitées à déjeuner, et nous donne toutes sortes de détails intéressants sur la haute société du Caire, qu'elle voit beaucoup : l'amabilité, les prévenances, les délicates attentions de ces amis, sont poussées au plus haut point. Les relations de société sont faciles et agréables ; beaucoup de grâce et de distinction, un parfait comme il faut ; point de raideur ni de gêne dans les salons. M^{lle} Dor va souvent voir quelques dames dans des harems ; elles l'invitent et la reçoivent de la manière la plus gracieuse. Ces dames aiment les longues visites, ce qui est rendu un peu compliqué par la différence des langues. Elles ne se trouvent pas à plaindre de leur vie, un peu recluse, mais très facile et très douce.

Nous voyons passer dans la rue une troupe de gens, portant les corbeilles de noces de deux sœurs, qui demeurent dans le voisinage et vont se marier : différents meubles, puis des objets plus petits, portés dans des corbeilles recouvertes de mousseline rose et argent. Il paraît que c'est ainsi qu'on recouvre en général les cadeaux ; nous avons rencontré plusieurs fois dans les rues des objets portés de cette manière.

Vers la fin de l'après-midi nous allons à Shoobra : c'est le Corso, le Longchamp du Caire ; c'est une belle allée, longue et large, plantée d'arbres toujours verts, bordée de villas aux magnifiques jardins ; c'est le rendez-vous de

toute la société de la ville. Le vendredi et le dimanche après-midi, les voitures s'y suivent en rangs serrés, se avançant ou s'arrêtant au gré des promeneurs. Le coup d'œil est charmant, animé et varié. Les dames européennes sont dans des voitures découvertes; les dames égyptiennes presque toujours dans des voitures fermées; ces dernières portent de belles robes ou manteaux de soie aux couleurs les plus vives, et sur leurs têtes un voile de mousseline, dont les plis artistiques ne laissent voir que leurs yeux; elles se teignent en général le bord des paupières ce qui augmente encore l'éclat du regard.

Tout cela est curieux et intéressant; mais ce qui nous reste comme le plus beau souvenir de Shoobra, c'est un coucher de soleil comme on n'en peut voir qu'en Egypte: l'air était d'une transparence admirable; les villas et les palmiers se détachaient sur un ciel parfaitement pur, bleu foncé au-dessus de nos têtes, et passait par toutes les nuances du bleu et du rose jusqu'à la ligne de feu de l'horizon: c'était splendide.

Lundi 21 [février]

Nous avons compté aller visiter les Pyramides aujourd'hui: mais comme nous devons combiner cette course avec une visite au palais du Gesireh pour lequel il faut une permission, M. Dor aura la bonté de nous la procurer pour demain; aujourd'hui nous visiterons les bazars, diverses parties de la ville ou des environs, et la Citadelle.

Notre premier soin est d'aller nous mettre en règle au Pavillon Cook, pour notre voyage sur le Nil. Nous y avons été une première fois samedi et bien nous en a pris, car, nous deux comprises, le steamer ne peut plus recevoir personne, devant prendre à son bord, à la première cataracte, M. Cook et toute une caravane qui ont été jusqu'à la seconde cataracte: on a déjà dû refuser quelqu'un ce matin.

L'entreprise de ces voyages sur le Nil a été confiée à M. Cook par le vice-roi; les départs ont lieu régulièrement tous les quinze jours, du commencement de décembre aux premiers jours de mars; les six premiers de ces départs peuvent s'étendre, au gré des voyageurs, jusqu'à la seconde cataracte: nous ne sommes malheureusement que du septième départ. On nous montre le plan du bateau à vapeur, la Béhéra, et la cabine que nous occuperons, M^{lle} Tetzner et moi. Notre billet comprend: cabine, nourriture, service, escorte du guide qui conduit la caravane à chacune des ruines que nous visiterons; ânes et âniers; cependant nous ne serons pas dispensés des backshichs supplémentaires que nos âniers ne manqueront pas de nous demander chaque jour; ni, à la fin du voyage, de témoignages de satisfaction à la plupart des domestiques du bord, toujours sous forme de backshich.

Nous allons ensuite aux bazars. Pour les visiter mais surtout pour y faire

des emplettes ; il ne faut pas être pressé. Les marchands vous surfont régulièrement, et il faut avoir le temps de débattre son prix avec eux pas à pas, pour arriver à une solution raisonnable. Vous demandez au marchand le prix d'un objet : il vous répond habituellement au moyen de la monnaie française. Sur sa réponse vous branlez la tête d'un air significatif, en lui offrant la moitié ou le tiers du prix indiqué ; il la branle à son tour, d'un air de dénégation ; et c'est alors que le marché recommence : ils baissent un peu leur prix vous haussez un peu le vôtre et ainsi petit à petit, on avance de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'on se rencontre sur un terrain commun ; mais chaque partie y met de la prudence et de la réserve ; veut voir à quel moment l'autre cèdera ; ne veut pas trop s'aventurer ; aussi quelle lenteur dans ces marchés ! Cependant tout cela se traite en riant, amicalement ; quelquefois le marchand pousse l'amabilité et la prévenance jusqu'à vous offrir du café, ou du Rahatlokoum, dont il tire mystérieusement une boîte de quelque coin de son magasin. S'agit-il de tapis ? on vous en déploie de toujours plus tentants ; de broderies turques ? la provision semble inépuisable ; d'objets en cuivre, ou en bois incrusté ? l'antique et le nouveau se trouvent côte à côte, en provision abondante dans des échoppes impossibles ; de bijoux ? les plus charmants objets en filigrane d'or et d'argent sont entassés pêle-mêle au fond de quelque boîte. Si l'on ne peut pas parvenir à s'entendre et qu'on ait du temps à y mettre, on part pour revenir le lendemain et recommencer la discussion.

Après tout, ce mode d'achat est désagréable : on ne veut pas être dupé, mais on ne veut pas non plus faire tort au marchand, et on ne sait jamais où il faut s'arrêter ; j'ai vu un marchand passer de lui-même, en moins de deux minutes, de 40 à 23 francs.

Après une station suffisante dans les bazars, et un certain nombre d'emplettes, nous sortons de la ville pour visiter les tombes de Caliphes [sic] et ceux des Sultans Mamelouks. Notre voiture a bientôt franchi quelques rues étroites et tortueuses ; une des portes de la ville, large et basse ; et au bout d'un instant nous sommes en plein désert ; non pas une plaine de sable uni, à perte de vue, comme on se représente quelquefois le désert, mais des creux, des monticules, de profondes ornières, ou des amas de sable léger comme la poussière, où notre voiture n'avance qu'avec la plus grande peine. Quand nous sommes sur quelque élévation, la vue embrasse une immense étendue, aride, nue, sans végétation ; bornée à l'horizon par la chaîne du Mokathan. De route, point ; si l'on essayait d'en tracer une, les sables la recouvriraient aussitôt ; il n'y a pas de prise sur ce sol mouvant. A peine hors des murs de la ville, nous sommes dans la cité des morts : partout des tombeaux ; il n'y a d'autre limite à ce vaste cimetière que l'immensité du désert. On respecte très longtemps les tombes, en théorie on ne les détruit pas ; mais en réalité, quand le temps a fait son œuvre,

il ne se peut pas que le voisinage d'une ville puisse offrir à l'infini des lieux de sépulture non occupés précédemment. Les tombes sont le plus souvent de simples monuments, dans le genre de ceux que nous avons vus à Alexandrie; quelquefois elles sont entourées d'un petit espace de terrain enclos d'un mur, les faisant ressembler à un caveau de famille. Un peu plus loin se trouvent les mosquées que nous allons visiter, qui sont encore des tombeaux, les tombeaux des Sultans d'une dynastie de Bêrkook, celle d'El Ashraf, et celle de Gait Bey; cette dernière est la plus belle. Elle date du XV^e siècle; le dôme et le minaret en sont magnifiques, de hauteur et d'élégance; nous parcourons à l'intérieur une série de pièces divisées elles-mêmes en compartiments, et dont toutes les parois sont richement incrustées des dessins les plus achevés et les plus variés. La tombe est cachée derrière un grillage et un rideau; deux cases en verre renferment chacune une pierre sur laquelle est une empreinte sacrée; sur l'une, celle du pied nu de Mahomet; sur l'autre l'empreinte de ses deux pieds, avec leur chaussure. Cette mosquée passe pour l'un des plus beaux spécimens de l'architecture mauresque; mais il est triste de voir toutes ces mosquées abandonnées à elles-mêmes, dégradées, et sur le chemin d'une ruine que personne ne pense à prévenir ou à arrêter. Quelques pauvres habitations les entourent cependant, c'est un peu de vie à côté de toutes ces tombes.

Nous rentrons en ville, et nous nous dirigeons vers la Citadelle: nous traversons le passage couvert, témoin du massacre des Mamelouks par l'ordre de Méhémet Ali (1^{er} Mars 1811), par lequel il obtint un pouvoir presque absolu en Egypte. Ils y furent tous exterminés, sauf un, qui put se réfugier sur la terrasse et échapper, en sautant à cheval par-dessus le mur. La Citadelle est tout un monde; renfermant des casernes, un palais, une mosquée. Elle a été construite dans le XII^e siècle par Saladin, et le palais de Méhémet Ali a remplacé la forteresse de Saladin. Les salles du palais sont belles et spacieuses, avec tentures et tapis à l'européenne; mais il est maintenant vide et abandonné, chaque vice-roi ayant ses propres palais.

La mosquée est précédée d'une grande et belle cour, entourée d'une magnifique colonnade de marbre blanc; la fontaine monumentale du milieu est très belle aussi. La mosquée est très grande et d'un aspect fort imposant quoique la critique trouve à reprendre au style dans lequel elle est construite. A droite de la porte d'entrée, un grillage doré en sépare un angle et cache la tombe de Méhémet Ali. Tout le sol de la mosquée est recouvert de riches tapis de Turquie. Mais ce qui nuit à l'effet général ce sont les rangées de grands globes de verre, suspendus en cercles toujours plus étendus, autour du lustre central; et les vitraux de couleurs simples carreaux de vitres, bleu, rouge, jaune, violet ou vert, placés aux fenêtres sans aucune symétrie.

Le puits de la Citadelle, dit de Joseph, ou de Youssouf, l'autre nom de

Saladin, est très curieux à voir ; il est en deux étages, ayant ensemble 290 pieds de profondeur ; on pense que le fond correspond au niveau du Nil ; un chemin circulaire contourne le puits, et pourrait nous mener jusqu'au niveau de l'eau ; mais cette promenade souterraine, sombre et humide ne nous tente pas.

Depuis la Citadelle la vue est magnifique ; on domine d'un côté la ville, avec ses coupoles ses minarets, son animation ; de l'autre, le désert, avec ses tombeaux ; le Nil et ses bords fertiles ; on aperçoit même de loin les Pyramides.

22 février

Comme nous en étions convenues M^{lle} Dor vient nous prendre à 7 h du matin avec une voiture, pour aller aux Pyramides de Ghiseh ; nous nous sommes munies de provisions pour notre déjeuner, car nous ne rentrerons à l'hôtel que dans le courant de l'après-midi. Un drogman nous accompagne car vis-à-vis des Bédouins des Pyramides, trois dames seules n'imposeraient pas assez ; nous avons aussi un ânier avec son âne, qui ont pris les devants, et que nous retrouvons au sortir de la ville, car nous aurons à traverser beaucoup de sable autour des Pyramides et l'âne pourra nous être utile.

Nous partons par un épais brouillard, qui rend la température fraîche presque froide ; heureusement il se dissipe peu à peu, et vers 9 ou 10 h le temps est charmant, quoique légèrement couvert.

Nous sortons de la ville par de beaux quartiers neufs, que nous n'avons pas encore traversés ; puis nous passons le Nil, au pont de Kasr-el-Nil, et nous nous trouvons sur une route neuve, large et droite, plantée d'arbres des deux côtés, et assez belle pour le pays. Elle est assez élevée pour que le Nil ne la recouvre jamais ; mais nous apercevons encore, à droite et à gauche, de nombreuses traces de l'inondation, qui sont à peu près sèches, jusqu'à ce que le Nil recommence sa crue dans quelques mois. Dans les champs avoisinants nous voyons des fellahs au travail, labourant leur riche terre, fécondée par les alluvions du fleuve, ou s'occupant de diverses plantations. Des enfants se détachent à chaque instant de ces groupes de travailleurs et nous courent après en nous demandant à grands cris, mais gaiement et gracieusement, un backshish.

Tout est animation sur cette route où nous croisons des gens à ânes, ou à chameaux ; des bêtes de somme chargées de bersim ; de graves Arabes, qui nous regardent passer avec la plus superbe indifférence.

A l'approche des Pyramides, le chemin devient plus mauvais : d'abord très pierreux, plus près encore, tellement sablonneux que les chevaux ne peuvent presque plus avancer. Par pitié pour eux nous descendons de voiture, et sommes aussitôt saisies par des Bédouins qui nous font grimper sur un mur d'un pied de large, espèce de rampe bordant la route, qui nous amène, par

un chemin comparativement facile, jusqu'au pied des Pyramides. Ce qui est moins agréable, c'est que pour nous éviter les faux pas, les Bédouins nous empoignent à tous moments, et nous soutiennent presque malgré nous. A mesure que nous approchons notre escorte bédouine se renforce : les uns veulent nous vendre des « antiques », d'autres des monnaies, d'autres encore des pétrifications ; plusieurs s'offrent comme guides pour nous faire faire l'ascension de la Pyramide, ou nous conduire à l'intérieur ; d'autres nous offrent d'y faire monter un Arabe en cinq minutes : c'est suffoquant.

Nous commençons par aller visiter le Sphynx, ce gros Sphynx dont on voit si souvent des vues, et qui est au-dessous de ce qu'on en attend, comme conservation, et comme grosseur, car, de même que pour les Pyramides, on est déçu au premier abord, et on est tenté de se dire : « n'est-ce que ça ? » Mais plus on les regarde, plus cette impression se modifie ; pour les Pyramides, en particulier, si l'on s'en approche, que l'on commence à en gravir les premières assises ; ou si l'on voit quelques Bédouins, dans leurs robes blanches, échelonnés à différents points sur le monument, à peine visibles, à une certaine hauteur ; on est comme écrasé par cette masse gigantesque ; du reste des calculs ont été faits ; la pyramide de Chéops est plus haute que nos plus hautes cathédrales, ayant une vingtaine de pieds de plus que celle de Strasbourg ; chacun des quatre côtés de sa base dépasse de 280 pieds la mesure de la hauteur ; et les matériaux de cette seule pyramide fourniraient au dire de M. Ampère, assez de pierres pour bâtir un mur de six pieds de haut tout autour de la France.

Le Sphynx passe pour être plus ancien même que les Pyramides. il dominait probablement un temple et retenait un autel entre ses pattes de devant. On y a fait quelques travaux d'excavation, mais comme les sables y reviennent constamment, on y a renoncé. La nouvelle flèche de la Cathédrale de Rouen est seule plus haute de quelques mètres.

La partie actuellement hors de terre se compose de la tête, du cou et des deux pattes de devant, reposant sur un bloc de maçonnerie ; la tête a été taillée dans le roc ; le sommet en a été brisé, ainsi que la partie inférieure du menton ; mais telle qu'elle est, elle a encore une trentaine de pieds de hauteur, sur quatorze de largeur. Quel était l'objet de cette singulière construction ? Le Sphynx était-il placé comme une sentinelle à l'entrée du désert, pour obtenir des dieux que le sable ne franchît pas cette limite ? Ou bien, d'une date postérieure aux Pyramides, devait-il être la garde de ces tombeaux royaux ?

Non loin du Sphynx se trouvent plusieurs chambres sépulcrales souterraines : elles sont disposées le long d'un couloir auquel on arrive après avoir traversé une cour, entourée des restes d'une belle et massive colonnade. Ces colonnes, monolithes, sont carrées, en beau granit rouge ; en arrière de la colonnade, un mur de mêmes matériaux nous étonne par les immenses proportions

des blocs de granit qui le composent ; les coins, au lieu d'être formés par des pierres se rencontrant aux angles de la cour, sont formés par la pierre elle-même, taillée en retour dans le bloc solide. Les chambres mortuaires sont basses, formées également d'immenses blocs de granit rouge ou d'albâtre ; tel des plafonds de ces chambres ont une seule pierre ; on se demande comment de telles masses ont pu être transportées et hissées à leur place. Nous examinons ensuite une autre de ces tombes, que l'on ne peut voir que de haut ; un étroit chemin nous mène sur la plate-forme qui est à fleur de terre et domine cette espèce de puits gigantesque. Le puits central est entouré d'une forte maçonnerie, au-delà de laquelle se trouvent de larges excavations retenues aussi par des murs, et ayant la même profondeur que le puits ; un chemin à pic conduit au fond de ces puits, mais ne tente guère que les Arabes. En faisant le tour du puits central, sur le mur, nous voyons des chambres latérales, percées à différentes hauteur dans l'épaisseur du mur ; c'est là qu'étaient déposés les cercueils.

Pour arriver à la Grande Pyramide nous avons encore à affronter des sables, où nous enfonçons à chaque pas ; mais ce qui est encore plus désagréable, c'est la quantité de mains et de bras qui s'avancent pour nous soutenir et dont on a grand peine à se débarrasser ; les offres d'antiques, les demandes de backshish ne font que se renforcer ; les Bédouins des Pyramides sont renommés pour leur insistance intéressée auprès des étrangers ; ils savent un peu toutes les langues, et essaient auprès de nous de l'anglais, du français et de l'allemand, pour voir comment ils réussiront le mieux : l'un d'entre eux est même très fier de me répéter que « du haut de ces pyramides, quarante siècles nous contemplent. » Nous voulons d'abord visiter l'intérieur de la Grande Pyramide, celle de Chéops : on n'arrive à l'ouverture, pratiquée à plusieurs mètres de hauteur, qu'après avoir sauté de pierre en pierre, ou s'être laissé tirer et pousser par les Arabes ; on croit alors entrer de plain-pied, mais pas du tout : arrivé là il faut se laisser glisser dans l'intérieur, sur des blocs de granit inclinés, où l'on n'est arrêté dans une descente par trop rapide, que par les pieds nus des Arabes, moins glissants que nos bottines. La pierre plate est subitement interrompue par des marches irrégulières, dont quelques-unes ont plusieurs pieds de hauteur et qu'on ne peut franchir que grâce aux Arabes qui nous escortent ; on en a habituellement deux par personnes : l'un spécialement chargé de vous ; l'autre, qui marche en avant en tenant une bougie, et qui est prêt à vous aider aussi dans tous les passages par trop difficiles ; ce mode de circulation est loin d'être agréable mais il ne faut penser qu'à l'intérêt qu'offre la Pyramide. Après avoir suivi un assez long couloir, où il fallait presque marcher à quatre pattes, nous arrivons à une saillie de pierre très étroite, sur laquelle nous devons nous laisser hisser, pour arriver à une galerie en plan incliné, sur

laquelle il nous serait impossible d'avancer sans des encoches, pratiquées de distance en distance, et dont nous ne pourrions même nous servir, si nous n'étions aidées par nos guides. Il fait là une température plus chaude que celle d'une serre; l'air y est raréfié; l'odeur désagréable. C'est fantastique de nous voir, entourées de tous ces Arabes, à peine éclairées par quelques bougies, dans cet antre immense.

De cette galerie de trois ou quatre pieds de large nous passons à une autre, qui n'a guère qu'un pied de largeur; nous ne pouvons marcher qu'un de front; mais la main de nos Arabes ne nous abandonne pas pour cela; arrivées en haut, nous avons encore une ou deux marches à gravir, et nous arrivons dans la chambre du roi: c'est une grande et haute chambre dont les murs et le sol sont formés d'immenses blocs de granit rouge ou noir; à droite et un peu au fond, se trouve le sarcophage du roi; vide maintenant. Un Arabe allume une mèche de magnésium, pour nous montrer la hauteur de la voûte; point d'inscriptions, point de peintures, rien de curieux; une grande chambre voûtée et sombre. Le magnésium s'éteint; nous nous retrouvons à la clarté indécise de nos bougies, et voilà tout, sauf qu'il nous faut redescendre par le même chemin; et s'il est difficile de monter, il l'est encore bien plus de descendre. Mais comme il faut sortir de là à tout prix, nous nous remettons courageusement en route. Chemin faisant, mon Arabe porte-bougie me demande si cela va bien; assez satisfaite de la manière dont je m'en tire je lui répond que oui; mais je vois bientôt qu'il ne m'attribue pas le moindre mérite: et que sa question a un but plus pratique: « Quand dame contente, moi très content; backshish, bakshish », et le même refrain m'accompagne jusqu'au bout. En bas de la pente inclinée, il offre de me montrer la chambre de la reine: comme ce n'est pas loin, je m'y laisse conduire; nous y arrivons par un couloir où nous ne pouvons avancer qu'en nous tenant tout à fait couchés; la chambre de la reine est plus petite et plus insignifiante encore que celle du roi; pas même un sarcophage: les quatre murs noirs.

Un peu plus loin un Arabe nous propose de descendre, moyennant un backshish, dans une des chambres souterraines de la Pyramide, et ce disant, il nous montre tout près de nous un grand trou noir. Comme nous ne désirons pas y aller nous-mêmes, et que nous ne pourrions pas contrôler sa course, qui d'ailleurs n'aurait aucun intérêt pour nous, nous l'en dispensons; nous avons hâte de revoir le jour et de respirer le grand air; encore quelques bons coups de collier, et voir enfin le ciel et le soleil!

Cette course dans la Pyramide peut ne pas valoir la peine qu'elle donne; mais comme pour beaucoup de choses, on veut s'en assurer par soi-même, et d'ailleurs c'est une chose étrange, fantastique, curieuse, qu'on doit voir une fois, quand on en a l'occasion.

Cependant cette course à l'intérieur nous décide à ne pas tenter celle à l'extérieur; nous avons assez des Bédouins, et le temps peu clair ne nous dédommagerait ni de la fatigue ni de la peine.

Si l'on nous a excédées de demandes de backshish pendant toute notre course, qu'est-ce en comparaison des clameurs qui se renforcent autour de nous lorsque on voit que nous allons partir! Ce sont des cris, des disputes, des réclamations de tous genres. Nous ne répondons à personne et nous tâchons d'éloigner toutes les mains qui se tendent vers nous, jusqu'à ce que nous soyons installées dans notre voiture; alors nous payons le prix convenu à nos guides; nous donnons bon nombre de backshish pour ceux qui nous ont montré le Sphynx; pour le sheik qui garde les tombes; pour ceux qui nous ont escortées à travers les sables; pour les uns, pour les autres, et nous partons les laissant en apparence tous mécontents, et peut-être, au fond, riant de notre bonhomie. On nous court encore longtemps après, nous offrant des antiques, dont nous nous méfions, ou des scarabées vivants, dont nous avons bientôt assez.

Quand nous sommes à une distance raisonnable de la Pyramide, nous faisons arrêter notre voiture pour déjeuner tranquillement; nous donnons de nos provisions à notre cocher, à notre drogman, à notre ânier et à notre saïs et nous distribuons nos restes à une troupe d'enfants, surgissant on ne sait d'où, et qui se pressent autour de notre voiture.

Le palais de Ghesirah où nous nous rendons ensuite, est situé au bord du Nil, vis-à-vis de Boulac; le style et l'ameublement, les jardins qui l'entourent, sont tout à l'européenne; escalier monumental en marbre de Carrare, avec d'élégants sujets de sculpture; salles et salons dallés de riches mosaïques; tentures et glaces; vases précieux, objets de luxe, cadeaux de souverains au vice-roi, tout est somptueux. On nous montre la chambre occupée par l'impératrice Eugénie lorsqu'elle vint au Caire lors de l'ouverture du canal de Suez; par une charmante attention, cette chambre avait été imitée de point en point, sur celle que l'impératrice occupait aux Tuileries. Cette même chambre a été plus récemment habitée par le prince de Galles, lorsqu'il est parti pour son voyage dans les Indes.

Dans les jardins du palais, se trouve un charmant kiosque, bâti dans le style de l'Alhambra, petit palais d'été, complet; il est en partie fait en fonte, et pourrait se démonter et se transporter plus loin; comme au palais, plusieurs des salles ont des pavés tout soulevés et bosselés, à cause des infiltrations de l'eau du Nil, travail continuel, lent et sûr, qui ruine tous les édifices qui voudraient le braver. Dans plusieurs salles, de beaux tapis atténuent ou masquent ces irrégularités; parmi ces derniers nous remarquons un beau tapis d'Aubusson ou des Gobelins; notre guide nous raconte que c'est un cadeau de la reine

Marie-Amélie, et qu'il avait une fois disparu sans qu'on s'en aperçut ; pendant dix ans on n'en entendit plus parler, et un beau jour on le retrouva dans un encan, où on le saisit. Parmi plusieurs autres cadeaux de souverains qui se trouvent dans le kiosque, nous admirons une magnifique table de mosaïques romaines, données par le pape. C'est une mosaïque antique, d'un travail parfait.

Après avoir parcouru et admiré les magnifiques jardins du palais, nous songeons au retour. Mais arrivées au bord du Nil nous sommes arrêtées net : Kasr el-Nil est ouvert ! Kasr el-Nil est le seul pont qui, aux abords du Caire, re-joigne les deux rives du Nil ; on comprend, par conséquent, combien ce pont est fréquenté et combien il est utile ; mais comme les rives du Nil sont très basses, le pont est très bas aussi, et ce qui est un passage indispensable à tout le mouvement de terre, devient un barrage infranchissable à tous les bateaux de quelque dimension. Pour remédier à cet inconvénient, tous les jours à un moment donné de l'après-midi, le pont est ouvert, afin de donner passage à tous les bateaux qui sont arrivés d'un côté ou de l'autre du pont, et attendent ce moment avec impatience. Le pont reste ouvert le temps nécessaire, deux heures en moyenne, et pendant ce temps c'est au tour de la circulation de terre à attendre. Tout ce qui s'agglomère de gens et de choses des deux côtés du Nil est impossible à décrire : fellahs, soldats, touristes ; chevaux, ânes, chameaux, voitures, tout est là pêle-mêle ; ceux qui ont à y rester longtemps doivent s'armer de patience, ou faire des études de mœurs et de physionomies. Et lorsque le pont se ferme, quelle bousculade, quel chaos ! des deux côtés le flot humain se précipite, en grand danger d'écraser ou d'être écrasé. Quoique notre cocher ait attendu un certain temps encore avant de se remettre en route, nous ne passons le pont qu'au milieu de tranches successives : des voitures viennent frôler la nôtre ; des chameaux avancent leurs têtes au-dessus des nôtres ; des gens à pied ou à âne sont presque renversés ; bref on s'en tire, mais ce n'est pas sans peine.

En rentrant en ville nous passons devant le palais d'Abdeen, encore inachevé, et qui est cependant la résidence habituelle du vice-roi ; comme tous les autres, ce palais est légèrement construit ; mais à quoi servirait-il qu'il en fût autrement ? Il durera autant que son possesseur actuel et son successeur voudra de nouveau avoir les siens propres.

M^{lle} Dor nous engage à entrer chez elle, pour goûter d'un plat du pays qui lui a été envoyé par M^{me} Aiaz Pacha : c'est une sorte de crème ou de bouillie, faite avec du grain pilé et du sucre, et sur lequel sont formés des dessins, avec des amandes, des noisettes, des pistaches et des grains de pommes de pins : il paraît que c'est, en Egypte, le plat traditionnel du Nouvel An, comme le plum-pudding de Noël pour les Anglais.

23 février

Nous avons quelques commissions à faire en vue de notre voyage sur le Nil, et désirons d'ailleurs mettre à profit cette dernière matinée pour voir encore un peu la ville. M. et M^{lle} Dor viennent nous prendre, et nos commissions faites, ils ont la bonté de me conduire au Musée de Boulac : Boulac est un faubourg du Caire, mais très distinct et séparé de la ville par un canal. La plupart des richesses artistiques que renferme le musée sont dues aux fouilles de M. Mariette; le vice-roi lui a donné tous les pleins pouvoirs nécessaires pour exécuter les fouilles, là où il le jugerait utile et tous les trésors dus à ces recherches ont été dès lors conservés dans le pays, au lieu d'être transportés comme précédemment dans les musées d'Europe. Le musée de Boulac est l'un des plus riches et des plus complets en fait d'antiquités égyptiennes, ce qui n'est que justice, et il est tout particulièrement intéressant, malgré ce que l'on peut en avoir vu à Paris, à Londres ou ailleurs, de les étudier sur place, dans le pays même dont ils rappellent l'antique grandeur. Le musée actuel, quoique fort bien arrangé, n'est que provisoire : à Boulac, comme ailleurs, les infiltrations du Nil soulèvent les pavés, et le dallage du Musée est déjà tout bosselé; de plus, le local est insuffisant; on assure que M. Mariette a dû replacer sous les sables, ou dans des abris provisoires bon nombre de ses trouvailles, se réservant de les en sortir quand il aura de la place en suffisance pour les y déposer.

Le musée abonde en statues, statuettes, pierres couvertes de hiéroglyphes, sarcophages, momies de toutes sortes, idoles, amulettes, bijoux, armes, etc. J'y revois la figure en bois, trouvée dans un puits funéraire et remontant à plusieurs milliers d'années. Les yeux, en verre, en sont parlants. Elle a été très admirée à Paris, à l'exposition de 1867, qui m'eût dit alors que je la reverrai au Caire!

Tout en traversant les rues de la ville, un spectacle intéressant s'offre à nous : ce sont des pèlerins revenant de la Mecque, leurs parents et leurs amis ont été les attendre à la gare, et les ramènent en triomphe en ville; ils rapportent de leur saint pèlerinage une atmosphère bénie, qui fait que la foule se presse sur leur passage et tient à honneur de leur témoigner par un pieux empressement la vénération qu'ils lui inspirent. Ces pèlerins traversent la ville montés sur leurs ânes, revêtus de leur plus beau costume; leurs femmes et leurs enfants les suivent en voiture; une sorte de musique lente et monotone les précède; et ce ne sont là que des pèlerins isolés; le retour d'une caravane entière est un évènement et une vraie fête.

Que de choses nous regardons et admirons encore, tout en traversant ces rues animées : moucharabyehs élégants, ou fenêtres garnies de grillages de bois et surplombant la rue; sébiles, ou fontaines monumentales, munies de

gobelets retenus à des chaînettes, et où chacun peut boire; ces fontaines sont peintes en gaies couleurs et sont couvertes d'ornements; le plus souvent une école est établie dans la maison attenante à la fontaine; mosquées, aux vives couleurs, avec leurs élégants minarets; palais et masures, grands seigneurs et mendiants; nous voudrions graver dans notre mémoire l'image de tout ce qui frappe nos yeux.

Vers 2 h l'omnibus de l'hôtel nous conduit M^{lle} Tetzner et moi, à l'endroit d'embarquement de la Société Cook, Kasr-el-Nil. Nous y arrivons après maints et maints cahots, à travers le sable et les pierres de rues à peine tracées, et nous ne sommes pas des premiers. La société, déjà presque au complet, est réunie sur une barge, avec malles et paquets, entourée d'Arabes empressés et affairés, qui n'attendent que l'approche du steamer pour s'y précipiter avec le bagage qu'ils pourront saisir. Cette collection de voyageurs nous offre les types les plus variés, depuis l'élégante et jolie Américaine, jusqu'au touriste Anglais à favoris rouges, chapeau garni d'un voile et lunette d'approche en bandoulière; du reste nous aurons tout le temps de faire plus ample connaissance avec ces compagnons de voyage, avec lesquels nous allons passer trois semaines. Nous remarquons avec satisfaction que parmi ces voyageurs il y a une assez forte proportion de dames.

Bientôt le steamer s'avance; le drogman de l'hôtel Royal qui nous a accompagnées, y fait transporter nos affaires au milieu du plus indescriptible pêle-mêle, et au bout d'un moment nos malles, nos paquets et nous-mêmes, sommes sains et saufs dans notre cabine. Quand chacun est enfin à bord avec tous ses colis, le steamer part.

Le Caire disparaît peu à peu; nous apercevons encore longtemps la Citadelle, mais elle disparaît à son tour; nous ne voyons plus que le ciel, et le grand fleuve avec ses intéressantes rives: mais c'est bien assez pour nous faire passer le temps de la manière la plus agréable: à tous moments des Pyramides de différentes grandeurs se profilent à l'horizon; nous apercevons encore de très loin celle de Ghiseh, et nous nous rapprochons peu à peu de celle de Sakkarah: ce sera le but de notre course de demain. Les bords du Nil sont assez bas; le fleuve est en décroissance, mais est cependant encore très large; nous voyons se succéder de côté et d'autre tantôt des espaces sablonneux, tantôt de beaux champs à la riche verdure; des bois de palmiers, ombrageant parfois un village; de temps à autre la rive est animée; ce sont des travailleurs à l'ouvrage, ou des maçons occupés à construire quelque palais; ou des casernes; des femmes dans leurs longues robes bleues, allant par troupe puiser l'eau à quelque fontaine surmontée d'un dôme blanc, ombragée par un groupe de palmiers; des enfants qui pressent leurs ânes, ou conduisent des chameaux à la démarche lente et empesée. Entre 5 et 6 h le steamer s'arrête; nous sommes à

Badrachin, le point le plus rapproché de Sakkarah ; le steamer y jettera l'ancre pour la nuit, et demain matin le nombre d'ânes voulu se trouvera à notre disposition pour nous conduire à Sakkarah, sous la direction du guide qui accompagne notre caravane ; c'est ainsi que les choses se passeront chaque jour, quittes à ce que le steamer fasse encore quelques heures de marche de grand matin, lorsque nous n'aurons pas atteint avant la nuit le point de débarquement le plus rapproché des ruines que nous aurons successivement à visiter. On ne voyage pas de nuit sur le Nil : la navigation est dangereuse. C'est un fleuve impossible à connaître pour le pilote ; l'eau y étant constamment en mouvement, le lit du fleuve se modifie souvent et l'on voit surgir des blancs de sable là où l'année précédente, peut-être, on voguait en pleine eau ; ainsi la manœuvre du gouvernail est-elle une vraie science ; deux Arabes s'y tiennent tout le jour, ne perdant pas le fleuve de vue, et se dirigeant, paraît-il, d'après la couleur de l'eau. Cette année même, il y a peu de semaines, une famille anglaise a voulu braver la coutume et continuer de nuit son voyage ; un tournant inattendu, un courant ou quelque coup de vent, a fait chavirer leur dahabieh, et trois jeunes filles ont été noyées ; leur frère, qui les accompagnait, est au désespoir.

Notre caravane se compose de vingt personnes ; dont neuf Anglais, un monsieur et une dame, M. et M^{me} Scobell ; deux cousins, de Londres, les messieurs Watson, qu'accompagne un jeune ami, M. Evans ; deux autres amis, ceux que nous avons rencontrés à Alexandrie, MM. Jarvis et Carpenter, dessinant et peignant tous les deux, et prenant presque partout de charmantes vues ; encore une paire d'amis voyageant ensemble, MM. Barclay et Foster, qui viennent de finir leurs études de théologie, et font le voyage d'Orient avant d'entrer dans la vie active. Un écossais, M. Stephenson. Neuf Américains ; M. et Mrs Brewster, jeune couple qui semble avoir tout ce que le monde peut donner, à tel point qu'ils en paraissent un peu blasés ; le docteur et Mrs Chamberlain, très aimables l'un et l'autre ; M. Butterworth le doyen de la société, très sourd, et qui paraît bien âgé pour entreprendre un si long voyage ; il est avec sa petite fille, Miss Reusser, gentille jeune fille, un peu enfant gâtée. Mrs Miller et sa fille, très avenantes, et les personnes de la société avec lesquelles nous faisons le plus vite connaissance ; un jeune américain, M. Underhill, un français, M. Bapaune ; un belge ; M^{lle} Tetzner et moi. En outre, le docteur du bord prend ses repas avec nous ; le capitaine vient quelquefois causer avec les voyageurs ; notre guide, Arabe assez gauche, qui est remplacé au bout de deux ou trois jours par un guide émérite, Ibrahim ; voilà, avec les hommes de l'équipage, les domestiques, le maître d'hôtel et le cuisinier (italiens pour la plupart), ce qui compose notre petit monde flottant.

24 février

On sonne la première cloche à 6 h, et à 6 h et demie la seconde cloche nous appelle pour le déjeuner; chacun se hâte, car à 7 h nous devons nous mettre en route pour notre course, qui sera longue. Tous nos ânes sont prêts, sur le rivage, et chacun reconnaît le sien d'après sa selle louée au Caire, et qui porte son nom. Comment dire les charmes de cette matinée de printemps, lorsque nous nous trouvons tous galopant au gré de nos ânes, par monts et par vaux, à l'ombre d'un bois de palmiers, ou sur l'étroit sentier qui borde les champs; un ciel radieux et un brillant soleil au-dessus de nos têtes, l'air parfumé par les champs en fleurs! Un sentiment indicible de liberté s'empare de nous; il semble que le monde nous appartient.

Nous arrivons à un bois de palmiers au milieu duquel quelques grosses statues de granit sont couchées à terre, trop massives ou trop tronquées pour qu'il ait valu la peine de les emporter: c'est tout ce qui reste de Memphis, une des glorieuses cités de l'ancienne Egypte. Il y a onze pyramides sur le plateau de Sakkarah, assez éloignées les unes des autres; nous en apercevons quelques-unes dans le lointain, et passons près de l'une d'elle seulement: c'est une pyramide en pierres disjointes, formant quelques degrés dans sa hauteur: si les calculs faits à l'égard de cette pyramide sont justes, c'est non seulement la plus ancienne des pyramides, mais le plus antique monument encore debout de l'Egypte et du monde. Nous le contemplons avec vénération; que diraient ces pierres, si elles pouvaient parler!

Après avoir franchi encore un certain espace dans les sables et les pierres, nous arrivons au Serapeum. Ce remarquable monument, lieu de sépulture des bœufs sacrés, a été découvert par M. Mariette en 1800; la tête d'un sphinx, sortant en partie des sables, lui donna l'idée de faire des fouilles en cet endroit. Après des travaux inouïs, il put enfin découvrir l'entrée des immenses voûtes qui renfermaient les sarcophages; si jamais cette nécropole a été surmontée par un ou plusieurs temples, tout ce qu'il en reste maintenant est souterrain. Un Arabe en garde l'entrée. On nous remet à chacun une bougie et nous pénétrons à l'intérieur; nous entrons dans une longue et large galerie, des deux côtés de laquelle, et jamais vis-à-vis, sont de profonds enfoncements, ou chambres, ouvertes sur le devant, et dans lesquelles se trouvent les immenses sarcophages, en granit noir, des bœufs Apis; quelques-uns sont partiellement recouverts d'énormes dalles de même granit. Ces sarcophages ont une moyenne de 13 pieds de longueur, sur 7 de largeur et 11 de hauteur; quelques-uns sont couverts de hiéroglyphes, et l'un d'eux, un des plus beaux, a été muni d'un escalier de bois, qui permet aux voyageurs d'en voir l'intérieur, et d'en apprécier les dimensions: plusieurs personnes peuvent s'y tenir à l'aise. Ces sarcophages ont été trouvés vides. Des galeries comme celles que nous

venons de parcourir s'étendent dans d'autres directions, mais elles ne présentent rien de particulier, et menacent ruine. En sortant du Serapeum, nous allons visiter la tombe, ou le palais mortuaire de Tieh, qui n'en est éloignée que de quelques minutes. Ce Tieh était probablement un prêtre, ou un grand personnage du temps de quelque ancien Pharaon, qui s'est fait construire cette tombe de son vivant. On y descend par une longue pente inclinée, de sable, et après avoir traversé une première cour à ciel découvert, nous prenons de nouveau nos bougies pour pénétrer à l'intérieur ; les colonnes, carrées, de la cour, les parois qui l'environnent, les murs des chambres, sont tous en belles pierres blanches, couvertes d'inscriptions, de dessins, d'entaillures et de hiéroglyphes aux plus vives couleurs. C'est évidemment toute l'histoire de Tieh : on le retrouve surveillant ses domestiques, faisant rentrer ses moissons, attendant les offrandes qu'on lui apporte pour le sacrifice ; tantôt il est au bord de l'eau, ou chassant dans les marais ; ou accompagné de sa femme et de ses fils ; des masses de personnages l'entourent portant des pains, des volailles, des fruits ou des instruments. Tout cela est dans un bon état de conservation, et le serait encore mieux, si des touristes plus soucieux d'eux-mêmes que des autres, n'en avaient pris en plusieurs places des empreintes avec des linges mouillés.

Ce palais mortuaire devait être autrefois de plain-pied avec le sol, mais maintenant le sable l'environne, et l'allée qui nous y a conduits n'est due qu'à des travaux constants de déblais et d'entretien.

Nous avons laissé nos ânes et nos âniers près de la petite maison qu'occupait M. Mariette pendant les travaux d'excavation, il y a 15 à 16 ans ; on l'appelle toujours la maison de Mariette bey, et on dit qu'il y vient encore parfois et dépose provisoirement quelques-unes de ses trouvailles.

Nous regagnons notre steamer par le même chemin, croisant quelques voyageurs européens qui vont à leur tour visiter les ruines ; nous voyons des fellahs préparant leurs champs de concombres, ils plantent des palissades serrées de roseaux penchés, sur lesquels les concombres grimperont ; nous passons aussi de nombreux champs d'oignons ou d'ail, une de leurs nourritures favorites.

L'après-midi se passe sur le pont ou la dunette, on jouit de la vue, on se repose ; on pense à ses amis d'Europe ; et on se demande si l'on en est bien soi-même, en réalité, à remonter le Nil. Le soleil se couche dans toute sa gloire. La cloche du dîner nous appelle à la salle à manger ; puis on va prendre le café sur la dunette et chacun emploie sa soirée comme il l'entend ; une partie de whist s'organise ; d'autres personnes regardent jouer, ou causent par groupes ; d'autres vont écrire dans le salon.

Le steamer s'arrête pour la nuit à Béni-Swaïf.

25 février

Nous repartons de bonne heure et le steamer marche tout le jour sans s'arrêter; plusieurs de ces dames se réjouissaient déjà hier à la perspective de cette journée tranquille, mais c'est vraiment trop tôt pour être fatiguées de courses! Chacun met son temps à profit comme il l'entend, lisant, écrivant, ou admirant le paysage toujours à peu près le même, et pourtant toujours intéressant. Nous arrivons vers 6 h du soir à Minieh; après notre dîner, comme il fait tout à fait sombre, nous nous munissons de quelques lanternes, et nous descendons à terre, pour visiter la fameuse raffinerie de sucre de cette ville. C'est la plus ancienne de l'Égypte; elle s'est perfectionnée avec les progrès de la civilisation, et est maintenant pourvue de magnifiques machines à vapeur; elle emploie dit-on, deux mille ouvriers. Les cannes à sucre sont placées dans des tiroirs mobiles, qu'un engrenage fait arriver à une roue qui les broie complètement. le jus s'écoule dans un réservoir, et le bois tombe dans des machines ad hoc, d'où il est ensuite porté aux fourneaux, qu'il alimente; le jus passe par diverses chaudières, subissant une série d'opérations, jusqu'à la production du sucre à ses divers degrés de pureté. On travaille jour et nuit dans cette raffinerie, et malgré la chaleur, le bruit et le mouvement, une masse d'ouvriers sont enveloppés dans leurs vêtements, dormant à terre, en attendant l'heure qui les rappellera au travail; et ils seront remplacés sur le sol gluant, par ceux que nous voyons maintenant travailler. On est bien aise de sortir de cette atmosphère, de cette chaleur et de ces machines, et le cœur se serre en pensant à ceux qui y restent toujours.

En allant à la raffinerie nous passons devant une mosquée: c'est vendredi, aussi entendons-nous encore, malgré l'heure un peu tardive, le chant monotone des Arabes à leur service; nous serions volontiers entrés, mais il ne nous est pas permis de franchir ce seuil sacré.

26 février

Le steamer repart de grand matin, afin de nous mener jusqu'à Beni-Hassan. Nous trouvons de nouveau des ânes sur le rivage, ceux-ci ont la réputation d'être les plus mauvais de l'Égypte, et cette réputation ne paraît pas volée, du moins pour l'échantillon que j'en ai: mon âne va si mal que le gros de la caravane m'a bientôt dépassée; impossible de mettre la bête à une allure convenable; je prie l'ânier de l'arrêter, mais ne me comprenant pas, ou feignant de ne pas me comprendre il tâche au contraire de le presser; cela ne fait qu'empirer les choses; l'âne devient plus rétif; je me fâche, et fais signe que je ne veux plus continuer. Sur ces entrefaites j'étais loin en arrière, et près d'un campement d'Arabes, dont je voyais les tentes à quelque distance. Un grand Arabe, qui nous guettait de loin sort du campement, et me fait signe

qu'il me donnera son âne un peu plus loin. Sa mine était peu avenante, et ne sachant si de nouveaux Arabes ne pourraient pas surgir de derrière ces mêmes tentes, je me mets à crier pour attirer l'attention de quelqu'un de civilisé; le grand Arabe imite mes cris; je recommence de plus belle, et grand est mon soulagement, en entendant une voix à peu de distance derrière moi: c'est Miss Miller; elle me rassure en me montrant que je ne suis pas la dernière de la caravane, et me disant que sa mère est encore en arrière de nous. Grâce aux soins de mon ânier je rejoins sans tomber le reste de notre bande, qui s'était arrêtée à quelque distance. Quand tout le monde est rassemblé on jette un coup d'œil rapide sur les chambres sépulcrales, taillées à mi-roc, près desquelles nous sommes arrivés, et nous remontons à ânes pour en visiter une autre série plus belles que celles-ci, situées un peu plus loin. Le drogman me donne son propre âne, et nous arrivons bientôt sans autre mésaventure aux belles chambres sépulcrales de Béni-Hassan.

On met pied à terre pour gravir la colline; arrivés au sommet nous entrons de plain-pied dans les chambres; elles varient un peu de grandeur et de distribution, mais ont toutes le caractère général d'une grande chambre taillée dans le roc, ornementée parfois de colonnes, presque toujours de hiéroglyphes et de peintures, et possédant à l'un des angles un puits profond dans lequel était déposé le cercueil.

Certaines de ces chambres sont légèrement voûtées; quelques-unes communiquent entre elles par des ouvertures taillées dans le roc; tantôt elles forment un portique, à l'entrée; quelques-unes de ces colonnes sont polygones; d'autres imitent un groupe de roseaux, et le chapiteau, des fleurs. Les peintures sont intéressantes à étudier, et jettent du jour sur les mœurs et coutumes des anciens Egyptiens; ces peintures sont complétées par des dessins réguliers, semblables à des arabesques.

Des Arabes nous entourent, sortant on ne sait d'où, et nous offrent des «antiques», des monnaies, des empreintes et des pierres. Ils s'empresent autour de nous, demandant des backshish; et cherchent à les gagner en se précipitant à qui mieux mieux, au retour en particulier, pour nous cueillir des fleurs, ou nous arracher des fèves, dont nous longeons des champs successifs. Nous rapportons des bouquets de bourrache, de camomille et de chardons; ces pauvres Arabes dépouilleraient leurs palmiers, si les fleurs en étaient plus à portée.

Notre steamer reprend sa course qu'il continue pendant le reste de la journée; à notre droite la rive est basse et plate; à gauche de hautes montagnes rocheuses baignent dans le soleil, et semblent s'être colorées à ces chauds rayons; aux flancs de la montagne des ouvertures naturelles, des entrées de cavernes, nous rappellent les entrées des chambres mortuaires, dont elles ont

peut-être suggéré l'idée aux anciens Egyptiens. Au pied des rochers une ligne encore très visible, nous montre la hauteur à laquelle le Nil s'est élevé cette année; partout où il y a un peu de terre croissent des touffes d'herbes ou des petits arbres.

Nous dépassons un autre steamer, et croisons ou laissons en arrière de nombreux bateaux montés par des Arabes; ou des dahabiehs, occupées par des Anglais ou des Américains, qui préfèrent cette manière lente de remonter le Nil, entourés de tous les comforts de la dahabieh, à la vapeur qui nous permet de faire en trois semaines ce qu'ils mettent plus de deux mois à accomplir. Chacune de ces rencontres est saluée par trois coups de sifflet de notre vapeur.

Le soir nous nous arrêtons à Manfaloot.

27 février

Dimanche. Le bateau part de bonne heure pour Assiout, où nous devons passer la journée; nous y arrivons entre 9 et 11 h. Deux steamers revenant de la première cataracte y arrivent en même temps que nous. Quelques personnes de notre société ont des connaissances sur ces steamers, et on passe de l'un à l'autre pour se saluer. Le départ qui nous a précédés était si nombreux, qu'il a fallu s'embarquer sur deux steamers; sur les cinquante voyageurs environ qu'ils portaient, une vingtaine allaient jusqu'à la seconde cataracte, et ont pris un autre bateau à vapeur au-dessus de la cataracte, pour Wady-Halfa; ces deux steamers-ci retournent donc au Caire avec une trentaine de voyageurs seulement, et notre Behera reprendra à Assouan le groupe de voyageurs qui aura été jusqu'à la seconde cataracte; M. et M^{me} J. Cook sont au nombre de ces derniers. C'est avec ceux des voyageurs de ce groupe-là qui ont le projet de faire le voyage de Palestine, que nous le ferons nous-mêmes, tandis que les voyageurs que nous rencontrons aujourd'hui nous y précéderont d'une quinzaine de jours.

Après le déjeuner, nous partons à pied pour Assiout: c'est une charmante promenade; d'une demi-heure environ. M^{lle} Tetzner et moi nous nous joignons aux dames Miller, qui désirent aller voir l'école de la mission américaine, dont M. Watson, le pasteur américain du Caire, nous a aussi parlé. Chacun part dans la direction qui lui plait: les uns vont visiter des tombes sur une colline, à quelques distance de la ville; d'autres vont visiter les bazars et les rues; nous avons toute l'après-midi devant nous, car la Behera ne quittera le port d'Assiout (El Hamra) que demain matin.

Assiout est d'un aspect charmant, avec ses maisons en briques cuites au soleil, ses minarets élancés, les groupes de palmiers qui les entrecoupent et les ombragent. Nous entrons dans la ville par une grande et belle porte, près de laquelle des Arabes sont assis, fumant et causant; cette porte nous introduit

sur une jolie place, entourée de charmantes petites maisons, blanchies à la chaux ; le sol est bien battu, et fort propre ; des arbres à l'épais feuillage y maintiennent une fraîcheur comparative. C'est jour de marché, aussi trouvons-nous la ville très animée. Les rues sont courtes et étroites, et n'ont d'autre pavé que le sable. Nous passons devant quelques mosquées et autres petits édifices ayant quelques prétentions d'architecture ; les bazars ont l'air assez pauvres ; comme ailleurs, nous y voyons des marchands tranquillement installés, ou des artisans s'occupant à leurs divers travaux. Quelques femmes sont assises devant leurs portes en costumes brillants : nous en remarquons une qui a un gros anneau d'or passé au nez. Un plus grand nombre encore vaquent à leurs affaires, dans leurs sombres costumes bleu foncé, tout en portant leurs petits enfants.

Après une assez longue course (Assiout a, paraît-il, environ vingt mille habitants) nous arrivons aux écoles de la mission américaine ; une foule de jeunes garçons accourent d'une place voisine, comme une nuée de pigeons pour nous voir entrer. La directrice de l'école des filles, Miss Mac Kown, et son institutrice Miss Lockhardt nous accueillent de la manière la plus aimable. Miss Mac Kown est à Assiout depuis neuf ans, et en Egypte depuis quinze ans ; Miss Lockhardt est arrivée beaucoup plus récemment, mais elle a déjà appris la langue et peut diriger sa classe.

L'école d'Assiout a un intérêt tout particulier pour M^{me} Miller, car sa fille aînée y a séjourné une quinzaine de jours auparavant ; elle a parlé aux enfants, au moyen d'une traduction, ils se le rappellent fort bien, et tiennent à venir saluer la mère et la sœur de leur amie.

Ces trois dames étaient à Munich lorsque l'aînée de ces demoiselles se décida à faire le voyage d'Egypte et de Palestine, avec des amis américains, et partit avec eux. Peu après son départ Mrs. Miller et sa seconde fille, Annie, regrettèrent de n'être pas parties pour le même but, et écrivirent aussitôt à Miss Miller pour la prévenir et lui demander de les attendre. La lettre n'arriva au Caire qu'après son départ, de sorte qu'elle ne sait peut-être pas encore que sa mère et sa sœur sont en Egypte, et ces dames la suivent, sans aucune chance de l'atteindre.

Nous passons toute l'après-midi à l'école ; Miss Mac Kown nous la fait visiter ; tout y est propre et simple ; l'école se compose d'environ soixante-quinze élèves, dont vingt-six pensionnaires ; ces enfants portent des robes d'indienne de couleurs assez voyantes, et un voile blanc sur la tête ; les plus grandes portent la robe et le voile indigo ; elles sont toutes dans leur plus beau costume à cause du dimanche. Une ancienne religieuse copte, devenue protestante, et qui aide ces dames dans la mission, vient nous voir ; nous ne pouvons nous entendre que par signes, mais c'est un langage qui se comprend toujours.

Miss Mac Kown a plusieurs visites de divers steamers arrivés aujourd'hui à El-Hamra, entre autres deux messieurs américains que les dames Miller connaissent, MM. Russell et Nelson; ils ont rencontré l'aînée des Miss Miller dans leur voyage, et en donnent aussi des nouvelles à sa mère.

A 4 h et demie nous allons assister au service arabe; la chapelle est dans le même bâtiment que l'école de Miss Mac Kown. Le pasteur, M. Strang, est américain; il est à Assiout depuis plusieurs années, et semble parler l'arabe avec la plus grande facilité; l'auditoire est assez nombreux, et très attentif; la chapelle est grande et jolie; un tiers en est séparé dans toute la longueur par un treillis en bois, et c'est dans cette partie-là que se mettent les femmes; les hommes forment la plus grande partie de l'auditoire. Après le service où nous ne comprenons absolument rien, Miss Mac Kown nous présente à M. Strang; nous repartons avec lui, car il est temps pour nous de songer au retour. En passant devant chez lui, M. Strang nous engage à monter pour saluer sa femme, qui paraît fort aimable, et leur institutrice allemande; ils ont deux charmants petits garçons; leurs deux petites filles sont en ce moment en Amérique. M. Strang a encore chez lui, depuis quelque temps, un aide américain, qui en est encore à l'étude de l'arabe.

Il fait presque nuit lorsque nous regagnons le steamer; le ciel est déjà tout étoilé; la température, délicieuse.

On nous annonce qu'un service aura lieu sur un des autres steamers à 8 h; et en effet, aussitôt après notre dîner, M. Nelson vient nous chercher pour cela: la salle à manger du bateau à vapeur est toute pleine; parmi les voyageurs se trouve un pasteur américain, M. Sorcetzer, qui préside la réunion; il nous parle d'une manière aussi intéressante qu'édifiante, et je ne puis dire le sentiment de recueillement et de reconnaissance qui s'empare de nous, en nous trouvant ainsi, pour quelques moments, en communion de pensées et de prières avec ces amis inconnus, venant des points du monde les plus divers, et que le jour suivant va de nouveau séparer pour toujours. M. Strang vient aussi assister au service; on lui demande d'y prendre part, et il nous raconte les difficultés que la mission a quelquefois à rencontrer, et nous parle de persécutions assez sérieuses subies par les chrétiens de Koos, une autre des stations de la mission américaines, dans la Haute-Egypte.

28 février

Encore une journée complète de repos à bord du steamer, où nous n'avons rien de mieux à faire qu'à contempler le beau paysage qui se déroule rapidement devant nous, à mesure que la vapeur nous entraîne; les montagnes et les rochers aux formes les plus grandioses et les plus variées s'y succèdent, à notre gauche; tandis que l'œil embrasse, à droite, une vaste étendue

plate, verte et fertile. On devait s'arrêter le soir à Girgeh ; mais je ne sais par suite de quel changement l'endroit est dépassé, et il fait déjà nuit depuis un certain temps, qu'on en est encore à chercher où l'on pourra s'arrêter. On va un peu à l'aventure ; le mouvement du bateau s'en ressent ; nous éprouvons quelques secousses peu rassurantes, et nous soupçonnons notre capitaine de peu connaître son métier et son Nil. Heureusement tout finit bien, et on finit aussi par s'arrêter.

29 février

On repart de grand matin, et malgré l'avancée de hier au soir, la course d'aujourd'hui est si lente, qu'au lieu d'arriver à Keneh à 2 h, nous n'y arrivons qu'après 5 h ; c'est, paraît-il pour économiser le charbon, dont on doit, du reste, se repourvoir à Keneh. Nous pouvons compter que la provision est toute prête, et qu'elle sera promptement apportée sur la bateau, car les pauvres gens de Keneh viennent d'avoir une bonne leçon : les steamers descendants, que nous avons rencontrés à Assiout devaient aussi se munir ici de charbon : à leur arrivée tout n'était pas encore prêt aussi les gens de l'équipage descendirent-ils à terre, et parcoururent les rues du village qui est au bord du fleuve et sert de port à Keneh, administrant des coups de bâton ou de fouet à ceux qu'ils rencontraient, pour les forcer à activer le travail. C'est indigne de voir comme ce pauvre peuple est frappé et maltraité ; on se sert à tous moments du bâton, et la bastonnade est un des moyens en usage pour extorquer les taxes. On nous raconte que dernièrement un pacha, ayant à fournir une certaine somme, s'adressa à quelques sheiks qu'il trouva un peu récalcitrants ; il leur fit donner la bastonnade, et on assure que plusieurs en sont morts.

Dans le courant de l'après-midi, notre horizon s'élargit encore : les montagnes de gauche sont à une beaucoup plus grande distance, et nous en apercevons aussi à droite, dans le lointain ; on suppose qu'une fois, le Nil, semblable en cet endroit à un lac, remplissait tout l'espace qui sépare ces deux chaînes de montagnes.

Nous commençons à voir ici une nouvelle espèce de palmier ; la feuille en est en éventail, au lieu d'être alignée des deux côtés des tiges, comme au dattier.

En fait d'oiseaux nous voyons beaucoup de cigognes, attendant l'été pour aller retrouver leurs nids en Allemagne et à Strasbourg ; mais probablement que ; pour elles, c'est là-bas leur hiver, tandis que leur été est ce magnifique soleil d'Égypte, de novembre à juin.

Tandis que nous remontons tranquillement le fleuve, en en admirant les riches et fertiles rives, les pauvres fellahs sont occupés à les arroser péniblement à la sueur de leur corps. Rien n'est primitif et fatigant comme leur

mode d'arrosage, un premier individu est au bord de l'eau, faisant mouvoir une bascule, au bout de laquelle est suspendu un seau en cuir, que, une fois rempli, il verse dans un petit réservoir, placé à quelques pieds de hauteur; un second fellah, avec une seconde bascule, fait passer cette eau dans un second réservoir quelques pieds plus haut, et ainsi de suite, jusqu'à un troisième ou quatrième réservoir. L'eau arrive de cette manière à la hauteur du champ, et s'y écoule par des rigoles, portant la fertilité dans le champ tout entier; souvent ils accompagnent leur travail d'un chant lent et monotone: et voilà à quoi se passe une partie de la vie de ces malheureux! Quelquefois les bascules sont doubles; ces groupes de travailleurs sont toujours très rapprochés. C'est peut-être de la même manière que les Israélites arrosaient le pays il y a environ 3500 ans, puisque Moïse décrit l'Égypte comme un jardin qu'il fallait arroser pas à pas, comme un jardin à herbes (Deut XI 10).

Vers 5 h nous arrivons à Keneh, ou plutôt au village sur le bord du fleuve, qui lui sert de port. Keneh est à une petite demi-heure; nous en voyons de loin les minarets et les palmiers; c'est là que se fabriquent les meilleures gargoulettes d'Égypte; si ces objets étaient d'un transport plus facile, nous en achèterions bien volontiers; mais il est trop tard pour que nous allions même en visiter les fabriques. Nous descendons à terre pour une simple promenade, et sommes aussitôt assaillis par des hordes d'enfants, sautant, dansant, courant autour de nous et nous demandant des backshish.

Le temps commence décidément ici à être très chaud. Le coucher de soleil est un des plus beaux que nous ayons encore vus: la terre reflète pour ainsi dire, le soleil, et en semble embrasée; le ciel et les montagnes sont d'un rose intense; l'horizon de feu, et les palmiers et la ville qui se détachent sur ce fond, sont d'un effet féérique. Le ciel reste longtemps rouge et se reflète de tout son éclat dans le Nil.

1^{er} mars

Le temple de Denderah que nous devons visiter aujourd'hui est sur la rive droite; tandis que, faute d'une profondeur d'eau suffisante de ce côté-là, nous avons dû nous arrêter sur la rive gauche; aussi à 7 h, par un vent frais et agréable, nous montons sur une grande barque qui doit nous mener à l'autre bord. Nous n'avons d'autre conducteur qu'un garçon d'une douzaine d'années, qui ne dirige la barque qu'à l'aide du gouvernail; nous redescendons le fleuve en zig-zag, ne comprenant pas où nous nous arrêterons, et suivant sans doute des courants, à nous inconnus; enfin, à un tournant du fleuve le vent se trouve favorable, et notre garçon, aidé d'un autre Arabe, tend rapidement une voile. Au bout d'un moment, nouvelle complication, notre bateau s'ensable; nous serions restés là longtemps sans un autre petit bateau à voile, qui arrive

vers nous comme le vent, monté par deux Arabes ; il nous rase de près et un des Arabes saute de son bateau dans le nôtre ; il est aussitôt à l'œuvre pour nous dégager ; un autre Arabe surgissant de je ne sais quel bord, arrive bientôt aussi à la nage ; et grâce à leurs efforts réunis nous ne tardons pas à être dégagés et à aborder.

Nos ânes sont tout prêts, et en une bonne demi-heure nous arrivons aux ruines de Denderah. Ce temple est un des mieux conservés de l'Égypte ; il a été élevé à la déesse Athor, et plusieurs noms d'empereurs romains attestent qu'il n'a été terminé que sous leur domination, ou que du moins ils l'ont réparé.

On arrive à l'entrée du temple par une rampe d'escaliers assez rapide ; mais il est probable qu'autrefois on y arrivait de plain-pied, tandis que maintenant il est à moitié enseveli extérieurement, sous la terre, le sable et les débris ; un portique, une longue allée en pente, des deux côtés de laquelle un mur moderne retient les sables, nous amènent à l'escalier qui nous introduit dans le temple. Le vestibule est formé de vingt-quatre massives colonnes, rangées en quatre rangs de trois colonnes de chaque côté du couloir central ; de ce premier vestibule, on pénètre dans un second, puis dans deux salles successives, de chaque côté desquelles sont des chambres latérales, ayant chacune eu leur but particulier, dans le temps du culte de la déesse ; au-delà de ces salles se trouve le sanctuaire, grand espace réservé, carré long, entouré de trois côtés d'un mur qui l'isole d'un couloir circulaire ; sur lequel ouvrent douze à treize autres chambres moins grandes, où l'on serrait les offrandes. Tous ces murs, toutes ces colonnes sont recouverts de peintures, d'entaillures et de hiéroglyphes, dans un admirable état de conservation. Tout le temple est encore recouvert de son ancien et massif toit, solide construction d'épaisses dalles de pierre, laissant pénétrer quelque jour et quelque lumière à l'intérieur par des meurtrières pratiquées ça et là. Un escalier en pente très douce, ménagé dans l'épaisseur du mur, et dont les parois sont aussi toutes recouvertes d'hiéroglyphes, nous amène sur la terrasse, sur laquelle se trouvent encore quelques chambres ; les sculptures du plafond de ces dernières prouvent plus d'habileté que de bon goût ; car pour y représenter la déesse d'une certaine grandeur, il a fallu y contourner et replier son corps de la manière la plus disgracieuse. Nous passons sans difficulté de la terrasse sur les terres et les débris qui environnent le temple ; on nous fait encore remarquer quelques sculptures extérieures, entre autres un portrait de Cléopâtre, puis après être allés jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble du temple, et entre autres sur les belles colonnes aux vives couleurs du vestibule d'entrée, nous allons visiter un autre temple, beaucoup plus petit, élevé à la même déesse, et ayant probablement servi en attendant que la construction du grand fut achevée ; et nous nous mettons en

route pour notre steamer. Nous ne quittons pas la rive sans être assaillis par des nuées d'hommes et d'enfants, qui nous assourdissent de leurs demandes de backshish ; nous nous frayons comme nous pouvons un passage au milieu d'eux ; nous reprenons notre barque, et bientôt après notre steamer, qui, après une après-midi d'intéressante navigation, nous amène à Luxor. Notre arrivée y est saluée par plusieurs coups de petits canons, du consulat anglais sans doute. Plusieurs dahabiehs, brillamment illuminées, sont arrêtées à Luxor ; tout y a un air de fête. C'est un des points les plus importants de notre voyage dans la Haute-Egypte : nous y passerons deux à trois jours, pour faire les courses environnantes.

2 mars

A 7 h la cloche du départ sonne ; et comme cette fois encore nous sommes arrêtés sur la rive gauche, une grande barque nous attend pour nous transporter de l'autre côté, où nous devons visiter aujourd'hui les ruines de Thèbes. Notre barque nous conduit aussi près qu'elle le peut du bord opposé ; mais il y a encore quelques mètres d'eau, sans assez de profondeur pour que nous puissions descendre sur la rive : quelques vigoureux Arabes viennent nous prendre, à un ou deux, et nous déposent à terre. Les fidèles ânes et les non moins fidèles âniers nous attendent ; notre chemin nous mène à travers champs et rigoles, monticules et creux, jusqu'à un remblais assez soigné et que nous suivons un moment ; c'est là qu'est posé le télégraphe ! il faut avoir passé par là pour comprendre le sentiment que doit éprouver ce fil presque imperceptible, mais si utile et dont on sait qu'il vous relie avec le monde entier ; c'est comme un souffle de vie, à côté de ces masses gigantesques, témoins à moitié ensevelis d'un passé mort.

Bientôt nous avons un bras du Nil à traverser, reste de l'inondation ; et cette fois, c'est non seulement nous qu'il faut transporter dans la barque qui ne peut approcher assez mais aussi nos pauvres ânes, opération longue et difficile. Arrivés sains et saufs de l'autre côté, nous reprenons nos montures, et bientôt nous apercevons de loin, dans la vaste plaine, les deux immenses Colosses, témoins immobiles des siècles qu'ils voient passer.

Nous mettons pied à terre près du temple de Kournah : des colonnes, des corridors, des chambres, des escaliers, des hiéroglyphes, des ruines ; chaque temple a son intérêt particulier, et de petits détails spéciaux, qui le font admirer ; mais comment les décrire de manière à ne pas les faire tous se ressembler ? Encore une ou deux heures de marche, et nous nous trouvons dans un dédale de collines et de montagnes sablonneuses ou rocheuses, couvertes de débris ; point de végétation, pas le moindre brin d'herbe ; quelques-unes de ces collines ont l'air de vrais châteaux forts crénelés : cette masse de débris montre

bien qu'il y a eu près de là une grande cité ; mais comment tout a-t-il été brisé, anéanti, mis dans l'état où nous le voyons ? Cette vallée aride et triste est bien digne de la cité des morts où elle nous conduit. Bientôt les montagnes se resserrent ; ça et là, à mi-roc, on aperçoit quelques trous béants : ce sont les tombeaux des rois ; nous en apercevons quelques-uns, mais combien plus que nous ne voyons pas. Ces tombeaux ont été déblayés à diverses époques, et par différents explorateurs : chaque tombe est composée d'une série de chambres, dont les murs couverts de hiéroglyphes racontent l'histoire de celui qui s'y trouve. Ces gloires passées sont maintenant toutes transformées en sujets d'intérêt pour le touriste curieux. Aucun ordre chronologique : les tombes sont numérotées d'après l'ordre où elles ont été découvertes : nous en visitons plusieurs ; le n° 2, la tombe de Ramsès IV ; n° 5, de Ramsès IX, n° 9, de Ramsès VI, cette dernière particulièrement remarquable par les peintures astronomiques des plafonds ; celles de la salle où se trouvent encore des débris du sarcophage, sont particulièrement intéressantes ; ces peintures-là sont en général jaunes, sur fond noir.

Le n° 11, la tombe de Ramsès III découverte par Bruce, est des plus intéressantes : comme dans les précédentes, un long corridor en plan incliné conduit aux chambres successives, creusées en l'honneur du roi, et dans la principale se trouve le sarcophage ; la tombe de Bruce a, de plus que les autres, une série de petites chambres carrées, à droite et à gauche du couloir d'entrée, où dans des peintures encore assez vives, on peut voir des illustrations de la vie, des mœurs et des coutumes des anciens Egyptiens. On suppose que ces chambres doivent avoir été destinées aux tombes de plusieurs des officiers de la maison du roi. Dans une de ces chambres on voit tous les procédés de l'art culinaire, et la fabrication du pain ; d'autres représentent des scènes de navigation sur le Nil, ou des occupations agricoles ; d'autres encore nous offrent une exposition des armes du temps, ou des intérieurs d'appartements, avec les meubles qui les garnissaient.

Nous visitons ensuite le n° 17, la tombe de Séthi I, appelée tombe de Belzoni ; nous y entrons par un escalier très raide, suivi de couloirs, d'autres escaliers et de chambres ; ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans cette tombe, c'est qu'une partie des dessins n'y sont encore que préparés au trait : les contours sont parfaitement nets et bien tracés ; on peut très bien se rendre compte en les voyant, de la manière dont les Egyptiens préparaient leurs peintures, avant d'y mettre les brillantes couleurs que nous admirons encore ailleurs. Quelle catastrophe vint arrêter les ouvriers de Séthi I dans l'accomplissement de leur travail, et comment se fit-il que la tombe fut fermée et abandonnée, si loin encore d'être achevée ? nous osons à peine croire que ce soit dans le seul but d'intéresser les générations à venir. Au fond de la dernière

salle se trouve un escalier et un commencement de couloir, mais l'endroit est peu sûr, la voûte menaçant ruine, et on nous fait prendre à gauche un autre escalier qui nous conduit à une autre série de chambres; les murs en sont tout recouverts de peintures, dont les couleurs sont parfaitement conservées; dans la dernière un banc circulaire, élevé d'un mètre et demi environ au-dessus du sol, devait servir à déposer les caisses des momies. Les peintures de cette salle semblent représenter des sacrifices humains ou des supplices; c'est d'une réalité affreuse: cela donne le frisson. Il va sans dire que nous ne pouvons parcourir toutes ces tombes que chacun de nous avec sa bougie à la main; dans les endroits les plus saillants on allume des fils de magnésie, qui répandent, pendant un moment une très vive clarté.

En sortant de la tombe de Belzoni nous trouvons notre déjeuner préparé à l'entrée de la tombe n°18! La nappe est étendue par terre sur le sable; nous nous plaçons comme nous pouvons sur des blocs de pierre, et en présence d'une nombreuse assistance indigène, nous faisons honneur au déjeuner qu'on nous a apporté du bateau à vapeur; des enfants nous suivent à pied depuis le matin avec leur gargoulette afin de s'assurer un petit backshish en échange de leur eau, passablement trouble et réchauffée.

Mon ânier s'appelle Achmet; il me fait remarquer avec beaucoup de satisfaction qu'il est un homme et non pas un enfant; on lui donnerait dix-huit à vingt ans, mais il m'assure qu'il n'en a que quinze; il est marié et père de famille; sa femme s'appelle Fatmah. C'est curieux de voir combien, au bout de peu de temps, on réussit à s'entendre avec ces gens, et comme l'on peut avoir avec eux des conversations passablement complètes. Le frère d'Achmet est aussi parmi nos âniers; il nous montre son carnet sur lequel se trouvent plusieurs attestations, entre autres une du marquis d'Audiffret-Pasquier.

Après quelques moments de repos, nous nous remettons en route, et gravissons à pied une colline escarpée, de pierres et de sable; nous en suivons la crête pendant un moment: nous dominons à pic une immense plaine verte et fertile; elle est bordée par le Nil et en arrière, l'horizon est borné par des montagnes peu élevées; un peu à notre droite, un temple en ruine; et au milieu de la plaine, dans le lointain, les Colosses: c'est ici, à nos pieds, que fut Thèbes, la ville aux cent portes! Il n'en reste rien.

Nous redescendons la montagne sur le côté opposé à celui par lequel nous l'avons gravie: chemin rapide et difficile, qui nous amène assez vite au temple que nous venons d'apercevoir, Dayr-el-bahari; il est très ruiné, mais a encore quelques belles colonnes, en pierre blanche, couvertes d'hiéroglyphes et de peintures bien conservés. Nous pénétrons dans quelques tombes du voisinage, à peine déblayées, où l'odeur âcre et étouffée des tombeaux et des momies, que nous avons déjà bien appris à connaître, ne nous engage pas à

prolonger notre séjour ; et nous ne tardons pas à remonter à ânes pour aller, un peu plus avant dans la plaine, visiter le Ramseum ou Memnonium. Ce temple a dû être l'un des plus beaux de la Haute-Egypte, mais il est maintenant bien ruiné : quelques colonnes sont encore debout, mais un plus grand nombre encore est tronqué, ou dégradé ; la rangée de colonnes qui gardent l'entrée de la seconde cour est formée de gigantesques figures, dans les calmes attitudes égyptiennes, les mains croisées sur la poitrine, et formant corps avec les colonnes qui les soutiennent ; les murs sont couverts de signes hiéroglyphiques racontant les combats et les victoires de Ramsès ; on y voit des animaux, des chariots, des captifs traînés par les soldats vainqueurs.

Dans la cour d'entrée une énorme statue de Ramsès, en granit rouge, gît à terre en plusieurs fragments ; on a presque autant de peine à concevoir la force qu'il a fallu mettre à accomplir cet acte de vandalisme que les moyens employés précédemment pour la tailler et l'élever sur l'emplacement qu'elle occupait. D'autres étrangers visitent le Ramseum en même temps que nous : ce sont des Américains, en qui des membres de notre caravane retrouvent d'anciennes connaissances.

Le soleil descend à l'horizon quand nous regagnons le steamer ; plusieurs de nos âniers et d'autres Arabes qui nous suivent, nous persécutent pour que nous leur achetions des antiques : Achmet met une insistance particulière à m'offrir un curieux objet qu'il m'a mystérieusement montré dans le jour, et que je n'ai pas envie d'acheter ; comme il doit encore être mon ânier demain, et je lui inspire sans doute quelque confiance, il profite de l'instant où la barque qui doit nous ramener au steamer quitte le bord, pour le placer lestement à côté de moi, afin que j'aie tout le temps de le considérer jusqu'au lendemain. Nous examinons les uns après les autres cet antique, et, à moins que nous ne nous trompions tous, c'est le pommeau d'un couvercle de soupière en faïence anglaise bleue. Le lendemain je rendis à Achmet son « antique ».

3 mars

Nous traversons le Nil de la même manière que hier, et nous retrouvons sur le bord nos ânes et nos âniers. Bientôt nous nous trouvons au pied des Colosses. C'est celui de droite, appelé Colosse de Memnon, qui émettait le son qui l'a rendu si célèbre. Ce phénomène provenant ou d'une fissure dans la pierre, ou de quelque supercherie des prêtres. Ce Colosse était autrefois un monolithe comme son voisin de gauche, mais le sommet en ayant été brisé, probablement dans un tremblement de terre, il a été refait depuis les épaules, sous Septime Sévère, au moyen de grosses pierres. La hauteur totale de chacun des Colosses est d'environ 50 pieds ; ils sont assis, les mains sur les genoux ; regardant, immobiles, depuis des milliers d'années, les pygmées qui s'agitent à leur pied.

Après avoir visité encore une tombe vaste et curieuse (le n° 35), vu, après une assez longue course dans la terre et les débris, le temple intéressant, mais bien ruiné, de Dayr-el-Médineh, nous reprenons la route qui nous conduit vers Médinet-Abou. Nous avons deux temples à y voir : le plus petit est très dégradé mais présente encore dans plusieurs de ses chambres et de ses couloirs, de beaux restes de peintures et de sculptures, et quelques belles colonnes. Le grand temple, bâti par Ramsès III, n'est séparé du petit que par des tas de terre et de décombres : un pylône ou portique en partie enseveli dans les débris nous introduit dans une vaste cour, entourée de colonnes, et si encombrée aussi par les terres, que du côté gauche, en particulier, on n'en voit plus que les chapiteaux ; une partie des colonnes déblayées sont formées de ces gigantesques statues égyptiennes, adhérentes à la colonne. Un second pylône nous introduit dans une vaste salle, à ciel découvert maintenant, mais probablement recouverte jadis d'un toit, entourée d'un double rang de colonnes ; celles du rang intérieur ont chacune, dit-on, 23 pieds de tour ; il faut voir ces masses, pour s'en rendre compte ! Cette salle du temple égyptien, a été, pendant un temps, appropriée au culte chrétien copte : quelques petites colonnes de granit, toutes simples et unies, en avant des autres, sont un des restes de ce temps-là. Au-delà du temple, et y faisant suite, se trouvent les débris de ce qui a pu être un palais ; ou, si c'était la continuation du temple, Médinet-Abou, a dû être un des plus beaux et des plus vastes de l'Égypte ; les ruines en sont en tous cas encore parmi les plus belles.

Nous nous établissons pour notre déjeuner parmi les colonnes brisées de l'église copte, à l'ombre des massifs piliers de Ramsès. Nous sommes entourés d'un essaim d'Arabes, auxquels on donne quelques-uns de nos restes ; ils les saisissent avec avidité ; ces pauvres gens ont l'air affamé ; on se demande de quoi ils vivent ; en tous cas les longues journées qu'ils passent à courir, à côté de nos ânes, sont pour eux des journées de jeûne autant que de fatigue. Nous attendons que la forte chaleur du jour soit un peu passée pour retourner au bateau à vapeur ; en approchant du Nil nous avons à traverser une bande de sable qui a absorbé tout le jour les rayons du soleil ; il semble que nous passons près d'un four.

Demain nous devons visiter Karnak et chacun se promet un grand plaisir de sa journée : on dit que ce sont les ruines les plus vastes du monde.

4 mars

La matinée est splendide, et la route qui conduit de Luxor à Karnak, charmante ; c'est une petite demi-heure seulement, au milieu de champs fertiles et de bois de palmiers. Plusieurs rois ont successivement travaillé à la construction et à l'agrandissement du grand temple de Karnak, ou en ont

construit d'autres de moindre grandeur dans le voisinage immédiat. Plusieurs pylônes s'élèvent dans différentes directions, à l'ombre des palmiers, ou au bord des lacs sacrés ; un ou deux sont précédés d'une avenue de sphynx, malheureusement dégradés ou brisés ; nous visitons un petit temple puis quelques chambres sépulcrales, mais nous avons hâte d'arriver au grand temple. Nous y arrivons du côté de l'ouest, et pénétrons à l'intérieur par un double pylône en avant duquel se trouvent deux énormes statues en ruines, de Ramsès ; la première cour, très vaste, est très encombrée de débris ; à peine y reste-t-il encore quelques colonnes debout ; un second pylône, en face du premier, nous introduit dans la salle des colonnes, la grande merveille de Karnak. Cette salle renfermait 134 massives colonnes, disposées en rangs réguliers, qui ménageaient cependant une large allée centrale, et une seconde allée moins large, coupant la principale à angles droits ; les 12 colonnes qui bordent l'allée centrale, 6 de chaque côté, sont beaucoup plus grosses que les autres : elles ont environ 34 pieds de tour ; ces colonnes, et le plus grand nombre des autres, sont recouvertes de peintures et de hiéroglyphes ; les murs qui environnent cette salle sont aussi de vraies pages d'histoire, pour ceux qui peuvent les lire. Ces colonnes supportaient autrefois une toiture en pierre, dont il reste encore quelques parties ; et quelques-unes des dalles en pierre sont mêmes surmontées de piliers carrés, qui devaient soutenir une seconde terrasse. Malheureusement les filtrations continues du Nil ont ébranlé ces colosses : plusieurs sont tombées, entraînant une grande partie de la toiture : d'autres menacent ruine ; le travail de l'eau est lent, mais irrésistible. Un nouveau portique, faisant suite aux deux précédents, nous amène dans une cour, où se trouvaient autrefois deux obélisques ; l'un est encore debout, l'autre est couché dans la poussière ; encore un peu au-delà, dans une salle entourée de colonnes brisées, se trouve un neuvième obélisque, le plus élevé du monde, paraît-il : il a 92 pieds de hauteur. Une troisième cour nous conduit au sanctuaire, il était en granit rouge, et les sculptures qui le décoraient sont parmi les plus fines et les plus jolies que nous ayons vues : mais tout cela est bien délabré et bien ruiné ; quelques chambres, ou restes de chambres, environnent le sanctuaire et nous en admirons en particulier une, où les colonnes, maintenant brisées, étaient toutes d'albâtre. Nous ne quittons pas Karnak sans faire un tour entier des ruines, et sans monter sur l'un des pylônes, pour en avoir une vue d'ensemble ; c'est immense. D'autres ruines, d'autres fragments sont disséminés çà et là aux environs ; c'est triste, mais la nature y est si belle, que l'aspect y est moins désolé que dans beaucoup d'autres ruines de l'Égypte.

En repassant à Luxor nous allons visiter les tombes des Anglais et des Américains morts dans ces parages ; la plus récente date de quelques semaines à peine ; c'est un jeune Américain, mort sur une dahabieh ; ils reposent bien

loin de leurs parents et amis, mais leurs tombes sont soignées et respectées.

Dans l'après-midi, la chaleur est intense; le kamsin souffle avec violence, remplissant l'air de poussière: nous sommes tous bien aises de ne pas avoir à faire de courses éloignées. Cependant l'envie me prend d'aller visiter Luxor, et comme je suis seule, je suis bien aise de trouver tout près de l'endroit de débarquement mon petit ânier du matin, qui s'offre à me servir de guide. J'ai bientôt une grande partie de la jeunesse du village autour de moi, sautant, criant et mendiant: mon petit ânier a beaucoup de peine à la tenir en respect, aussi au bout d'un moment je trouve prudent de m'adjoindre un second guide, qui lui aide à contenir cette foule un peu indiscreète.

Luxor n'est pas long à voir; un ancien temple, plus tard converti en église chrétienne copte, et dont les restes supportent maintenant une baraque blanchie à la chaux, qui porte le nom de consulat français; la mosquée, dont je ne me hasarde pas à franchir le seuil et que je vois du reste assez bien depuis la porte d'entrée; quelques restes curieux, entre autres un sphynx de granit noir, dans une pauvre habitation; les massives colonnes de l'ancien grand temple, entre lesquelles se trouve le consulat anglais; près de là deux immenses statues de Ramsès II, et en avant de l'une d'elle, l'obélisque frère de celui de Paris. Les rues sont courtes et étroites; elles n'ont que le sable pour pavé; les habitations sont basses et terreuses, et ont peu d'ouvertures sur la rue.

Je demande à mon petit ânier de me conduire chez lui, afin de voir une fois un intérieur. La maison est peu éloignée, au fond d'un couloir bordé de murs en terre sur lequel ouvrent plusieurs autres habitations; près de la porte d'entrée de sa maison, une autre porte est ouverte: c'est la chambre d'une de ses parentes; il n'y a absolument point d'autre mobilier que deux longues nattes étendues sur le sol. Le petit frère et la petite sœur de mon ânier accourent au-devant de moi, et je suis bientôt chez eux; leur mère s'avance et me tend amicalement la main; elle est proprement habillée, et a sur la tête un voile de mousseline de couleur. Nous sommes dans une petite cour, en partie recouverte de paille tressée, dans un coin se trouve leur âne; un peu plus loin des poules; un four à cuire, et un espèce de bahut en terre, servant de buffet aux provisions. Au fond de la cour se trouve une petite chambre, à peine mieux abritée que la cour, et qui n'a pour mobilier qu'une couche basse en bois recouverte d'un tapis; la chambre à coucher fait suite à celle-ci; les lits sont couverts de tapis et de couvertures; quelques caisses, des paquets d'affaires; quelques boîtes sur des planches; des ornements de papier de couleur; voilà tout le mobilier; le plafond n'y est guère en meilleur état que celui de l'autre chambre; une forte pluie abîmerait tout; heureusement les pluies sont rares. En somme cet intérieur m'a paru moins misérable que je ne m'y attendais; ce doit être une des bonnes familles de Luxor.

Nous sommes invités pour la soirée au consulat anglais, chez Mustapha Aga; il veut nous donner le spectacle d'une fantasia, ou danse égyptienne, et fait ordinairement de ces politesses aux bateaux à vapeur, et dahabiehs, en passage à Luxor. Nous nous rendons chez lui vers 8 h; le consulat a été décoré de branches de palmiers, et une allée de ces mêmes branches plantées dans le sable nous mène jusqu'à la porte. Mustapha Aga est un homme âgé, à l'air assez bon et affable; teint très cuivré et moustaches blanches; il porte une longue robe bleue, et le turban sur la tête; il ne sait que quelques mots d'anglais. En revanche son fils aîné a séjourné longtemps en Angleterre; il parle facilement anglais, il est vêtu à l'européenne, sauf l'inévitable tarbouche. Après avoir touché la main à Mustapha Aga et à son fils, on nous fait asseoir sur des canapés, ou sur des chaises, rangés autour de la chambre. Au bout d'un moment Mustapha vient offrir son long shibouk à chacune des dames, et est repoussé avec perte sur toute la ligne. Pendant qu'on prépare la fantasia dans la salle voisine, nous avons tout le temps d'examiner celle où nous sommes: elle est ornée de quelques antiques, en pierre et en métal; d'un grand morceau de couvercle de caisse de momie; deux ou trois aquarelles sont pendues à la muraille; sur une petite table est ouvert le livre des étrangers. On ne tarde point à nous appeler pour la fantasia; les notables de la ville sont aussi venus assister à ce spectacle. L'orchestre est au fond de la salle; il se compose de cinq ou six Arabes accroupis à terre avec leurs tambourins, leurs cymbales, ornées de pièces de cuivre, et des castagnettes, instruments qu'ils accompagnent souvent d'un chant criard et monotone; devant eux sont assises plusieurs jeunes filles en robe (almées) rouge à dessins jaunes, toutes ornées de sequins et de petits triangles en cuivre ou en argent; leurs cheveux sont divisés en une multitude de petites tresses, au bout de chacune desquelles est un sequin. Deux d'entre elles se lèvent pour danser; elles se mettent en face l'une de l'autre aux deux extrémités de la chambre, elle tiennent des castagnettes, qu'elles frappent pour s'accompagner, outre le son monotone de la musique, qui ne cesse pas un instant; après quelques pas de danse, la plus grande partie de la représentation consiste dans les mouvements et les contorsions du corps, au moyen desquels elles mettent en mouvement toutes les monnaies et les triangles dont elle sont ornées; ces contorsions se ralentissent ou se précipitent; tout le corps est agité: c'est affreux à voir. Nous en avons vite assez, et aussitôt que les convenances nous le permettent, nous, les dames, nous nous levons les unes après les autres pour retourner dans la chambre voisine.

Au commencement de la fantasia, le fils de Mustapha Aga a servi du café à la ronde, dans d'élégantes petites tasses à pied; il ne tarde pas à nous suivre dans le salon pour nous offrir d'autres rafraîchissements. Par passe-temps nous nous mettons à feuilleter le livre des étrangers, et au milieu de

divers noms qui nous intéressent, nous rencontrons ceux du prince de Galles et de la princesse Alexandra, qui ont fait ce voyage en 1869.

5 mars

Dimanche: le bateau se met en marche de bonne heure, et continue tout le jour, sauf quelques temps d'arrêt dans la matinée pour visiter le temple d'Esneh, où plusieurs d'entre nous ne vont pas. La ville d'Esneh passe pour une des plus salubres de l'Égypte; les médecins égyptiens y envoient fréquemment leurs malades. Le temple est situé à l'intérieur de la ville, et n'est qu'en partie déblayé, il ne présente rien de particulièrement remarquable. Le soir nous nous arrêtons près d'Edfou.

6 mars

Une course à âne d'une vingtaine de minutes nous amène au village et puis au temple d'Edfou. Jusqu'en 1864 ce temple était presque entièrement enfoui dans le sable et les débris: les pylônes, et une partie de la première cour étaient seuls visibles; le déblai de ce temple fut un des premiers travaux exécutés par M. Mariette, après qu'il eût été nommé par le vice-roi, conservateur des monuments de l'Égypte. Une partie du village avait peu à peu envahi les terres qui remplissaient le temple, et on pria les indigènes d'aller rebâtir leurs huttes un peu plus loin. Le temple fut soigneusement déblayé à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur les terres arrivent encore presque à la hauteur des murs, et ces travaux mirent à jour ce qui peut être justement considéré comme le temple le plus beau et le mieux conservé de toute l'Égypte. Un employé du gouvernement y est à poste fixe, pour le garder contre toute déprédation des Arabes. Soixante-sept marches nous amènent à l'entrée, qui est à l'ancien niveau du sol; nous retrouvons dans ce temple la même suite de cours, de vestibules, de chambres, et un sanctuaire, comme à Denderah; ce temple a de plus que les autres, un magnifique mur circulaire, qui l'enclot de trois côtés, et qui est tout recouvert de hiéroglyphes et d'entaillures, dans l'état le plus parfait de conservation. Nous l'admirons longtemps, cherchant à comprendre quelque chose aux nombreuses scènes de guerres qu'il nous paraît représenter. Nous montons sur les terrasses, et jusqu'en haut de l'un des pylônes. Le paysage environnant est magnifique; les huttes de terre du village sont tout près du temple; tout autour les palmiers croissent en abondance; mais une note triste se fait entendre; c'est un mort que l'on dépose en terre à peu de distance, et que de nombreux habitants du village sont venus accompagner à sa dernière demeure.

Dans le courant de l'après-midi on s'arrête près de Gebel, où se trouvent quelques grottes intéressantes; tout près de là on aperçoit aussi les carrières,

qui, avec celle de Silsilis, située immédiatement en face, sur l'autre rive du Nil, ont fourni une grande partie des matériaux employés par les anciens Egyptiens pour leurs constructions. Nous nous trouvons dans l'un des endroits où le Nil est le plus resserré : il n'a ici que 1095 pieds de large. Nous nous arrêtons à la nuit à Kom Ombo ; comme il y a un temple en ruines à y visiter tout près du bord, et que nous devons repartir demain de bonne heure, nous allons le visiter dans la soirée, au clair de lune et en allumant, pour examiner les détails, des mèches de magnésium. Ce temple est à moitié enterré dans les sables ; tous les travaux de déblaiement seraient inutiles ; il est trop près du Nil ; et ce qui n'est pas enfoui dans le sable, est ébranlé et renversé par le travail lent de l'eau. Ce temple a dû être fort beau, et nous l'admirons en nous disant que dans peu d'années, peut-être, les restes que nous contemplons auront disparu à leur tour.

7 mars

Le steamer repart de très bonne heure et arrive vers 8 h à Assouan. M. John Cook, qui y est venu depuis Philé, où il se trouve depuis un ou deux jours avec toute la société qui a été à la seconde cataracte, vient saluer la société du steamer, et fait le plan des deux journées que l'on doit passer à Assouan. Toute cette société va venir sur notre steamer pour redescendre le Nil ; nous serons ainsi environ 45 voyageurs.

Vers 9 h et demie nous partons sur une grande barque, pour aller visiter l'île d'Eléphantine, située vis-à-vis d'Assouan. Cette île est charmante, couverte de verdure et couronnée de palmiers qui se mirent dans le Nil, tandis que l'île tout entière se détache sur le fond doré d'une montagne de sable, située sur la rive opposée. L'île n'a rien de particulièrement intéressant : quelques ruines, un nilomètre, une statue de Ramsès III en granit rouge. Les habitants sont des Nubiens ; les hommes sans doute à leurs affaires à Assouan : nous y voyons surtout des femmes ; leurs coiffures nous frappent ; elles ressemblent à celles de maintes anciennes figures que nous avons vues en peinture murales : leurs cheveux sont partagés en une multitude de petites tresses, minces, courtes et grasses. Ces femmes nous entourent, nous offrant des produits de l'industrie du pays, des paniers, des corbeilles et autres objets en paille tressée ; des objets de toilette, etc.

Dans l'après-midi nous allons visiter Assouan, l'ancienne Syène : c'est le centre commercial entre l'Egypte, la Nubie et l'intérieur de l'Afrique. On y vend des œufs d'autruche, des singes, des plumes, de la poterie, des paniers, etc. Nous parcourons la ville et les bazars, en tous sens ; nous y voyons de vrais sauvages, comme nous n'en avons pas encore rencontrés ailleurs ; leurs cheveux sont courts et crépus ; ils sont quelquefois tondus, ne conservant qu'une

petite touffe sur le sommet de la tête ; ils sont à moitié nus ; quelques-uns sont armés de leurs grands boucliers ronds ; ils exécutent des danses et des sauts sur notre passage. D'autres, pour nous amuser, font aller dans la rue de petite imitations de notre bateau à vapeur fabriquées en bois léger et en plumes ; ce sont de vrais enfants.

La ville est assez grande ; l'entrée, ombragée de beaux arbres, en est charmante ; la mosquée paraît jolie : nous ne la voyons aussi que depuis la porte.

Le soir toute la société Cook vient s'installer sur la Behera ; nous y sommes au grand complet ; notre salon devient leur salle à manger, et il est probable que nos deux sociétés se mêleront assez peu, pendant les quelques jours que nous avons à passer ensemble avant de regagner le Caire.

8 mars

M. Cook et les voyageurs qui reviennent avec lui de la seconde cataracte, ont déjà longuement visité l'île de Philé, aussi notre société seule, part-elle à 7 h du matin pour visiter cette île. En sortant d'Assouan nous voyons un petit temple en ruines, récemment découvert et non encore déblayé ; un peu plus loin, le cimetière encore près de la ville, comme les Arabes en ont la coutume. Ensuite nous nous retrouvons dans le désert, le vrai désert, comme nous l'avons déjà vu ailleurs, avec sa succession de sables et de pierres : il n'y a aucun chemin tracé, mais les Arabes s'y retrouvent toujours. A mesure que nous avançons le pays devient plus pierreux, et nous passons près de vrais rochers de granit, et de carrières autrefois exploitées pour les monuments d'Égypte ; c'est d'ici, en particulier, que provenaient les obélisques, et l'on nous en signale encore un, qui n'a jamais été complètement extrait.

Nous sommes sur les confins de la Nubie, et mon guide me désigne sous le nom de Berbères les habitants des villages que nous traversons. Nous rencontrons plusieurs groupes de femmes, se dirigeant sur Assouan ; leur costume est un peu différent de ceux que nous avons vus jusqu'à présent : elles sont moins voilées, et sous leur robe, plus courte, on voit le bas de leurs pantalons bouffants ; un grand nombre d'entre elles ont un anneau passé à la narine droite ; nous remarquons aussi plusieurs garçons qui ont des anneaux aux oreilles, ou plutôt à une oreille ; souvent même deux anneaux à la même oreille, l'un dans le haut, l'autre dans le bas. Le costume des enfants est des plus simples ; le plus souvent ils n'en ont point du tout, ce que nous avons déjà vu fréquemment dans la Haute-Égypte.

C'est au village de Mahattah que nous devons prendre une dahabieh pour Philé. Nous y retrouvons la verdure et les palmiers. Quoique l'île paraisse assez rapprochée de nous, nous mettons au moins trois quarts d'heure à l'atteindre ; la navigation paraît très difficile, nous passons entre des blocs

de rochers ou des monceaux de pierres, sur lesquels des Arabes vont à la nage prendre pied, afin de tirer la dahabieh, au moyen des cordages que nos rameurs leur lancent ; et nous avançons ainsi péniblement, pas à pas. Les travailleurs s'accompagnent d'un chant monotone, d'une sorte de prière ; l'un d'eux chante une ligne entière, et tous les autres ajoutent en chœur : Achian Mattah ! Achian Mattah !

Des enfants nous suivent, ou viennent au-devant de nous à la nage, ou assis sur des planches, sur lesquelles ils se maintiennent adroitement à fleur d'eau. D'autres enfants se font rapidement un turban avec leur robe, et se jettent à l'eau, sûrs de retrouver immédiatement leur costume, au moment où ils arriveront sur le bateau, ou sur l'autre rive.

Nous abordons enfin et trouvons une île charmante, couverte de palmiers et de ruines très vastes ; ces ruines sont celles d'un temple d'Isis ; elles présentent les caractères généraux des autres temples, et ont, de plus, une splendide colonnade, qui s'étend jusqu'au Nil ; plusieurs de ces colonnes sont dégradées ; d'autres paraissent n'avoir jamais été achevées, mais l'ensemble est magnifique ; des échappées de vue, par les ouvertures du mur qui s'étend parallèlement à la colonnade, sont autant de tableaux enchanteurs : Philé passe avec raison pour une des plus attrayantes situations de l'Égypte. Une inscription latine, portant le nom de Grégoire XV se trouve au-dessus de l'une des portes du temple d'Isis. Sur une autre porte, une grande inscription française, avec l'en-tête : « Une page d'histoire ne doit pas être salie », porte que l'an VI de la république, dans le mois de Ventôse, le général Desaix, à la tête de l'armée française, a poursuivi les Mamelouks jusqu'à Philé, etc. etc.

Un peu plus loin se trouvent deux autres petits temples en ruines ; dont l'un, le temple hypèthre, appelé lit de Pharaon, est assez bien conservé. C'est là que nos domestiques préparent notre déjeuner. En l'attendant, M^{lle} Tetzner et moi nous nous asseyons près de l'entrée, et nous sommes bientôt abordées par un vieil Arabe, qui, après quelques démonstrations et quelques gestes, sort de sa poche un vieux portefeuille en cuir rouge, qu'il nous fait signe d'examiner. Il paraît que le vieil Abdallah est le cheik de l'île ; il se donne pour en être le guide pour les étrangers et ce portefeuille contient, à ce qu'il croit, une série de témoignages à l'appui de sa capacité comme guide. Mais, pauvre Abdallah, au lieu de simples recommandations, les voyageurs semblent avoir pris plaisir à plaisanter à qui mieux mieux, sur la saleté et la triste mine du pauvre Abdallah. Les quolibets se succèdent en français, en anglais et en allemand, en prose et en vers, chacun voulant renchérir sur les voyageurs précédents. Quelques personnes, au cœur plus tendre, ont été émues de pitié, et expriment leur désapprobation sur les bons mots que provoquent la décrépitude et la saleté du pauvre guide ; d'autres encore se bornent à quelques mots de sympathie ; ainsi

une dame française, venue à Philé en février, a seulement écrit : Abdallah ! antiquité dans une ruine ! (Blanche Creisseil).

Ce livre nous amuse beaucoup tout en nous faisant un peu de peine, et j'espère qu'Abdallah, en nous voyant rire, n'aura perdu aucune de ses illusions. Du reste ce petit livre a fait une réputation à Abdallah, et longtemps après, j'ai entendu des membres de la caravane Cook plaisanter encore à son sujet.

Nous repassons le Nil plus facilement que lorsque nous sommes venus, et nous prenons avec nos ânes un autre chemin que dans la matinée, afin de passer en vue de la cataracte. Nous nous attendions à trop, et nous avons été déçus ; peut-être que dans la saison de la grande crue, la cataracte peut rappeler une vraie chute, et former une cascade un peu imposante : en ce moment ce ne sont que des rapides, sur un terrain en pente et peu profond, qui rend impossible à un bateau à vapeur de la traverser ; une dahabieh peut à la rigueur descendre le courant, mais cela même ne se fait pas sans beaucoup de temps et de peine. La cataracte est du reste, non l'objet, mais simplement le terme du voyage. Nous nous retrouvons bientôt dans le désert, et heureusement sans accident ; quoique nous ayons manqué en avoir un, l'âne de Miss Preusser ayant perdu pied dans un passage étroit, et étant tombé avec elle d'une hauteur de plusieurs pieds très près de la rive. Nous traversons Assouan pour la dernière fois, et bientôt nous nous retrouvons à bord de notre bateau à vapeur. Les préparatifs de départ prennent un certain temps ; la population presque entière d'Assouan s'assemble pour nous voir partir : M. Cook, un sac de grosse monnaie à la main leur lance des backshish, qu'ils cherchent à saisir avec forces cris de joie et de reconnaissance. Enfin le steamer tourne lentement sur lui-même, et nous voici en route pour le retour, nous commençons à redescendre le Nil ! La plus grande partie de ce voyage est passée, finie ; tout a parfaitement réussi jusqu'à présent ; puisse-t-il en être ainsi jusqu'au bout, mais tout ce qui finit est triste. Le soir, nous nous arrêtons à Kom-Ombo.

9 mars

Grâce à nos nouveaux compagnons de voyage, il y a beaucoup plus d'animation à bord ; on fait de la musique, on chante, et on met bien à contribution le mauvais piano que porte notre bateau. Il ne peut guère être que mauvais étant placé sur le pont, sous la dunette, mais exposé à tous les temps et à tous les courants d'air.

Vers 2 h nous avons une terrible alerte : un des matelots est tombé à l'eau ; un de ses compagnons arrive comme une flèche, pour faire arrêter le bateau aux provisions qui suit le nôtre ; le steamer s'arrête aussi presque instantanément : pendant un moment tout est émoi et confusion ; mais heureusement le matelot tombé à l'eau sait nager, et bientôt nous avons la grande

joie de le savoir revenu sain et sauf.

Quelques heures plus tard nous arrivons à Luxor ; Je retourne avec M^{lle} Tetzner chez mon petit ânier ; ses parents nous reçoivent comme d'anciennes connaissances ; sa mère est en belle toilette, robe de mousseline laine, très voyante, à raies rouges et vertes, et son père en robe blanche ; parfaitement propre ; l'intérieur de la maison, comme la tenue des parents, contraste avec la mise plus que simple des enfants. Hassan, mon petit ânier qui me conduit si bien, et avec tant de précautions, n'a que huit ans ! Abu-Hassan profite d'un moment où nous essayons de causer avec sa femme, pour aller chercher dans la chambre voisine quelques petits antiques, dont il fait deux petits paquets qu'il remet à sa femme pour nous les offrir ; nous les acceptons, tout en comprenant l'obligation de backshish que cela entraîne. En sortant de chez lui, il nous présente sa belle-sœur, et le petit garçon de cette dernière ; pendant que nous les saluons une vieille femme horriblement sale sort d'une porte voisine, et nous fait toutes sortes de démonstrations d'amitié, nous engageant à entrer chez elle et je crois même à y prendre quelque chose. La vue seule fait fuir M^{lle} Tetzner ; tandis que je me débarrasse comme je peux de ses mains qui me tiennent déjà, et je m'enfuis à mon tour, craignant qu'elle ne veuille m'embrasser.

Après le dîner nous retournons à Karnak pour voir ces magnifiques ruines au clair de lune : le temps était splendide : le ciel aussi bleu que le clair de lune le comporte ; les montagnes sur la rive opposée du Nil étaient dorées comme par un soleil levant ; les palmiers se détachaient parfaitement sur le ciel, agités par un vent très doux, presque chaud. Nous revoyons toutes les vastes ruines que nous avons parcourues la semaine dernière, et les trouvons encore plus belles, avec les effets de lumière qu'y produit ce brillant clair de lune.

La nouvelle société Cook nous met au courant de troubles qui agitent le pays qu'ils viennent de traverser : la petite ville de Philé, au-delà de l'île du même nom, est toute en armes : il paraît que les habitants de cette ville, moyennant quelques obligations, ont été dispensés depuis longtemps de certaines taxes ; un gouverneur très dur a voulu, malgré cela, prélever cette taxe ; ils ont protesté et dix des principaux habitants ont été jetés en prison ; une dépêche a été envoyée au Caire, et bientôt après est arrivé l'ordre de les libérer ; on les a relâchés, mais peu de jour après sept d'entre eux sont morts, et ensuite les trois autres ; on a cru à un empoisonnement ; il y a eu un soulèvement général et dans ce moment 500 hommes sont en armes, dans le but probable de se débarrasser de leur gouverneur. Il est triste de penser à l'agitation du pays, lorsque nous venons nous-mêmes de le parcourir si tranquillement. M. Cook a cherché à arranger les choses, et doit faire un rapport à ce sujet au Caire.

10 mars

Nous emmenons avec nous un nouveau passager, Mustapha Aga, le brave consul anglais, qui se rend au Caire pour y rencontrer le prince de Galles, qui doit y passer le 23 de ce mois, revenant des Indes. Le prince est amateur d'antique, et Mustapha lui en porte une cargaison : caisse de momie, pierres, scarabées morts, etc.

Dans la matinée on arrive à Keneh, où l'on reprend du charbon ; nous continuons notre route sans grave accident, mais avec de fréquents accrocs ; tantôt c'est un câble qui se rompt, ou notre bateau qui s'ensable, ou quelque écueil contre lequel nous menaçons de donner ; notre capitaine ne nous paraît pas très fort.

11 mars

Nous avons laissé pour le retour notre visite au temple d'Abydos, aussi notre double et nombreuse caravane, se met-elle en route de bonne heure, Nous avons une distance de deux heures environ à parcourir. On ne sonne pas la cloche du départ. M^{lle} Tetzner n'a pas envie de faire la course, aussi lorsque je me rends sur le rivage à 7 h, je m'y trouve tout à fait seule. Ces deux heures, en compagnie de mon ânier, et avec l'escorte accidentelle de quelques Arabes, me paraissent bien longues. Le pays entre Bellianah et Abydos est riche et bien cultivé : des champs d'orge, de blé, de luzerne s'y succèdent ; d'autres sont déjà jaunes et prêts à être fauchés. Le pays paraît ici très peuplé et nous croisons de nombreux groupes de passants ou de travailleurs, et traversons plusieurs villages, dont quelques-uns, tout à fait provisoires, ne sont que des abris de roseaux pour le temps de la moisson, ou le pâturage des bestiaux dans quelques prairies.

Abydos me semblait reculer à mesure que nous avançons, mais enfin nous atteignîmes le temple tant désiré : la plus grande partie de la caravane n'y était arrivée que depuis peu. Les ruines sont belles, et le temple très ancien ; il n'est pas encore complètement déblayé, mais ce qu'on en voit suffit pour intéresser au plus haut degré. Deux choses nous y intéressent particulièrement : c'est d'abord une série de chambres dont les plafonds forment autant de voûtes ; ces voûtes ont été taillées dans la pierre solide, une fois la construction faite : ces plafonds sont couverts de stèles dans lesquelles se trouvent les noms des rois ; d'étoiles, et de lignes régulières de signes hiéroglyphiques ; au fond de ces chambres se trouvent de grandes dalles de pierres sculptées, et imitant des portes ; elles ressemblent à de petites portes de cathédrales gothiques, et sont différentes de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent en Egypte. L'autre grand sujet d'intérêt d'Abydos est le couloir où se trouvent les

fameuses tablettes des rois, dites tablettes d'Abydos : c'est une liste de 76 rois d'Égypte, commençant avec Ménès et finissant avec Sethi I ; les stèles où se trouvent les noms des rois sont disposées sur trois lignes, dont la dernière ne renferme que le nom de Sethi I, écrit une fois entre autres, de deux manières différentes. Cette tablette est parfaitement conservée ; elle a été découverte par M. Mariette, en 1865. Elle a été de la plus grande utilité, pour établir, en la confrontant avec d'autres documents, la chronologie de toute une partie de l'histoire d'Égypte.

Nous repartons de Bellianah vers midi et demie, et continuons sans autre arrêt jusqu'au soir. Nous faisons un peu connaissance avec M. et M^{me} Cook et les voyageurs qui les accompagnent : M. Cook nous donne des renseignements sur le voyage en Palestine, qu'il fera lui-même en partie ; et nous sommes à peu près décidées à nous joindre à lui pour ce voyage, M^{lle} Tetzner et moi ; il n'ira que jusqu'à Jérusalem, mais son agent de Jaffa nous accompagnera pendant tout le voyage ; quelques-uns des voyageurs qui ont été à la seconde cataracte ont aussi le projet de faire le voyage complet de la Palestine ; d'autres voyageurs nous rejoindront au Caire, venant directement d'Angleterre.

12 mars

Nous partons de très grand matin, presque avant le point du jour, et à 6 h et demie le bateau à vapeur arrive à Assiout. Nous y croisons un steamer montant à la première cataracte, le dernier de cette année ; il n'y a guère qu'une dizaine de personnes. Quelques personnes nous quittent ici pour prendre le chemin de fer et arriver plus vite au Caire. C'est aujourd'hui dimanche, et quoique nous ne devons passer que la demie journée au port d'Assiout, nous profitons de ces quelques heures pour retourner voir Miss Mac Kown et M. Strang. Nous arrivons à la chapelle au moment où finit l'école du dimanche ; nous saluons M. et M^{me} Strang et Miss Mac Kown, et l'on prend presque immédiatement place pour le service. M. Strang le commence et fait une courte allocution, puis il cède sa chaire à un pasteur indigène, qui a récemment fini ses études. Tout est en arabe, mais intéressant, malgré cela, surtout les chants, qui sont sur des mélodies connues. Nous ne pouvons malheureusement pas rester jusqu'à la fin ; nous avons devant nous une promenade de trois quarts d'heure, et nous devons nous retrouver au steamer vers midi et demie.

Nous trouvons Assiout encore plus joli, si possible, que la première fois que nous y avons passé ; l'entrée de la ville, en particulier, avec les beaux arbres qui avoisinent la porte, et les petites maisons blanches qui bordent la place d'entrée, forment un des plus jolis aspects orientaux qui nous soient restés dans le souvenir. La route d'Assiout à El-Hamra, est bordée d'une espèce d'acacias, qu'on nous dit être le bois de Sittim.

Nous avançons toute l'après-midi, et nous nous arrêtons le soir auprès d'une assez grande île.

13 mars

On repart de très bonne heure afin de gagner du temps, et nous marchions passablement lorsque vers 8 h on sent le bateau toucher fond, et nous nous trouvons complètement ensablés; il fallut trois heures d'efforts et de peine pour nous remettre à flot, et nous en étions déjà à prévoir le cas où nous ne pourrions pas recommencer à avancer sans un remorqueur; pourtant vers 11 h nous pouvons repartir.

Dans le courant de l'après-midi le bateau s'approche du rivage et s'arrête un instant; nous sommes sans doute près de quelque station de chemin de fer, car nous voyons quelques wagons à peu de distance, et il y a de l'animation sur la rive. On nous fait passer notre courrier: quelle joie d'avoir des lettres, des nouvelles des absents! et des journaux! on avait déjà trouvé un courrier à Assiout, mais il était plus ancien, tandis que celui-ci arrive directement d'Europe. Nous apprenons la fuite de don Carlos en Angleterre, et la fin de la guerre carliste; et que d'autres événements encore se sont accumulés pendant ces trois semaines, où nous avons vécu complètement étrangers au vaste monde, et tout renfermés dans notre petit monde flottant.

C'est demain que notre voyage doit se terminer, aussi veut-on marquer la dernière soirée par une petite fête: le dîner est servi avec plus de luxe qu'à l'ordinaire; de beaux nougats ornent la table portant un petit drapeau rouge, avec le croissant et l'étoile, et les mots «Cook's tours» et après le dîner, on illumine le bateau avec des feux de Bengale, et on fait partir tout un petit feu d'artifice.

14 mars

On veut regagner le temps perdu hier, et le bateau à vapeur se remet en marche à une heure et demie du matin. Ce départ matinal nous avaient réveillés, et nous tâchions de nous rendormir, M^{lle} Tetzner et moi, lorsque tout à coup, vers 5 h et demie, une secousse et un bruit inattendus, nous font presque sauter hors du lit: une roue venait de se briser en touchant le fond, et notre machine à vapeur continuait à fonctionner bruyamment, mais inutilement; nous craignons une explosion, mais enfin l'on se rend maître des rouages; nous voici encore arrêtés pour bien des heures, nous en prenons assez facilement notre parti, lorsque tout sentiment de danger a disparu. Décidément la navigation du Nil n'est pas facile, et plus il est bas, plus on court de dangers. Nous repartons entre 8 et 9 h, et sauf des arrêts occasionnels, qui sont devenus presque une habitude, nous continuons très heureusement notre route.

Les dernières heures du voyage sont les plus longues à passer : nous avons fait nos malles et nos paquets ; nous avons fait et refait l'inspection de notre cabine, pour être sûres que nous n'oublions rien ; nous avons pris congé des gens du bord ; on commence les adieux avec ses compagnons de voyage ; et l'œil se tend impatientement à l'horizon, pour voir si l'on n'aperçoit pas encore le but.

Enfin, voici les Pyramides à notre gauche ; à droite, voilà la citadelle, Le Caire, Kasr-el-Nil. Au moment où le bateau s'arrête c'est un sauve-qui-peut général ; nous sommes parmi les derniers, M^{lle} Tetzner et moi, et nous avons quelque peine à trouver une voiture. Enfin, nous pouvons nous en procurer une ; tout notre bagage y est chargé, et au bout d'une demi-heure nous nous retrouvons à l'hôtel Royal, où nous avons promis de revenir. Nous prenons possession de notre chambre, et quand nos affaires y sont un peu casées, nous reprenons notre voiture, qui nous attend, afin de profiter encore de ces bonnes heures de l'après-midi. Il nous semble presque nous retrouver chez nous en revoyant ces rues familière du Caire. Nous allons chercher nos lettres au Pavillon Cook, et puis nous nous faisons conduire au Musée de Boulac ; M^{lle} Tetzner a une lettre de recommandation pour le directeur, M. Vassali ; malheureusement par suite d'un malentendu, nous croyons qu'il a déjà quitté son bureau, et ce n'est que lorsque nous repartons après avoir parcouru le musée, qu'un des gardiens nous le montre, sortant à ce moment-là d'une salle voisine. Il nous accueille avec beaucoup de bonté, et nous engage à revenir si cela nous est possible.

Une visite à Miss Whately et à M^{me} Shakoore, sa fille adoptive qui nous a promis de nous mener visiter un intérieur du Caire ; puis une autre visite à M. et M^{me} Watson, le pasteur américain et sa femme, terminent notre journée.

Nous retrouvons à l'Hôtel Royal quelques-unes de nos connaissances du Nil et nous y rencontrons trois messieurs, partis de Suisse peu avant nous, et dont on m'avait parlé à Lausanne : MM. Tronchin, de Tavel et van Poll ; ils ont fait leur voyage sur le Nil en dahabieh, et par conséquent beaucoup plus lentement que nous.

15 mars

Une course intéressante que nous avons laissée pour notre retour au Caire, est celle à Héliopolis, l'ancienne On de la Bible ; une route comparativement bonne, et le long de laquelle nous dépassons des villas, des écoles, un observatoire et le palais d'Hussein-Pacha Toufik (prince héritier) avec ses plantations d'oliviers, d'orangers et de citronniers, est suivie d'une route plate et uniforme, qui, au bout d'une heure environ nous amène à Héliopolis. On dit que c'est là que Moïse a étudié ; et que le beau-frère de Joseph était prêtre

d'un des temples de cette ville (?); maintenant il n'en reste plus rien qu'un obélisque, haut de 60 et quelques pieds; il passe pour le plus vieux du monde, et porte le nom d'Osirtasen I le fondateur de la XII^e dynastie. Probablement qu'autrefois cet obélisque, et un autre qui lui faisait pendant, formaient l'entrée d'un temple, dont quelques élévations dans le terrain environnant peuvent montrer l'ancien emplacement.

En revenant d'Héliopolis nous allons voir un arbre plusieurs fois centenaire, figuier sauvage ou baobab, qu'on appelle l'arbre de la Vierge, la tradition racontant qu'elle s'est reposée à son ombre, lors de la fuite en Egypte. C'est un arbre vénérable, dont l'énorme tronc creux et dégradé, accuse un âge très respectable; il est situé dans le jardin d'un Copte, qui l'a entouré d'un grillage de bois, pour le préserver des déprédations des touristes.

Dans l'après-midi nous allons retrouver M^{me} Shakoor, pour la visite promise à une dame égyptienne; ce n'est pas un harem, comme nous nous y attendions, cette dame ayant le privilège d'être la seule femme de son mari; mais il paraît que tous les intérieurs sont les mêmes, ou à peu près, quand même un mari a plusieurs femmes, chacune ayant son appartement particulier.

Cette dame sort peu de chez elle, et jamais sans avoir le visage couvert; elle n'a jamais été vue sans voile par aucun des parents de son mari (frère, père ou cousin); l'ameublement est joli et simple; mais trop à l'européenne pour notre goût; une servante nous apporte au bout d'un moment des confitures et du café; nous faisons une longue visite, les visites courtes étant peu prisées; nous nous parlons au moyen de M^{me} Shakoor qui a la bonté de traduire des deux côtés. La dame égyptienne s'étonne beaucoup de voir deux demoiselles voyager seules; c'est tellement en-dehors de toutes ses idées qu'elle peut à peine le comprendre. Du reste le fait même que nous ne sommes que des demoiselles l'étonne aussi beaucoup.

16 mars

Avant le plaisir, les affaires: nous sommes tout à fait décidées à nous joindre à la caravane Cook pour le voyage de Palestine; et l'un de nos premiers soins, ce matin, est d'aller régler tous les détails de cette affaire, au Pavillon, c'est-à-dire au bureau de M. Cook. Nous l'y rencontrons lui-même; il est aussi aimable et obligeant que possible, et nous donne rendez-vous pour le lendemain matin à 8 h et demie à la gare. Nous passons le reste de la matinée à revoir la ville et à parcourir le bazar.

Nous avons arrangé pour l'après-midi une course au Vieux Caire et au nilomètre avec les dames Miller; mais lorsque nous allons les rejoindre à l'hôtel du Nil, nous les trouvons si fatiguées par leur ascension de la veille à la Grande Pyramide, qu'elles n'ont pas la force de se remettre en course

aujourd'hui. Nous les quittons après une petite visite, et comme M^{lle} Tetzner a envie de retourner au Musée de Boulac, où elle espère rencontrer M. Vassali, tandis qu'ayant déjà vu deux fois le musée, je préfère aller au nilomètre, nous nous séparons pour quelques heures, afin de faire nos courses projetées, chacune de son côté.

Nous sommes toutes deux à ânes, et accompagnées de nos âniers qui nous serviront de guides et de protecteurs. Mon ânier a été pendant quelque temps domestique en Angleterre; il sait assez bien l'anglais, ce qui me permet de m'en faire bien comprendre. Je traverse tout une partie du Caire que je n'ai pas encore vue; mais où je retrouve les mêmes rues tortueuses, irrégulièrement bâties; des maisons de chétive apparence, badigeonnées, ou décorées de grossières peintures; quelques palais, au fond d'une cour, dans les endroits où l'on s'y attendrait le moins. Nous passons aussi devant plusieurs mosquées, entre autres devant celle de Sitteh zeyneb, une des plus ornementées à l'extérieur; elle renferme le tombeau de la petite-fille du Prophète.

Nous sortons du Caire par une porte basse qu'on ferme tous les soirs, et nous longeons pendant un moment le mur de la ville; après une petite course dans le sable et la poussière, nous nous trouvons sous de beaux arbres, ombrageant quelques petites maisons basses, c'est l'entrée du Vieux Caire.

Nous avons en face de nous un vieil aqueduc haut et étroit, rompu et abandonné, mais qui fait très bien dans le paysage; à notre droite, un canal, sec en ce moment, sert de débouché au haut Nil; on me montre l'endroit où on le coupe tous les ans: cette cérémonie, très intéressante, a lieu au mois d'août; toutes les autorités viennent y assister; c'est un grand jour de fête dans toute la ville.

Le Vieux Caire est une jolie petite ville très ancienne; nous la traversons rapidement, et arrivons au bord du Nil, où nous devons prendre un petit bateau pour nous faire transporter sur l'île de Roda, où est situé le nilomètre. On nous ouvre une poterne, et nous nous trouvons dans un grand et beau jardin, bien soigné, au fond duquel est un palais qui tombe en ruines: toujours le travail de l'eau; un grand pavillon sert de salle à manger; et le vice-roi s'en sert encore occasionnellement, à l'époque du coupage du Canal. Le nilomètre est tout près de là: c'est une sorte de grand puits carré, au milieu duquel se trouve une colonne en pierre, et dans le fond des portes ogivales, par où l'eau entre; une rampe d'escalier descend jusqu'au fond du puits, et soit par la colonne, soit par les escaliers, on constate annuellement la hauteur atteinte par le Nil.

Nous rentrons en ville par les quartiers neufs; nous longeons une série de palais tous plus beaux et plus étendus les uns que les autres, mais dont la vue afflige quand on pense à la manière dont l'argent est souvent extorqué au peuple pour subvenir à ces coûteuses constructions; nous passons aussi près

de beaux jardins publics et de squares, dont l'aspect nous transporte en pleine Europe.

Je retrouve M^{lle} Tetzner très enchantée de sa course : elle a rencontré M. Vassali au Musée, il l'a parcouru avec elle, lui donnant toutes sortes d'explications intéressantes sur une quantité de choses. Dans la soirée il lui envoie deux petits paquets de souvenirs de l'ancienne Egypte, un pour elle-même, et l'autre pour M^{lle} Ebers, l'amie qui l'avait recommandée à M. Vassali ; et le lendemain matin il eut la bonté d'en faire remettre un troisième à mon adresse, attention dont je fus particulièrement heureuse et reconnaissante.

Notre dernière soirée se passa en préparatifs de départ, et après une nuit tout agitée par la prévision du voyage que nous allions entreprendre, nous vîmes poindre l'aurore du 17 Mars. Nous nous hâtâmes de finir nos malles ; prîmes vite notre déjeuner, et vers 8 h et demie, exactes au rendez-vous, nous rencontrâmes M. Cook et sa caravane à la gare, et nous nous mettions avec le plus grand plaisir sous sa protection.

17 mars [et 18 mars]

Tout était mouvement à la gare, et malgré de nombreux départs, celui de la caravane Cook amenait une agitation particulière : M. Cook y présidait en grande partie lui-même, et il ne fut satisfait que lorsqu'il vit chacun de ses voyageurs confortablement casé. Nous étions 20 à 25 ; on se chargea de nos malles et de nos paquets, dont nous abandonnâmes très volontiers le soin aux employés de M. Cook ; et nous montâmes dans le même wagon que lui et M^{me} Cook, qui ont la bonté de prendre un soin tout particulier de M^{lle} Tetzner et de moi.

Dans la caravane se trouvent plusieurs de nos connaissances du Nil : M. et Mrs. Chamberlain, Miss Preusser et son grand père ; et plusieurs des voyageurs qui étaient avec M. Cook, à la seconde cataracte : trois messieurs anglais (MM. Smith, Wells et Price) ; deux messieurs juifs, australiens, les MM. Levy, que nous avons un intérêt spécial à voir parmi nos compagnons de voyage, à cause de leur qualité de juifs ; et M. Teschmaker, que sa femme a rejoint au Caire pour le voyage de Palestine.

Nous remontons pendant environ deux heures le chemin que nous avons parcouru en arrivant au Caire depuis Alexandrie ; puis, à Benha, nous prenons la ligne de Zagazig et Ismaïlia. Nous voici dans le pays de Goscen : c'est bien le « meilleur du pays », comme Pharaon le disait à Joseph en le lui donnant pour son père et ses frères (Gen. XLVII 6). L'eau y est abondante ; tout y est vert et fertile ; les champs sont couverts de moissons épaisses ; les palmiers n'y sont plus seuls, mais entremêlés d'autres arbres. Tantôt il semble qu'on traverse un riche pâturage de l'Angleterre, tantôt une belle plaine du midi de la France.

A midi nous arrivons à Zagazig : on croit rêver en entrant dans une grande salle où un déjeuner fort passable attend les voyageurs. Est-ce bien l'Égypte ? on se croirait transporté en pleine Europe, si l'on ne se voyait entouré d'Arabes, dans leurs costumes pittoresques, qui tous veulent nous rendre quelque service, et nous offrent des oranges, des fleurs, ou de l'eau.

Quand l'heure du départ arrive, contretemps imprévu : la locomotive a quelque chose de cassé, et comme Zagazig n'en a point de rechange en ce moment, force nous est d'y attendre trois heures ou trois heures et demie pendant que l'on va s'en procurer une ailleurs. On a tout le temps d'examiner les voyageurs, et nous reconnaissons dans le nombre la famille écossaise avec laquelle nous avons fait le voyage de Marseille à Naples ; et quelques autres étrangers rencontrés au Caire.

Nous repartons enfin ; à la fertilité de Goscen succède la monotonie du désert. Vers le coucher du soleil nous apercevons de loin les montagnes d'Arabie, et l'on nous indique la direction probable, suivie par les Israélites, pour le passage de la Mer Rouge ; c'est ici même que Pharaon les poursuivait avec ses chariots et ses gens de cheval. Un peu plus loin nous passons près de l'emplacement de l'ancienne Ramsès, dont il ne reste absolument rien ; c'est là que les Israélites se sont rassemblés, et de là qu'ils partirent (Ex. XII 37). Tout revit devant nos yeux, et nous ne nous lassons pas de regarder.

Le jour baisse quand nous arrivons à Ismaïlia ; nous traversons rapidement la ville, tout en admirant les jolies villas, et les beaux quais, et nous nous embarquons sur une espèce de petit vapeur, mise à la disposition de la société Cook. Nous avions espéré parcourir de jour le Canal, mais à cause du retard de notre train, il fait déjà nuit noire avant que nous ne soyons prêts à partir ; nous ne le voyons donc qu'à la clarté des étoiles, pas même de la lune ; nous sommes encaissés dans des murs de sable, et l'on nous assure que nous n'aurions rien vu de plus, depuis notre petit bateau, quand même nous aurions fait le trajet de jour.

Le Canal s'étend presque en droite ligne, sauf la courbe qui traverse les Lacs Salés, depuis Suez jusqu'à Port-Saïd ; il a une longueur d'environ 160 kilomètres ; on y a employé jusqu'à 25 000 ouvriers à la fois, et il a coûté environ 425 millions [en francs]. Les économies de temps et d'argent réalisés par la France et l'Angleterre, grâce à ce percement, sont plus que proportionnées à ces vastes travaux et à ces grandes dépenses. La route des Indes en est raccourcie de moitié. Le Canal est assez large et assez profond pour donner passage aux plus grands vaisseaux. M. de Lesseps réside le plus souvent à Ismaïlia, où il possède une jolie villa. Il était venu à la gare, à ce que l'on nous dit, pour saluer M. Cook ; le retard de notre train nous a privé du plaisir de le rencontrer.

Nous arrivons à Port-Saïd à 2 h du matin, après un trajet d'environ six

heures. Malgré l'heure tardive on nous attendait à l'hôtel du Louvre, où, à défaut de bon souper, nous trouvons au moins bon gîte et bon accueil.

Après quelques heures de bon sommeil, nous allons visiter la ville : c'est une jolie petite ville toute neuve, qui, au moment de la construction du Canal, semblait devoir prendre une grande extension ; mais la suite n'a pas répondu au début : le mouvement s'est ralenti ; il n'y a ni industrie, ni commerce. Port-Saïd est la porte du Canal, mais on ne s'y arrête pas, on ne fait qu'y passer. Les rues en sont larges et droites ; les maisons légèrement construites, mais avec goût ; elle possède église, mosquée, écoles, quelques jolis magasins ; au moins deux bons hôtels ; le port est grand et commode et possède un magnifique phare. On parle français à Port-Saïd. La ville est très animée aujourd'hui, à cause de tous les voyageurs qui doivent prendre comme nous le Lloyd autrichien.

Nous nous embarquons vers 5 h pour Jaffa, à bord du Cérès, qui arrive d'Alexandrie ; c'est un grand et bon bateau, très plein : une centaine de voyageurs, et autant de pèlerins. Ces derniers font le passage à bon marché, mais à de rudes conditions : ils font leur propre cuisine et couchent sur le pont, presque entassés les uns sur les autres. Nous avons un temps magnifique.

[19 mars]

L'arrivée à Jaffa est quelquefois très difficile ; l'entrée du port est semée de rochers très dangereux en temps d'orage, et qui rendent la circulation, même des petites barques, presque impossible : quant aux plus grands bateaux, il n'en est pas même question.

Quand le temps est mauvais, les navires sont donc obligés d'attendre au large, que le débarquement devienne possible ; si ce mauvais temps persiste, il faut aller débarquer à Haïfa ou à Beyrouth.

Heureusement nous n'avons rien à craindre, et notre débarquement, comme tout notre voyage, s'opère dans les meilleures conditions.

Dès le lever du soleil [19 mars] nous sommes sur pied ; nous voulons voir de bien loin cette terre de Palestine, dont il nous tarde tant de fouler le sol. Le temps est radieux ; le soleil dore la mer, et la côte que nous apercevons toujours plus distincte ; les montagnes s'accroissent : ce sont les montagnes de Juda et de Benjamin, celles qui entourent Jérusalem ! plus près, c'est Jaffa avec ses maisons blanches, sans toit, s'étageant jusqu'à la mer.

Une nuée de petits bateaux entourent bientôt le Cérès : ce ne sont que cris et vociférations ; pendant un moment on ne sait plus où l'on est, on oublie un instant la Terre Sainte, pour se souvenir seulement qu'on est dans un port de l'Orient.

Nous laissons le premier flot des voyageurs s'écouler ; les pèlerins descendent aussi, et enfin toute la société Cook se réunit dans deux bateaux. La

mer est calme comme un lac, et bleue comme le ciel qu'elle reflète. Nos petits bateaux circulent facilement entre les rochers; à quelques mètres du rivage, il n'y a plus assez d'eau pour que notre petit bateau nous mène jusqu'à terre; des Arabes viennent nous prendre les uns après les autres, et nous déposent sur la grève. Nous voici en Palestine, sur ce sol sacré; nos cœurs en débordent de reconnaissance; désormais chaque pas va devenir pour nous d'un immense et vivant intérêt.

Nous traversons les rues étroite et tortueuses, croisant ou dépassant toute une population affairée; des hommes à l'air vifs et actifs; des femmes, à la physionomie intelligente; ces dernières sont moins voilées ici qu'en Egypte.

Jaffa exporte peu de produits de l'intérieur; il y en a si peu à exporter; mais ses propres oranges sont un objet de commerce suffisant, et le port est encombré de caisses et de paniers de ces fruits, qu'on va charger sur notre bâtiment.

Nous arrivons à l'Hôtel des Douze Tribus, et là, dans le jardin de l'hôtel, nous voyons un camp dressé, c'est le nôtre: une douzaine de tentes, dont l'une beaucoup plus grande que les autres, doit nous servir de salle à manger et de salon; une autre est la cuisine, et les autres, nos chambres, où l'on est à deux ou à trois. Les tentes sont recouvertes de toile imperméable blanche; elles sont assez élevées pour pouvoir s'y tenir debout dès l'entrée; le toit est supporté par un poteau central, et par des cordes qui s'attachent en terre à des piquets, formant des enchevêtrements dont il est parfois difficile de se sortir; la porte est un pan de la paroi, mobile; la serrure, quelques boutons. L'intérieur en est assez joli: elles sont doublées de toile foncée, ornées d'arabesques bleues, rouges et jaunes; le mobilier est simple, mais suffisant; des tapis à terre, des lits en fer, avec une literie complète; une table de toilette, avec cuvettes et pots à eau en étain. Nos tentes sont numérotées, et chacun de nous est bientôt mis en possession de son domicile. Lorsqu'on nous appelle pour le déjeuner, nous trouvons la salle à manger très bien arrangée; la longue table couverte d'une nappe blanche et d'un copieux déjeuner; les deux poteaux qui soutiennent le toit sont reliés par une guirlande de branches d'orangers, vers laquelle nous n'avons qu'à étendre la main pour cueillir notre dessert.

On dresse le programme de la journée: nous irons tirer au sort nos chevaux, choisir nos selles; vers 1 h nous irons visiter la ville, et, après le lunch, ceux qui le désirent vont assister à un service religieux à l'école de Miss Arnott, présidé par un des pasteurs de notre caravane, M. Essery.

Jaffa est l'ancienne Japho de la Bible: c'était une des limites de la tribu de Dan (Jos. XIX 46). C'était le principal, presque le seul port des Israélites: il entraînait dans les vues de Dieu qui voulait se faire d'Israël une nation sainte, un peuple à part, de l'isoler des autres nations. C'est à Japho, qu'Hiram roi de

Tyr faisait conduire par mer tout le bois de cèdre nécessaire à la construction du temple (2 Chr. II 16); ce qui fut renouvelé à la construction du second temple (Esdr. III 7). Environ deux cent cinquante ans avant la captivité, Jonas voulant s'enfuir de devant la face de l'Éternel et se soustraire à son ordre, s'était embarqué à Japho, avec l'intention de se rendre à Tarsis.

Joppe devait encore avoir son histoire sous la nouvelle alliance: Pierre y avait été appelé, de Lydde, où il séjournait, à l'occasion de la mort de Dorcas, et après l'avoir ressuscitée, il y prolongeait son séjour, chez Simon le corroyeur (Actes IX 36), qui avait sa maison près de la mer, lorsque Dieu lui révéla dans une vision que l'Évangile devait aussi être annoncé aux Gentils.

La ville n'offre pas grand'chose à voir; le principal souvenir est précisément cette maison de Simon le corroyeur; elle est située à l'extrémité sud de la ville; une partie de la maison a été transformée en chapelle; de la terrasse on a une vue splendide sur la mer.

A 4 h nous allons à l'école de Miss Arnott: l'auditoire n'est pas nombreux, le pasteur donne toute l'actualité possible à son discours en nous parlant de Pierre et de Corneille.

Il y a une quinzaine d'années que Miss Arnott vint en Palestine pour un simple voyage: elle fut frappée de l'ignorance et de l'abandon dans lesquels les femmes et les petites filles étaient laissées, et elle se sentit pressée de fonder, avec ses propres ressources, une petite école pour travailler à leur instruction. Cette école prit de l'extension: ne pouvant plus suffire seule à toutes les dépenses, elle y intéressa des amis en Angleterre; elle a maintenant une maison vaste et commode; avec chapelle, salles d'étude, beaux dortoirs, chambre à lessive et jardin; la maison est à peine achevée et plusieurs pièces pourront encore être transformées en dortoirs, lorsque de nouveaux dons viendront en procurer les moyens; Miss Arnott a pour le moment 25 élèves, environ; Arabes pour la plupart.

Après le service nous montons sur la terrasse, et dominons tout le pays environnant: nous avons à l'Orient les montagnes de Juda et de Moab; à l'Occident, la mer; à nos pieds, la ville de Jaffa, entourée de ses jardins d'orangers et de citronniers.

20 mars

Une première nuit sous la tente est une petite épreuve, on se sent peu garanti par la simple toile qui vous sert d'abri; on entend les chevaux qui piaffent ou hennissent dans notre voisinage; les muletiers qui dorment ou causent tout en gardant leurs mules et le camp; quelquefois l'on entend gémir des chacals, mais c'est rare, et nous n'en avons guère entendu qu'une seule fois pendant tout notre voyage.

On nous a prévenus que nous serions réveillés de bonne heure, et en effet une diane originale nous appelle à l'aurore ; ce sont des plats d'étains qu'on frappe l'un contre l'autre ; une cloche ; un cor de chasse, et autres instruments du même genre, auxquels on joint le chant du coq, l'aboïement du chien, ou le cri d'autres animaux.

A peine sommes-nous prêts, qu'on commence à faire tomber nos tentes ; on emporte nos malles et nos sacs, et nous n'avons plus à nous occuper de rien jusqu'au soir, où nous retrouvons toutes nos affaires, placées dans notre même tente, transportée plus loin.

Après le déjeuner nous montons à cheval, et laissons les domestiques et les muletiers finir de tout plier et de tout emballer. Le bagage part de son côté, se rendant par le chemin le plus direct à l'endroit désigné pour notre campement du soir, tandis que nous-mêmes nous nous y rendons non par le plus court chemin, mais par le plus intéressant.

Le départ est naturellement beaucoup plus lent le premier jour : M. Cook a plusieurs choses à voir, diverses directions à donner, et plusieurs personnes ont de petites réclamations à faire. Enfin chacun est prêt. Nous sommes conduits par un agent de M. Cook, M. Floyd, qui réside à Jaffa et conduit tous les hivers une ou plusieurs caravanes ; il est obligeant, et est tout disposé à aider, ou à renseigner tous ceux qui s'adressent à lui ; il connaît parfaitement le pays, et sait toujours nous indiquer dans la Bible, les passages ayant trait aux sites que nous traversons.

Nous sortons de la ville, et longeons les jardins d'orangers et de citronniers que nous avons déjà admirés de loin, et, après avoir passé la jolie fontaine mauresque d'Abou-Nabout, qu'on nous dit être près de l'emplacement de la maison où Pierre a ressuscité Dorcas, nous entrons dans la plaine de Saron. Cette vaste plaine, qui s'étend jusqu'au Carmel, est couverte d'une terre fertile, mais tout encombrée de pierres ; l'Arabe a trop peu de besoins, et est trop peu encouragé dans son travail, pour cultiver ce qui ne lui est pas absolument nécessaire pour sa subsistance. La plaine est traversée par une route que nous trouvons très mauvaise, parce que nous ne connaissons pas encore les routes de Palestine ; nous l'apprécierons en souvenir quand nous aurons dépassé Jérusalem, et que nous ne trouvons plus que des sentiers à peine tracés dans les pierres, les rochers, ou les lits des torrents desséchés.

La plaine est assez entrecoupée d'arbres : oliviers, figuiers, palmiers et lauriers ; les fleurs y sont nombreuses. La fleur de Saron (comme dit la version allemande ; et non la rose, comme le portent les versions françaises et anglaises) y croît en abondance ; nous n'en voyons que la plante ; assez semblable à celle du lys ; la fleur ne viendra que dans quelques semaines ; elle est jaune, à ce qu'on nous dit. (Cette fleur serait-elle celle que les croisés prirent dans

leurs armes, et qui depuis lors a figuré dans les armes de France?) Les petites anémones rouges, de jolies ombellifères à fleurs blanches, des iris nains; les cyclamens, le lupin, les boutons d'or, croissent partout; on comprend presque pour la première fois, la signification de l'expression «émaillé de fleurs», et l'on est tenté, presque à chacune, de se demander si c'est celle à laquelle Jésus-Christ a voulu comparer la magnificence de Salomon. Nous voudrions faire d'abondantes moissons de ces fleurs, mais il faut nous borner, et nous contenter d'admirer de loin.

Le pays plat que nous traversons s'étend sans élévation importante, à travers la Samarie jusqu'au Carmel; au midi se trouve le pays des Philistins; en face de nous les montagnes de Juda et de Benjamin, «celles où montent les tribus» (Ps. CXXII 4). Cette plaine a été illustrée par les exploits de Samson: c'est ici qu'il attacha des flambeaux aux queues de trois cents renards, et les lança dans les blés des Philistins (Juges XV 4, 5). Nous laissons à notre gauche le village de Beit Dedjan, corruption de Beth Dagon (c.à.d. maison de Dagon) un des nombreux villages consacrés à ce dieu, dont l'idole se trouvait à Asçdod.

Nous approchons de Ramleh, jolie petite ville, qu'on dit être Arimathée, la patrie de Joseph. Comme la ville ne présente rien de très remarquable, nous la laissons de côté, et nous allons nous établir pour notre lunch, ou second déjeuner, au milieu des ruines d'un ancien couvent, des pans de mur à ouvertures ogivales forment une sorte de cour, fermée de trois cotés; au milieu de la cour un escalier à fleur de terre conduit dans de grandes voûtes souterraines, qui renferment certaines reliques mahométanes. Au fond de la cour, une jolie tour carrée ou minaret, offre un des plus beaux points de vue du pays; un escalier irrégulier et dégradé nous amène au premier replat de cette tour.

A l'ouest, nous avons la Méditerranée, Jaffa, et la plaine que nous venons de traverser; plus près de nous, vers l'est, Lydde, où Pierre guérit Enée, et où les disciples l'envoyèrent chercher à cause de la mort de Dorcas; Guimzoh, que les Philistins prirent aux enfants de Judah, sous le règne d'Achaz (2 Chro. XXVIII 18); Guézer, une des villes possédées par les Cananéens jusqu'au temps de Salomon, et que Pharaon, roi d'Egypte, prit et donna pour dot à sa fille, femme de Salomon (1 Rois IX 16, 17). Il y a quelques années, des fouilles faites près de là, par M. de Bergheim, de Jérusalem, ont amené la découverte de pierres, dont les inscriptions lui ont fait penser que l'emplacement de ces fouilles était celui même de l'ancienne Guézer, dont le roi avait été tué du temps de Josué (Jos. X 33) Un peu plus loin, on nous montre Latrôn, village encore mal noté dans le pays, et dont la tradition fait le lieu de naissance du malfaiteur repentant sur la croix. Du côté du midi, Gath, la patrie de Goliath (1 Sam. XVII 29), et de la race des géants (Jos. XI 22, etc.) Asçdod, dans le

pays des Philistins; et, dans un lointain où l'œil ne distingue plus rien, Gaza et Ascalon.

Vers 2 h nous reprenons nos montures: la route près de Ramleh est bordée de hauts et épais cactus-figues, dont les fruits sont une ressource en temps de grande chaleur; pour le moment ils sont en fleurs.

Nous ne tardons pas à entrer dans la large vallée d'Ajalon: c'est ici que la lune s'arrêta à la prière de Josué, tandis que le soleil s'arrêtait sur Gabaon, pendant que l'Eternel livrait les Amorhéens entre les mains des enfants d'Israël (Jos. X 12) Cette même plaine fut témoin des victoires de Judas Macchabée sur l'armée syrienne, et d'une défaite de l'armée romaine par les Juifs. Tout est calme maintenant dans la vue qui nous entoure: nous rencontrons de temps à autre quelque paisible habitant du pays, conduisant un âne ou un chameau, et notre caravane traverse presque seule la vallée. Un reste de voie romaine, la grand'route de Césarée à Jérusalem, nous offre de temps en temps un chemin un peu meilleur.

Entre 5 et 6 nous arrivons à Beri-Hub; notre camp y est dressé dans des champs au bord de la route; ces champs s'étendent en pente jusqu'à un petit ravin, dont les bords sont tapissés de fleurs sauvages. De l'autre côté de la route se trouve une petite colline, que nous gravissons avant la nuit; un petit bâtiment fermé et abandonné la domine: c'est probablement une de ces maisons de gardes, établies de distance en distance par le gouvernement pour la sécurité du pays et des voyageurs. La sécurité n'y gagne pas grand'chose, si elles ne sont pas plus habitées que celle-ci.

21 mars

La pensée qui nous saisit ce matin c'est qu'aujourd'hui même, dans quelques heures, nous allons voir Jérusalem! Nous pouvons à peine le croire. Le temps est splendide; notre première journée de marche ne nous a pas trop fatigués, et nous voici prêts à reprendre nos chevaux avec un entrain tout nouveau. Nous partons de bonne heure; nous ne sommes plus dans la large vallée d'Ajalon, mais dans [sic] une route pierreuse et montante, traversant les défilés du Bab-el-Wady; toute trace de végétation disparaît bientôt, et pendant plusieurs kilomètres, nous ne montons plus que parmi les pierres. Du sommet de la montagne la vue est très belle: nous nous retournons pour contempler une dernière fois la bleue Méditerranée, et le pays de Dan qui s'étend à nos pieds.

Nous descendons par l'autre versant de la montagne dans le pays de Judah. Nous passons bientôt à Kirjath-Jèarim, la ville frontière entre Judah et Benjamin (Jos. XVIII 14), et le point de jonction entre ces deux tribus et celles de Dan et d'Ephraïm; c'est là qu'habitaient une partie des Cananéens

qui obtinrent l'alliance de Josué, en usant de finesse et en prétendant venir d'un pays fort éloigné. C'est là encore que l'arche de l'alliance séjourna une vingtaine d'années, après qu'elle eût été renvoyée d'Asçdod par les Philistins. Le nom actuel de Kirjath-Jéarim est Kuriet-el-Enab, (le village des raisins); c'est la patrie d'Abu-Gôsch le célèbre brigand qui y vivait, il y a une soixantaine d'années, en pillard du Moyen Age, et avec lequel le gouvernement dut entrer en composition, faute de pouvoir lutter avec lui.

Non loin de là, sur un autre coteau à notre droite, est le village de Aïn-Karim, ou St-Jean, la petite ville des montagnes de Juda, où demeurait Elisabeth, et où Marie alla la voir. Le village renferme une belle église et un couvent de Franciscains.

Nous descendons, plus loin, un chemin rapide, et nous nous trouvons en présence de quelques ruines grisâtres, entourées de quelques mesures plus modernes, appliquées à la pente d'une colline: c'est Emmaüs; et nous aimons à nous dire que nous sommes maintenant, pour la première fois d'une manière certaine, sur un chemin parcouru par Jésus-Christ lui-même.

Sur une hauteur, en arrière, on nous montre l'ancien emplacement de Mitspah, qui conserve dans son nom actuel, Neby-Samwil, le souvenir de son passé; cette colline est dans la tribu de Benjamin (Jos. XVIII 26); c'est là que les tribus d'Israël s'assemblèrent à diverses reprises devant l'Eternel dans des occasions solennelles, (Juges XX 1-3; 1 Sam VII 5-16). Ce fut là que Saül fut élu roi (1 Sam. X 17-25). Les montagnes qui dominant Mitspah, sont celles de Gibbah, la patrie de Saül (1 Sam. X 26) et c'est là qu'il continua à demeurer quoique roi (1 Sam. XXVI 1).

En approchant de Jérusalem nous laissons à gauche le couvent de la Croix, couvent grec, bâti sur l'endroit où a crû l'arbre dont on a fait la croix, tradition que nous prenons pour ce qu'elle vaut, et dans la même direction se trouve l'étang supérieur le haut étang, près du champ du foulon: c'est là que Sanchérib, roi des Assyriens avait envoyé ses émissaires pour insulter le roi de Juda, Ezékias, (2 Rois XVIII 17).

A mesure que nous nous rapprochons de la ville, nous nous pressons autour de notre guide pour avoir des renseignements sur tout ce qui nous entoure; des grands bâtiments neufs, en dehors des murs, nous cachent presque entièrement la ville de ce côté; ces bâtiments appartiennent presque tous à la Russie, qui semble prendre de plus en plus de prépondérance dans le pays: église, école, hôpital s'étendent fastueusement, dominant la route, du côté de la porte de Jaffa.

M. Cook a acheté un terrain dans le voisinage de cette même porte, à quelques minutes de la ville, et il s'y est fait construire une maison, en grande partie en vue de ses voyageurs: l'année dernière, à pareille époque, ils y ont

été retenus quelques jours à cause de la neige, tombée dans le pays et qui ne leur permettait pas de poursuivre immédiatement leur voyage, tandis que, pour nous, nous jouissons d'une chaleur plutôt trop forte. Notre lunch nous est servi dans la maison de M. Cook, et après quelques instants de repos, peu d'entre nous résistent au désir d'aller jusqu'à la ville, pour jeter au moins un premier coup d'œil sur Jérusalem! Nous entrons par la porte de Jaffa, encombrée d'hommes, d'ânes, de chameaux; elle est grande ouverte en ce moment, mais lorsqu'on la ferme, le soir, un petit portillon pratique dans la grande porte, ne permet plus qu'aux piétons de passer: c'est le trou de l'aiguille, par lequel il serait impossible à un chameau d'entrer ou de sortir. Après la porte, une place, dominée par la Citadelle, la tour de David; vis-à-vis est située la maison de M. Gobat, l'évêque anglican, et tout près, l'Hôtel de la Méditerranée, où M. Cook descend et où il va rester aujourd'hui; lui et M^{me} Cook viendront demain nous rejoindre à Bethléhem, mais ils ne comptent pas prolonger davantage leur voyage. Nous montons sur la terrasse de l'hôtel, pour avoir une vue générale sur la ville: on nous nomme les différents points que nous dominons, mais pour le moment les détails se perdent dans l'ensemble, et il ne nous reste de ce premier coup d'œil sur la ville, que le sentiment d'une joie profonde, à la pensée que nous contemplons Jérusalem, que c'est bien la sainte ville qui s'étend là, sous nos pieds, à nos yeux.

Comme M. et M^{me} Gobat sont d'anciens amis de ma famille, et que j'ai moi-même eu plusieurs fois le plaisir de les voir en Suisse, et ailleurs, je ne puis pas me trouver aussi près d'eux sans éprouver le vif désir d'aller les saluer. Ils m'accueillent de la manière la plus aimable, et M^{me} Gobat a la bonté de m'engager à aller loger chez eux à mon retour à Jérusalem; j'accepte avec beaucoup de reconnaissance. Je rencontre chez M. Gobat trois professeurs ou pasteurs de Bâle, faisant aussi le voyage de Palestine; j'avais entendu parler, en Suisse, de leur départ, lorsque notre propre voyage n'était pas encore décidé: ce sont MM. Stähelin, von Orelly et Kautzsch.

Vers 3 h nous nous remettons en marche, et nous prenons la route de Bethléhem; vis-à-vis de nous, et assez près de la ville, est la Colline du Mauvais Conseil, sur laquelle une maison en ruines, dite de Caïphe, est celle où les scribes et les pharisiens auraient tenu conseil pour faire mourir Jésus. La route de Bethléhem est un petit chemin étroit et pierreux; c'est par ici, sans nul doute, que les Mages ont passé, lorsqu'ils cherchaient le roi des Juifs qui venait de naître. Renvoyés de Jérusalem à Bethléhem par les Scribes et Hérode, ils passent sur ce chemin, près d'un puits que l'on nous montre à mi-chemin, et ils ont la joie d'y voir la réflexion de la même étoile qu'ils ont vue en Orient, et qui se met à marcher devant eux jusqu'à ce qu'elle vint et s'arrêta sur le lieu où était le petit enfant (Matt II 9, 10). Cette tradition a fait

donner à ce puits le nom du puits des Mages.

Un peu plus loin une autre tradition donne à une grande pierre, légèrement creusée, située au bord du chemin, le nom de pierre d'Elie; c'est là qu'Elie se serait couché, lorsque, fuyant la reine Jézabel, il s'en allait au désert (1 Rois XIX 4); au fond de la vallée un couvent grec, appelé couvent d'Elie, consacre aussi ce souvenir.

Nous venons de traverser la vallée des Réphaïm ou des géants, témoins des victoires de David sur les Philistins (2 Sam. V 18-25), et nous arrivons bientôt à la tombe de Rachel. Cette tombe est surmontée d'un bâtiment semblable à une petite mosquée; le bâtiment est moderne, mais l'authenticité du sépulcre ne peut être contestée: c'est un des rares monuments sur lesquels il ne peut y avoir aucun doute, et juifs, chrétiens et musulmans s'accordent à le vénérer (Gen. XXXV 19.20). Nous ne voyons que l'extérieur de la tombe: l'intérieur en est habituellement fermé, et n'est ouvert qu'à certains jours, ou grâce à des permissions particulières. Un des messieurs juifs qui font le voyage avec nous, M. Ben Levy y retourna quelques jours après, et prit les mesures nécessaires pour qu'une lampe brûlât pendant un an de sa part, dans cette tombe.

A notre droite, sur une colline est le village de Tseltsah, où Saül devait rencontrer des hommes qui lui donneraient des nouvelles de ses ânesses, un des signes qui lui avaient été indiqués par Samuel comme confirmation de l'élection que le prophète venait de lui annoncer (1 Sam. X 1, 2). Nous avançons encore un peu, et Bethléhem est en face de nous, couronnant une montagne, couverte d'oliviers et de buissons; mais nous en sommes encore loin, et notre but d'aujourd'hui, ce sont les étangs de Salomon; nous admirons la jolie petite ville dans le lointain, et en nous retournant nous apercevons encore, loin en arrière, Jérusalem et ses montagnes. Nous suivons un joli chemin dans la verdure et les fleurs: le soleil couchant rehausse encore l'éclat de tout ce qui nous entoure. Un khân presque abandonné, semblable à un vieux château crénelé est dans le voisinage immédiat de notre camp; une poignée d'Arabes y montent, en quelque sorte, la garde; on dit cette partie du pays fort peu sûre, et nous avons pris une garde de quelques Bédouins pour nous prémunir contre toute attaque; cette précaution est absolument nécessaire; pour l'avoir négligée des voyageurs ont été volés et pillés à diverses reprises en cet endroit.

Les étangs, ou réservoirs, sont tout près de notre camp, et quelques-uns d'entre nous s'y rendent encore avant la nuit: ils sont au nombre de trois, et bâtis de telle sorte que le fond de chacun est plus élevé que le bord supérieur du suivant: le premier, ou le plus élevé, a 380 pieds de long sur 230 env. de large; le second a 423 pieds de long sur 230 env. de large; le troisième est le plus long (580 pieds) et le mieux conservé des trois; l'eau de ce dernier est

plus abondante, et plus limpide; il est entouré d'une belle et forte maçonnerie de pierres blanches, admirablement bien conservée. Ces étangs sont attribués à Salomon (Ec. [Ecclésiaste] II 6); il les avait fait construire pour arroser d'eau à Jérusalem; elle y arrivait par des conduits, maintenant détruits: les étangs sont alimentés par une source vive (Cant IV 12), qui amène l'eau dans une chambre voûtée, d'où elle s'écoule ensuite dans une sorte de puits, situé tout près de notre camp; elle entre de là dans les bassins; ces bassins ont peu d'écoulement, tandis que le puits continue à être d'une grande utilité pour le pays. Les fleurs croissent en abondance autour des étangs, et nous y faisons d'amples moissons, en particulier de cyclamens.

22 mars

Le point du jour est le signal de notre réveil, et bientôt nous nous retrouvons chevauchant le long des étangs de Salomon, et nous remettant en chemin pour Bethléhem. Quelques collines sont bientôt gravies, et depuis leur sommet nous dominons, au fond de la vallée, une étroite bande de terrain bien cultivé, qu'on dit être les jardins de Salomon (Ecc. II 5). Ces jardins sont remplis de toutes sortes d'arbres fruitiers; les pêchers, en fleurs en ce moment y produisent un effet charmant; ils ont dû être plus beaux, plus riches encore du temps du grand roi, lorsque l'argent n'était pas plus estimé que les pierres; et les cèdres, que les figuiers sauvages qui sont par la plaine (1 Rois X 27), et malgré tout cela le roi trouvait que toutes ces richesses n'étaient que vanité!

Tout en suivant une route passablement étroite, ayant la colline qui s'élève ou s'élargit à notre gauche, et la vallée que nous surplombons à droite, nous dépassons le village d'Etam, accolé comme une aire aux flancs de la montagne; c'est là qu'était Samson, après une grande défaite des Philistins, lorsque trois mille hommes de Juda descendirent pour se saisir de lui, le lier, et le livrer, aux Philistins; mais il rompit ses liens, et trouvant une mâchoire d'âne, il fit un nouveau massacre des ennemis d'Israël (Juges XV 8-15). De l'autre côté de la vallée le terrain remonte d'une manière aussi rapide que de celui-ci, et de hautes montagnes apparaissent derrière les collines; au sommet de l'une d'elles on nous montre Tekoa, la patrie du prophète Amos, le berger de Tekoa (Amos I 1). Cette petite ville fut, de même qu'Etam l'une des forteresses de Juda (2 Chro. XI, 5, 6; Jér VI 1); elle eut sa glorieuse page dans l'histoire de Juda, lorsque les Moabites et les Hammonites, s'étant élevés contre le roi Josaphat, il rechercha l'Eternel de tout son cœur, et les fils d'Asaph lui annoncèrent qu'il serait délivré de la main de ses ennemis; ils sortirent par le désert de Tekoah, et sûr d'avance de la délivrance, Josaphat fit entonner des chants de triomphe, qui, dès qu'ils commencèrent, furent comme le signal de la défaite des ennemis. (2 Chro. XX 1-25). C'est à l'occident de cette montagne

que se trouve la caverne d'Adullam, dans laquelle David se cacha lorsqu'il s'enfuyait de devant Saül (1 Sam. XXII 1). Une autre fois, combattant contre les Philistins, il se retrouva dans cette même caverne, avec quelques-uns de ses vaillants capitaines, « et la garnison des Philistins était à Bethléhem. Et David fit ce souhait et dit: Qui est-ce qui me ferait boire de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem? Alors ces trois vaillants hommes passèrent au-travers du camp des Philistins et puisèrent de l'eau du puits qui était à la porte de Bethléhem, et l'ayant apportée, la présentèrent à David qui n'en voulut point boire, mais qui la répandit en la présence de l'Eternel. Car il dit: Dieu me garde de faire une telle chose. Boirais-je le sang de ces hommes qui ont fait ce voyage au péril de leur vie? Et il n'en voulut point boire » (2 Sam. XXIII 14-17).

Aux environs de Bethléhem, nous remarquons de nombreuses sources d'eau; elles remplissent de petits réservoirs, et le surplus s'échappe en clairs ruisseaux. Quelques femmes sont alentour, faisant leur provision d'eau; leur voile blanc, qui ne cache pas la figure, est soutenu par une sorte de bonnet haut et raide: elles ont, pour la plupart, un beau type, et un air noble et digne. Les chrétiens sont nombreux à Bethléhem, catholiques, grecs ou arméniens; les protestants y ont aussi leur œuvre, dirigée par M. Müller: l'école protestante y est assez nombreuse.

Ce n'est pas une route, c'est à peine un sentier, qui nous amène à la porte de la ville: nous avons un assez grand contour à faire pour diminuer la raideur de la montée, et pourtant nous avons quelques bons coups de collier à donner pour franchir certains pas difficiles, sur des pierres roulantes, ou des rochers glissants; dans un de ces passages périlleux, par ma faute, ou par celle de mon cheval, nous tombons l'un et l'autre, mais heureusement sans qu'il en résulte de mal pour lui ou pour moi.

Comme dans toutes les villes de l'Orient, les rues de Bethléhem sont étroites, passablement tortueuses et très mal pavées; cependant, les maisons étant généralement blanches et propres, l'aspect de la ville est agréable; nous la traversons rapidement pour nous rendre à l'église de la Nativité, entourée de ses trois couvents, latin, grec et arménien. Cette église a été bâtie par ordre de l'impératrice Hélène, en 327, et est par conséquent le plus ancien monument d'architecture chrétienne; La grotte de la nativité, qui est au centre de cette église, a été honorée comme un lieu saint, dès le deuxième siècle de notre ère, et pour qu'il en fût ainsi, il fallait que la tradition eût, dès l'origine, désigné cet endroit comme étant celui de la naissance de Jésus-Christ. C'est avec un si profond sentiment de la probabilité de la tradition que nous visitons ces lieux sacrés, que tout y prend à nos yeux la valeur d'une conviction. Les lieux saints appartiennent aux trois communautés: chacune a sa chapelle

particulière, et toutes se rencontrent à titre égal dans ces grottes sacrées, où la paix devrait toujours régner, mais que les querelles de partis, ou des jalousies, ont trop souvent ensanglantées.

Nous nous adressons au couvent latin ; les quelques moines que nous voyons nous reçoivent avec cordialité et bienveillance, et au bout de quelques moments, ils nous conduisent à l'église : les chapelles sont bientôt traversées : ce qui a de l'intérêt pour nous, ce sont les lieux saints eux-mêmes : quelques marches d'escalier nous amènent à une chambre presque souterraine, taillée dans le roc, et qui se prolonge en un long couloir dans l'intérieur de la grotte ; cette chambre est tendue de damas rouge, en partie éclairée d'en haut, mais en tous cas éclairée par les lampes qui y brûlent sans cesse ; chacun de nous tient d'ailleurs sa bougie allumée, à la main ; à notre gauche une petite voûte à laquelle pendent plusieurs lampes, est l'endroit précis qui a vu le grand mystère s'accomplir, Dieu fait homme, et venant au milieu des hommes comme un petit enfant ; une étoile d'argent, fixée dans le pavé, avec l'inscription « Hic de virgine Maria, Jesus Christus natus est », marque cet endroit ; le cœur déborde de reconnaissance, on se recueille, et on adore en silence ; on voudrait que ces impressions profondes et bénies, conservent toujours la même vivacité et la même force ! Quelques pas plus loin, se trouve l'emplacement de la crèche, où le « petit enfant » fut déposé ; la pierre brute d'alors a été transportée à Rome, et est conservée parmi les reliques de Santa Maria Maggiore, tandis qu'une dalle de marbre l'a remplacée ici ; tout près, un petit autel masque l'endroit où les mages ont adoré ; et nous aussi pour un moment, nous oublions les dix-neuf siècles qui se sont écoulés, et toute cette scène touchante passe de nouveau devant nos yeux.

Nous suivons une grotte naturelle, mais régularisée, et formant un couloir assez droit, qui nous mène d'abord au tombeau des Innocents ; un autel surmonte la tombe, et nous ne voyons qu'à travers un grillage la tombe proprement dite ; c'est là que furent déposés les corps des enfants après le massacre : le souvenir de ce lugubre épisode est conservé avec vénération ; et tous les ans des foules nombreuses se pressent pour en célébrer la commémoration, pendant les quelques heures où la tombe est ouverte, le jour des Innocents, le 28 Décembre.

Un peu plus loin nous arrivons à l'endroit où dormait Joseph, lorsqu'il lui fut commandé en vision de prendre le petit enfant et sa mère et de se retirer en Egypte ; ce qu'il fit aussitôt « de nuit ». Le couloir forme un coude, et nous conduit à quelques tombeaux : celui d'Eusèbe (pas l'historien), celui de St Jérôme, et, vis-à-vis de ce dernier ceux de Sainte Paula et de sa fille Eustachie, qui avaient quitté le monde pour venir à Bethléhem aider et assister Saint Jérôme.

Quelques pas encore, et nous arrivons à une petite chambre voûtée, blanchie à la chaux, avec une haute fenêtre, vis-à-vis de la porte d'entrée, laissant tomber une assez bonne clarté dans cette chambre quasi souterraine : c'est la chambre de travail, « la grotte », de Saint Jérôme ; elle est maintenant transformée en chapelle ; plusieurs tableaux représentant Saint Jérôme au travail en décorent les murs. C'est ici que l'illustre ermite passa la plus grande partie de sa vie et qu'il accomplit le travail dont tous les siècles, et tous les chrétiens de tous les siècles, doivent lui garder une impérissable reconnaissance : la traduction de la Bible. Nous regardons cette chambre avec tout l'intérêt qu'elle mérite, car on ne met pas en doute que Saint Jérôme y ait en effet résidé.

Après avoir parcouru et re-parcouru tous les endroits consacrés par tant de saints souvenirs, nous retournons à la salle à manger du couvent latin : la table y a été dressée pour notre second déjeuner : M. et M^{me} Cook, venus nous rejoindre pour passer la journée avec nous à Bethléhem, la président ; les bons moines nous offrent du vin de Bethléhem, dont nous ne sommes pas empressés à reprendre. Après le déjeuner nous retournons sur la place avoisinant le couvent, et où de nombreux marchands nous attendent, pour nous engager à aller visiter leurs magasins, à peu de distance. La spécialité de Bethléhem est la nacre travaillée, broches, boutons, ornements de tous genres ; ces pauvres gens doivent payer de forts droits pour entrer en ville la nacre non préparée ; de forts droits, encore, pour la sortir, travaillée ; de sorte qu'ils cherchent à se défaire de leurs produits presque à tout prix ; ils fabriquent encore des objets en asphalte de la mer Morte, ou des perles en bois d'olivier, ou en pâte de feuilles de roses. Nous faisons quelques emplettes, sentant à la fois la misère et la ruse de nos marchands.

Quand la grosse chaleur commence à passer, nous remontons à cheval et traversons toute la ville, pour aller, à l'autre extrémité, visiter le puits de David, celui où les trois capitaines allèrent puiser l'eau au péril de leur vie (2 Sam. XXIII 15). On nous en puise aussi et nous en buvons avec plaisir ; nous sommes entourés d'une quantité d'enfants et de jeunes garçons, à la figure remarquablement intelligente, prêts à nous rendre tous les services que nous pouvons désirer : l'un d'eux, un gentil petit Bethléhémite du nom de Théophile, se constitue mon guide ; il me cueille des branches d'oliviers, en souvenir de Bethléhem ; son père est en ce moment à Paris pour affaires ; il va à l'école, du couvent, sans doute, et parle très joliment français : il compte bientôt apprendre l'anglais.

Notre campement du soir est au-delà de Mar Saba, et nous avons une assez longue distance à parcourir d'ici là, aussi, après avoir pris congé de M. et de M^{me} Cook, nous retraversons la ville, et nous nous mettons en route pour notre nouvelle étape. Il faut redescendre un autre versant de la montagne sur

laquelle Bethléhem est située : nous sommes sur des pierres roulantes, des fragments de rochers, ou des bruyères glissantes ; point de chemin tracé : quelques pans de murs en ruines, quelques petits arbres, ou des buissons. Au bas de la montagne nous arrivons à quelques champs, couverts d'une fraîche verdure et de quelques fleurs : c'est ici le champ de Booz, où Ruth, la Moabite vint glaner ; c'est ici qu'il l'accueillit avec tant de bonté et plus tard l'ayant épousée, il fut le père d'Obed, père d'Isaï, père de David. La famille de David devient la famille royale (1 Sam. XVI 1) et la famille de la promesse, celle de laquelle devait naître le Christ (Es[aië] XI 1) ; et Bethléhem, « la Cité de David » (Luc II 4, 11), la ville dans laquelle la promesse devait avoir son accomplissement (Michée V 2 ; Matt. II 6). Ce même champ de Booz est celui qu'on nous dit avoir été témoin de l'apparition des anges aux bergers, lorsqu'ils gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit, et que tout à coup la clarté du Seigneur resplendit autour d'eux, et que la naissance de Jésus-Christ leur fut annoncée. Nous nous représentons ces bergers réveillés par cette lumière céleste, étonnés du grand sujet de joie qui leur est annoncé, émerveillés par la multitude de l'armée céleste louant Dieu et glorifiant son nom, et se levant aussitôt, pour aller voir par eux-mêmes ce qui était arrivé. Aujourd'hui, comme alors, là ou ailleurs, on peut voir des bergers gardant leurs troupeaux, enveloppés dans d'amples manteaux, qui de nuit leur servent de couverture, et dormant à la belle étoile, ou à l'ombre du moindre abri qu'ils trouvent sur leur chemin.

A une heure de Bethléhem nous nous retournons pour avoir une dernière vue sur la ville : la voilà bien, la petite ville de Juda, groupée sur le sommet de la montagne, petite entre les milliers de Juda, mais à peine la seconde entre toutes les villes, par sa glorieuse destinée.

Saint Saba, ou Mar Saba, le fondateur du couvent vers lequel nous nous dirigeons, fut un moine du V^e siècle, de Cappadoce, qui vint établir un couvent d'un ordre particulièrement sévère, dans ces sauvages défilés de la gorge du Cédron. Comme au Mont Athos, rien de féminin ne peut en franchir le seuil sacré. Il est situé au fond d'un ravin étroit, au milieu de rochers, et tout ce que la nature a pu fournir de grottes ou de murs naturels a si bien été utilisé, qu'on discerne à peine ce qui est dû au travail de l'homme ou à la nature. Les constructions sont des plus irrégulières : de massives tours carrées, des chapelles, des pans de murs, des rampes d'escaliers, sont accolées aux flancs des précipices, formant un dédale où l'œil ne comprend rien. Le chemin qui nous conduit au couvent nous a, du reste, préparés à cet ensemble sauvage : nous avons bientôt abandonné toutes traces de végétation pour suivre un chemin désolé au milieu du sable et des pierres, contournant les montagnes mélancoliques de Juda, tantôt dominant des précipices qui donnaient le vertige,

et tantôt n'apercevant devant nous que la désolation du désert. Cependant parvenus sur une hauteur, un coup d'œil enchanteur nous attendait : la ligne d'un bleu intense de la mer Morte s'étendait devant nous, et en arrière, les montagnes de Moab, formaient le fond du tableau. Le soleil descend à l'horizon quand nous arrivons au couvent : on met pied à terre avant la longue rampe d'escalier, qui descend jusqu'à la porte ; on heurte, et les moines prudents viennent d'abord regarder, puis permettent aux messieurs d'entrer, nous laissant, nous, dames, à la porte. Notre guide nous montre une petite terrasse en pierres, et une grotte naturelle, derrière le couvent, où nous pourrions aller attendre leur retour ; nous y étions depuis peu, lorsque quelque père subalterne, ou quelque domestique nous apporte une cruche d'eau et quelques verres ; nous lui en savons gré, et même doublement, car l'eau est rare dans le pays. tout est sauvage et inhospitalier, jusqu'aux longs vers noirs qui rampent autour de nous, et sur la route aux abords du couvent.

La visite doit être intéressante, car le temps nous paraît assez long. Enfin ces messieurs reviennent ; ils ont vu les trésors du couvent, plusieurs chapelles ; un reliquaire où sont conservées les têtes d'une quarantaine de moines tués dans le couvent, lorsqu'il fut pris par les Perses, au VII^e siècle. Le couvent possède, en outre, deux choses remarquables : une source, due aux prières de Saint Saba, et un palmier, qu'il a planté, et dont les dattes, dit-on, n'ont pas de noyaux.

Saint Saba sert de lieu de détention aux moines réfractaires de la Palestine, Le couvent dépend de l'église grecque.

Nous remontons à cheval, et par un chemin qui n'est guère qu'une succession de pans de roches glissantes, nous arrivons en un petit quart d'heure à notre campement, dans la vallée du Cédron. Le site est des plus sauvages : les rochers à pic devant lesquels nous venons de passer nous laissent voir de nombreuses ouvertures de cavernes, occupées une fois par des anachorètes ; tout, autour de nous, est morne et désolé ; le Cédron n'a pas une goutte d'eau.

En voyant combien notre camp est rapproché du couvent, nous, dames, ne pouvons retenir l'expression d'un peu de mécontentement de ce qu'on ne nous y a pas laissé retourner immédiatement, au lieu de nous faire attendre presque jusqu'à la tombée de la nuit devant le couvent : le guide s'excuse en nous disant que le pays est fort peu sûr ici, et que, quoique nous n'ayons point aperçu de Bédouins dans ce court trajet, nous eussions fort bien pu y être attaquées et dévalisées, si nous eussions été seules. On se tient particulièrement en garde des Bédouins à Mar Saba ; ils savent le couvent très riche, et rôdent souvent autour ; on ne les y admet jamais.

23 Mars

A 6 h du matin, nous sommes prêts à partir. Comme hier soir, nous sommes pendant longtemps dans les pierres et le sable, descendant la vallée du Cédron, et puis nous enfonçant toujours plus avant dans le désert de Judah. Rien ne peut donner une idée de cette désolation ; rien ne vient reposer l'œil de ces montagnes de sables, arrondies et uniformes, laissant entre elles comme un gouffre béant de roches et de pierres, au milieu desquelles il nous faut trouver un chemin possible, sinon passable ; nous passons des lits de ruisseaux desséchés, gravissons des hauteurs et redescendons des pentes qui feraient frémir, si nous ne savions pas que nos chevaux ont le pas sûr ; aussi nous les guidons moins qu'ils ne nous conduisent eux-mêmes, se suivant à la file, et choisissant eux-mêmes leurs pas. Sur l'une de ces montagnes de rochers et de sable, on nous montre de loin une petite coupole mahométane, Neby Mûsa, la tombe de Moïse, d'après une tradition des Musulmans. Après trois grandes heures de marche dans ces régions mornes et désertes, nous arrivons enfin aux derniers sommets des montagnes, et loin à nos pieds, s'étend le vaste bassin de la mer Morte. Une descente assez rapide nous amène bientôt à la plaine ; nous sommes encore séparés de la mer par une vaste lande, couverte de bruyère en fleurs, de roseaux et de petits saules rabougris ; c'est moins triste que nous ne l'avions prévu. Nous atteignons bientôt le bord même de la mer ; le soleil est ardent, la chaleur considérable : nous sommes à 1350 pieds au-dessous du niveau de la mer. Le Jourdain et quelques ruisseaux apportent à la mer Morte le tribut de leurs eaux, et celle-ci n'a d'autre issue que l'évaporation ; il y faut cette chaleur, pour que l'évaporation soit possible et suffisante.

Comment rendre la vue magnifique que nous avons sous les yeux : la mer d'un bleu intense s'étend vers le midi plus loin que l'œil ne peut la suivre ; à droite, les montagnes de Judah que nous venons de traverser, et qui continuent le long de la mer ; à gauche les monts de Moab, formant plusieurs chaînes distinctes, nous laissant voir de bien loin, sur l'une d'elles, les sites de l'ancienne Machéronte, la forteresse où résidait Hérode Antipas ; et où Jean-Baptiste fut probablement décapité. Plus près de nous, dominant la chaîne, nous voyons le mont Nebo, ou Pisgah, celui sur lequel Dieu avait ordonné à Moïse de se rendre, pour embrasser du regard ce pays de Canaan, qu'Il allait donner à Israël, mais où Il ne devait pas entrer (Deut. XXXII 48-52). « Alors Moïse monta des campagnes de Moab sur la montagne de Nebo, au sommet de la colline qui est vis-à-vis de Jéricho ; et l'Eternel lui fit voir tout le pays, depuis Galaad jusqu'à Dan, avec tout le pays de Nephthali, et le pays d'Ephraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda, jusqu'à la mer occidentale, et le midi, et la campagne de la plaine de Jérico, la ville des Palmes, jusqu'à Tsohar, et l'Eternel lui dit : c'est ici le pays dont j'ai juré à Abraham,

à Isaac et à Jacob, disant : Je le donnerai à ta postérité ; je te l'ai fait voir de tes yeux ; mais tu n'y entreras point. Ainsi Moïse, serviteur de l'Éternel, mourut là, au pays de Moab, selon que l'Éternel avait dit. Et l'Éternel l'ensevelit dans la vallée... et personne n'a connu son sépulcre jusqu'à aujourd'hui » (Deut. XXXIV 1-6). (Nébo est appelé Pisga / Deut. III 27).

Moïse avait accepté la volonté de Dieu lorsqu'il gravit cette montagne, mais qui pourra comprendre les luttes qui avaient précédé cette acceptation, lorsqu'il demandait grâce à l'Éternel afin qu'il lui fût permis de passer et de voir ce bon pays, et que l'Éternel ne l'exauça point et lui dit : c'est assez, ne me parle plus de cette affaire (Deut. III 26). Et lorsqu'il y monta, pour obéir au commandement de Dieu, ne dût-il pas partir comme s'acheminant vers le ciel, sachant que là même, Dieu allait le recueillir vers ses pères, comme Aaron l'avait été sur la montagne de Hor (Deut XXXII 50).

En jetant nous-mêmes un coup d'œil en arrière nous embrassons une immense étendue, et vers le nord-est nous apercevons le Mont Hermon, dans sa majestueuse grandeur, recouvert de neige, et se détachant sur un ciel d'un bleu magnifique, où aucun nuage ne vient jeter la plus petite ombre.

Nous mettons pied à terre au bord de l'eau, quelques-uns de ces messieurs veulent essayer d'un bain et vont plus loin chercher un endroit propice, pendant que nous nous bornons à goûter l'eau, et à y prendre quelques jolies pierres, comme souvenir. L'eau est encore beaucoup plus salée que celle de la mer ; elle a un goût âcre insupportable ; nous pouvons à peine lécher nos mains, en les retirant de cette eau onctueuse et bitumineuse, qui ne permet à aucune créature de vivre dans son sein. Au bout d'une demi-heure ces messieurs nous rejoignent ; leur bain n'en a guère été un, car il paraît qu'on peut à peine prendre pied dans cette eau si dense et qu'au moment où l'on se croit ferme, on est soulevé comme un bouchon. Ils ont à peine pu se sécher, et leurs figures et leurs mains portent de longues traces de sel.

Ils ont hâte d'arriver au Jourdain, et comme presque pour la première fois, nous nous trouvons devant une vaste plaine, nous lançons nos chevaux au galop, et jouissons un moment du plaisir d'une vraie course. Cependant de temps en temps notre guide nous dépasse : il jette un coup d'œil attentif de côté et d'autres, pour s'assurer qu'aucun Bédouin ne va nous fondre dessus, et il nous recommande de ne pas nous éloigner les uns des autres. Les environs de la mer Morte et de Jéricho sont peu sûrs ; il est nécessaire d'avoir une garde de Bédouins pour se prémunir contre toute attaque ; c'est une manière indirecte de leur payer un tribut que, sans cela, ils viendraient prendre de force. Aussi, depuis que nous avons quitté Béthléhem, notre fidèle garde de Bédouins a toujours marché en avant de nous, mais notre guide ne s'en croit pas moins obligé à de la prudence et à un coup d'œil occasionnel et

scrutateur sur le pays environnant.

A l'autre extrémité de la mer Morte, vers le midi, s'étendait une autre plaine, maintenant recouverte par les eaux, peu profondes à cet endroit-là: c'était la plaine de Siddin, où s'élevaient les villes de Sodome, Gomorrhe, Admah et Zéboïm (Gen. XIV 8), ces villes de la plaine que Dieu détruisit à cause du péché de leurs habitants (Gen. XIX 23-25).

Une abondante et fraîche verdure nous annonce bientôt le voisinage du Jourdain: l'eau limoneuse et rapide nous apparaît à notre droite, et après avoir remonté un moment la rive du fleuve, nous nous arrêtons dans un charmant endroit sur le bord de l'eau, à l'ombre des saules et des tamarins. Le fleuve est bien étroit si nous le comparons au Nil, ce n'est guère qu'une petite rivière, mais qui prend parfois des proportions plus vastes, aux fontes des neiges ou dans les saisons des grosses pluies.

L'intérêt ne s'y mesure pas aux dimensions. nous sommes dans un endroit trois fois historique, et les souvenirs se pressent devant nous: c'est ici qu'Israël a passé sous la conduite de Josué, lorsque Dieu sécha le fleuve devant les pas des sacrificateurs qui portaient l'arche, et ils se tinrent au milieu du fleuve jusqu'à ce que tout Israël eût passé à sec (Jos. III 17). Il nous paraît incontestable que ce fut ici même, puisque le pays et les monts de Moab s'étendaient sur la rive opposée et que nous savons positivement que le peuple passa vis-à-vis de Jérico (Jos. III 16).

La plaine de Jérico s'étend précisément derrière nous, et nous sommes peut-être au gué même, ou passages, jusques auxquels les émissaires du roi de Jérico poursuivirent les hommes envoyés par Josué pour épier le pays, et que Rachab l'hôtelière avait cachés, et puis renvoyés en sûreté, en obtenant d'eux la promesse qu'elle sera épargnée, lorsque la ville tomberait en leur pouvoir (Jos. II).

C'est encore en ce même endroit qu'Elie suivi de son serviteur Elisée, frappa les eaux de son manteau, puis ils passèrent à pied sec, et comme ils continuaient leur chemin un chariot et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Elie monta aux cieux dans un tourbillon. Elisée prit alors le manteau qu'Elie avait laissé tomber, et en frappa de nouveau les eaux, et repassa à pieds secs. Nous savons encore que les lieux témoins de ce miracle sont bien ceux où nous sommes ou au moins qu'ils en sont peu éloignés, puisqu'il nous est dit que les fils des prophètes qui étaient à Jérico, se tenaient vis-à-vis, regardant, lorsque Elie et puis Elisée, avaient frappé l'eau avec le manteau (2 Rois II 1-15).

Enfin cet endroit doit encore avoir été le théâtre d'un troisième événement: le baptême de Jésus-Christ: vis à vis de nous, sur la rive opposée du Jourdain, se trouve une rampe de rochers suivie d'une petite grève ombragée

d'arbres. C'est là que Jean baptisait lorsque Jésus vint à lui pour lui demander le baptême. Cet endroit est au gué même où les Israélites avaient passé, aussi Jésus put-il facilement gagner de là, les montagnes de Judée, où il se retira immédiatement après son baptême (Matt III 13-17, et IV 1; Marc I 9-13; Luc III 21, 22 et IV 1). Tous les ans ce lieu voit des milliers de pèlerins qui tiennent à venir se plonger dans les eaux à cet endroit même, espérant trouver dans cette cérémonie des bénédictions particulières.

Ceux de nos messieurs qui ont essayé de la mer Morte se plongent dans le Jourdain presque par nécessité; chacun fait des ablutions plus ou moins complètes dans ces eaux rafraîchissantes, et nous en remplissons aussi des bouteilles pour les rapporter avec nous en souvenir du fleuve sacré.

Malheureusement il n'y a pas seulement nous, être raisonnables, qui soyons mis à même de jouir de la fraîcheur de ces eaux: quelques-uns de nos muletiers ont l'imprudence d'y mener boire leurs bêtes fatiguées et échauffées par leur course rapide. M. Floyd, notre guide, les en reprend vivement; mais l'un d'eux n'en retourne pas moins à l'eau l'instant d'après, y conduisant un joli cheval qui lui appartient, c'était celui dont M^{lle} Tetzner se servait et le fait entrer dans le courant pour le bien rafraîchir: la pauvre bête y a pris le coup de la mort; il a encore fini sa marche de cette journée-là, mais lorsque M^{lle} Tetzner le montait depuis un moment le lendemain, il s'est affaissé sous elle; on a pu difficilement le remettre sur pied; on a donné un autre cheval à M^{lle} Tetzner, tandis que le propriétaire de la pauvre bête malade le conduisait doucement à la main, du côté de Jérusalem. Avant d'atteindre la ville, il était tombé mort à côté de la route. La location de ce cheval était un des moyens de subsistance du pauvre propriétaire, qui avait une femme et huit enfants! Tout en le blâmant de son imprudence, M. Cook a fait une quête parmi les membres de la caravane, au moyen de laquelle notre pauvre Arabe a été plus que dédommagé de sa perte.

Nous restons plusieurs heures au bord du Jourdain; nous y déjeunons, et puis on s'y repose, tout en lisant quelques-uns des chapitres qui ont trait à ce qui s'étend sous nos yeux.

Quand la forte chaleur est passée, nous nous remettons en route: nous avons coupé la plaine en nous dirigeant vers le nord-est, depuis la mer Morte, maintenant nous allons vers Jérico, en prenant la direction nord-ouest. Nous traversons encore une grande plaine accidentée, couverte de broussailles et de buissons; dans le lointain, à notre gauche nous apercevons quelques ruines: c'est la ville frontière de Beit Hogla, entre Benjamin et Juda (Jos. XV 6 et XVIII 19, 21). La plaine est traversée par une petite rivière, qui amène la fertilité sur ses bords; elle est encaissée dans des pentes assez rapides, qui nous amène au courant pierreux que nous devons traverser: c'est la vallée d'Hacor

où Hacan et toute sa famille furent lapidés, et puis brûlés, pour avoir détourné de l'interdit, contrairement au commandement de Josué (Josué VI 16-19; Jos. VII). Après la rivière d'Hacor, le pays devient plus hostile; de nombreux ruisseaux coupent la plaine; l'herbe croît épaisse et les buissons et les arbres s'y rencontrent plus fréquents.

Nous traversons un petit village, composé de misérables masures, entourées de figuiers et de vigne; on nous dit que c'est Guilgal; c'est donc ici même que les Israélites ont dû camper pour la première fois, après être entrés dans le pays de Canaan, et où ils dressèrent les douze pierres prises dans le Jourdain (Jos. IV 19, 20). Guilgal resta pourtant longtemps le centre du camp des Israélites (Jos. IX 6, X 6, 15). C'était une des villes dans lesquelles Samuel descendait annuellement pour juger (1 Sam. VII 16) et là qu'il confirma la royauté de Saül (1 Sam XI, 14, 15); ce fut là encore que Saül offrit inconsidérément un sacrifice à l'Eternel, au lieu d'attendre l'arrivée de Samuel, acte sacrilège pour lequel Dieu le rejeta (1 Sam. XIII 4-15). Et peu de temps après, ayant encore désobéi au commandement de l'Eternel, Samuel vint une dernière fois à Guilgal, annoncer à Saül que la royauté était enlevée de sa famille (id. XV 12-34). Enfin Guilgal fut parfois la résidence d'Elie et d'Elisée et témoin de plusieurs de leurs miracles.

Nous sommes reçus dans ce village par une masse d'enfants qui accourent au-devant de nous, dansant, sautant et chantant: c'est une fantasia tout à fait improvisée, et qui nous arrête un moment, car tant de bonne grâce et de bonne volonté, mérite bien quelque attention de notre part.

Un peu au-delà de Guilgal, un gros bâtiment carré, en ruines, que l'on dit être la maison de Zachée, est presque le seul reste de ce qui aurait été la Jéricho du nouveau Testament, cet endroit porte actuellement le nom de Richa c'est la ville où Jésus a passé, visitant Zachée (Luc XIX, etc.) et guérissant des aveugles (Luc XVIII 35-43; Matt. XX 29-34; Marc X 46-53). La Jerico qui tomba devant les enfants d'Israël, après qu'ils en eurent fait sept fois le tour, était sur une hauteur, dominant la vaste plaine qui s'étend jusqu'au Jourdain, et à la mer Morte. Cette plaine était d'une grande fertilité, et couverte de palmiers, tellement que Jéricho était appelée la ville des Palmes (1 et 2 Chro. XXVIII 15; Deut. XXXIV 3). Nous gravissons la hauteur et dominons la plaine, tandis que derrière nous s'élèvent les montagnes où les espions s'enfuirent et se cachèrent trois jours (Jos. II 22). De cette Jéricho-là il ne reste rien; Josué l'avait maudite, dans la personne des enfants de celui qui la rebâtirait (Jos. VI 26), prophétie qui s'accomplit cinq cents ans après, lorsque sous le règne d'Achab, Hiel la fonda sur son fils aîné et en posa les portes sur son fils puîné (1 Rois XVI 34).

La Jéricho du temps d'Elisée s'étendait un peu à notre gauche, dans la

plaine, au pied de la montagne, à côté de la fontaine dont Elisée assainit les eaux à la prière des hommes de la ville, en y jetant du sel (2 Rois II 19-22). C'est là que l'armée du roi Sédécias fut défaite, que lui-même fut pris, et après qu'on lui eût crevé les yeux, on le transporta avec son peuple à Babylone (2 Rois XXV 5, etc. ; Jér. XXXIX 5 etc. et LII 8). Au retour de la captivité Jérico fut sans doute de nouveau habitée, mais on n'en sait plus rien de positif jusqu'au temps des Romains, où Jérico devint ville royale et fut habitée par Hérode le Grand qui l'agrandit et l'embellit. Cette dernière ville était un peu plus loin encore, c'est celle dont nous avons traversé l'ancien emplacement en sortant de Guilgal. Elle fut témoin d'une scène tragique au moment de la mort d'Hérode, se sachant détesté des Juifs et voulant cependant qu'il y eût des pleurs au moment de sa mort, lorsqu'il sentit sa fin approcher, il ordonna un massacre des Juifs, ce qui amena de la désolation dans la ville.

Nous coupons près de la fontaine d'Elisée, Aïn-es-Sûltan. Le soir les habitants de Guilgal viennent nous donner une petite représentation : d'abord les femmes qui, dans leur costume bleu foncé, se rangent en demi-cercle, et nous montrent comment elles s'excitent au combat, ou au moins se persuadent du bonheur de leurs maris à s'y rendre : toutes chantent ensemble un rythme monotone, cadencé, sauvage, et parfois elles s'entre-répondent ; puis une ou deux d'entre elles sortent des rangs, brandissant une épée nue ; et s'approchent de chacune de leurs compagnes, continuant leur chant étrange, faisant des mouvements passionnés de tout leur corps, frappant des mains en cadence, et poussant des cris sauvages. A la lueur des quelques lanternes qui éclairent à demi cette scène fantastique, on se demande ce que l'on voit ; on se croirait pour le moins entouré de sorcières, ou de démons. Les hommes succèdent aux femmes, et leurs contorsions, leurs chants et leurs cris sont à peu près les mêmes. Ils terminent par un combat simulé, où deux des meilleurs et des plus habiles à manier l'épée de toute la Syrie, font des passes d'armes des plus curieuses, et presque des plus effrayantes.

24 mars

Nous sommes de très bonne heure sur pied et assistons au lever du soleil ; il dore de ses premiers feux les monts de Moab ; nous le voyons briller une dernière fois sur la plaine et au loin sur la mer Morte, et nous montons à cheval. Nous passons près des travaux d'excavation commencés par le capitaine Warren, mais qui n'ont abouti à aucune découverte. A notre droite s'élèvent des montagnes, où les espions de Jéricho se cachèrent, et l'une d'elle a reçu de la tradition, ou de la légende, le nom de Mont de la tentation ou Quarantaine : c'est sur cette montagne-là que Satan aurait conduit Jésus-Christ, et lui aurait montré en un moment tous les royaumes du monde et leur gloire.

Le temps est magnifique, et devient de plus en plus chaud à mesure que la journée avance; notre route est jolie, quoique parfois assez difficile: après avoir gravi quelques sentiers pierreux et quelques montagnes verdoyantes, nous nous trouvons dominer une crevasse profonde entre les rochers, au fond desquels roule un torrent: c'est le torrent de Kérith, et ces rochers sont ceux où Elie fut nourri par les corbeaux (1 Rois XVII 1-6).

En redescendant le versant opposé de la montagne, notre chemin devient toujours plus pierreux, désolé et sauvage: c'est la route de Jésus à Jérusalem, le chemin traditionnel des voleurs; à l'heure qu'il est, le chemin est encore peu sûr, aussi regardons-nous d'un œil défiant tous les Bédouins que nous croisons, mais nos craintes sont vaines, et nous ne faisons pas la moindre rencontre fâcheuse. A quelques heures de Jéricho nous voyons au bord de la route un bâtiment en ruines, qu'on décore du nom d'hôtellerie du Bon Samaritain. Un Bédouin s'est établi dans un creux de rocher, vis-à-vis, et y a fait une petite installation pour offrir aux voyageurs des oranges, de la limonade ou d'autres rafraîchissements; nous nous y reposons quelques instants.

Environ une heure plus loin nous arrivons à la fontaine de Hen-scémès, une des marques-frontières de Juda et Benjamin (Jos. XV 7 et XVIII 17). C'est maintenant une vieille fontaine mauresque, où l'eau coule dans des bassins de pierre assez primitifs; nous y faisons rafraîchir nos chevaux et y buvons nous-mêmes. Nous avons devant nous une rude montée, une vraie montagne à escalader et par un sentier raide, où les pierres roulantes semblent placées pour empêcher le cheval d'avancer. Nous sommes dédommagés à la fin de notre ascension par la vue qui nous attend: nous dominons à notre gauche une vallée verdoyante, parallèle à la montagne dont nous suivons la crête, et sur le côté opposé de laquelle une autre crête, assez unie et fertile, nous présente quelques petits villages: à droite la montagne s'étend et s'abaisse dans la distance, tandis qu'en face de nous un village est adossé à la pente d'une autre montagne peu élevée: c'est Béthanie, El-Azarijeh et cette montagne est l'extrémité du Mont des Oliviers. Nos chevaux ont de la peine à arriver jusqu'à la ruine qui domine le village, tant le sentier qui y conduit est raide et pierreux.

Cette ruine, contre toute probabilité, passe pour la maison de Marthe et de Marie; elle est précédée d'une sorte de cour, où croissent quelques oliviers: nous nous établissons à leur ombre, pour notre second déjeuner, et pour laisser passer une ou deux heures de la plus forte chaleur. Malgré notre peu de croyance à l'authenticité de la maison, deux ou trois d'entre nous vont la visiter après le déjeuner. La plus grande partie de la maison est complètement en ruines et les fleurs et l'herbe croissent dans la chambre où Marie était assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole, tandis que Marthe, distraite par divers soins, finit par en éclater en reproches sur le calme de sa sœur; et Jésus lui

répondit : Marthe, Marthe, tu t'agites et tu t'inquiètes pour plusieurs choses, mais une seule chose est nécessaire, et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée (Luc X 41-42). La cuisine est occupée maintenant par une famille arabe; quelques nattes au fond de la chambre servent de lit; tout à côté de grands bahuts en terre et en briques renferment une grande provision d'olives à la saumure; à côté de la porte est le petit moulin à main, où les femmes broient le grain. Au-dessous de la cuisine, dans une pièce souterraine, se trouve un vieux puits.

En quittant la maison de Marthe, nous passons devant celle de Simon le lépreux; c'est un petit bâtiment, abandonné en apparence, et dont la cour est entourée d'un mur assez élevé. C'est là que Jésus était deux jours avant Pâques, lorsque une femme répandit sur sa tête un vase plein d'une huile odoriférante (Marc XIV 3). A l'extrémité du village se trouvait le champ des morts, où Lazare avait été déposé: on nous y montre deux vastes grottes naturelles, sans pouvoir spécifier celle qui lui avait servi de sépulture. A quelques pas, voici un souvenir qui nous paraît plus certain: Jésus, appelé par Marthe et Marie à l'occasion de la maladie de leur frère, n'était pas encore entré dans la bourgade lorsque Marthe qui a été prévenue de son arrivée vient au-devant de lui, et le rencontre à un angle de la route que l'on nous signale, et lui dit: «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort», et un peu après Marie le trouve encore au même endroit et lui adresse la même parole; c'est ici que Jésus, après avoir adressé à Marthe les paroles les plus consolantes, voyant sa douleur et celle de Marie et des Juifs qui les entourent est saisi lui-même d'un si profond sentiment de pitié et de sympathie, qu'il pleura.

Un tournant de la route nous met en vue de Jérusalem; nous sommes sur une route constamment parcourue par Jésus, qui si souvent se retirait à Béthanie, pour revenir le matin enseigner dans le temple.

C'est cette route même qu'il a parcourue lors de son entrée triomphale, lorsque la troupe de ses disciples étendaient leurs vêtements par le chemin, et que d'autres coupaient des rameaux de palmes et les répandaient devant lui; et que tous glorifiaient Dieu à haute voix disant: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Mais quand Jésus fut proche de la ville, la voyant, il pleura sur elle!... (Luc XIX 41-44).

Nous aussi nous la contemplons avec bonheur et tristesse, cette Jérusalem, qui n'a pas connu le temps de sa visitation, et qui depuis lors a été en proie à tant de vicissitudes, pillée, détruite, réduite en désert, pour être rebâtie et détruite de nouveau. La voilà avec ses montagnes, qui l'entourent comme l'Eternel est autour de son peuple dès maintenant et à toujours (Ps. CV 2); entourée de ses remparts, surmontée de ses clochers et de ses minarets! Le temple, remplacé par une mosquée, comme le peuple élu par un peuple,

qui semble à peine conscient du privilège qui est le sien. Mais une espérance plus forte que la mort s'empare du cœur :

*... même au sein des ruines,
La vigne et l'olivier étendront leurs racines,
Tout sera relevé comme en tes plus beaux jours,
Les murs de tes cités, tes remparts et tes tours.¹*

On sent que les temps s'accompliront pour cette Sion désolée, et qu'un jour ses tribus dispersées y monteront de nouveau avec chants de triomphe.

Nous dominons la vallée de Josaphat et ses tombeaux, au fond de laquelle passe le Cédron, complètement à sec en ce moment; de l'autre côté s'élève le mont Mosijah, dominé par la mosquée d'Omar, bâtie devant Gethsémané, le tombeau de Marie, la porte d'Etienne et nous continuons à longer extérieurement le mur oriental de la ville; nous le contournons du côté nord, laissons à droite la grotte de Jérémie, à gauche la porte de Damas, suivons toujours les murs, qui, après un nouveau contour du côté de l'occident, nous amène à la porte de Jaffa, la même par laquelle nous sommes entrés il y a quelques jours.

Nous allons à l'hôtel de la Méditerranée, où notre bagage nous attend; je me rends chez M^{me} Gobat, qui me reçoit de la manière la plus bienveillante; et, après quelques instants de repos, je rejoins notre caravane, pour nous rendre au Mur des Lamentations: c'est aujourd'hui vendredi, le jour où les Juifs s'y rendent régulièrement pour pleurer, et si chaque jour on peut en voir deux ou trois des plus pieux ou des plus zélés, le vendredi après-midi, et surtout maintenant à l'approche de la fête de Pâques, on les y rencontre par centaines.

Nous traversons pour atteindre le mur des Lamentations des rues étroites et mal pavées; plusieurs de ces rues sont couvertes, et reçoivent du jour par des trous carrés ménagés dans la voûte; elles sont en général mal tenues et peu propres, de pauvres bazars en bordent quelques-unes, et comme ailleurs les Arabes y sont impassiblement accroupis fumant leur narguileh et faisant peu d'efforts pour attirer les chalands. Les Arabes traversent ces rues calmes et satisfaits: ils sont reconnaissables à toute leur démarche; leur costume est la robe et le turban. Les Juifs ont quelque chose de plus craintif, dans leur manière d'être; ils semblent vouloir éviter les regards; ils portent de longs manteaux à raies, ou d'une seule couleur, bordés de fourrure; et un bonnet, souvent garni de fourrure, sur la tête; la plupart d'entre eux, pour ne pas dire tous les hommes, ménagent d'après une prescription de Moïse et

1 Paroles d'un cantique protestant. Voir le *Recueil de cantiques à l'usage des églises évangéliques de France*, Paris, 1846, n° 125 (source: Google livres)

du Talmud (Lévit. XIX 27 et XXI 5), les coins de leurs cheveux, ce qui fait qu'ils ont tous une longue mèche de cheveux pendant de chaque côté, qui le plus souvent est bouclée avec soin. Les femmes juives ne se couvrent pas la figure mais elles portent un voile léger sur la tête; leurs robes sont en général de couleur voyante; quant aux chrétiens, rien ne les fait particulièrement distinguer. Cependant comme les différentes religions sont assez groupées par quartier, on assimile volontiers, sans raison très positive, la manière extérieure des personnes avec le quartier qu'ils habitent : musulmans, chrétiens ou juifs.

Le mur des Lamentations, où les Juifs ont depuis longtemps la permission de venir pleurer tous les vendredis, est un pan de mur soutenant la terrasse sur laquelle était bâti le temple. Les pierres antiques, larges dalles taillées à grands traits, datent-elles de Salomon, ou d'Esdras? C'est ce que nous ne pouvons approfondir, mais en tous cas cet ancien mur doit avoir été le témoin de la grandeur et de la gloire du peuple qui vient maintenant y gémir et y pleurer son glorieux passé. Ce spectacle est des plus touchants : nous y trouvons les Juifs, hommes et femmes, par plusieurs centaines; un mur moderne, à quelques mètres du mur des Lamentations, forme avec celui-ci un couloir où ils se trouvent tous, rangés avec un certain ordre : les rabbins, entourés des hommes, et plus bas les femmes; ces dernières, en grand nombre assises à terre, et tous ensemble lisant à demie-voix, séparément ou par groupes, des psaumes de contritions, des Lamentations de Jérémie, ou tel fragment du Talmud ou de quelque autre saint livre : tout en lisant ils lèvent leurs mains vers le ciel, poussent des soupirs et des gémissements; la plupart d'entre eux pleurent; les plus rapprochés des pierres vénérées, s'inclinent souvent contre elles et les baisent avec ferveur.

Pauvre peuple, dégradé et méprisé, là même où ils ont été tout puissants; ils connaissent à peine la cause de leur abaissement, et ne savent pas que la parole de leurs pères est retombée sur eux : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! [Matt. XXVII 25]. Ils pleurent et ils attendent... quoi? Nous, nous attendons pour eux que l'Esprit d'en-haut vienne faire tomber le voile qui est devant leurs yeux et que Christ leur devienne la fin de la loi.

Nous voudrions pleurer avec eux, tellement il est touchant de les voir dans leur douleur et nous voudrions leur crier le grand sujet de consolation qu'ils ignorent, ou plutôt, auquel ils restent sourds. Ce qui nous touche encore particulièrement, c'est de voir nos deux messieurs Levy se joindre à leurs coreligionnaires avec une ardeur et une foi toutes mêlées de la plus vraie émotion.

Pendant le reste de l'après-midi, la joie de nous sentir à Jérusalem, et pour moi en particulier sous le toit hospitalier des Gobat, suffit à faire écouler les heures avec rapidité; vers le coucher du soleil, je monte avec M^{me} Gobat sur la terrasse qui domine leur maison, et d'où la vue s'étend sur toute la sainte

cité et le pays environnant ; nous apercevons les dômes de l'Église du Saint-Sépulcre, de la mosquée d'Omar, d'El Aksa, d'autres mosquées et d'autres églises encore ; plus près de nous, la citadelle de David, plusieurs grands bâtiments, et l'étang dit d'Ezékias. Au loin, la campagne, les vallées, pierreuses, ou verdoyantes, le Mont des Oliviers. Quand le jour commence à baisser, M. Gobat monte sur la terrasse pour sa promenade du soir : c'est ici qu'il vient chaque jour quand les heures de travail sont passées, goûter quelques moments de repos et de recueillement. M^{me} Gobat m'engage à me promener avec lui, tandis qu'elle est rappelée en bas par quelque soin de ménage ; quelles heures privilégiées que celles que j'ai ainsi pu passer ce jour-là, ou les jours suivants, avec M. et M^{me} Gobat sur cette terrasse dominant la ville, ou dans leur salon, parlant de Jérusalem, des Juifs, de leur passé, de leurs destinées!...

Quelques amis de Jérusalem et quelques personnes de passage viennent passer la soirée chez les Gobat, et nous retrouvons dans le nombre, M^lc Tetzner et moi, quelques-unes de nos connaissances d'Égypte.

L'habitation des Gobat est vaste et confortable : les chambres s'étendent sur trois côtés d'une cour intérieure : au rez-de-chaussée se trouvent plusieurs chambres et le cabinet de travail de M. Gobat ; au premier, les salons, la salle à manger et plusieurs chambres à coucher ; la mienne, à côté du salon, est en face de la citadelle de David. Un escalier relie la cour à la terrasse, sans qu'il soit nécessaire de traverser la maison. C'est l'illustration du passage : « que celui qui sera sur la maison et qui aura son ménage dans la maison, n'y entre point pour emporter quoi que ce soit. » [allusion à Luc XVII 31].

25 mars

Nous avons beaucoup à voir à Jérusalem, souvenirs de l'histoire juive, ou de l'histoire chrétienne, endroits consacrés par la tradition ou sacrés à cause de leur authenticité. Quoique chez M. Gobat, l'hôtel de la Méditerranée est assez près pour que je sois tenue au courant de l'emploi du temps de notre caravane, et pour pouvoir me joindre aux courses projetées lorsque je le désire.

Nous commençons nos visites par le Couvent de Saint-Jacques, bâti sur l'emplacement témoin du massacre de cet apôtre. Son tombeau et quelques reliques sont dans une chapelle ; que l'on nous montre avec vénération. Ce couvent appartient aux Arméniens ; l'église en est la plus grande de Jérusalem après celle du Saint-Sépulcre ; l'autel très riche, couvert d'objets précieux, est caché par un riche rideau de brocart bleu, couvert de magnifiques broderies d'un goût douteux, et surtout d'un effet peu religieux. Le pavé est en magnifique mosaïque de marbre. Plusieurs beaux tableaux décorent les murs. Dans une chapelle attenante à l'église, on nous montre le siège épiscopal de Jacques, et un reliquaire renfermant trois pierres saintes, et toutes noircies par

les baisers des pèlerins : la première est du mont Sinaï, où Moïse reçut la loi ; la seconde vient du Jourdain, prise à l'endroit où les Israélites la traversèrent ; la troisième du mont Thabor, désigné par la tradition comme le lieu de la transfiguration.

Vis-à-vis de l'église est le jardin du couvent, bordé de magnifiques tamarisques, remontant au temps d'Hérode. Les moines fabriquent sans doute de l'eau de roses, car un des frères, une aiguère d'argent à la main, en offre à tous ceux qui en veulent.

Quelques pas nous amènent à la porte de Sion, par laquelle nous sortons de la ville, et bientôt nous arrivons à la tombe de David, dont la tradition chrétienne a fait le Cénacle. Quant au fait de la tombe de David, il est incontestable ; la tradition ne s'en est jamais perdue et actuellement la tombe est gardée par les Musulmans avec un soin respectueux et jaloux ; pas plus qu'à Hébron, ou dans certains autres lieux très saints, on ne permettrait à des regards chrétiens ou juifs de profaner ces souvenirs sacrés. Nous ne pouvons que visiter les salles adjacentes, et jeter un coup d'œil furtif à travers des treillis qui ne nous révèlent rien. La salle principale, à laquelle nous amène un petit escalier aboutissant à une terrasse sur laquelle ouvrent plusieurs pièces, est celle qui porte le nom de Cénacle ; ce serait là la chambre haute où les apôtres préparèrent le souper pascal, le dernier qu'ils prirent avec leur maître, et après lequel Jésus institua le sacrement de la Sainte Cène. C'est dans cette même salle ou chambre haute, que les disciples étaient encore assemblés au jour de la résurrection, et huit jours après, lorsque Jésus leur apparut, les portes étant fermées, et les salua par ces mots : « La paix soit avec vous », et puis pour les calmer de leur surprise et de leur étonnement, leur montra ses mains et ses pieds, et leur demanda quelque chose à manger. Ils étaient encore dans la même salle, au matin de la Pentecôte, réunis d'un même accord, lorsqu'il se fit tout à coup un bruit qui venait du ciel, comme le bruit d'un vent qui souffle avec impétuosité, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis ; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit (Actes II 1, 2, 4). Cette tradition de l'église chrétienne a consacré cet endroit, peut-être depuis les temps les plus reculés, en s'appuyant sur cette parole de Pierre : Mes frères je puis bien vous dire librement touchant le patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulcre est encore aujourd'hui parmi nous (Actes II 29). Cette chambre est voûtée, et les voûtes reposent sur deux colonnes ; tout y est simple et austère ; des pèlerins viennent fréquemment l'occuper et y passent les nuits, simplement couchés sur le plancher.

En quittant le tombeau de David nous passons devant les ruines de la maison de Caïphe, et nous nous trouvons bientôt loin de tout bâtiment, loin des habitations, entourés de tombes dominant une colline verdoyante ; c'est

le mont de Sion, autrefois enclos dans la ville, et maintenant en partie désolé et montrant l'accomplissement de la prophétie de Michée : Sion sera labourée comme un champ ; Jérusalem sera réduite en monceaux, etc. (Michée III 12). A nos pieds s'étend la vallée Tyropéenne, et au-delà d'Hophel, la vallée du Cédron ; au-delà encore s'élève le village de Siloé. A notre droite, au fond de la vallée nous voyons la fontaine de Hen-Roguel, la limite de Juda et de Benjamin (Jos. XV 7 et XVIII 16). C'est près de là que se tenaient les serviteurs de David, pour avoir des nouvelles lorsque Absalom s'était révolté contre son père. C'était aussi près de ce puits qu'Adonija avait convié ses frères à une fête ; afin de se faire élire roi, lorsque Bathscébah l'ayant appris par le prophète Nathan, se concerta avec lui, pour obtenir de David qu'il fit nommer sans retard son fils Salomon (1 Rois I 5-53), ce qui déjoua les projets ambitieux d'Adonija.

Nous descendons dans la vallée, et passons devant la porte du fumier, une de celles que Néhémie traversa, lorsqu'il alla de nuit examiner les murailles renversées de Jérusalem (Néh. III 19). Le sol de la Jérusalem actuelle n'est qu'une accumulation de ruines successives : au fond de la vallée tyropéenne ces débris et ces décombres ont comblé le sol de 80 à 85 pieds au moins. Un peu au fond de la vallée, une découverte du plus haut intérêt a été faite par Robinson : ce sont les segments de l'arche d'un pont, qui, du temps de Salomon reliait la montagne de Sion au mont Morijah ; ce pont passait à 200 pieds au moins au-dessus de la vallée, espace en partie comblé maintenant par les débris ; des fouilles opérées par d'autres explorateurs ont non seulement confirmé les données de Robinson, mais ont amené la découverte de grands fragments des arches du pont. Nous pouvons apprécier, d'après ce que nous en voyons, la largeur probable du pont : tout un quartier qui autrefois sans doute était soigné, actif et plein de mouvement, est maintenant désert, désolé, et envahi par les cactus et les plantes sauvages.

Nous traversons ensuite quelques rues pour nous rendre aux ruines du Couvent des chevaliers de Saint-Jean ; ce bâtiment date du XI^e siècle, et a été agrandi à diverses reprises dans les siècles suivants : il avait été complètement abandonné et le gouvernement ne permettait pas d'y faire des fouilles, lorsque, il y a quelques années, le Prince de Prusse en obtint la concession. Des travaux importants y ont déjà été exécutés et ont mis à jour de nombreuses constructions souterraines, superposées les unes aux autres, et plusieurs objets curieux. La Prusse a déjà fait construire une chapelle allemande sur cet emplacement, et se propose d'approprier une partie de l'ancienne église du couvent à son culte, en conservant autant que possible les anciens murs.

Nous nous rendons ensuite au couvent syrien de Saint-Marc situé dans une petite rue étroite et que toutes les dénominations s'accordent à regarder

comme l'habitation de saint Marc. C'est là que les disciples étaient assemblés, priant pour Pierre, la nuit qui précédait le jour où il devait être exposé au supplice devant le peuple, lorsque l'ange vint miraculeusement le délivrer, et le fit entrer dans la ville par la porte de fer qui s'ouvrit d'elle-même à eux. Pierre était alors revenu à lui-même, reconnaît la délivrance de l'Éternel, et après y avoir réfléchi, il vint à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, et heurte à la porte. Une servante, nommée Rhode, vient lui répondre, et entendant la voix de Pierre, elle en est si saisie qu'elle ne lui ouvre pas tout d'abord. Voilà donc Pierre, seul, heurtant en vain à une porte de bois, tandis que lorsqu'il était avec l'ange, la porte de fer de la ville s'était ouverte d'elle-même ! On nous montre l'ancien emplacement de cette porte de bois, et plusieurs tableaux ou objets curieux conservés dans l'église, entre autre un vase ayant servi dit-on au baptême de la Vierge.

Nous nous retrouvons plus tard dans l'après-midi pour aller visiter la mosquée d'Omar ; c'est un des endroits très-saints des Musulmans, et il n'y a que peu d'années que les chrétiens sont admis à la visiter. Nous traversons, pour y arriver, une assez grande partie de la ville, et finissons par une rue couverte, plus soignée que la plupart de celles que nous avons traversées précédemment, mais aussi presque déserte ; les bazars des deux côtés sont complètement vides ; cette même rue, ou tout au moins une rue dans la même direction, conduisait au temple, et c'est là que se vendaient les pigeons et autres animaux pour les sacrifices.

La mosquée d'Omar occupe l'emplacement du temple de Salomon : elle est bâtie sur le rocher de Morijah, celui sur lequel Abraham offrit Isaac (Gen. XXII 1-19) et qui servait d'aire à Arauna lorsque l'ange de l'Éternel vint s'y tenir pour arrêter la plaie qui décimait le peuple, après le dénombrement fait par David, ce qui fit que David acheta cette aire d'Arauna (2 Sam. XXIV 16-25 et 1 Chro. XXI 16-30 et XXII 1, etc.).

La mosquée est entourée d'une vaste terrasse de dalles de pierres ; la partie de cette terrasse qui environne immédiatement la mosquée est plus particulièrement soignée et entretenue. Le mur de la ville borne la terrasse et la contourne à l'Orient et sur une partie du côté sud ; la terrasse qui avoisine plus immédiatement la mosquée est entourée de fragments de colonnade, et présente plusieurs lieux intéressants pour les Mahométans : des chapelles rappelant l'histoire de leur prophète, avec un mélange d'histoire biblique.

Toute cette partie réservée, ce plateau qui environne la mosquée, porte le nom d'El Haram. C'est là que s'élevait, du temps des Romains, la Tour Antonine, ou forteresse, où une compagnie de soldats était en garnison, gardant le temple ; c'est probablement là que Paul fut conduit prisonnier, lorsqu'il fut chassé du temple par une émeute (Actes XXI 27-40). Cette tour forteresse

fut renversée par les Romains eux-mêmes, au siège de Jérusalem par Titus ; elle fut reconstruite plus tard par l'empereur Adrien, qui bâtit un temple à Jupiter sur l'emplacement du temple, et s'éleva à lui-même une statue équestre, là où avait été le lieu très-saint. Nous voyons encore quelques restes de pierre de la Tour Antonine, près desquels s'élèvent quelques vieux cyprès.

Avant d'entrer dans la mosquée, nous examinons un petit dôme supporté par des colonnes de marbre et qui porte le nom de Salle de justice de David ; c'est là que nous enfilons les sandales sans lesquelles nous ne pourrions franchir le seuil de la mosquée.

La mosquée est un magnifique bâtiment octogone ; la partie inférieure des murs à l'intérieur est couverte de marbres de diverses couleurs ; dans le haut sont les fenêtres en verre colorié. On pénètre dans la mosquée par quatre portes, répondant aux quatre points cardinaux : le centre en est occupé par le rocher de Morijah, recouvert d'une toile, pour la soustraire à tous regards profane : autour du rocher s'étend une haute balustrade ; une double colonnade forme, entre le rocher et le mur d'enceinte de la mosquée, un large corridor, qui permet d'en faire le tour. Le rang intérieur de ces colonnes supporte, à l'aide de quatre piliers, la coupole de la mosquée : tout l'intérieur des murs et du dôme est orné de riches arabesques dorées ou aux couleurs brillantes ; la lumière qui tombe sur tout ce qui nous entoure est tamisée et modifiée par les verres de couleur qu'elle traverse ; toutes choses prennent un coloris brillant et chaud.

A l'intérêt sacré que nous éprouvons à nous trouver sur l'emplacement même du Saint temple de l'Eternel, intérêt tout spécialement ressenti par nos deux messieurs juifs qui cherchent même à retrouver l'emplacement du lieu très-saint ; vient se joindre tout une escorte de traditions mahométanes ; ici, l'empreinte des doigts de l'ange Gabriel, retenant le rocher qui allait suivre Mahomet, dans son ascension au ciel ; là, une empreinte du pied du prophète, plus loin le bouclier de son oncle, posé sur un fragment de marbre blanc couvert de sculptures, qu'on nous dit être, et qui pourrait bien être en effet, un fragment du temple même de Salomon.

Nous descendons dans une voûte, au-dessous du rocher : nous nous trouvons dans une petite chambre blanchie à la chaux et dont le but ancien n'est pas encore, je crois, parfaitement établi : un trou dans la voûte a pu servir soit à l'écoulement du sang des victimes, soit, si cette chambre était une citerne, à puiser de l'eau pour les besoins du culte ; l'autel des sacrifices était probablement au-dessus de cette ouverture, ou très près. Quelques reliques sont maintenant conservées dans cette chambre : le « prie-Dieu » de Salomon, celui de David, l'un et l'autre en marbre blanc sculpté ; et celui d'Abraham, une simple pierre brute. Dans un des angles se trouve un tombeau de saint

Georges, un des saints les plus populaires de la Syrie, et dont le corps est si réclamé, qu'il a environ une quinzaine de tombeaux!

En sortant de la mosquée d'Omar, nous allons visiter la mosquée d'El-Aksa, située vis-à-vis, à l'extrémité sud du Haram. Nous y arrivons en descendant quelques marches d'un large escalier, qui adoucit la pente s'étendant entre la mosquée d'Omar et celle d'El-Aksa; là aussi s'élèvent quelques cyprès et quelques autres arbres; nous passons près d'un bassin ou fontaine d'airain, qu'on nous dit avoir été aussi dans le temple.

La Mosquée d'El-Aksa est plus grande et plus simple que celle d'Omar, et est bâtie, du reste, dans un style tout différent: on pense qu'elle fut bâtie originairement par l'empereur Justinien, à l'honneur de la Vierge, et plus tard, lorsque Jérusalem tomba au pouvoir des Mahométans, elle fut transformée en mosquée. La mosquée a plusieurs ailes, portant différents noms: mosquée des Quarante martyrs, mosquée de Zacharie, mosquée d'Omar, cette dernière marquant l'endroit où Omar pria pour la première fois à Jérusalem. Parmi les autres objets d'intérêt qu'offre El-Aksa, on nous montre près de l'entrée, la tombe des fils d'Aaron; et au fond de la mosquée, une splendide chaise, faite à Damas, tout ornée de sculptures et de riches incrustations de nacre et de bois précieux; à côté de la chaise une petite chapelle porte le nom de chapelle de Moïse, et une autre, chapelle de Jésus-Christ.

Une tradition mahométane consacre deux endroits dans la mosquée d'El-Aksa, comme propres à montrer d'avance ceux à qui la félicité éternelle est destinée. C'est d'abord, près de la porte d'entrée, une colonne sur laquelle on appuie la main en fermant les yeux, puis on se retourne, et, les yeux toujours fermés, on doit aller poser la main sur une pierre noire enclavée dans le mur de la mosquée; heureux ceux qui tombent juste, et malheur à ceux qui tombent à côté. A l'intérieur de la mosquée, ce sont deux colonnes assez rapprochées, entre les quelles ceux que le bonheur éternel attend peuvent passer, tandis que les autres ne peuvent l'accomplir; ces pauvres Arabes peuvent-ils prendre de pareilles niaiseries au sérieux?

El-Aksa est simple à l'intérieur: elle est bien blanchie à la chaux; les poutres, non dissimulées, soutiennent la toiture; quelques fenêtres sont ornées de jolis vitraux de couleur.

Nous visitons encore les voûtes qui soutiennent les terrasses du Haram; nous en voyons deux séries paraissant remonter l'une et l'autre à la plus haute antiquité; les premières sont supportées par de massives colonnes, et la clé de voûte est une grosse pierre arrondie, que les autres entourent symétriquement; ces chambres voûtées sont tenues avec soin et une partie en a été utilisée comme mosquée; elles renferment quelques fragments intéressants de sculptures. L'autre série de voûtes porte le nom d'écuries de Salomon; nous

y pénétrons par une entrée basse ; et en avançant comme nous pouvons sur la terre et les débris, nous arrivons ainsi à une série de voûtes, hautes et élégantes, en partie déblayées seulement, et où nous remarquons à chaque pilier un trou percé dans la pierre, à quelques pieds de hauteur, et ayant servi, sinon du temps de Salomon, du moins du temps des croisés, à attacher les chevaux. Le jour pénètre dans ces voûtes par des meurtrières, à une certaine hauteur. Là les voûtes actuelles sont plus récentes que Salomon, rien n'empêche que de son temps, d'autres voûtes occupant le même emplacement n'aient été utilisées comme écuries, ayant une issue directe sur la campagne du côté sud de la ville. Un si vaste espace pouvait bien être utilisé de la sorte par un roi qui avait jusqu'à 4000 écuries (2 Chro. IX 25 et 1 Rois III 26).

Le mur de la ville dépasse la terrasse du Haram ; un petit escalier nous amène à un replat, presque à la hauteur du mur, d'où nous dominons la vallée ; immédiatement au-dessus du mur sur lequel nous sommes, une pente raide conduit au Cédron ; au-dessous de nous, et loin à droite, s'étend la vallée de Josaphat, couverte de tombeaux serrés, où Musulmans et Juifs voudraient être enterrés, une tradition commune à leurs deux religions faisant de cet endroit-là celui où les morts ressusciteront les premiers. Pour les Musulmans c'est Mahomet qui descendra du ciel et viendra prendre place sur une colonne brisée qui projette [sic] du mur, et sera relié au mont des Oliviers par un fil de fer sur lequel les justes seuls pourront marcher ; pour les Juifs, c'est le Seigneur qui descendra lui-même sur le mont des Oliviers pour juger son peuple, l'âme de ceux qui seront loin devant voyager à travers la terre pour venir ressusciter à cet endroit-là ! Cette tradition est pour beaucoup dans l'ardent désir de bien des Juifs, de venir mourir et d'être ensevelis à Jérusalem. Cette tradition s'appuie sur la prophétie de Zacharie décrivant le jugement de la ville par l'Éternel, se tenant sur le mont des Oliviers vis-à-vis de Jérusalem (Zach. XIV 3, 4 et Joël III 1-7).

En face de nous, dans la vallée, nous voyons les tombes d'Absalom, de saint Jacques et de Zacharie, et en arrière Gethsémané et le mont des Oliviers. La première de ces tombes est le monument que Absalom se fit construire, n'ayant point de fils, pour perpétuer la mémoire de son nom (2 Sam. XVIII 18), mais il n'y fut point enseveli (v. 17) étant mort dans la révolte contre son père, et ayant été jeté par les hommes qui le tuèrent dans une grande fosse, dans une forêt, au pays d'Ephraïm (ch. XVII 26). Le monument est un vaste cube, taillé dans le roc, surmonté d'une sorte de pyramide arrondie avec une pointe allongée. Quoique l'authenticité de ce monument soit contestée, il est si bien regardé par les Juifs comme celui d'un fils rebelle, que beaucoup d'entre eux ne passent pas à côté sans y jeter une pierre ou sans cracher pour témoigner de leur horreur à la conduite de ce fils. Le tombeau de Jacques est

une chambre sépulcrale, taillée dans le roc, et dont deux colonnes soutiennent la voûte. On ne sait qui renferme ce tombeau, mais la tradition raconte que l'apôtre Jacques s'y cacha après la crucifixion du Sauveur, faisant vœu de ne manger ni boire, jusqu'à ce qu'il l'ait vu ressuscité. La tombe de Zacharie, qui fait suite à celle de Jacques, est un carré massif, orné de colonnes ioniques, et surmonté d'un toit pointu en forme de pyramide; on pense que c'est la tombe de Zacharie, qui fut lapidé sous le règne de Joas, et qui en mourant prononça ces paroles: l'Éternel le voit et il le redemandera (II Chro. XXIV 22), parole confirmée par celle de Jésus-Christ, annonçant que tout le sang juste serait redemandé à la nation, depuis le sang d'Abel jusqu'à celui de Zacharie, fils de Barachie tué entre le temple et l'autel (Matt. XXIII 35).

Nous visitons encore, avant de quitter le Haram, la porte d'or, ou porte de Salomon, la même peut-être qui est appelée la Belle, au livre des Actes, et où les apôtres Pierre et Jean guérèrent un homme impotent (Actes III 2 etc.). Cette porte conduisait au portique de Salomon, celui où Jésus se promenait, lorsque les Juifs l'environnèrent et lui dirent: Jusques à quand tiens-tu notre âme en suspens? Si tu es le Christ, dis-le nous franchement (Jean X 23, 24). La Porte d'or forme une assez vaste chambre, dont l'intérieur est orné de magnifiques colonnes corinthiennes; quelques parties de la maçonnerie sont très anciennes. Le fond de la salle est maintenant soigneusement muré, la tradition disant que c'est par là que les Juifs rentreront à Jérusalem. Un petit bâtiment, un peu au-delà de la Belle porte, est censé renfermer le trône de Salomon; nous ne pouvons y jeter un coup d'œil qu'à travers une fenêtre grillée, et encore ne voyons-nous pas grand'chose, le trône étant soigneusement recouvert de toile, et la grille même de la fenêtre étant en partie garnie de lambeaux de vieux chiffons, pour éloigner le mauvais œil. Nous avons retrouvé cet usage de vieux chiffons en bien des endroits, et particulièrement sur les tombes, où les membres des familles viennent périodiquement les renouveler.

A côté de la porte par laquelle nous sortons du Haram, est l'étang de Béthesda, celui qui avait cinq portiques, où un ange venait tous les jours troubler l'eau et où Jésus guérit un homme malade depuis trente-huit ans (Jean V 2 etc.). Maintenant il est en grande partie comblé par les pierres et les débris, on n'y voit plus que les restes de deux portiques, et il n'y a que fort peu d'eau.

Quelques rues traversées nous amènent bientôt à la Voie douloureuse, et au Couvent des dames de Sion. Ce couvent est bâti sur une partie de l'emplacement du Prétoire; en en approchant, on nous montre contre un mur les traces de l'escalier du prétoire, maintenant transporté à Rome, où il est conservé dans la chapelle de la Santa Scala, et si vénéré qu'on ne le monte qu'à genoux; attendant au couvent se trouve l'église d'Ecce homo où derrière l'autel on montre l'arche sous laquelle Pilate passa, lorsqu'il amena Jésus au peuple

en leur disant : Voilà l'homme. D'autres disent que cette arche est celle qui traverse la rue, à côté du couvent.

Les sœurs de Sion nous font visiter leur couvent : tout y paraît parfaitement tenu ; elles s'occupent de l'éducation d'enfants arabes, juives et chrétiennes ; elles ont beaucoup d'élèves. Quelques restes de leur escalier peuvent remonter au temps des Romains ; dans leur cave, elles nous montrent une partie du pavé, qu'on pense avoir été au niveau des rues du temps de Jésus-Christ. Nous retournons au quartier chrétien en suivant la voie douloureuse ; elle fait plusieurs coudes ; on nous y signale les endroits consacrés par la tradition : d'abord celui où Jésus a faibli pour la première fois sous le poids de la croix ; un peu plus loin celui où il s'est évanoui contre le mur. En troisième lieu, la maison de sainte Véronique, qui sortit pour essuyer le visage du Sauveur, et conserva l'empreinte de sa figure sur son mouchoir ; enfin l'endroit où Jésus se retourna pour dire aux femmes qui le suivaient de ne pas pleurer sur lui, mais de pleurer sur elles-mêmes et sur leurs enfants.

Aucun souvenir n'est oublié, et la légende vient partout se mêler à la tradition ; on va jusqu'à nous montrer la maison du mauvais riche, et celle du pauvre Lazare (Luc XVI 19-31).

26 mars

Un dimanche à Jérusalem ; cette pensée a quelque chose de particulièrement saisissant : adorer Dieu et Jésus-Christ, dans la ville même où il s'est tout spécialement manifesté et révélé aux hommes ! Le service protestant se célèbre toute les semaines en anglais, en allemand et en arabe ; l'église anglaise, Christ's church, est neuve et très jolie, attenante au consulat anglais, et très rapprochée de l'habitation de M. Gobat ; la colonie anglaise n'est pas très nombreuse ; cependant avec les écoles dépendant de la mission anglaise, l'auditoire se soutient ; aujourd'hui il est particulièrement nombreux à cause du grand nombre des étrangers de passage à Jérusalem. Nous entendons M. Gobat, toujours intéressant et édifiant ; sa figure vénérable et son air patricien augmentent encore le poids de ses paroles.

M^{me} Gobat ne pouvant me mener elle-même faire une promenade autour de Jérusalem, me fait accompagner aux écoles anglaises, en priant le directeur, M. Palmer, de vouloir bien me conduire dans quelques-uns des sites intéressants qui avoisinent la ville. M. Palmer est d'origine allemande ; Madame est Suisse ; ils ont une assez nombreuse famille ; leur fille aînée est mariée aux Indes.

Après une petite visite à M^{me} Palmer, je sors avec Monsieur : en face de nous est la vallée de Hinnom ; et au milieu de cette vallée l'étang inférieur de Guihon, celui probablement où Ezéchias fit conduire l'eau du haut étang

(2 Chro . XXXII 30), et que Manassé enferma plus tard dans la ville en faisant bâtir un mur à l'occident (2 Chro. XXXIII 14).

Lorsque l'on a construit l'église anglaise, on a trouvé des restes de canaux même une chambre souterraine, sorte de citerne, que l'on a pensé être celle qu'Ezékias avait fait construire pour s'assurer une provision d'eau dans la ville même. L'étang est maintenant à sec, il est peu profond, couvert d'herbe, et doit facilement se transformer en réservoir, en temps de pluies. Une autre citerne, à peu de distance de Guihon, était l'extrémité d'un des conduits amenant à Jérusalem l'eau des étangs de Salomon. Un petit pont relie les deux côtés de la vallée, au-delà s'étendent une série de cottages, bâtis par M. Montefiore, de Londres, pour les Juifs pauvres de Jérusalem; un peu plus loin, sur la hauteur, s'élève la tour des passereaux. La Vallée de Hinnom, ou Tophet, contourne la colline de Sion à l'occident et au midi: elle était la limite entre Judah et Benjamin (Jos. XV 8, XVIII 7). C'est là que plus tard les enfants d'Israël, et leurs rois mêmes, Achaz (2 Chro, XXVIII 3) et Manassé (2 Chro. XXXIII 6) firent passer leurs enfants au feu, à Moloc, ce qui était une abomination devant Dieu (Jér. XXXII 35); Josias abolit cette coutume, au milieu de ses autres réformes (2 Rois XXIII 10). Pour détruire encore plus complètement chez les Juifs toute idée d'adoration des divinités païennes dans cette vallée, elle fut transformée en cimetière, et fut l'objet de malédictions spéciales de la part de l'Eternel (Jér. VII 31, 32 et XIX 2-14). La vallée est solitaire et abandonnée (Hinnom = Géhenne), mais elle n'a pas un aspect particulièrement aride ou sauvage: elle est verdoyante et parsemée de gros blocs de rochers; en contournant un de ces rochers, nous rencontrons une école d'enfants juifs, en récréation: ils se doutent peu sans doute, que dans cette vallée même, tant d'enfants de leurs nation ont été voués à une mort horrible, placés entre les bras rougis de la statue d'airain de Moloc. Malgré la barrière qu'ils apposent au christianisme, les Juifs ne pouvaient se soustraire à sa bien-faisante influence.

Le fond de la vallée nous amène à Aceldama, le champ du potier, acheté avec les trente pièces d'argent de Judas, pour la sépulture des étrangers (Matt. XXVII 7, 8; Actes I 19). Les rochers y forment une pente rapide et inégale, percée en maints endroits par des trous irréguliers, ayant servi de tombes: tantôt ce sont des trous étroits et profonds, dans lesquels un seul corps a pu être introduit; tantôt de petites chambres presque entièrement naturelles, entourées de ces excavations; l'une de ces chambres porte le nom de chapelle des apôtres, tradition confirmée par plusieurs portraits peints sur la voûte; d'autres ont occasionnellement servi de demeures à de pauvres gens, et portent encore des traces de feu; c'est, à la lettre, faire sa demeure parmi les sépulcres. Une de ces chambres, au-dessus d'une paroi de rocher particulièrement abrupte,

était habitée il n'y a pas encore très longtemps par une pauvre femme et sa fille, idiote je crois. Un jour la fille se laissa tomber du haut de ces rochers et se tua; la mère quitta aussi bientôt après cette demeure doublement lugubre.

Aceldama est dominé par un grand bâtiment carré long [sic], qui ne dépasse que de quelques mètres le sommet des rochers; ce que nous en voyons n'en est que la partie supérieure; en regardant par les ouvertures, nous voyons le bâtiment s'étendant assez profondément sous terre; il paraît que c'est un vaste charnier, dans lequel on jetait les corps des étrangers; et la terre avait la propriété de les consumer en un très court espace de temps. C'est à cause de cela qu'une cargaison de cette terre fut portée à Pise, au XIII^e siècle, pour le Campo Santo.

A la jonction de la vallée de Hinnom et du Cédron se trouve la fontaine de En-Rogel, la limite entre Juda et Benjamin. Nous descendons avec assez de peine les rochers d'Aceldama et nous nous trouvons dans un endroit fertile et bien cultivé, qui sont les anciens jardins de David; quelques pas encore nous mènent à l'étang de Siloé, appelé Scélah dans le livre de Néhémie (Neh. III 15). Ce sont là ces eaux de Siloé qui coulent doucement, comme le dit Esaïe (Es. VIII 6) celles auxquelles Jésus envoya l'aveugle-né pour y chercher la guérison (Jean IX 7). L'étang est alimenté par la source du Dragon, un des endroits que Néhémie visita dans sa course nocturne autour des ruines de Jérusalem (Néh. II 13.) Cette fontaine porte aussi le nom de fontaine de la Vierge. Elle présente un phénomène remarquable: dans certaines saisons plusieurs fois par jour; et dans d'autres moments à des intervalles plus rares, elle s'élève subitement de quelques pieds, pour reprendre bientôt son niveau habituel; sans aucune cause apparente; on n'a jamais pu découvrir la raison de cette élévation de l'eau. Cette source est dans une voûte souterraine, à laquelle on arrive par une rampe d'escalier, et une porte ogivale; elle est très appréciée pour des bains. L'eau du Dragon se rend au réservoir de Siloé par un canal souterrain, au-dessous des rochers de Hophel. On peut descendre ce canal à la nage; mais il faut se garder de le confondre avec un autre couloir souterrain à côté de celui-ci, d'où les eaux de la Fontaine du Dragon s'écoulent aussi, mais vont se perdre dans quelque trou; malheur à qui prendrait ce couloir, trop étroit pour qu'on puisse s'y retourner. Les rochers de Hophel ont autrefois supporté la muraille de la ville, qui s'étendait jusque-là comme un prolongement de la montagne de Morijah (2 Chro. XXVII 9; XXXIII 14); ces murailles avaient été construites par des rois de Juda et séparés par Néhémie (Neh. III 26-27).

Sur la hauteur à notre droite s'étend le village de Siloé; misérable bourgade, sans rues, d'où l'on sort le plus souvent des maisons par les terrasses des masures bâties au-dessous; quelques tours couronnent le village, sur la crête

de la montagne; elles nous parlent de ces dix-huit sur lesquels une ancienne tour de ce même village tomba et les écrasa, quoique ils ne fussent pas plus coupables que les autres habitants de Jérusalem (Luc XIII 6).

Tout en remontant la vallée de Cédron, nous longeons les trois tombes de Zacharie, de saint Jacques et d'Absalom, et nous arrivons bientôt au jardin de Gethsémané. Un haut mur, blanchi à la chaux, l'entoure de tous côtés; nous le contournons, et allons sonner à une petite porte basse, située du côté nord; un moine italien vient nous l'ouvrir et nous introduit par un petit perron dans ce jardin sacré. Un grand désappointement m'y aurait attendue, si je n'avais su d'avance ce qui en était: des allées droites et bien gravelées s'étendent devant nous; sur le mur qui enserme ce petit jardin, se trouvent de distance en distance les représentations des diverses phases de l'agonie du Sauveur; les quelques oliviers bien des fois séculaires qui s'y trouvent, étayés pour la plupart, sont entourés de plates-bandes, où croissent les giroflées, les romarins, l'anémone et d'autres fleurs; ces plates-bandes sont elles-mêmes garanties par des palissades de bois qui nous empêchent d'approcher. Il faudrait pouvoir se recueillir longtemps, se concentrer en soi-même, fermer même les yeux, pour placer sur le sol qu'on foule la scène solennelle et auguste qu'il a vu s'accomplir: Jésus, le fils de Dieu et le fils de l'homme acceptant, choisissant, d'être obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort même de la croix pour sauver l'humanité qui le rejette; seul, oublié de ses plus fidèles disciples, qui s'endorment; souffrant une agonie physique et morale, telle que nul autre homme n'en a jamais traversée; est bientôt, quand la complète victoire est remportée, trahi; par un des douze, qui connaissait aussi ce jardin; livré à la brutalité d'une foule ignorante et mobile, abandonné de tous, et se montrant là encore, le Dieu qui guérit, et pourrait briser d'un mot la sombre trame qui l'environne, s'il ne fallait pas « que les Ecritures fussent accomplies. »

On voudrait placer ces scènes dans une nature libre; dans l'ombre épaisse de longues allées d'oliviers, qui auraient dérobé aux disciples l'agonie de leur divin maître, et l'ange qui descend du ciel pour le fortifier. Il y faudrait encore cette ombre pour placer à côté de la solennelle et divine intimité de cette scène, la lumière blafarde des torches et des lanternes, le bruit tumultueux de la troupe armée de bâtons et d'épées, venant de la part des principaux sacrificateurs et des scribes, et le cherchant dans le jardin, jusqu'à ce qu'il s'avance lui-même et leur dise: c'est moi.

Une seule pensée peut me dédommager du contraste navrant entre ce qui est et ce que l'on aurait voulu; ce jardin est-il vraiment Gethsémané? Et s'il n'en est pas ainsi, n'est-il pas certain que Dieu a eu ses vues, parfaitement sages, en permettant que les endroits consacrés par ces saints souvenirs demeurassent ignorés, pour qu'ils ne deviennent pas des buts de pèlerinage, qui

auraient risqué d'affaiblir pour beaucoup d'âmes la force morale des faits qui s'y sont passés.

Avant de quitter le jardin nous demandons au bon moine qui le garde quelques branches d'oliviers, qu'il veut bien nous donner sans trop de difficulté.

Le sentier qui conduit au haut de la montagne des oliviers passe devant la porte du jardin, et nous le prenons en sortant pour gravir la montagne. Le Mont des Oliviers est très déboisé; le sentier est assez raide et peu ombragé; nous croisons quelques Arabes qui descendent pour remonter en ville: l'un d'eux porte une magnifique plante de cola noir, en fleur. Nous cueillons nous-mêmes quelques petites fleurs sur le bord du sentier, mais il y en a peu; la montagne est assez aride; nous en rapportons surtout des branches d'oliviers. En approchant du sommet, j'entre avec M. Palmer dans les tombes dites des Prophètes; elles remontent à une haute antiquité, et l'on ne sait trop d'où leur vient le nom qu'elles portent; il y a quelques années, on y entra par un grand trou rond percé dans la voûte de la chambre d'entrée; on a découvert depuis lors un passage à cette chambre sous un rocher, par dessous lequel on doit se glisser à quatre pattes dans l'intérieur. Cette chambre donne accès par un couloir à une série d'allées latérales, assez semblables de forme à un éventail entr'ouvert; nous nous contentons de la première chambre, n'ayant pas de bougies, et ne voulant pas nous risquer sans guide dans ces couloirs. Un peu plus haut un espace de la montagne est complètement dépouillé d'arbres: c'est là que Salomon, faisant ce qui déplait à l'Éternel, avait bâti un haut lieu à Kémos, l'abomination des Moabites (1 Rois XI 7), qui fut plus tard détruit par Josias, lorsqu'il eut retourné son cœur vers Dieu (2 Rois XXIII 13).

Un peu à gauche, sur le sommet de la montagne, sont situées les propriétés de M^{me} la Princesse de la Tour d'Auvergne: d'une famille italienne, et noble par la naissance, elle s'était mariée dans une famille inférieure à la sienne; veuve et très riche elle voulut reprendre un titre et un nom. M. le prince de la Tour d'Auvergne, noble et sans fortune, l'épousa. Il demeure à Paris, où elle va annuellement le voir, et lui faire tenir une certaine rente. Elle passe le reste de l'année à Jérusalem; elle y fait beaucoup de bien et est très connue et très aimée.

Elle a fait construire sur le haut de la montagne une habitation pour elle-même, un couvent qui n'est pas encore occupé; une jolie église, et un cloître qui y est attenant; tout cela est entouré de jardins, et gardé par quelques Arabes. Malheureusement M^{me} la Princesse est absente en ce moment, ce que je regrette d'autant plus que j'avais pour elle une carte d'introduction de M^{me} Odier.

On nous fait visiter l'église et le cloître: ce dernier est particulièrement

remarquable, une élégante colonnade en pierre blanche entoure la petite cour centrale, tandis que le mur circulaire intérieur est garni de grands tableaux de tuiles bleu clair enclavées dans le mur avec encadrement de pierre, sur chacun desquels l'oraison dominicale est inscrite en caractères noirs, en autant de langues différentes; il y a une trentaine au moins de ces tableaux, qui sont symétriquement arrangés tout autour du cloître; quatre portes ouvrent sur le cloître: celle de l'église, à l'orient; à l'occident celle d'une petite chambre où sont conservées les reliques trouvées sur la montagne lors de ces diverses bâtisses; au midi la porte par laquelle nous sommes entrés et vis-à-vis la porte d'un petit caveau où M^{me} la Princesse a déjà fait préparer son tombeau. Une statue de marbre blanc est couchée sur le monument; sur le mur du fond quelques lignes parlent du comte de Bossi son père et à côté une petite urne noire, dans une niche, renferme le cœur du comte. C'est vraiment une pensée touchante que celle de la princesse consacrant le cloître à l'Oraison dominicale, que quelques-uns disent avoir été enseignée aux disciples sur le Mont des Oliviers, dans le sentiment que toutes les sectes chrétiennes peuvent se rencontrer et se donner la main sur ce point commun.

Nous voyons coucher le soleil depuis le haut de la montagne, derrière Jérusalem; nous contemplons longtemps la ville depuis cet endroit où Jésus la voyait lui-même, lorsque ses disciples s'approchèrent de lui en particulier pour l'interroger sur son avènement et sur la fin du monde (Matt. XXIV 3).

Puis, nous hâtons le pas, car il nous faut arriver avant que les portes ne soient fermées, surtout celle d'Etienne par laquelle nous devons passer: on les ferme toutes à la nuit, excepté celle de Jaffa, et si nous arrivions trop tard nous aurions un grand détour à faire. Nous descendons un chemin rapide, pour en remonter un plus rapide encore, de l'autre côté de la vallée: nous passons près de l'endroit où Etienne a été lapidé, non loin de la porte à laquelle on a donné son nom, et nous arrivons heureusement avant que cette porte ne soit fermée. Nous traversons rapidement la ville, particulièrement tranquille à cette heure, et je me retrouve bientôt auprès de M. et de M^{me} Gobat.

En voyage, comme dans la vie, il faut s'attendre à des mécomptes. Quelques jours avant notre arrivée à Jérusalem, M. Cook nous avait demandé comme un service personnel de renoncer à notre course à Hébron; plusieurs personnes de notre caravane avaient aussi hâte d'arriver à Jérusalem et tous nous comptions trouver un dédommagement à ce sacrifice en voyant les Juifs au Mur des Lamentations un vendredi après-midi; d'après notre programme nous aurions dû aller à Hébron depuis les étangs de Salomon, et n'arriver à Jérusalem que le samedi.

C'est moi qui avais eu le plus de peine à accepter le sacrifice, et encore ne l'avais-je fait qu'avec un certain espoir que la course pourrait s'arranger de

nouveau depuis Jérusalem. Mais la distance, beaucoup plus grande, doublait les difficultés : aller et revenir en un jour nécessitait une journée d'une quinzaine d'heures de cheval, par des chemins dont rien ne peut donner l'idée, et pour que le cheval eût le temps nécessaire pour se reposer entre les deux courses, il fallait partir au milieu de la nuit, seule avec un guide ; ou bien consacrer deux jours à la course ; coucher à Hébron dans un couvent quelconque et écourter d'autant mon séjour à Jérusalem. L'amiral Douglas et les Messieurs Lévy, pour qui Hébron était une ville sacrée, persistaient à faire la course : mais ils étaient d'excellents cavaliers et il prenaient leur propre guide, devaient partir à minuit, et naturellement il ne pouvait être question pour moi de les accompagner. J'avais toujours espéré que quelque circonstance favorable rendrait cette course possible, mais ce soir-là, en allant aux informations, et très peu encouragée par M. et M^{me} Gobat à tenter l'aventure, je vis qu'il fallait décidément y renoncer. Le guide de notre caravane, M. Floyd, m'assurait d'ailleurs que le résultat de la course ne compenserait pas les difficultés et la peine : je verrais Hébron, il est vrai, une petite ville orientale par excellence, mais ce qui fait la valeur historique de l'endroit, la caverne de Macpélah qui renferme les restes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et au-dessus ou autour de laquelle est bâtie la mosquée d'Hébron, est gardée avec un soin si jaloux par les Musulmans, que l'on peut compter les rares permissions qui ont jamais été accordées à des souverains ou à de hauts dignitaires chrétiens d'y pénétrer ; les voyageurs ordinaires ont à peine la possibilité d'en considérer un peu tranquillement les murs extérieurs. Cependant fouler le sol d'Hébron eût bien eu son intérêt : c'est une des plus anciennes villes du monde ; c'est là que demeuraient les Anakins, les descendants d'Anak, le père des géants (Jos. XXI 11) ; c'est là qu'Abraham résidait lorsque l'Ange de l'Eternel, accompagné de deux autres anges, vint à lui comme il était assis à la porte de sa tente, et lui annonça la naissance d'Isaac, et un peu plus tard, la prochaine destruction de Sodome. Hébron, située près du torrent d'Escol, était le pays où croissaient ces raisins dont les envoyés de Moïse rapportèrent une grappe aux Israélites, en les décourageant quant à la conquête possible d'un tel pays ; mais Caleb, l'un des douze envoyés, de même que Josué, fils de Nun, firent tous leurs efforts pour encourager le peuple à monter contre ce peuple et contre ce pays ; c'est pourquoi Dieu leur permit à eux deux seuls d'y rentrer, après que le peuple eût erré encore de longues années dans le désert, et que tous ceux qui étaient sortis d'Egypte y fussent morts ; et l'Eternel promit à Caleb qu'il lui donnerait en possession cette ville même, ce qui eut lieu en effet lorsque Josué partagea le pays au peuple (Jos. XIV 6-15). C'est dans cette ville encore que David demeura sept ans et demi avant d'être établi roi sur tout Israël. Hébron traversa ensuite les mêmes crises que les autres ville du

pays du temps des Romains, comme à l'époque des conquêtes musulmanes et des croisades. C'est maintenant une des quatre villes saintes des Juifs; elle compte les uns disent 5'000, les autres 10'000 habitants; les maisons y sont bâties solidement, en pierre; les toits plats presque toujours ornés des petites coupoles; plusieurs rues sont fermées par des portes. A quelque distance de la ville un vieux térébinthe porte le nom de chêne d'Abraham. Voilà à quoi je dus renoncer; quand M^{me} Gobat vit mon désappointement elle me donna une jolie vue d'Hébron que je garde soigneusement en souvenir de ma course manquée; plus tard l'un des Messieurs Lévy me raconta en détail sa course et ses impressions de la ville, tout en m'assurant qu'une course aussi rapide que la leur eût été tout à fait impossible pour moi. Hébron possède des verreries assez importantes, où l'on fabrique entre autres des bracelets et des bagues très appréciées par les femmes arabes.

27 mars

Voici une journée qui s'annonce tranquille et d'autant plus sans projet que la course à Hébron eût dû y trouver place. Nous en profiterons M^{lle} Tetzner et moi pour aller longuement et tranquillement visiter l'Eglise du Saint-Sépulcre; M^{me} Gobat nous fait espérer que M. Shick pourra nous y conduire, et certainement nous ne pourrions pas avoir un meilleur guide que lui. M. Shick est un ancien élève de Crischona, l'établissement missionnaire près de Bâle qui enrichit les stations d'artisans-missionnaires, ressource inappréciable pour la propagation de la civilisation et de l'industrie, en même temps que du christianisme. M. Shick est une des principales chevilles ouvrières de la colonie protestante de Jérusalem; architecte, ingénieur, artisan, industriel, il est tout à la fois; c'est un homme de génie, et digne d'être plus connu encore qu'il ne l'est. Il a fait, entre autres œuvres, un modèle en relief de l'Eglise du Saint-Sépulcre, et un autre du tabernacle; ce dernier était à l'Exposition de Paris de 1867; ces plans sont exposés dans une salle attenante au dépôt biblique, et comme c'est très près de nous, nous commençons par aller les visiter avec beaucoup d'intérêt. Ensuite M^{lle} Tetzner et moi, ne sachant pas encore si M. Shick pourra nous conduire, et désirant savoir à quelle heure l'église sera ouverte, ou y jeter un premier coup d'œil, si elle l'est; nous nous acheminons à nous deux dans ces rues, où chaque pas nous intéresse, satisfaites de la simple pensée que nous foulons les rues de Jérusalem; nous parcourons le quartier chrétien, entrons dans plusieurs des principaux magasins, pour emporter quelques souvenirs de la ville sainte, entre autres des photographies et des objets en bois d'olivier; nous nous arrêtons aussi devant des échoppes d'Arabes et faisons provisions de perles et de verroterie d'Hébron; c'est ainsi que distraites et intéressées par une foule de choses, de scènes, ou de types qui

nous tombent sous les yeux, nous arrivons sur la place de l'Eglise du Saint-Sépulcre. Hélas! la porte est fermée; on sait rarement à quoi s'en tenir sur les heures d'ouverture: on ferme vers 10 ou 11 h du matin, pour rouvrir vers 3 ou 4 h et fermer de nouveau vers 5 ou 6 h. Nous allons heurter au guichet de la porte d'entrée; un moine italien nous répond, ou plutôt nous regarde sans nous répondre; je m'efforce de lui faire comprendre que nous désirons savoir à quelle heure l'église se rouvrira; il me comprend parfaitement, car j'appuie ma demande en lui montrant ma montre et en indiquant interrogativement trois ou quatre; je n'en obtiens que des ricanements et des gestes qui signifient qu'il ne peut pas me renseigner; bientôt trois ou quatre autres figures se montrent derrière ce moine-là, mais sans qu'il y ait moyen d'obtenir d'eux une autre réponse. Nous partions très désappointées et assez vexées, lorsque M^{lle} Tetzner reconnaît le pasteur allemand, qu'elle a entendu le dimanche précédent et que nous croisons, accompagné d'un autre monsieur, qui se trouve précisément être M. Shick lui-même; nous leur racontons notre mésaventure; M. Shick revenait justement de chez M. Gobat, où il avait été nous chercher; et il nous y donne de nouveau rendez-vous pour l'après-midi à 4 h.

L'Eglise du Saint-Sépulcre, comme celle de la Nativité à Bethlem, appartient aux trois communautés latine, grecque et arménienne; chacune d'elles a son couvent et sa chapelle, à l'entour des lieux saints qu'elle ont en commun; et plusieurs autres sectes, comme les Coptes et les Syriens, ont aussi leur petit sanctuaire dans l'enceinte de l'église. Aucune église ne peut donner une idée de celle du Saint-Sépulcre: c'est un vrai monde à soi; là une porte ouverte nous laisse voir des lits, une fontaine; plus loin un escalier nous conduit à une cuisine; telle chapelle sert de passage pour entrer dans un des couvents; telle partie du plafond est beaucoup plus basse, parce que quelque salle d'un autre se trouve au-dessus.

Des bâtisses aussi étranges, aussi diverses, aussi irrégulières datent de plusieurs époques: l'église a été commencée sous Constantin en 326, autour du rocher taillé et isolé qui passait pour le Saint-Sépulcre; à une petite distance une riche basilique consacrait l'endroit où Jésus avait souffert. Ces églises furent détruites par les Perses, en 614, et rebâties peu après, avec l'addition de nouveaux bâtiments, consacrant d'autres souvenirs qui venaient se joindre aux deux principaux, en les compliquant de diverses légendes. Ces bâtiments furent détruits par les Sarrasins au commencement du XI^e siècle, pour être de nouveau restaurés par les chrétiens une quarantaine d'années plus tard. Enfin lorsque Jérusalem fut prise par les Croisés en 1099, ils rebâtirent et agrandirent encore l'église, y rassemblant et y groupant un nombre toujours plus considérable de souvenirs imaginaires, qui ont persisté jusqu'à maintenant. En 1808 un incendie détruisit en partie l'église, mais elle a été restaurée peu

après et mise dans l'état actuel. La question se pose tout naturellement à nous : est-ce bien ici l'emplacement de Golgotha, et celui du Saint-Sépulcre ? Nous sommes ici en pleine ville, et nous savons positivement que Jésus a souffert hors de la porte. Voilà le grand sujet de controverse, auquel bon nombre de savants ont cherché une solution ; il s'agit de savoir si du temps d'Hérode cette partie de la ville était, oui ou non, comprise dans l'enceinte des murs ; on s'est efforcé de retrouver la direction de ces anciens murs ; on a cherché, on a fouillé, on s'est prononcé pour ou contre, entraînant avec sa décision la probabilité ou l'improbabilité de l'authenticité des lieux saints ; mais rien de parfaitement sûr n'a encore été établi, ni ne le sera probablement jamais. Pour nous, nous laissons aux savants des recherches complètement au-dessus de notre portée : on nous dit que cette église est celle du Saint-Sépulcre, et l'on nous montre Golgotha, à peu de distance du sépulcre ; nous savons que ces deux endroits étaient en effet très rapprochés l'un de l'autre ; la tradition a consacré depuis des siècles ce double souvenir, à cette place même ; les larmes et le sang de milliers de pèlerins l'y a inscrite en termes touchants et ineffaçables ; des millions de chrétiens ont adoré ici, des millions viendront encore se prosterner sur ces mêmes dalles et se retremper à ces mêmes souvenirs ; et nous aussi, portées sur ce même flot de foi et d'espérance, nous imposons silence à nos doutes, et sans scruter le sentiment qui nous domine, nous élevons vers Dieu nos cœurs, pleins d'adoration et de gratitude.

La façade de l'église donne sur une petite place dallée, à l'autre extrémité de laquelle sont les restes d'une série de colonnes brisées ; les dalles les plus rapprochées de l'entrée portent les noms et les armes de plusieurs chevaliers du temps des croisades ; probablement qu'une fois, un cloître s'étendait en face de l'église ; à gauche et à droite s'élèvent quelques anciennes chapelles et quelques restes de vieux bâtiments. Le style est roman, mais très mélangé ; les portes et les fenêtres, en ogives, sont ornées de quelques sculptures ; tout l'aspect de l'église est irrégulier, mais plait par son caractère d'ancienneté et de simplicité. La porte d'entrée franchie, on se trouve dans une sorte de vestibule : un groupe d'arméniens est accroupi, dans un enfoncement à gauche, à quelques pieds de hauteur, fumant et causant tout en surveillant ceux qui entrent et sortent. En face de la porte une grande dalle entourée d'une grille, et ornée de plusieurs lampes, porte le nom de pierre de l'onction : c'est là, d'après la tradition que Joseph d'Arimatee et Nicodème auraient déposé le corps de Jésus pour l'envelopper de linges et d'aromates, selon la coutume des Juifs ; à une petite distance une autre pierre marque la place où se tenaient les femmes, regardant. Nous prenons un escalier, à droite de la porte, et nous arrivons à Golgotha, le lieu du Crâne, où Jésus a été crucifié ; une chapelle désigne l'endroit où le Sauveur a été cloué sur la croix ; à côté on nous montre

celui où la croix a été plantée ; un trou rond dans le pavé signale cet endroit ; et à droite et à gauche se voient aussi les marques des croix des deux malfaiteurs ; un peu plus loin une riche chapelle est dédiée à Notre-Dame des Douleurs. Après avoir contemplé avec émotion et vénération ces lieux saints, nous redescendons dans une chapelle en dessous de celle-ci, où nous voyons la tombe d'Adam, qu'une très ancienne tradition place dans ce lieu même ; dans un vestibule à côté, les tombes de Godefroid de Bouillon, et de Baudouin son frère, les deux premiers rois latins de Jérusalem ; d'autres souvenirs sont encore rassemblés là, tels que la tombe de Melchisédec, et la fente dans le rocher, après le tremblement de terre qui accompagna la mort du Sauveur.

Nous repassons devant la pierre de l'Onction, et celle des Saintes femmes, et nous arrivons à une des parties les plus importantes de l'église, le Saint-Sépulcre lui-même : c'est une chapelle taillée dans le roc, et isolée, au-dessous d'une vaste rotonde dont elle occupe le centre. Cette chapelle est double ; c'est d'abord celle de l'Ange, où l'ange apparut aux femmes pour leur annoncer que Jésus était ressuscité, et au-delà le Sépulcre lui-même ; on y pénètre par une petite porte basse, et l'on se trouve dans un caveau en pierre, dont le Sépulcre proprement dit occupe la moitié ; c'est un carré long, ayant deux mètres environ de longueur et un peu moins d'un mètre de largeur et de hauteur ; des lampes précieuses y brûlent constamment, ainsi que des bougies allumées par les pèlerins ; un moine garde toujours le sépulcre ; deux ou trois personnes debout suffisent pour remplir l'espace libre. En face de ce tombeau on ne questionne plus, on adore, et tout s'efface devant la pensée qui nous saisit : Il n'est point ici, il est ressuscité... Il est mort pour nos offenses, et ressuscité pour notre justification.

La rotonde est très élevée, entourée de galeries, occupées le Vendredi Saint par des milliers de spectateurs assistant à la distribution du feu sacré ; ce jour-là les abords du sépulcre sont aussi encombrés de monde que cela est possible ; un prêtre grec entre dans la chapelle, et à sa prière le feu sacré est censé s'allumer ; ce feu est aussitôt distribué à la foule par deux larges ouvertures ovales pratiquées dans la chapelle de l'Ange ; la foule, toute munie de bougies et de torches, se précipite vers la flamme merveilleuse, chacun désirant se l'approprier le plus vite possible ; en un clin d'œil toute l'église est illuminée ; le feu ainsi communiqué de proche en proche est d'une grande valeur aux yeux des pèlerins ; plusieurs l'emportent jusque chez eux, dans le nord de la Syrie et jusqu'en Russie, continuant longtemps à l'entretenir. Mais dans l'église même au moment de la distribution, le pêle-mêle est quelque chose d'affreux ; cette cérémonie a été souvent accompagnée de rixes et de sang versé ; aussi maintenant un détachement de soldats arabes stationne dans l'église, au jour de la fête, pour y maintenir l'ordre.

Attenant au Saint-Sépulcre se trouve le petit sanctuaire copte, humble et simple, mais rachetant cette simplicité par la noble place qu'il occupe. En face, et au-dessous du premier rang de galeries de la Rotonde, se trouve une chapelle syrienne; une porte basse nous introduit dans une sorte de grotte, où deux tombes voisines à quelques pieds au-dessous du sol, sont censées être les tombes de Nicodème et de Joseph d'Arimatee. Nous retrouvons la rotonde et prenons à gauche; nous nous trouvons dans une chapelle très vaste, une des ailes de l'église, où l'on nous montre l'endroit où était Marie Magdeleine lorsque Jésus lui apparut, et l'emplacement même où Jésus se tenait; un peu plus loin, derrière un autel, le pilier de la flagellation, où Jésus a été attaché; puis un autre autel, à l'endroit où l'impératrice Hélène avait placé les croix après les avoir retrouvées dans les fouilles.

En face de la chapelle de l'Ange, au haut de quelques marches d'escalier, se trouve la chapelle de l'église russe, la plus vaste et la plus riche de toutes celles qui avoisinent le Saint-Sépulcre; au fond se trouve le trône du patriarche; au milieu un bloc de marbre est censé indiquer le centre du monde. Nous passons la chapelle de Longinus, celle du partage des vêtements, et nous arrivons à la chapelle de sainte Hélène: un escalier nous conduit à cette dernière, tout à fait souterraine: c'est là qu'après les fouilles ordonnées par l'impératrice et qu'elle surveillait elle-même, guidée par un instinct divin, les trois croix furent retrouvées; parmi elles celle de Jésus fut reconnue par un miracle, une guérison dont elle fut le moyen; cette chapelle possède un autel donné par le malheureux empereur du Mexique, Maximilien, alors archiduc d'Autriche; il a aussi fait marquer d'une manière spéciale le coin même où la croix a été trouvée. En remontant nous passons devant l'autel d'Hélène, l'autel du brigand repentant, celui des Outrages, etc. etc.; aucun trait de la Passion n'est oublié; on montre même une prison où Jésus aurait été retenu quelques heures et une autre où il aurait été enchaîné. Cette visite à l'Eglise du Saint-Sépulcre prend un temps assez long, et quand nous avons achevé de la parcourir, il est malheureusement trop tard pour que nous puissions monter sur la tour pour avoir une vue de Jérusalem. Je m'en dédommage sur la terrasse des Gobat.

28 mars

M^{me} Gobat a proposé une visite aux écoles et en attendant le moment où nous devons y aller, elle a la bonté de me donner un de ses Kamas, un des domestiques arabes toujours à ses ordres qui sont à l'entrée de la maison, gardant la demeure de l'évêque, pour m'accompagner de nouveau au Saint-Sépulcre. Je ne tarde pas ensuite à rejoindre M^{me} Gobat. Elle monte sur sa belle ânesse blanche, qui a servi de modèle à un peintre anglais pour une « Fuite

en Egypte», et nous sortons par la porte de Jaffa, toujours accompagnées du Kamas. Notre course n'est pas très longue, et longeant extérieurement le mur, nous arrivons bientôt aux écoles anglaises. L'école est dirigée par M. Palmer, tandis que M. et M^{me} Baldensperger s'occupent du côté matériel de l'établissement. La maison dans laquelle l'école est installée est très ancienne, on peut même dire antique : quelques-uns des murs peuvent remonter au temps de Salomon ; quand on a approprié le bâtiment à son usage actuel, on a trouvé une ou deux citernes complètement comblées de pierres et de débris, dans l'épaisseur des murs ; on y a fait les travaux nécessaires pour les rendre à leur première destination, et elles sont une grande ressource pour l'établissement. L'amodiation du jardin et du cimetière anglais qui le suit, a amené des découvertes moins utiles, peut-être, mais non moins intéressantes : d'abord les beaux matériaux de construction trouvés presque à niveau du sol, ont fourni ce qui était nécessaire pour bâtir la plus grande partie des murs d'enceinte ; ensuite, en creusant près du cimetière anglais, on est arrivé à d'anciens murs, et à un ancien escalier, qui a dû être une des issues de l'ancienne Jérusalem, probablement dans le voisinage de la porte de la vallée, celle par laquelle Néhémie sortit de nuit pour considérer les murailles renversées de la Sainte cité, et aviser aux moyens de les relever (Néh. II 13-16). Un petit angle du cimetière anglais a été complètement déblayé, et cet espace enclos d'un mur ; on peut par la profondeur de cette sorte de puits, se faire une idée du niveau de la Jérusalem d'alors ; les restes de l'ancien escalier et de l'ancienne muraille sont aussi vieilles. Le cimetière renferme plusieurs tombes intéressantes, entre autres celle du prédécesseur de M. Gobat, l'évêque Nicolajson, qui avait été très rapidement enlevé à ses hautes fonctions. Les Gobat ont un enfant reposant dans ce cimetière.

M. Palmer dirige l'école depuis vingt-quatre ans environ ; il est aidé dans ses fonctions par un maître arabe ; il y a une quarantaine d'élèves, environ, pensionnaires pour la plupart, quoiqu'il y ait aussi quelques externes ; ils appartiennent à diverses communautés : protestants, chrétiens grecs, quelques druzes, quelques abyssins, et même quelques musulmans. Les leçons sont données en anglais et en arabe ; elles sont précédées chaque matin du culte de famille. Les leçons étaient déjà commencées lorsque nous arrivâmes ; M. Palmer avait les aînés, le maître arabe les plus jeunes ; nous assistâmes un moment aux leçons ; puis nous vîmes un peu M^{me} Palmer et visitâmes la maison ; tout y est simplement et confortablement organisé, dortoirs, réfectoire, classes.

M^{me} Gobat retournant en ville par le même chemin, me proposa un chemin plus court en priant M. Baldensperger de m'accompagner ; nous remontâmes vers la tombe de David, ou le Cénacle, tout en passant près d'autres

tombes : il y en a partout aux environs de Jérusalem. Me retrouvant si près de la tombe de David, je prie M. Baldensperger de m'y conduire pour la visiter une seconde fois ; nous revoyons aussi les ruines de la maison dite de Caïphe, puis nous rentrons en ville par la porte de Sion ; nous longeons le couvent arménien, passons quelques petites rues tranquilles, et je ne tarde pas à me retrouver chez M^{me} Gobat, qui me conduit à l'école de garçons juifs, provisoirement dirigée par M. Friedländer. La plupart des enfants de cette école viennent de quelque distance ; les Juifs de Jérusalem ne se décident pas facilement à mettre leurs enfants dans des écoles chrétiennes ; la mission auprès des Juifs présente des difficultés particulières, et les prosélytes sont en général vus d'assez mauvais œil par leurs anciens coreligionnaires. L'école renferme une vingtaine d'enfants pensionnaires, auxquels viennent se joindre, pour les leçons, quelques enfants de prosélytes. M^{me} Friedländer m'accompagne ensuite à l'école des filles dirigée par Miss Addie ; celle-ci me fait visiter la maison, en réparation en ce moment ; on l'agrandit car la place est insuffisante ; il y a pour le moment une trentaine de pensionnaires et on pourra en recevoir davantage dans peu de temps. Les enfants sont juives de naissance pour la plupart. Les grandes étaient dans leur classe, écoutant avec des figures brillantes d'intelligence la leçon qu'on leur donnait ; on leur a fait à mon intention un petit examen en anglais, et elles ont répondu à tout avec une promptitude et une netteté admirables. J'ai ensuite été voir les petites, élevées comme dans nos salles d'asiles ; au milieu d'elles se trouvaient deux ou trois petits garçons ; c'était charmant de voir ces enfants exécuter toutes leurs petites évolutions, et chanter en frappant des mains en cadence. La maîtresse les a ensuite groupés autour d'elle, et a demandé à chacun de lui citer un verset de la Bible, chacun celui qu'il voudrait ; aussitôt, sans aucune hésitation chaque enfant a successivement répété son verset, pris au hasard dans sa mémoire.

Attendant à l'école est un ouvroir pour les femmes juives ; elles peuvent venir journellement y travailler, l'ouvrage leur est fourni par des personnes de la ville, ou, lorsqu'il n'y a point de commandes, elles font des ouvrages qui sont vendus sur place ou à l'étranger ; c'est un moyen pour ces pauvres femmes de gagner quelque chose, en même temps qu'elles sortent ainsi pour quelques heures, d'une manière profitable, de leurs tristes et sombres intérieurs. Je vis là une vingtaine de ces femmes, assises à terre sur des nattes, tout autour de la chambre.

Outre ces divers établissements d'éducation, dirigés par la mission anglaise, il y en a plusieurs autres dépendant spécialement de l'Allemagne : d'abord de très bonnes écoles pour les garçons et pour les filles, où l'on ne reçoit que des externes ; l'enseignement s'y fait en allemand. Ensuite le magnifique établissement des sœurs de Kaiserswerth, appelé Talitha Kumi ; il

renferme une centaine de jeunes filles toutes arabes, chrétiennes pour la plupart, quoiqu'il y ait aussi quelques mahométanes. Le bâtiment est magnifique, paraît-il ; l'éducation excellente, la direction parfaite ; cet établissement est un peu hors ville, et je n'ai pas eu le temps d'aller le visiter. Les diaconesses de Kaiserswerth dirigent aussi un hôpital, ou maison de santé, où une quantité de malades sont annuellement reçus et soignés sans distinction de nationalité ou de religion ; on ne peut taxer trop haut la somme de bien physique et moral accompli par là : les préjugés tombent et les cœurs s'ouvrent en présence de la charité active et de la foi vivante de ces sœurs de Kaiserswerth ; combien de malades ont dû ressortir de cet établissement non seulement avec une santé restaurée, mais avec un cœur plus accessible et plus prêt à accepter une religion dont ils voyaient les fruits.

Une autre œuvre bien intéressante, en même temps que bien navrante, est la léproserie, située aussi un peu hors ville. Elle est sous la direction d'un père et d'une mère de famille, M. et M^{me} Tapp? [sic] qui se consacrent entièrement à cette tâche d'abnégation et d'amour. Ils ont autour d'eux une douzaine de ces malheureux, atteints d'un mal presque sans remède, mais dont ils peuvent au moins adoucir la vie.

Toutes ces œuvres allemandes et anglaises sont placées sous le contrôle de M. Gobat ; la dignité d'évêque de Jérusalem a été créée par l'initiative et l'entente de l'Angleterre et de la Prusse réunies, et chacune à son tour doit nommer un évêque ; M. Gobat a été nommé par la Prusse. Sa circonscription épiscopale s'étend sur toutes les œuvres dépendant de l'Angleterre ou de la Prusse, en Syrie, en Egypte, et jusqu'en Arabie ; la charge est immense ; aussi pour pouvoir continuer à remplir les fonctions d'évêque et de pasteur, M. Gobat a-t-il dû demander à être au moins en partie déchargé du soin des écoles ; on lui a adjoint à cet effet son gendre, M. Zeller, actuellement pasteur à Nazareth, qui viendra s'établir à Jérusalem. Il y transportera, en même temps que lui, une petite école normale qu'il avait fondée à Nazareth, pour y former des maîtres d'école et des catéchistes.

Les écoles de Nazareth sont les plus importantes après celles de Jérusalem : l'école de filles, dirigée par Miss Dixon, a une trentaine d'élèves ; celle de garçons, une soixantaine ces derniers tous externes. Il s'y trouve encore une école enfantine, surtout pour les petites filles ; quelques écoles aussi dans divers villages aux environs. Il y a encore des écoles à Nablous, l'ancienne Sichem ; puis à Ramleh, à Lydde, à Bethléhem ; à Salt, l'ancienne Ramoth Giléad. Grâce à mon séjour chez M. Gobat j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'entendre parler de quelques-unes de ces écoles : j'ai rencontré chez eux M. Müller, le directeur de l'école de Bethléhem ; et un autre jour un monsieur anglais ou écossais, qui trouvant sa tâche finie en Europe, vient d'arriver à

Bethléhem, avec la pensée de consacrer le reste de sa vie en aidant selon ses moyens aux écoles ou à l'évangélisation.

Dans l'après-midi notre caravane va encore visiter ensemble d'assez vastes excavations, auprès de la porte de Damas, immenses carrières exploitées il y a bien des siècles, et où il paraît probable que des pierres ont été extraites et préparées pour le temple de Salomon. Nous avons à passer sur des tas de débris et de restes animaux et végétaux, pour parvenir à l'entrée des carrières; l'ouverture, percée naturellement dans le rocher, est très basse; nous n'y entrons qu'avec une certaine difficulté; nous avançons avec précaution, à la lueur de quelques bougies; nous devons observer attentivement nos pas afin de ne pas tomber contre des monticules de terre ou dans les trous qui les avoisinent; tout autour de nous la pierre paraît avoir été extraite avec soin, et après une assez longue course nous arrivons à une sorte de rond-point, où il semble que le travail ait été interrompu, faute d'emploi ultérieur pour les matériaux. Les larges dalles de pierre blanche sont mesurées, marquées en partie taillées mais laissées inachevées. Il est fort possible que ce soit là qu'aient été préparées plusieurs de ces grandes pierres, de ces pierres de prix, qu'on amenait toutes taillées, pour servir aux fondements du temple (1 Rois V 17), car on les amenait toutes telles qu'elles devaient être, de sorte qu'en bâtissant la maison, on n'entendît ni marteau, ni hache, ni aucun outil de fer (1 Rois VI 7).

C'est notre dernière après-midi à Jérusalem; nous devrions y rester encore longtemps pour tout voir, et surtout pour y jouir à loisir du bonheur intime de nous trouver dans ses murs; pour en respirer l'air, pour en parcourir les rues, pour en contempler calmement et à tête reposée les environs; mais les membres de notre caravane qui continuent le voyage partent demain, et il faut bien suivre, bon gré, mal gré, à moins d'attendre une caravane suivante, ce que je pourrais faire, à la rigueur, mais ce qui présenterait aussi ses difficultés. Plusieurs membres de notre caravane, le plus grand nombre même, ne viennent pas plus loin; ayant à disposer de peu de temps, ils sont venus en Palestine pour la partie du voyage que nous venons d'accomplir, Jérusalem, Bethléhem; la mer Morte, etc.; ils retourneront s'embarquer à Jaffa; pour nous, qui continuons, nous traverserons l'ancienne Samarie et la Galilée, et nous nous rembarquerons à Beyrouth. Nous prenons congé les uns des autres, après ces quelques jours passés ensemble, bien courts, en réalité, mais longs si nous les mesurons au nombre et à la valeur des émotions ressenties et des impressions traversées. Je dis adieu avec regret à M. et à M^{me} Cook dont l'amabilité et les prévenances ne se sont jamais démenties.

Faute de savoir que voir encore de nouveau, je vais revoir: je retourne au mur des Lamentations, the Wailing Place, bien abandonné cette après-midi, et où deux ou trois Juifs seulement font leur lecture pieuse, inclinés contre

leur mur sacré; je retourne aussi encore une fois à l'église du Saint-Sépulcre, qui a une attraction irrésistible. Encore quelques heures tranquilles à Jérusalem; quelques moments sur la terrasse des Gobat, une dernière soirée avec eux, les préparatifs du départ, et la dernière nuit, qui ne nous amène que trop vite au jour où nous devons nous remettre en route.

29 mars

Le départ était annoncé pour 8 h, aussi sommes-nous tous de bonne heure sur pied: M. et M^{me} Gobat ont la bonté de hâter leur déjeuner; mais malgré tout, le départ se trouve retardé d'une heure au moins. Les choses traînent en longueur à l'hôtel: bagage à fermer, à emporter, à charger; lettres à aller chercher; car on apprend que la poste vient d'arriver; derniers adieux à faire. Il est environ 9 h quand je prends congé de M. et de M^{me} Gobat, et que nous montons à cheval sur la place au-dessous de leur maison; je les vois sur leur balcon, jusqu'au moment où un coude de la rue nous amène en face de la porte de Jaffa; et bientôt nous sortons de la ville...

Notre nombre est très réduit: nous ne sommes plus que neuf de notre ancienne caravane: nos deux messieurs Juifs, les Messieurs Lory; leur ami M. Price; M. Mease; M. Essery, un pasteur anglais, dont ce voyage est un long rêve ayant enfin son accomplissement; M. et Mrs. Teschemaker, M^{lle} Tetzner et moi; mais quelques nouveaux voyageurs se joignent à nous; une dame anglaise, Mrs. Bradshaw, avec sa femme de chambre, gentille Suissesse de Colombier; et plus tard, dans l'après-midi, nous retrouvons deux pasteurs américains, MM. Haines et Shuler, qui nous ont un peu devancés sur la route. Ces deux derniers reviennent d'un voyage des plus intéressants au Sinaï et dans l'Arabie Pétrée. Peu de jours après, causant avec M. Haines, nous avons trouvé un point de contact des plus inattendus: sa sœur est belle-sœur de M^{me} Grandpierre; et M^{me} Grandpierre étant en ce moment en Amérique chez son frère, M. Haines l'a vue avant son départ, et la retrouvera à son retour.

En sortant de la porte de Jaffa, nous prenons vers le nord, et environ pendant quelques moments la route par laquelle nous sommes arrivés à Jérusalem la première fois; à une bifurcation nous laissons cette route là à gauche, et nous nous trouvons bientôt montant au milieu des oliviers, sans route bien tracée.

Au bout d'une demi-heure environ, nous arrivons aux tombes dites des Rois, que d'autres disent être la tombe d'Hélène, reine d'Adiabène, qui s'étant convertie au judaïsme vint s'établir à Jérusalem vers le commencement de l'ère chrétienne, et s'y fit préparer son sépulcre. Il est fait mention de cette tombe d'Hélène par plusieurs écrivains des premiers siècles, et tout porte à croire que c'est bien ici le monument et les catacombes en question. Après

être arrivés par une descente assez rapide à une sorte de cour irrégulière, encombrée de terre et de plantes, nous entrons par un portique dégradé, mais portant quelques beaux restes de sculptures, dans un vestibule ayant aussi des traces d'anciennes splendeur; de là nous pénétrons dans une chambre mortuaire; qui donne accès à plusieurs tombes creusées dans le roc; chacune de ces tombes et la chambre même, étaient fermées par des pierres, glissant dans des rainures, et fermant si exactement, qu'elle étaient comme une partie du rocher même; ces pierres étaient faciles à mettre en mouvement pour qui en savait le secret, tandis que pour ceux qui n'étaient pas initiés, la force de plusieurs hommes n'aurait pu les faire mouvoir: cela illustre pour nous la question des Saintes femmes au matin de la résurrection: Qui nous roulera la pierre de l'entrée du Sépulcre? (Marc XVI.3).

Nous reprenons notre route sous les oliviers, et sur un terrain irrégulier; parvenus sur une hauteur, nous nous retournons pour jeter un dernier regard sur la Sainte ville, et nous la contemplons pour la dernière fois, peut-être; dans sa tranquille majesté, entourée de ses montagnes, noble et grande entre toutes les villes, la première du monde, et la plus malheureuse peut-être. Mais elle a pour l'avenir des promesses glorieuses; et quoi qu'il en doive être de cette Jérusalem-ci, elle est le type de la Jérusalem céleste, celle qui descend d'auprès de Dieu, ayant au milieu d'elle la gloire de Dieu; celle à la lumière de laquelle les nations qui auront été sauvées marcheront (Apo. XXI).Voilà l'espérance qui nous soutient en nous éloignant de cette Jérusalem-ci.

Après avoir quitté le Scopus, la montagne que nous venons de gravir, nous arrivons à un plateau assez aride et peu cultivé, sur lequel s'élèvent encore plusieurs hauteurs: à notre droite est le mont Nob, sur lequel était une ville des sacrificateurs, où David, fuyant Saül, s'était réfugié; mais y ayant été vu par un des serviteurs de Saül, Doëg, l'Iduméen, il s'enfuit presque aussitôt; Saül, pour se venger de cette ville, la fit passer au fil de l'épée (1 Sam. XXI, XXII). C'est probablement entre cette montagne et celle de Gibbah, qui est à peu de distance, que David et Jonathan se rencontrèrent, après que Jonathan eût en vain essayé de réconcilier son père avec David, et là qu'eût lieu une touchante scène d'adieux entre les deux amis (1 Sam. XX 41).

Un peu plus loin encore est la colline sur laquelle était située la ville de Rama, la patrie de Samuel, où il fut enseveli (1 Sam. XXV 1). A notre gauche s'élève Neby Samwil ou Mitspah, la montagne où Samuel assembla souvent Israël; et un peu plus loin Gabaon; c'est sur cette colline qu'était située la ville du même nom; une de celles dont les habitants trompèrent Josué en se faisant passer pour venir d'un pays fort éloigné, aussi furent-ils rendus tributaires des Israélites (Josué IX 3, 17; X 1-12); elle échut à la tribu des Benjamins, et fut une des villes de cette tribu qui appartient aux Lévites (Jos. XXI 17).

C'est près de là qu'ont lieu le combat entre douze hommes de Juda et douze hommes de Benjamin pour savoir qui, de la maison de Saül ou de David, aurait la suprématie en Israël; combat acharné, dans lequel les vingt-quatre hommes périrent (2 Sam. II 12 etc). C'est là que l'arche de l'alliance fut gardée pendant assez longtemps (1 Chro. XVI 39; XXI 29; 2 Chro, I 9) et que Salomon, peu après avoir été oint roi, alla offrir des sacrifices à l'Eternel; et l'Eternel apparut à Salomon et lui demanda ce qu'il voulait qu'il lui donne; et Salomon choisit la sagesse, ce que l'Eternel lui accorda, en y joignant les richesses et la gloire (1 Rois III 4-15). Vers le milieu du jour, nous arrivons à Bééroth, dont le nom actuel est Bireh; c'était avec Kirjath-Jearim, Kephirah et Gabaon, une des villes qui surprirent la bonne foi de Josué; elle appartenait aussi à la tribu de Benjamin. La tradition en fait la ville où, après une journée de marche depuis Jérusalem, Marie et Joseph s'aperçurent que l'enfant Jésus n'était pas dans la troupe des voyageurs, se dirigeant en même temps qu'eux vers le nord, après avoir accompli les jours de la fête (Luc II 44). Est-ce ce souvenir que les croisés ont voulu rappeler en bâtissant à Bééroth la vaste église dont nous voyons encore les ruines? Nous mettons pied à terre à l'ombre de ces larges ogives, et nous y prenons notre déjeuner, pendant que nos chevaux se reposent aussi près de nous. La terre s'est si bien accumulée à l'entour d'une partie des ruines, que nous pouvons monter sur le dessus des ogives, comme sur une sorte de colline; le pays environnant est fertile et verdoyant; le village est sur une hauteur à une petite distance.

Nous nous remettons bientôt en route; une petite demi-heure nous amène à une vallée puis à une montée, qui, une fois franchie, nous amène au village de Béthel; le village est petit, bâti en jolie pierre blanche, et paraît moins misérable que plusieurs de ceux que nous avons traversés: c'est près d'ici, dans la vallée entre Béthel et Haï, qu'Abraham planta sa tente, lorsqu'il arriva comme étranger et voyageur dans le pays que Dieu avait promis à sa postérité (Gen. XII 8). C'est là que, longtemps après, Jacob fuyant de devant son frère Esaü, se coucha sur le sol, comme les Arabes le font encore souvent aujourd'hui, ayant une pierre à son chevet, et il vit en songe une échelle reliant le ciel à la terre, et les anges de Dieu montant et descendant sur cette échelle; et Jacob étant réveillé dit: certainement l'Eternel est en ce lieu-ci et je n'en savais rien! et il dit: que ce lieu est vénérable! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux... et il appela ce lieu-là Béthel (Gen. XXVIII 16, 17, 19). Et lorsqu'il revenait de Padan Arran, Dieu lui apparut encore au même endroit, et lui renouvela toutes ses promesses et changea son nom de Jacob en celui d'Israël (Gen. XXXV 6-15), et Jacob y bâtit un autel à l'Eternel. Un autre autel y fut bâti plus tard, après la séparation des royaumes d'Israël et de Juda, par Jéroboam, qui y établit un veau d'or, de même qu'à Dan, afin

d'empêcher son peuple d'aller adorer à Jérusalem ; un prophète de Juda vint un jour pendant que Jéroboam se tenait auprès de l'autel et le maudit ; et lorsque Jéroboam étendit le bras pour ordonner que cet homme fût pris et emmené, son bras devint sec, et aussitôt, selon la parole du prophète, l'autel se fendit et les cendres furent répandues (1 Rois XII 28-33 ; XIII). Cet autel fut profané et détruit par le roi Josias (2 Roi XXIII 15). C'est lorsqu'Elisée montait à Béthel, qu'une troupe de jeunes garçons sortirent de la ville, et lui coururent après en l'injuriant ; et le prophète se tournant les maudit au nom de l'Eternel ; alors deux ours sortirent de la forêt, et déchirèrent quarante-deux de ces jeunes gens (2 Rois II 23, 24). Un peu au-delà de Béthel on nous montre des pans de roches lisses, légèrement inclinés, comme les pierres sur lesquelles peut-être, Jacob s'est couché. Sur une colline à notre droite, sont les restes de la petite ville d'Haï, quelques ruines que nous voyons de loin ; c'est cette petite ville devant laquelle les trois mille hommes d'Israël furent battus lorsque Josué envoya la première fois contre elle, parce qu'il y avait de l'interdit dans le camp d'Israël ; mais après la mort d'Hacan, Haï fut prise et réduite en un monceau de ruines (Jos. VII ; VIII). A une certaine distance en avant de nous, on nous fait remarquer sur le sommet d'une autre colline, la petite ville d'Ophra, ou Ephraïm, la patrie de Gédéon, où l'ange de l'Eternel lui apparut et l'envoya pour détruire les Madianites (Juges VI 11-40, VII, VIII). C'est encore la ville dans laquelle Jésus se retira avec ses disciples « dans une contrée voisine du désert » ; parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir (Jean XI 53, 54).

Le pays que nous traversons au-delà de Béthel est un des plus riches que nous ayons encore rencontrés : nous sommes au milieu de figuiers à perte de vue, bien alignés, commençant à pousser leurs premières feuilles ; un peu plus loin nous les trouvons entremêlés d'oliviers ; tout cela paraît bien soigné, et doit être une source de bien-être pour le pays.

Au bout de quelques temps le sol redevient pierreux ; nous commençons à descendre, et nous avons devant nous, à un endroit donné, une pente rapide de cailloux roulants, que nous devons suivre pour arriver à la vallée ; c'est évidemment le lit d'un torrent desséché : nos chevaux n'y avancent qu'avec la plus grande difficulté. Le mauvais pas franchi, nous nous trouvons dans une ravissante vallée ; de hauts rochers, couverts d'une riche végétation la bordent des deux côtés ; les derniers rayons du soleil couchant nous arrivent à travers les branches des plus beaux oliviers que nous ayons encore vus, et se jouent entre leurs troncs noueux et fantastiques ; ce charmant endroit se nomme la Fontaine des voleurs : je ne sais si ce nom est justifié par quelque méfait passé ; en tout cas c'est ici que notre camp est planté, et rien ne vient troubler la tranquillité de la soirée ou de la nuit.

30 mars

On nous appelle à 6 h, et vers 7 h et demie, nous partons: la vallée s'élargit, et le pays continue à être fertile et bien cultivé; au bout d'une heure et demie de marche nous nous détournons vers la droite pour aller visiter les ruines de Scilo; nous y arrivons par une petite montée sur des pentes rocheuses, mais recouvertes d'herbes et de fleurs: nous avons devant nous une ruine datant de quelques siècles au plus, église, ou mosquée; deux épais pans de murs reliés par une corniche sculptée; à l'intérieur quelques débris de colonnes et de pierres, voilà tout ce qu'il en reste; nous contemplons ces tristes fragments, tout en nous remémorant, la Bible à la main, le glorieux passé de Scilo: c'est ici que les enfants d'Israël placèrent le tabernacle d'assignation après que le pays leur eut été assujéti, et qu'ils jetèrent le sort pour le partage du pays entre les tribus (Jos. XVIII 1, 10). C'est là que sur le conseil des anciens d'Israël, les restes de la tribu presque anéantie de Benjamin enlevèrent deux cents jeunes filles de Scilo, en un jour de fête, pour les épouser (Juges XXI). C'est là encore qu'Elkanah et Anne montaient tous les ans pour adorer Dieu à l'époque de la fête et offrir des sacrifices; et Anne pria avec larmes l'Eternel de lui donner un enfant; faisant vœu de le lui consacrer si c'était un fils; et quand Samuel fut assez grand elle l'amena au sacrificateur Héli, et il l'aidait dans le service de l'Eternel. Quelques années après, Dieu appela de nuit Samuel, et lui révéla les châtements qui allaient atteindre la famille d'Héli; en effet, peu de temps après, ses deux fils moururent en un même jour, dans une sanglante bataille contre les Philistins, où trente mille hommes d'Israël perdirent la vie, et l'arche de l'alliance fut emmenée par les Philistins; à l'ouïe de ces terribles nouvelles, Héli qui était dans l'attente, surtout à cause de l'arche de Dieu, tomba à la renverse de dessus son siège, et mourut aussi (1 Sam. I, II, III, IV). C'est à Scilo que demeurait le prophète Ahija, que la femme de Jéroboam alla consulter en se déguisant, concernant son enfant malade; et le prophète lui annonça non seulement la mort de son enfant, qui eut lieu avant qu'elle ne pût le revoir; mais l'enlèvement du royaume de la famille de Jéroboam, ce qui arriva aussi peu après (1 Rois XIV 17). La gloire de Scilo disparut lorsque l'arche en fut enlevée, et le prophète Jérémie, annonçant la destruction de la maison de l'Eternel, prédit à plusieurs reprises qu'il en serait de cette maison, comme il en avait été de Scilo (Jér. VII 14, XXVI 6). Au pied de la colline, à quelques pas de là, se trouvent encore quelques ruines, et un vieux chêne centenaire. La plaine qui s'étend maintenant devant nous est assez étendue, ou plutôt notre chemin est tout à plat, tandis qu'à quelque distance de nous s'élèvent quelques collines, sur l'une d'elles se trouve le village de Lébona (Jug. XXI 19). Plus nous avançons, plus il semble que le pays devienne fertile; nous sommes dans la plaine de Machna, dans la tribu d'Ephraïm; c'est là que nous

nous arrêtons à l'ombre de quelques oliviers, sur la lisière d'un champ, pour prendre notre second déjeuner, et nous reposer. Nous sommes au milieu de la verdure et des fleurs; le pays semble riche aussi en animaux: M^{lle} Tetzner trouve une tortue, qu'elle emporte avec elle, espérant la garder longtemps, mais soit habileté de la bête, soit grâce à l'intervention de nos Arabes, la tortue disparaît le soir du voisinage de notre tente, emportant la ficelle dont on lui avait attaché la patte. Voyant son regret, on vint de toutes parts le lendemain lui offrir d'autres tortues, mais aucune ne valait pour elle celle qu'elle avait trouvée elle-même. Pendant que nous déjeunons, le plus gracieux insecte que j'aie jamais vu vient se poser sur nous; nous l'examinons et l'admirons, mais il disparaît avant qu'aucun de nous ait songé à le retenir prisonnier; c'est une espèce de sauterelle très découpée, vert pâle et mauve. Quelques Arabes du village voisin viennent nous tenir compagnie; une femme tâche de nous dépeindre sa misère en gestes expressifs; M. Teschemaker fait demander à une autre par notre guide si elle voudrait suivre M^{me} Teschemaker comme femme de chambre, plaisanterie qu'elle reçoit avec une superbe hauteur, disant que ce serait plutôt M^{me} Teschemaker qui pourrait devenir sa domestique.

La plaine continue avec quelques ondulations; nous y rencontrons plusieurs villages, et laissant à notre gauche celui d'Aouara, nous entrons sur un plateau un peu plus élevé et plus découvert: là nous mettons pied à terre auprès d'un petit monticule entouré de quelques ruines: au fond d'une chambre voûtée que nous dominons de quelques pieds, est le puits de Jacob, celui où Jésus parla avec la femme samaritaine (Jean IV 2-42). Ce puits était sans nul doute, alors, au niveau du sol, et peut-être environné d'une petite margelle. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne une église fut bâtie sur cet emplacement, et, détruite et reconstruite, elle exista jusqu'après les croisades.

Le puits était ainsi enclos dans l'église, et c'est ce qui explique le reste de chambre voûtée au fond de laquelle nous le voyons, tandis que les débris recouverts de terre, semblent une petite colline à l'entour. Jésus venait de traverser cette même plaine, et, fatigué du chemin, il s'était assis près de ce puits pendant que ses disciples étaient allés chercher des vivres à la ville; toute la conversation entre Jésus et la femme qui arrive alors pour puiser de l'eau, prend pour nous une nouvelle vie: nous sommes dans cette possession que Jacob donna à son fils Joseph, et cela explique la première question de la femme: Es-tu plus grand que Jacob notre père, qui nous a donné ce puits... puis entendant parler d'eau vive, elle ajoute: donne-moi de cette eau... afin que je ne vienne plus ici pour en puiser; le puits étant en effet loin de la ville et profond; et au bout d'un moment, reconnaissant que Jésus est un prophète, et montrant sans doute le Garizim, à gauche, sur lequel était le sanctuaire des Samaritains, elle dit: nos pères ont adoré sur cette montagne,

et vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer; et Jésus lui répondit: Femme, crois-moi, l'heure vient et elle est déjà venue, que vous n'adorez plus le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... le temps vient et il est déjà venu que les vrais adorateurs adoreront le père, en esprit et en vérité...

Le puits a environ 80 pieds de profondeur; quelques Arabes arrivent avec un seau et une longue corde, et nous en puisent une bonne eau fraîche dont nous tenons à peu près tous à boire. Ce puits est un des objets d'intérêt de la Palestine, sur lequel il n'y a pour ainsi dire aucun doute.

En quittant le puits de Jacob, et après un petit espace de chemin, nous prenons sur la droite une jolie petite route le long d'un ruisseau ombragé d'arbres; nous arrivons à un espace carré entouré d'un haut mur blanchi à la chaux; un mur percé d'une porte, le divise encore en deux; dans la seconde partie se trouve une simple tombe, et vis à vis un banc en pierre, à peu près de même hauteur: c'est la tombe de Joseph, qui en mourant fit jurer à ses frères qu'ils ramèneraient ses os d'Egypte (Gen. L 25), serment dont les enfants d'Israël se souvinrent, lorsqu'ils quittèrent ce pays, et ils les rapportèrent, et les ensevelirent à Sichem dans un endroit du champ que Jacob avait acheté des enfants d'Hémore, père de Sichem (Jos. XXIV 32). Si le puits de Jacob avait un intérêt spécial pour nous, le tombeau de Joseph en a un pour les MM. Lévy: ils le considèrent longtemps avec recueillement et vénération. Cette tombe doit être très vénérée, car un petit autel très primitif qui y est attaché, porte de récentes traces de lumière brûlées à la mémoire de Joseph.

Une demi-heure de marche, environ, nous amène aux abords de Naplouse, l'ancienne Sichem; nous avançons entre le mont Ebal à notre droite, et le mont Garizim à notre gauche; c'est sur ces montagnes que, d'après le commandement de Moïse, tout Israël devait se tenir, six tribus sur une montagne, et six sur l'autre, pour bénir et pour maudire le peuple, et les Lévites devaient ensuite prononcer des malédictions auxquelles tout le peuple devait répondre Amen (Deut. XXVII), ce qui fut exécuté par Josué (Jos. VIII 30-33). Les Samaritains ont encore actuellement un autel sur le mont Garizim; ils y sacrifient annuellement leur agneau pascal; cette secte est maintenant réduite à 150 personnes au plus: leur grand sacrificateur est toujours pris dans la même famille, et il prétend pouvoir tracer sa descendance depuis Adam; les Samaritains croient au vrai Dieu, reconnaissent Moïse comme son prophète, et attendent un Messie; ils s'éloignent des Juifs par des préjugés millénaires, ou plutôt ils ont été repoussés par les Juifs, comme une nation mélangée et souillée. En effet le peuple était un amas d'Assyriens, envoyés là par leur roi, pour repeupler un pays désolé et ruiné par la guerre; ce peuple ne servant pas l'Eternel, il envoya contre eux des « lions qui les tuaient »; pour se mettre à l'abri de ces plaies, ils demandèrent à être instruits dans la connaissance du

Dieu du pays, et mêlèrent son culte de celui de leurs divinités païennes (2 Rois XVII 24-41). Les Juifs ne voulurent jamais les reconnaître comme leurs coreligionnaires: du temps d'Esdras, déjà, ils ne leur permirent pas de se joindre à eux pour la reconstruction du temple (Esd. IV 3) et nous savons combien, du temps de J.-C. il y avait encore d'animosité entre les Juifs et les Samaritains (Luc IX 37, X 33, XVII 16). Quelques-uns des messieurs de notre caravane nous quittent pour faire l'ascension du Garizim, tandis que nous continuons à nous diriger vers la ville. Les abords sont luxuriants; la végétation, les prairies, les champs, les oliviers, sont magnifiques; nous sommes dans une des contrées les plus riches de la Palestine; la ville a l'air en fête: toute une population, surtout de femmes et d'enfants, se divertit à l'ombre des oliviers; les femmes sont dans leurs costumes les plus voyants; les enfants sautent, courent, s'amuse; le coup d'œil est charmant. Avant d'arriver à la ville nous passons devant de grandes casernes, où des soldats turcs montent la garde. Nous entrons dans la ville par une large porte, et nous nous retrouvons dans les rues d'une vraie cité orientale; les marchands sont accroupis dans leurs bazars, nous regardant à peine passer, quoique quelques-uns des voyageurs, effrayés par les récits de leur malveillance bien connue à l'égard des chrétiens, prétendent qu'ils lancent sur nous des regards hostiles. Le fait est que l'année dernière, l'un d'eux s'était permis, peut-être même fait gloire, de cracher contre l'un des membres de la caravane Cook; cette année rien de semblable n'a lieu, mais nous sommes prudents, et nous tâchons de ne pas les blesser par des regards hautains. Quelques maisons sont hautes et assez belles, soigneusement blanchies; quelques rues sont couvertes; celles que nous traversons nous paraissent assez propres. Naplouse est la seconde ville de la Palestine; sa population est d'environ 10'000 hab., sur laquelle on compte quelques centaines de chrétiens; M. Fallsheer, l'évangéliste allemand, y est depuis plusieurs années; depuis environ vingt-deux ans, la mission protestante y possède des écoles florissantes; malheureusement la division a été fomentée dans le petit troupeau protestant: un Syrien, élevé en Angleterre et baptiste, M. Hasma El Kerry, est venu fonder un culte et des écoles en rivalité avec celles de l'œuvre de M. Gobat. Il a aussi ses amis et ses protecteurs en Angleterre, et cherche à se faire bien venir [sic] des voyageurs anglais qui traversent Naplouse.

Notre camp est un peu en dehors de la ville; nous y sommes depuis peu lorsque M. Fallsheer y arrive avec M. Gobat fils, à la recherche d'un monsieur suédois, qu'ils supposaient dans notre caravane, et qui n'y est pas; j'allais justement me rendre chez M. et M^{me} Fallsheer, pour qui M^{me} Gobat m'avait donné une introduction; elle m'avait aussi parlé de la possibilité de la rencontre de son fils, qui revient de Nazareth, où il a été faire visite aux Zeller: ces messieurs nous font la visite que nous aurions été leur faire. Ils étaient

encore au camp lorsque M. El Kerry y arrive ; celui-ci est en très bons rapports avec le Patriarche des Samaritains, et dès que les membres de notre caravane qui sont montés au Garizim sont arrivés, il nous propose une visite à la synagogue samaritaine. Nous traversons, pour nous y rendre, de petites rues sombres et tortueuses, quelques-unes fort sales ; le sol est couvert de toutes sortes de débris ; d'autres sont bordées de murs, derrière lesquels des plantations d'orangers laissent retomber leurs branches embaumées jusqu'à notre portée. Une petite porte dans un haut mur, une rampe d'escaliers, nous amènent à la terrasse en pierre sur laquelle donnent la synagogue et l'habitation du Patriarche. Au milieu de la terrasse est un magnifique oranger couvert de fleurs et de fruits. La synagogue est très simple ; les murs sont blanchis à la chaux, le sol couvert de nattes ; elle est éclairée par deux ou trois lampes, car il fait déjà presque nuit ; le lieu saint, l'autel est à notre gauche, dans un enfoncement ; nous pouvons à peine y jeter un regard, car on ne nous permet pas d'entrer très avant dans la synagogue ; nous devons nous tenir près de la porte, et l'on en a soigneusement relevé les nattes, afin que nous ne les foulions pas. On nous apporte, soigneusement roulé et enveloppé d'une fourre de soie, un rouleau de la loi ; mais M. El Kerry demande si c'est bien le plus ancien ; sur quoi celui qui en a la charge va nous en chercher un autre bien plus ancien encore enveloppé et gardé dans un rouleau de métal jaune, richement ciselé ; on déploie devant nous ce vénérable parchemin ; c'est le Pentateuque : les Samaritains prétendent qu'il a été écrit par Abisçua, le fils de Phinée, il y a environ 3'500 ans ; malgré son apparence antique, cela doit être exagéré. Cette petite secte, si fidèle à ses traditions et se conservant à travers tant de siècles est un vrai phénomène ; ces cent cinquante êtres humains sont peut-être les seuls au monde qui peuvent remonter la chaîne du passé sans y rencontrer les secousses et les brisements dans lesquels les autres nations se sont effondrées, ou ont surgi.

Quant à l'histoire de Sichem, c'est là qu'Abraham s'établit tout d'abord après son entrée en Canaan, dans la plaine de Moré (Gen. XII 6). Jacob y planta aussi plus tard ses tentes, à son retour de Mésopotamie, et y acheta le champ d'Hémor, fils de Sichem, où son fils Joseph fut plus tard enseveli. Lorsque Jacob se fut établi à Hébron, et qu'il envoya Joseph chercher des nouvelles de ses frères, c'est dans les champs de Sichem qu'il fut rencontré par un homme qui l'envoya à Dothaïn, où ses frères se défirent de lui en le vendant à des marchands ismaélites. Sichem fut donnée aux Lévités et devint une ville de refuge (Jos. XX 7, XXI 21). C'est là enfin qu'était Roboam lorsqu'il fut nommé roi ; mais peu de jours après ayant irrité le peuple par sa dureté, ils se séparèrent de lui et choisirent Jéroboam, pour leur roi.

31 mars

Les environs de Naplouse sont fertiles de tous les côtés, et c'est encore au milieu de champs florissants et de beaux oliviers, et le long de jolis ruisseaux, que nous avançons ; la route est loin d'être unie : tantôt nous gravissons une colline, tantôt nous redescendons dans une vallée ; comme cela nous arrive chaque fois que nous nous éloignons d'une ville, nous nous retournons à une certaine distance, pour y jeter un dernier coup d'œil ; cette fois c'est un vrai nid dans la verdure. Le chemin devient plus aride à mesure que nous approchons de Samarie ; le pays est plus triste ; de plus, le vent se lève et nous sentons même quelques gouttes de pluie ; nous craignons un orage, qui, heureusement se réduit à peu de choses pour le moment. Bientôt Samarie, actuellement appelée Sebastieh, s'élève sur une colline en face de nous ; nous traversons les plantations d'oliviers qui nous en séparent, et au bout d'un moment nous sommes en face des ruines de l'église de Saint-Jean et des quelques maisons du village. Cette église date des croisades, bâtie sans doute par les chevaliers de Saint-Jean, mais quelques portions en sont plus anciennes encore ; ces ruines font l'effet le plus pittoresque ; avant de les visiter en détail nous longeons la crête de la colline, pour voir les restes de cette magnifique cité d'autrefois ; Samarie déjà ville royale du temps des rois d'Israël, avait été considérablement embellie du temps des Romains : c'était une des résidences d'Hérode le Grand ; les palais et les temples y étaient nombreux ; maintenant tout est brisé et presque anéanti ; le sommet de la colline paraît avoir été une allée ou une rue bordée d'une belle colonnade, dont quelques colonnes à peine sont encore debout ; un grand nombre d'entre elles sont brisées, sortent de terre de quelques pieds seulement. D'autres sont enclavées dans le sol, d'où elles projettent horizontalement dans les champs ou les terrasses de vignes qui s'étagent au-dessous de nous. Ce site est d'autant plus triste qu'on y voit plus de restes d'une grandeur anéantie : nous y lisons à chaque pas l'accomplissement de cette prophétie de Michée (I 6)... Je réduirai Samarie comme un monceau de pierres qu'on fait dans les champs où l'on plante des vignes, et je ferai rouler ses pierres dans la vallée, et je découvrirai ses fondements, etc. Ces ruines s'étendent fort loin, et nous voyons en effet jusque dans la vallée des débris, et des restes de colonnades. Au retour de cette exploration, nous entrons dans l'église : un bakshish nous en ouvre la petite porte basse, et nous nous retrouvons au milieu des restes de ce qui passe auprès de plusieurs pour avoir été le site du palais d'Hérode où Jean-Baptiste fut décapité ; quoiqu'il en soit de cette tradition, fort possible, quoique Josèphe place cette exécution à Machéronte, près de la mer Morte, on nous montre ici le tombeau de Jean-Baptiste, une petite chambre voûtée, au-dessous de l'église à laquelle nous arrivons par une rampe de petits escaliers ; une partie de l'église est maintenant

transformée en mosquée. Nous nous asseyons sur un vieux mur, dans la cour, et nous y relisons quelques souvenirs de l'ancienne ville: elle fut fondée par un roi d'Israël, Homri; qui l'appela Samarie, du nom de l'ancien possesseur de la colline Shémer (1 Rois XVI 24); elle fut ensuite habitée par Achab, qui à cause de sa femme Jézabel, y fit élever un temple à Baal (id. v.31-32). Peu après elle fut assiégée par Ben-Hadad roi de Syrie, et fut merveilleusement délivrée par deux fois, à une année d'intervalle (1 Rois XX). Etant de nouveau assiégée par Ben-Hadad huit ans plus tard la famine y devint si affreuse qu'on vit une mère manger son enfant; mais une nouvelle délivrance de l'Éternel vint sauver Israël, car Dieu fit entendre un bruit étrange dans le camp des Syriens, et toute l'armée s'enfuit, laissant ses richesses et ses provisions au service d'Israël (2 Rois VI 24-33, VII). Enfin Samarie fut détruite par les Assyriens sous leur roi Sçalmanézer et le peuple emmené en captivité (2 Rois XVII). Après la conquête des Romains, elle fut donnée par Auguste à Hérode qui l'agrandit et l'embellit, et lui donna le nom de Sébaste, qui se retrouve dans son nom actuel de Sebastieh. Après une des persécutions qui dispersa les premiers chrétiens, Philippe descendit à Samarie et y prêcha Christ; et c'est là que Simon le magicien fut repris vivement par Pierre pour avoir cru que le don de Dieu s'acquerrait avec de l'argent (Actes VIII).

Lorsque nous ressortons de l'église, nous sommes entourés d'Arabes qui nous offrent des monnaies et des antiques. Mais nous nous arrêtons peu à débattre les prix de ces antiques, peut-être assez modernes, car le temps menace de plus en plus. Nous remontons à cheval, et avec de petites averses occasionnelles, nous arrivons près d'un village nommé Rama (nom générique de plusieurs villes et villages situés sur des collines) et nous y prenons un peu à la hâte notre second déjeuner. Le ciel nuageux nous empêche d'avoir une vue aussi étendue que nous l'aurions eue sans cela; nous aurions pu voir jusqu'à l'Hermon, à notre droite; en revanche, avant de redescendre dans la plaine d'Ephraïm, nous apercevons à l'occident la ligne bleue de la Méditerranée.

Nous nous remettons en route avec de beaux bouquets de fleurs sauvages, et après avoir monté ou descendu plusieurs petites collines, nous nous retrouvons dans la riche plaine d'Ephraïm, foulant aux pieds un terroir noir et fertile, terre grasse et humide. C'est dans cette plaine, un peu à notre gauche qu'est situé le village de Sanour, l'ancienne forteresse, identifiée avec Béthulie, la petite ville si cruellement assiégée par une armée assyrienne et la courageuse Judith délivra en tuant le général Holopherne; d'autres ont voulu voir dans la petite ville de Safed, l'ancienne Béthulie, mais il est plus probable que Sanour en est le vrai site.

Nous nous dirigeons à gauche, et arrivons bientôt à Dothaïn; nous suivons très probablement la route même suivie par les frères de Joseph, lorsque

après avoir laissé leurs troupeaux paître aux environs de Sichem, ils les menèrent à Dothaïn; ce fut là que Joseph les suivit peu après, y ayant été dirigé par un homme qui l'avait trouvé errant dans les champs. C'est ici que ses frères voyant arriver « ce songeur », le descendirent dans une citerne vide, et le vendirent peu après à des marchands ismaélites (Gen XXXVII). La plaine est toute détrempeée d'eau et devient même presque un lac dans la saison des pluies; de grands réservoirs pleins d'eau, entourés de quelques ruines, nous y intéressent particulièrement. Nous étions à les examiner quand une ondée plus forte que toutes les précédentes nous engage à repartir au plus vite, et à hâter le pas de nos chevaux pour atteindre au plus tôt notre camp. Nous traversons rapidement cette plaine témoin aussi de la délivrance merveilleuse d'Elisée, environné par l'armée syrienne et qui en conduisit lui-même une partie à Samarie (2 Rois VI 8-23).

Heureusement l'averse est d'autant plus courte qu'elle avait été forte et au bout d'une demi-heure environ, Djenin, l'ancienne En-gannim, nous apparaît au milieu de ses palmiers, éclairée par les rayons du soleil couchant, ses maisons blanches et sa gracieuse mosquée se détachant sur le ciel bleu; les jardins d'orangers et de citronniers, et les champs verts qui l'entourent, rafraîchis, et leur éclat rehaussé par la récente pluie qui vient de les arroser. Notre camp est placé à une petite distance du village, sur le penchant d'une colline. M^{lle} Tetzner et moi ne tardons pas nous mettre en route pour une petite promenade à pied: nous parcourons les abords du camp jusqu'à une certaine distance, à travers champs et sentiers, et nous allons nous asseoir parmi des tombes, dans un champ voisin. Pourquoi et comment certaines sites nous paraissent-ils plus familiers que d'autres et y apportons-nous dès la première fois que nous les voyons, comme le sentiment d'une ancienne connaissance retrouvée? C'est ce que j'éprouve très vivement à Djenin: assises sur ces pierres blanches, au milieu d'une verte prairie, un beau ciel au-dessus de nos têtes, le village et ses palmiers à peu de distance, l'air embaumé qui nous entoure, le camp caché par un pli de la colline, et aucun son discordant ne venant jusqu'à nous, nous saurions à peine dire où nous sommes: est-ce l'Europe, ou quelques réminiscences d'Egypte? Nous sommes tirées de notre calme contemplation par deux ou trois têtes d'enfants qui nous regardent curieusement, et s'enhardissent bientôt jusqu'à s'approcher de nous; deux ou trois autres ne tardent pas à les suivre et bientôt d'autres encore; nous sommes entourées de tout un petit monde; c'est vendredi, leur jour sacré; ils sont dans leurs plus beaux costumes; quelques-uns ont même de belles robes de soie épaisse rouge, ou verte, ou rayée bleue et jaune. Ils voient l'intérêt avec lequel nous les regardons, et, pour nous faire plaisir et nous distraire, sans doute, ils se mettent à faire devant nous toutes sortes de gambades et de jeux; ils font

un espèce de saute-mouton et d'autres jeux courants, à notre vrai amusement ; nous leur en faisons nos meilleurs remerciements, et lorsque l'approche de la nuit et l'heure de dîner nous rappellent au camp, c'est à regret que nous disons adieu à ces enfants, et à la prairie témoin de leurs ébats.

1^{er} avril

La journée s'annonce radieuse ; vers 7 h et demie nous sommes tous prêts à partir ; nous traversons la jolie petite ville de Djenin (3000 hab. environ) ; l'eau courante traverse les rues, après s'être épanchée d'un réservoir situé au milieu de la ville, où elle est recueillie descendant de la colline voisine : quelques Arabes sont établis devant leurs petits bazars ; la population qui va et vient nous regarde passer avec intérêt ; nous longeons les jardins d'orangers et de citronniers qui avoisinent Djenin, et, en peu d'instant nous avons la plaine immense en face de nous ; c'est la plaine d'Esdraëlon. Comme celle d'Ephraïm que nous avons traversée hier, elle paraît admirablement fertile : c'était la portion d'Issacar, celle dont Jacob, bénissant ses fils, avait dit prophétiquement : « il a vu que le repos était bon, et que le pays était délicieux » (Gen. XLIX 15). Cette plaine est bornée d'un côté par la chaîne de Guilboa ; en face de nous est le petit Hermon appelé Jebeled-Dahy ; à l'occident s'élèvent les monts de Galilée, dont nous restons toujours à une grande distance, tout en distinguant les versants sur lesquels étaient situées les villes de Tahanac et de Méguiddo, deux villes de la tribu de Manassé, rendues célèbres par divers événements historiques, la seconde, en particulier, par la mort tragique de deux rois de Juda, Achazia, qui s'était allié avec Joram, roi d'Israël, et partagea la malédiction encourue par ce dernier, en étant frappé par l'ordre de Jéhu (2 Rois IX 27) ; et la mort de Josias, un autre roi de Juda, tué par le roi d'Égypte Pharaon Néco, qui montait pour faire la guerre au roi des Assyriens (2 Rois XXIII 29, 30). A l'extrémité de la chaîne nous apercevons la montagne de Carmel, celle sur laquelle est situé le célèbre couvent, où les moines hospitaliers sont toujours prêts à souhaiter la bienvenue aux voyageurs qui les visitent ; la position du couvent est splendide ; la vue sur la mer et le pays environnant, de toute beauté ; il est bâti sur la grotte d'Elie, une des cavernes où il se cacha en fuyant devant la colère de Jézabel. C'est sur cette montagne que les prophètes de Bahal furent tués, après qu'ils eurent en vain crié à leur dieu pendant toute une journée, à la demande d'Elie, tandis que lui-même bâtit un autel à l'Éternel, et y prépara l'holocauste, demandant à Dieu de se révéler à ce peuple qui s'était détourné de lui ; et le feu de l'Éternel tomba et consuma l'holocauste, et le bois et la pierre... et le peuple tomba sur son visage et dit : c'est l'Éternel qui est Dieu (1 Rois XVIII 17-46). C'est sur cette montagne aussi qu'Elie et son serviteur montèrent et virent venir la petite nuée, qui devint bientôt une

grande pluie et fit cesser les trois ans et demi de sécheresse et de disette. Mais malgré tant de souvenirs intéressants nous ne pouvons voir le Carmel, le « magnifique Carmel », « qui sera réputé comme une forêt » (Es. XXIX 17, XXXV 2), que de très loin, car notre itinéraire nous mène d'un autre côté.

Tout près de nous est le sommet de Guilboah sur lequel Saül et Jonathan ont été frappés à mort. Nous nous arrêtons un moment devant ce mont aride et désolé, et M. Essery nous lit la magnifique plainte de David, dont chaque mot prend pour nous une réalité saisissante : « O noblesse d'Israël, ceux qui ont été tués sont sur tes hauts lieux. Comment sont tombés les hommes vaillants... Montagne de Guilboah, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous, ni sur les champs qui y sont haut élevés, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des hommes forts, et le bouclier de Saül... Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate... Comment les hommes forts sont-ils tombés au milieu de la bataille... Jonathan, mon frère, je suis angoissé à cause de toi ; tu faisais tout mon plaisir... Comment sont tombés les hommes vaillants, et comment ont péri les armes de la guerre ? » (2 Sam. I 17-27).

La plaine d'Esdraëlon est le champ de bataille de la Palestine : c'est là que Barac, poussé par la prophétesse Débora, descendit pour combattre contre Sisera, et mit son armée en déroute ; Sisera s'enfuit, et fut tué par Jahel, la femme de Heber, Kenien ; exploits que Débora et Barac chantèrent dans un magnifique cantique... « Les rois sont venus, ils ont combattu ; les rois de Canaan ont combattu à Tahanac ; près des eaux du Méguiddo ; mais ils n'ont point remporté d'argent. On a combattu des cieux ; même les étoiles ont combattu contre Sisera, du lieu où elles font leur cours. Le torrent de Kisçon les a entraînés, le torrent ancien, le torrent de Kisçon ; mon âme foulera aux pieds leur force... Que Jahel, femme de Héber, Kénien, soit bénie par-dessus toutes les femmes... Sisera lui a demandé de l'eau ; elle lui a donné du lait... Ses mains ont pris un clou, et sa main droite un marteau... elle lui a transpercé et traversé les tempes (Juges IV, V).

Non seulement elle a été le théâtre de nombreuses batailles sous les rois d'Israël et de Juda, mais c'est encore probablement à cette plaine que Jean fait prophétiquement allusion en parlant de la plaine d'Ar-Magueddon où les esprits des démons assemblent les rois de la terre pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant (Apo. XVI 14-16). C'est probablement aussi en faisant allusion à cette plaine et aux scènes déchirantes qui s'y étaient passées que le prophète Zacharie les assimile au deuil qui sera mené à Jérusalem ; lorsqu'ils se retourneront vers Celui qu'ils auront percé (Zach. XII 10, 11).

Au bout de deux petites heures, nous arrivons à Jézéhel, dont le nom actuel est Zerin. Ce misérable village, situé sur l'emplacement d'une des

anciennes cités royales d'Israël, est bâti sur une colline aride et rocheuse, sur laquelle nous arrivons du côté du midi par une pente douce mais qui domine, vers le nord, d'une manière assez abrupte, la vallée ou plaine de Jisréhel ; cette plaine n'est qu'un prolongement de celle d'Esdraëlon. Une vue magnifique se présente à nous tandis que nous nous tenons sur la crête de cette colline : la riche plaine s'étend à nos pieds, toujours bornée à l'occident par les monts de Galilée et le Carmel ; en face de nous nous avons en prolongement des monts de Galilée ceux parmi lesquels sont situées les petites villes de Naïn et d'Endor, cette dernière ville est celle où Saül, déguisé, alla consulter une femme ayant un esprit de Python, désirant obtenir par ce moyen coupable, un conseil de Samuel évoqué par elle (1 Sam. XXVIII). Vers l'orient on nous montre la situation de l'ancienne Bethschan, la ville où les Philistins avaient pendus les corps morts de Saül et de ses fils, qui en furent enlevés courageusement par les habitants de Jabès de Galaad, qui les ensevelirent et menèrent deuil, en reconnaissance de la délivrance dont ils avaient été l'objet, par le moyen de Saül, au commencement de son règne (1 Sam. XI 1-10 ; id XXXI 10, 11). C'est dans cette même plaine, vers le nord-est, qu'est le village d'El-Fuleh, ayant eu son histoire au temps des croisades, mais rendu plus célèbre encore par la magnifique victoire que Napoléon I^{er} et Kléber y remportèrent au mois d'avril 1799 avec une petite armée de 3'000 hommes, sur une armée turque dix fois plus considérable ; c'est cette bataille qui porte dans l'histoire le nom de « journée du mont Thabor ».

Jisréhel ne se compose que de quelques misérables huttes en pierre, sur lesquelles perchent les poules, et que gardent quelques chiens sauvages ; nous n'en apercevons presque aucun habitant : peut-être sont-ils occupés dans les nombreux greniers souterrains qui avoisinent le village et servent à serrer le blé. C'est pourtant ici même, peut-être, qu'était situé le palais d'Achab, et tout près la vigne de Naboth, qui lui fut iniquement ravie par Jézabel, la reine cruelle qui de plus le fit lapider (1 Rois XXI). Le prophète Elie fut alors envoyé par l'Eternel pour annoncer à la maison d'Achab sa ruine prochaine et la mort qui attendait Jézabel ; châtement qui eut son accomplissement quelques années plus tard, lorsque Joram, fils d'Achab, fut tué par Jéhu dans le champ même de Naboth, et Jézabel, jetée par une des fenêtres du palais, fut dévorée par des chiens (2 Rois IX), et toute la maison d'Achab exterminée.

Nous redescendons la colline en traversant la vigne de Naboth, et faisons un détour vers la droite, afin de voir la fontaine de Harod où de Jezréhel, celle auprès de laquelle Gédéon envoyé par l'Eternel, contre les Madianites, vit son armée réduite à trois cents hommes, par la volonté de l'Eternel, afin qu'avec ces trois cents hommes seuls il défit une immense armée, et qu'Israël ne risquât pas de se glorifier en disant « Ma main m'a délivré » (Juges VII-VIII).

L'étang est une jolie pièce d'eau, de moyenne grandeur, que quelques rochers bornent d'un côté, tandis que de l'autre elle vient peu à peu se confondre avec l'herbe de la plaine, grâce aux roseaux et aux joncs qui y croissent en abondance; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y boivent en ce moment, conduits par quelques Arabes. Le coup d'œil est tout à fait champêtre; nous demandons aux Arabes de nous passer un peu d'eau, du pied du rocher, et nous en buvons aussi.

Une bonne heure à travers la plaine, en reprenant la direction nord, nous amène au village de Şçumen, maintenant Solem, un assez joli village entouré de citronniers, d'orangers et de cactus. Nous nous y établissons pour notre second déjeuner, à l'ombre d'une plantation d'orangers, et sommes bientôt environnés par une bonne partie de la population; ils nous regardent curieusement, pauvres gens! presque avidement, manger d'abord, puis lire, écrire, causer, nous reposer; chacun de nous selon son inclination. Les femmes prennent aussi courage et viennent auprès de nous; elles me montrent le tatouage de leurs mains, de leur figure; et m'expliquent tant bien que mal comment ce tatouage se fait: elles ont des aiguilles extrêmement fines, et font des piqûres formant des dessins, puis y versent une couleur bleue, qui pénètre dans les piqûres et s'y insinue d'une manière ineffaçable; sur la figure, elles n'ont en général que quelques marques au menton et au front; leurs mains ont des dessins quelquefois très compliqués; elles ont aussi l'habitude de se teindre les ongles avec du henné. Je tâche de leur faire comprendre combien nous, européennes, nous aimerions peu avoir nos mains tatouées ainsi, et je leur montre à quoi nous servent nos aiguilles et nos épingles tout en regrettant vivement de n'en avoir pas quelques-unes de plus avec moi à leur donner: nous nous quittons dans les meilleurs termes d'affection.

Şçumen nous rappelle un touchant épisode de l'histoire d'Elisée: c'est ici qu'il passait souvent s'arrêtant chez la femme şçunamite qui lui avait préparé dans sa maison une petite chambre haute: pour la récompenser il lui annonça de la part de l'Eternel qu'elle aurait un fils; et quand l'enfant fut devenu grand, il mourut; alors la Şçunamite s'en alla en hâte chercher l'homme de Dieu qui sur sa prière instante retourna avec elle à Şçunem et rendit la vie à l'enfant (2 Rois IV 8-37).

Nous suivons le pied du petit Hermon que nous laissons à droite, et bientôt nous apercevons le Thabor, s'élevant seul et isolé en avant des montagnes parmi lesquelles est situé Nazareth. Nous nous détournons encore vers la droite, pour aller visiter la petite ville de Naïn; elle est située sur le haut d'une colline escarpée composée de quelques pauvres maisons, entourées de pierres et de débris: c'est là que Jésus arrivait avec ses disciples, venant de Capernaüm, lorsque il rencontra le triste cortège portant en terre le corps d'un jeune

homme, fils unique de sa mère, qui était veuve ; et Jésus, touché de compassion lui dit : ne pleure plus... et il le rendit à sa mère (Luc VII 11-17). Le chemin qui nous reconduit à la plaine est rapide et inégal, les chevaux ont peine à poser le pied parmi les grosses pierres et les pentes glissantes que nous avons à franchir ; comme ce site a dû changer depuis dix-neuf siècles, pour qu'il ait pu y avoir là une ville, avec ses portes, et un chemin que pouvait parcourir, avec la pauvre mère affligée, une grande troupe de la ville !

Tout en traversant la plaine, nous conservons longtemps le Thabor à notre droite : c'est un cône tronqué ; surmonté de quelques ruines et sur lequel probablement une ville a existé autrefois : la montagne a environ 2'000 pieds de hauteur ; le chemin qui y conduit n'est pas des meilleurs ; aussi, ayant encore une longue route devant nous avant d'atteindre Nazareth, nous devons renoncer à en faire l'ascension, laissant quelques-uns des messieurs de la caravane y monter seuls, et comptant sur eux pour le détail de ce qu'ils y auront vu ; ils n'ont que peu à nous dire sur les ruines, tout abandonnées ; la vue depuis le sommet est splendide.

La présence d'une ville sur la crête de la montagne, existant encore au temps de J.-C. d'après le témoignage de Josèphe, montre jusqu'à l'évidence que ce n'est pas sur ce sommet qu'eut lieu la Transfiguration ; cette tradition fut mise pour la première fois en avant vers le IV^e siècle, et a été entretenue par l'érection de divers couvents, qui ne survécurent que peu aux croisades. Le vrai site de la Transfiguration serait plus probablement quelque sommité de l'Hermon, car les Evangélistes la relient au passage de Jésus sur le territoire de Césarée de Philippe, dans une course qui semble toute dirigée du nord au sud (Matt. XVI 19, XVII ; Marc VIII 27, IX ; Luc IX 28-56).

La plaine est traversée par la rivière de Kisçon, qui va se jeter au nord dans la Méditerranée. Dans la baie de Saint-Jean d'Acre, nous avons à la traverser, ce qui s'opère sans la moindre difficulté car il n'y a pas une goutte d'eau. L'année dernière, la caravane Cook voyageant dans la même saison, a eu en général un temps beaucoup moins favorable que nous : pour le passage du Kisçon, entre autres, ils eurent de très grandes difficultés : la rivière était assez haute, et les chevaux eurent positivement à nager, au grand désagrément des voyageurs : mais ce fut bien pire encore quand les mulets portant les tentes et les bagages eurent à traverser : on dut passer la nuit entière à cette opération, tandis que les voyageurs avaient été placés dans les maisons quelconques qui pouvaient les recevoir ; et tout cela encore compliqué par la pluie qui continuait à tomber.

Une des montagnes les plus abruptes parmi celles qui précèdent Nazareth est appelée par les catholiques le mont de la précipitation ; mais c'est certainement encore une tradition qui a fait de cette montagne celle d'où les

habitants de Nazareth voulurent précipiter Jésus, car la ville est encore à une bonne distance, et située sur une toute autre montagne. Notre chemin est un des plus difficiles que nous ayons rencontrés : nous devons gravir de hautes pentes, parmi lesquelles le sentier que nous suivons forme de nombreux zig-zags ; nous avons tout le temps le précipice à notre droite, qui devient toujours plus effrayant à mesure que nous nous élevons, et le sentier, surplombé de temps à autre par des rochers, est parfois si étroit que deux chevaux ne pourraient pas s'y croiser ; nous admirons une fois de plus, le pied sûr de nos chevaux. Parvenus au sommet, il nous faut redescendre : c'est moins rapide, mais presque aussi long : enfin la ville se présente à nous ; une jolie petite ville aux maisons blanches, à l'air propre et soigné, s'étendant comme un large ruban au pied de la montagne, coupée par les clochers de quelques églises et dominée par un grand bâtiment neuf, qui est la nouvelle école de filles, bâtie par la mission anglaise ; la population est de 4 à 5'000 hab., dont le plus grand nombre sont des chrétiens appartenant en majorité à l'église grecque.

Nous traversons une grande partie de la ville, notre camp étant situé à l'autre extrémité, un peu en dehors de ville ; tout près de nos tentes s'en trouvent quelques autres, ce sont celles d'autres voyageurs qui se sont arrangés comme nous à passer le dimanche à Nazareth ; quelques membres de notre caravane y retrouvent des voyageurs, presque des amis, déjà rencontrés précédemment. Non loin du champ où nous campons, se trouve une fontaine monumentale, dite Fontaine de Marie, ou de la Vierge, vieux monument où la tradition de l'église russe place l'annonciation de l'ange à Marie. Vers le soir la fontaine est assiégée de femmes venant remplir leur cruche ; ces femmes ont en général un beau type ; un air noble et digne ; elles ont parfois sur le front et sur le cou des rangées de sequins, percés de petits trous. Nous aimons à nous représenter Marie, dans un costume peut-être analogue à celui de ces femmes, venant à cette même fontaine puiser de l'eau pour son humble ménage. Les scènes à la fontaine sont plutôt des scènes de contestation que de tranquille poésie : l'eau est rare en ce moment ; on est presque rationné ; chacun attend la pluie avec anxiété, car les sources sont presque taries ; si la pluie ne vient pas bientôt, on se demande ce qu'on fera en été. Ce manque d'eau, ou plutôt cette quantité d'eau insuffisante, est un des plus grands obstacles à l'extension de Nazareth, qui sans cela aurait toutes les ressources d'intelligence et d'activité nécessaires pour prendre place parmi les villes importantes de la Palestine.

Après notre installation au camp, je priai M. Floyd de me faire conduire chez M^{me} Zeller ; un guide chrétien de Nazareth, qui était venu se mettre au service de la caravane dès notre arrivée, s'offrit à m'y mener. Tout en causant avec lui de la ville, de ses écoles, de ses ressources, nous arrivons près de chez M^{me} Zeller, et la rencontrons elle-même, qui venait me voir au camp, ayant

appris par une lettre de M^{me} Gobat ma prochaine arrivée avec la caravane Cook. Nous remontâmes chez elle, et M. Zeller vient bientôt nous rejoindre. Apprenant l'arrivée d'un certain nombre de voyageurs, il décida qu'outre le service arabe ordinaire, il y aurait un service en anglais le lendemain.

M. et M^{me} Zeller sont à Nazareth depuis dix-sept ans, mais doivent le quitter incessamment pour aller à Jérusalem aider M. Gobat dans la direction générale des écoles, ou même pour l'en décharger complètement. La nuit s'annonce passablement orageuse : le ciel est chargé de nuages et le vent assez fort. La pensée que la pluie est si désirée dans le pays nous aide à prendre notre parti de ce qui, pour nous, n'est pas un élément d'agrément dans notre voyage, bien au contraire.

2 avril

Nos appréhensions pour la nuit n'étaient que trop fondées ! Le vent était assez fort pour que pendant toute la nuit les domestiques aient eu à veiller autour du camp, afin de raffermir toutes les fois qu'ils étaient ébranlés, les pieux auxquels nos tentes étaient fixées ; de temps en temps une bonne ondée venait encore compliquer leur travail ; mais en somme la pluie était peu de chose. Vers le matin le temps sembla redevenir un peu plus calme ; et ces braves gens venaient de se décider à aller un peu se reposer, M. Floyd en tête, lorsque tout à coup un coup de vent plus violent que ceux que nous avions ressenti vient secouer nos fragiles abris : M^{lle} Tetzner et moi nous entendons un craquement de sinistre augure ; notre tente s'ébranle, se penche, s'incline de plus en plus, et en un moment nous voici ensevelies sous les plis de la toile, qui entraîne en tombant notre table de toilette et tout ce qui est dessus ; tout roule pêle-mêle autour de nous ; les pots à eau et les cuvettes viennent rejoindre nos vêtements par terre à l'entour de nos malles, que par précaution nous avions placées sur des tabourets ; tout est dans la plus inexprimable confusion : nous crions au secours, et presque au même instant M. Floyd et un des domestiques, attirés par le bruit, viennent nous tirer d'embarras. Notre tente est relevée et raffermie et tout à peu près remis en place. Notre apparition à déjeuner fut saluée par des rires unanimes, auxquels nous finîmes par nous joindre aussi.

L'église anglaise de Nazareth est assez neuve et très jolie : le service s'y célèbre habituellement en arabe : les personnes qui comprennent l'anglais restent aujourd'hui pour les deux services, mais l'auditoire n'est cependant pas très nombreux ; il consiste surtout dans les voyageurs de passage. En sortant nous saluons quelques personnes, entre autres Miss Dixon, la directrice de l'école anglaise, à qui nous annonçons notre visite pour l'après-midi. Nazareth possède aussi un aide-missionnaire, M. Huber, qui y habite depuis une

vingtaine d'années ; il y a encore, à côté de ces missionnaires, un pasteur arabe. Outre l'école de filles de Miss Dixon, Nazareth possède une grande école pour les garçons et une école enfantine ; il y a encore de grandes écoles dépendant de l'église romaine et de l'église grecque. Un autre moyen indirect, mais bien positif, d'évangélisation est dû à la maison de santé, ou infirmerie de Nazareth : elle est dirigée par le docteur Vartan, Arménien de naissance ; il a fait des études de médecine à Edinbourg, a épousé une écossaise et ils consacrent ensemble leur vie au soin des pauvres et des malades : des amis d'Europe, surtout d'Ecosse et d'Angleterre ont souscrit la somme nécessaire pour entretenir les malades d'un ou plusieurs lits. Le docteur a aussi plusieurs fois par semaine des consultations qui sont du plus grand secours dans le pays.

Dans l'après-midi nous sortons dans la ville pour en visiter les sites intéressants : tout s'y groupe naturellement autour de l'histoire de Jésus-Christ, c'est ici qu'habitaient ses parents, et qu'il fut amené par eux à leur retour d'Egypte ; qu'il a crû et grandi, étant rempli de sagesse, la grâce de Dieu étant sur lui ; qu'il a vécu de longues années, soumis à ses parents, (Luc II 51) ; travaillant peut-être avec Joseph, et honoré de tous. C'est ici, pourtant, que ces concitoyens voulurent le précipiter de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, parce qu'il leur avait dit cette parole, qu'ils vérifiaient eux-mêmes par leur conduite, qu'un prophète n'est jamais bien reçu dans son pays (Luc IV 16-30). C'est encore là qu'il était avant la fête de Pâques, lorsque ses frères l'engageaient à monter à Jérusalem, ce qu'il ne fit pas tout de suite, parce que son heure n'était pas encore venue : « Car ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. » (Jean VII).

Nous commençons par une visite au couvent latin, sur l'emplacement de la maison de Marie ; quant à la maison même, une tradition du Moyen Age prétend qu'elle fut transportée, par l'intermédiaire des anges, près de Fiume, en Dalmatie, puis sur la colline de Lorette en Italie. Le couvent latin revendique cependant quelques restes de cette maison ; en particulier la cuisine, petite chambre noire, taillée dans le roc, où nous arrivons, depuis l'église, par un petit escalier sombre et tournant. Pour arriver à l'église même, nous traversons une première, puis une seconde cour, et entrons dans une assez vaste enceinte, à peu près carrée, et d'un aspect singulier : on se croirait presque plutôt dans un vaste antichambre, magnifiquement décoré, que dans une église : quelques colonnes supportent la voûte : une rampe d'escaliers monte à l'autel ; une autre descend à la crypte, le lieu très-saint de l'église : c'est ici qu'était Marie, lorsque l'Ange lui apparut ; à gauche un vide dans le mur, marque la place où se montra l'ange Gabriel ; l'autel est richement orné.

De ce couvent nous nous rendons, à travers la ville, à la maison de Joseph, qui est également convertie en église, et appartient aussi aux latins.

Cette église se compose de deux pièces : la première renferme l'autel, au-dessus duquel un tableau représente Joseph à l'ouvrage et Jésus lui [sic] aidant : cet autel est placé à une petite distance du mur, afin qu'on puisse voir ce dernier, qui est, dit-on, un ancien mur même de la maison de Joseph : on en montre encore des restes dans la pièce voisine, simple chambre assez nue, peut-être l'atelier de Joseph, où quelques tableaux et gravures pendus à la muraille nous mettent au courant des occupation de la Sainte famille.

Nous nous rendons ensuite, non sans peine, par un chemin raide et difficile, sur le sommet de la montagne sur laquelle Nazareth est bâtie ; c'est sans doute ici qu'on amena Jésus pour le précipiter en bas, mais probablement qu'alors la ville s'étendait plus haut que maintenant. Un petit bâtiment en ruines marque le point de la montagne d'où la vue est la plus étendue : on dit que c'est une des vues les plus belle du nord de la Palestine, embrassant depuis la chaîne de l'Hermon à l'orient, jusqu'à la Méditerranée à l'occident, entrecoupée du Thabor, des plaines d'Esdraëlon, d'Ephraïm et de la chaîne du Carmel et des Monts de Galilée. Malheureusement pour nous, un brouillard assez épais nous dérobe tous les points éloignés, et nous attendons en vain quelque temps, espérant qu'il se dissipera. Nous redescendons la montagne en faisant une moisson de fleurs sauvages, entre autres une espèce de petite immortelle rouge que je n'ai vue que là, et qui s'y trouve en grande quantité.

Nous nous arrêtons à l'école anglaise : Miss Dixon, la directrice, est une personne vraiment supérieure : elle est en Palestine depuis vingt-trois ans, et à Nazareth depuis vingt ans ; elle a pour l'aider dans sa tâche, une institutrice, Miss Tanner. Le local des écoles est tout neuf : c'est un magnifique bâtiment, vaste et bien aménagé ; les chambres sont blanchies à la chaux, et confortablement, quoique simplement, meublées ; sur le devant de la maison une large galerie couverte domine le jardin, la ville et les environs. Ces dames nous montrent de charmantes collections de fleurs du pays desséchées. L'école a une trentaine d'élèves, pensionnaires pour la plupart et pourrait prendre davantage de ces dernières, si les dons se multipliaient un peu à cet effet.

Nous nous informons du site de l'ancienne synagogue de Nazareth : une église grecque s'y trouve maintenant, et comme quelques-uns de nous désirent la voir, nous nous y rendons ; nous ne pouvons y pénétrer qu'après de longues recherches du gardien, probablement en promenade, ou à causer avec quelque voisin. Enfin nous pouvons entrer : l'église est précédée d'une jolie cour plantée d'orangers et de citronniers et ornée de quelques plates-bandes assez soignées. L'intérieur de l'église est simple et digne ; quelques beaux tableaux en ornent les murs. Que ce soit le vrai emplacement, ou non, puisqu'il passe pour tel, nous aimons à nous y rappeler d'une manière particulière les nombreuses occasions où Jésus a dû y entrer les jours de sabbat « selon

sa coutume », et entre autres le jour où le ministre lui donna à lire le livre du prophète Isaïe, et où l'ayant déployé, il y lut les paroles prophétiques qui le concernaient (Luc IV 16, etc.).

L'heure avancée ramène notre caravane au camp, tandis qu'avant d'y retourner je me fais encore conduire, par un petit guide, à l'Infirmerie ou « Scotch hospital » auquel quelques-uns de mes amis d'Angleterre m'ont particulièrement demandé d'aller, et que le docteur Vartan me fait visiter avec beaucoup de bonté ; je vais ensuite chez M. et M^{me} Zeller pour prendre congé d'eux.

Dans la soirée notre grande tente salle à manger devient un vrai salon de réception : nous avons la visite de M. Huber, avec sa petite fille, de Miss Dixon et de Miss Tanner ; puis de M. et de M^{me} Zeller.

3 avril

A 7 h et demie nous nous mettons en route et de même qu'il nous a fallu descendre pour arriver à Nazareth, nous devons remonter des pentes passablement rapides pour en ressortir. Avant de descendre l'autre versant de la montagne, nous nous arrêtons pour jeter un dernier coup d'œil sur la petite ville que nous venons de quitter. Au bout de trois quarts d'heure nous nous trouvons tout près du village de Reineh, où se trouvent aussi beaucoup de chrétiens, et qui, pour ce qui concerne les protestants, est une annexe de Nazareth ; quelques vieux réservoirs en pierre, au bord de la route, sont la seule chose un peu curieuse et intéressante aux environs de Reineh, Encore quelques collines à monter et à descendre, nous amènent au petit village de Kefr-Kenna, l'ancienne Cana de Galilée, misérable bourgade à moitié en ruines. Nous y mettons pied à terre pour visiter une pauvre chapelle, sur l'emplacement de la maison où Jésus assista à un repas de noce avec sa mère et ses disciples, et où le vin étant venu à manquer, il changea de l'eau en vin (Jean II). De grandes amphores en terre cuite sont gardées dans un coin de la pièce mais ce que le bon prêtre nous montre comme les vaisseaux originaux où le miracle a été accompli, sont deux épais bassins en pierre, fixés au mur par une forte maçonnerie. Cana est la patrie de Nathanaël, et sans doute aussi de Simon le Cananite (Mat. X 4).

Sur le sommet d'une haute colline, à notre gauche on nous montre un village, dont le nom actuel est Maşçad ; c'est l'ancienne Gath-hépher, la patrie du prophète Jonas (2 Rois XIV 25).

Nous continuons notre route vers Lubieh, un petit village sur une élévation, tout entouré de figuiers et d'oliviers ; le chemin n'est pas propre à se laisser absorber dans ses pensées : nous traversons un bois d'oliviers aux branches basses et fortes, et tout à coup je me trouve si près de l'un de ces arbres et

ma tête si près des branches que sans un double mouvement aussi prompt que la pensée de me jeter en avant et de tirer mon cheval de côté, j'aurais, pour le moins, été renversée. Nous nous installons un peu plus haut, sur le penchant de la colline pour notre second déjeuner, et nous nous y reposons quelques heures. Un Arabe nous apporte un caméléon qu'il vient de trouver dans une haie voisine, et nous nous amusons à le regarder passer du gris au vert, suivant que nous le posons sur des herbes ou des pierres.

Après Lubieh, en nous dirigeant vers le lac de Tibériade, le pays est assez désert ; peu de villages, peu d'habitants ; nous ne rencontrons presque personne ; mais cette solitude inspire une mélancolie qui charme plutôt qu'elle n'attriste ; ce sont de riches ondulations de verdure, coupées de quelques sommets plus élevés ; le chemin est bon en apparence, quoique le pied des chevaux heurte constamment de grosses pierres noires de formation volcanique, dissimulées sous l'herbe et les fleurs. La montagne dite des Béatitudes est bientôt tout près de nous : nous en longeons la base, et quelques membres de la caravane en font l'ascension : cette montagne a une double crête rocheuse, qui lui a fait donner par les Arabes le nom de « Cornes de Hattin ». Ce n'est qu'au temps des croisades que la pensée prit naissance que cette montagne était peut-être celle où Jésus avait prononcé le discours sur la montagne, et cette tradition s'est maintenue dans l'église latine.

Nous sommes au milieu du champ de bataille de Hattin, célèbre par la terrible défaite des croisés en 1187 connue dans l'histoire sous le nom de bataille de Tibériade où Saladin anéantit une armée chrétienne, et où à la suite de laquelle Jérusalem et son roi tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Un panorama magnifique se présente bientôt à nous : les collines vertes ondulent jusques au lac, dont la nappe bleue s'étend presque en entier devant nous : en arrière une chaîne de montagnes plus éloignées forment le fond du tableau : à notre gauche aussi ; tandis que nous prenons la direction du lac, vers l'orient, d'autres montagnes se présentent à nous. Sur l'un des sommets les plus élevés on nous montre Safed, une des villes saintes des Juifs, la petite ville que Jésus montrait peut-être de loin aux troupes, lorsqu'il disait dans le discours sur la montagne : Une ville située sur une montagne ne peut point être cachée (Matt. V. 16). Plus près de nous, se trouvent de hautes collines, aux pentes raides et droites, qui, du temps d'Hérode le Grand, furent un repaire de voleurs : personne ne connaissait le chemin des cavernes dans lesquelles ils se cachaient ; Hérode, pour les prendre, fit descendre des soldats dans des caisses de fer, depuis le haut de la montagne ; parvenus aux ouvertures des cavernes, ils y pénétrèrent, et se rendirent maîtres des voleurs, qu'ils massacrèrent.

Le lac de Tibériade rappelle un peu la mer Morte : c'est le même ovale, le même bleu intense, les mêmes montagnes régulières qui le longent à

l'orient ; seulement ici nous sommes au milieu de la plus riche verdure, au lieu de la désolation des montagnes de Juda et de la lande sablonneuse qui avoisine la mer Morte, et tandis que cette dernière est à 1330 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée, le lac de Tibériade n'en est qu'à 600 pieds. C'est suffisant pour que la chaleur y soit forte. Le terrain est volcanique. En 1837 un terrible tremblement de terre secoua le pays, et laissa des ruines dont les traces sont encore visibles. La ville de Tibériade, au bord du lac, vers laquelle nous nous dirigeons, en fut en partie renversée ; il y eut un grand nombre de victimes ; tous ceux qui le purent s'enfuirent précipitamment de la ville, et pendant quelques temps ils ne purent se décider à y rentrer. L'effet de la ville est des plus pittoresques, malgré les ruines, et peut-être même à cause des ruines ; de vieux murs et de vieilles tours démantelées l'entourent, plongeant dans le lac même ; à côté de la porte se trouve un vieux château en ruines. Nous traversons les rues en général sales et bordées de misérables habitations : quelques jolis bâtiments plus modernes sont entourés de jardins, dans lesquels se voient quelques palmiers. Tibérias est une des villes de Palestine qui renferment le plus de Juifs : ils y sont même divisés en deux sectes : les Séphardins ou Juifs d'Afrique et d'Espagne, parlant un espagnol corrompu ; et les Askénazins, pour la plupart, Russes, Polonais ou Allemands, et parlant un mauvais allemand ; cette ville a renfermé quelques-unes de leurs plus célèbres écoles, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et a été habitée par quelques-uns de leurs plus célèbres rabbins ; ils y ont maintenant leurs synagogues et leurs écoles. Nous distinguons plusieurs de leurs maisons dont les terrasses sont ornées de petits pavillons de branches de verdure ; plusieurs y passent sans doute la nuit, pour fuir la chaleur et les autres inconvénients de ces petites demeures sales et étouffées. Le nom de Tibériade n'est mentionné que deux fois dans le Nouveau Testament, en parlant du lac (Jean VI 1 Jean XXI 1). Cette ville n'avait été fondée que peu d'années avant le ministère de Jésus-Christ, par Hérode Antipas, qui la fit bâtir avec magnificence et la nomma Tibérias, en l'honneur de l'empereur Tibère ; elle eut son importance au temps des croisades, et retomba avec le reste du pays, aux mains des Musulmans.

Notre camp est placé en dehors de la ville sur les bords mêmes du lac ; plus loin sont les sources chaudes, comme déjà du temps de Pline et de Joseph ; et un peu au-delà nous apercevons un grand bâtiment blanc, surmonté d'un dôme, sur le penchant d'une colline, qui ne paraît pas très distante. Un des MM. Lévy m'apprend que c'est la tombe d'un de leurs plus fameux rabbins, Moïse Maimonides, si estimé des Juifs, qu'ils ont un proverbe qui dit que : « Depuis Moïse jusqu'à Moïse, il n'y a point eu d'homme comme Moïse. » Comme c'est un rabbin du XII^e siècle de l'ère chrétienne, M. Lévy

fait presque une exception en faveur de Jésus-Christ, pour lequel il a une sincère admiration.

Cette tombe, comme but de promenade, paraissait un endroit si bien indiqué, que dès que nous fûmes un peu reposées, je proposai à M^{lle} Tetzner de nous y rendre; nous partîmes en effet, tandis que la plupart des autres personnes se procuraient la jouissance d'un bain rafraîchissant dans le lac. Les bords du lac, jusque vers les sources chaudes, sont parsemés de pans de murs, ou de débris, qui semblent prouver que la ville s'est autrefois étendue jusque-là. L'air pur et transparent nous a un peu trompées sur la distance, et avant même d'atteindre les sources chaudes, M^{lle} Tetzner ne se sent plus la force d'aller plus loin, surtout avec la perspective du retour; sur quoi je me décide à continuer seule. Avant de nous quitter nous entendons encore des cris du côté du camp; nous écoutons un moment: il semble que ce soient des cris de détresse, mais comme tout le monde est rassemblé là-bas, et nous, déjà très loin, nous ne retournons pas, pensant que ces cris pourraient bien être aussi quelque mauvais tour des baigneurs.

M^{lle} Tetzner s'assied en m'attendant au bord de l'eau, tandis que je me dirige seule jusqu'à la tombe de Maimonides, à laquelle je ne veux pas renoncer. C'est un grand bâtiment surmonté d'un dôme, auquel on arrive par une cour entourée d'un mur. Des ouvriers sont en train de le réparer; quelques juifs gardent la tombe, simple tombe blanchie à la chaux, entretenue avec soin, à l'intérieur du bâtiment; ces braves gens ne paraissent pas peu surpris de voir arriver une dame seule, ils ne m'en montrent pas moins très obligeamment le bâtiment et la tombe.

Je rejoins M^{lle} Tetzner, et nous ne tardons pas à regagner le camp. Nous trouvons Mrs. Bradshaw assise au bord de l'eau et tout émue: elle nous raconte qu'elle et Mrs. Teschemaker étaient allées se baigner à une petite distance, lorsque le vent emporta le chapeau de Mrs. Teschemaker: elle appela un Arabe pour le lui rattraper, mais il refusa d'entrer dans l'eau; on courut appeler M. Teschemaker; il arrive aussi vite que possible, et se jette à l'eau: mais pendant ce temps le chapeau s'était toujours plus éloigné; une fois lancé, et l'amour-propre s'en mêlant, il persiste néanmoins à vouloir l'atteindre quand même chaque seconde le porte un peu plus loin. Enfin il l'atteint et veut regagner le bord; mais déjà fatigué par un bain précédent, par la course rapide qu'il a faite et cette nage forcée, il ne peut plus avancer, il est à bout de force, et appelle au secours. Le moment fut affreux pour tous, et pour M^{me} Teschemaker en particulier. Heureusement M. Floyd était arrivé sur ces entrefaites, et sur son ordre quelques hommes allèrent au secours de M. Teschemaker, et le ramenèrent heureusement au bord; on en fut quitte pour la peur, mais c'était payer bien cher le chapeau!

Le soir nous nous promenons encore auprès du lac ; et assis au bord de l'eau, ou près de nos tentes, nous passons en revue les souvenirs que ce lac nous rappelle : Jésus appelant ses apôtres (Matt. IV 18 ; Marc I 16) ; traversant ce lac et calmant la tempête ; ou marchant sur les eaux ; (Matt. VIII 24 ; Luc VIII 23 ; Matt. XIV 24) rassemblant les multitudes autour de lui et les enseignant par quelques-unes de ses magnifiques paraboles (Matt. XIII 1 ; Marc IV 1) ou nourrissant les multitudes ; (Marc VIII ; Jean VI), guérissant les malades, ou chassant les démons hors des possédés (Matt. XV 29, etc. ; Matt. VIII 28 ; Luc VIII 26) ; permettant et ordonnant des pêches miraculeuses (Matt XVI 24) et enfin y apparaissant à Pierre et aux autres apôtres après sa résurrection (Jean XXI).

4 avril

Nous sommes très nombreux au bord du lac, car, outre notre caravane, il y a une caravane allemande, conduite par M. Stangen, que nous rencontrons dès lors plusieurs fois, et avec laquelle nous sommes en rivalité de campement ; et quelques voyageurs anglais. Il n'y a que très peu de bateaux sur le lac, deux, ou trois au plus ; heureusement notre guide a su s'y prendre à temps et payer un peu largement, de sorte que deux grandes barques sont à notre disposition pour une partie de la journée, pour visiter les bords du lac.

A notre déjeuner, on nous sert des poissons du lac, mets de rigueur sur ces bords ; et vers 8 h nous montons en bateau. Le temps est très beau, et la chaleur bientôt très forte. Nous commençons par redescendre le lac afin de voir l'intérieur des bains chauds : extérieurement le bâtiment est de chétive apparence et mal soigné ; nous ne sommes pas immédiatement admis à l'intérieur, qu'on fait d'abord évacuer par les occupants, procédé sans doute compensé par un bakshish. Le bain proprement dit est un grand bassin de marbre, entouré de jolies colonnes supportant un dôme percé de plusieurs ouvertures ; la salle est dallée de marbre, et entourée d'un banc circulaire qui ménage une allée tout autour du bassin ; l'eau y arrive de la source à plus de 60° centigrades ; on voit dans ces bains autant de traces de grandeur passée, que de négligence actuelle.

Nous reprenons ensuite notre course vers le nord du lac, repassant devant l'emplacement de notre camp, devant la ville de Tibériade et plus loin devant Arbèle nous apercevons encore la montagne des Béatitudes et Magdala, la patrie de Marie Magdeleine ; et nous nous dirigeons vers Tell-Hum, l'ancienne Chorazin ; à notre droite se trouvent les montagnes du pays des Gadaréniens, celles d'où les troupeaux de pourceaux se jetèrent dans le lac : c'est de ce côté-là aussi, vers le nord-est, que se trouve le territoire où Jésus nourrit les 5'000 hommes, près de la petite ville de Bethsaïda-Julias

(Luc IX 10), une toute autre Bethsaïda que celle à laquelle il renvoie ses disciples, par la mer, après le miracle, pendant qu'il donnait congé aux troupes, et montait sur une montagne pour prier Marc VI 5, 46). Le nom de Bethsaïda signifie « maison des poissons », ce qui explique qu'il y ait plus d'un village de ce nom au bord d'un lac aussi poissonneux.

Les trois villes de Capernaüm, Bethsaïda et Chorazin, autrefois étirées sur la rive occidentale du lac sont maintenant tellement détruites, que leur emplacement respectif est même un sujet de contestation; nous savons que ces trois villes étaient voisines l'une de l'autre, et situées sur la rive du lac; un voyageur parcourant la Palestine au VIII^e siècle et décrivant un voyage, raconte les avoir successivement visitées depuis Tibérias, en se dirigeant vers le nord, et cite d'abord Capernaüm, puis Bethsaïda, enfin Chorazin; puisqu'il n'y a point de ruines plus au nord que Tell-hum, sur les bords du lac, nous allons visiter ces ruines avec la conviction que ce sont bien celles de Chorazin. Nous descendons du bateau sur des blocs de pierre qui viennent baigner jusque dans le lac; des fragments de ruines couvrent le sol jusqu'à une assez grande distance; ce sont quelques débris de temples ou de palais; quelques pans de murs de belles pierres, à moitié ensevelies; quelques chapiteaux brisés, quelques fragments de colonnes; le tout à moitié caché par de grandes herbes, et des joncs. Nous admirons quelques beaux fragments de sculpture, et nous nous demandons comment de si glorieuses choses sont tombées dans cet état de néant. Nous redescendons le lac sans nous arrêter à Bethsaïda, que nous irons visiter plus tard, et nous nous arrêtons dans un ravissant endroit à moitié chemin à peu près, entre Bethsaïda et Capernaüm: nous avons à gravir quelques roches recouvertes de la plus riche verdure; au sommet quelques beaux arbres nous donnent leur ombre pour notre déjeuner de midi et les moments de repos qui le suivent: le site est magnifique, nous dominons le lac à travers un premier plan de verdure et de pentes pittoresques. La chaleur invite les plus paresseux au sommeil, et les autres à la lecture ou à la contemplation. Notre guide nous montre la direction du camp, un peu plus bas, à notre droite, laissant chacun libre de s'y rendre immédiatement, ou de faire d'abord une promenade jusqu'à Bethsaïda. Un petit nombre d'entre nous seulement, choisit cette seconde alternative, qui prive les autres d'une charmante promenade. Bethsaïda, El Tâbighah, n'est qu'à une petite demi-heure de l'endroit que nous quittons; un joli sentier, qui descend assez rapidement d'abord, et suit après cela dans la plaine, à peu de distance du lac, nous conduit à cet ancien site, tout abandonné maintenant, mais où l'abondance d'eau courante descendant de la montagne et alimentant un moulin, entretient encore un semblant de vie, quelques huttes provisoires, un cheval, deux ou trois Arabes, prouvent que l'endroit n'est pas absolument abandonné; le moulin

ne marche cependant pas; M. Mease donne un bakshish pour qu'on nous montre comment il fonctionne, et ce n'est pas sans quelque peine qu'on réussit à mettre en communication l'eau et la roue. Que de trésors de productions pour l'industrie et le commerce, laissés à l'abandon dans ce pays et au milieu de ce peuple! Encore une ville réduite à néant, comme Chorazin! Bethsaïda nous intéresse comme ayant été la patrie de Pierre et d'André, peut-être de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, et de Philippe (Matt. IV 18-22; Jean I 44). Tout en retournant vers notre camp, nous longeons ces mêmes bords, où Jésus avait passé lorsqu'il appela ses apôtres. Tout est maintenant désert et abandonné, mais la végétation y est toujours luxuriante; nous faisons d'amples moissons de branches de lauriers roses sauvages en fleurs, dont nous avons déjà trouvé dans la matinée aux environs de Chorazin.

Nos tentes sont dressées sur le site de l'ancienne Capernaüm, près de l'endroit qui porte le nom de Khan Minieh; après avoir monté une colline que nous rencontrons à quelque distance de Bethsaïda, nous nous trouvons dominer notre camp depuis un étroit sentier taillé dans le roc, quelque ancien aqueduc, ayant amené l'eau à la cité d'autrefois. Maintenant il n'y a plus trace d'habitation; à peine un vieux pan de mur gris témoigne-t-il qu'une ville a jadis été là; ces trois cités détruites semblent nous crier du sein de leur désolation, que la malédiction pèse sur elles: Malheur à toi, Chorazin, malheur à toi Bethsaïda!... et toi Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'en enfer! (Matt. XI 21, 33). Mais, là même, la nature est belle: les arbres croissent en abondance, ombrageant une petite pièce d'eau, et un peu plus loin, le lac.

5 avril

Nous quittons à regret le voisinage du lac et la riche verdure de Khan Minieh pour nous enfoncer de nouveau dans les montagnes; ce sont celles de Nephtali: nous gravissons des sentiers pierreux et difficiles, pour en redescendre de plus mauvais encore, au milieu de grosses pierres roulantes, et remonter de nouveau un peu plus loin. Le pays est désert, abandonné, et à peine cultivé; mais le sol est naturellement si fertile, que partout où il y a un peu de terre végétale l'herbe et les plantes, les buissons et les arbres croissent avec vigueur.

Parvenus à une certaine hauteur, nous nous retournons pour jeter un dernier regard sur le lac, et nous l'embrassons dans son entier, avec la ville de Tibérias, baignant dans ses eaux tranquilles, et avec le panorama de montagnes qui le bornent à l'orient.

Après avoir avancé une heure et demie à deux heures, nous arrivons au sommet d'une montagne sur laquelle se trouve un vieux Khân, solide

bâtiment carré, servant aux Bédouins pour se reposer, ainsi que leurs bêtes. Celui-ci porte le nom de Khan-Youb Yousef, c'est-à-dire khan du puits de Joseph, une tradition prétendant que c'est là qu'il fut descendu dans une citerne et ensuite vendu par ses frères. Je profite de ce que nous passons si près d'un de ces khans, pour en voir l'intérieur; et tout en laissant continuer la caravane, qui du reste ne va pas très vite, j'y conduis mon cheval; l'intérieur est divisé en plusieurs compartiments, dont quelques-uns sont voûtés, et les autres à découvert, comme une sorte de cour: celui-ci paraît particulièrement mal tenu et est tout encombré de pierres et de débris de toutes sortes. Au moment où j'en ressors, j'aperçois, à quelques pas seulement, une caravane de Bédouins qui y arrivent; cette vue n'était ni agréable ni rassurante: sans perdre de temps, et sans leur donner celui de la réflexion, je lance mon cheval, et rejoins bientôt notre caravane, qu'on apercevait encore à quelque distance.

Notre route devient bientôt triste et monotone; nous suivons le pied d'une montagne, ayant une étroite vallée pierreuse à notre gauche, et au-delà la base d'une autre montagne, tellement plus pierreuse encore que la route que nous suivons, que cela nous aide à prendre notre parti des difficultés que nous avons à surmonter: en toutes circonstances nous nous disons que les choses pourraient être pires, et cela nous est un motif de les accepter plus facilement.

La ville de Safed est située sur une des montagnes que nous laissons à notre gauche. Nous aurions pu y aller, si nous avions renoncé à notre seconde journée près du lac de Tibériade, mais il n'y avait pas d'hésitation dans le choix, pour la majorité d'entre nous. Cependant ce n'était pas sans regret que nous renoncions à Safed, surtout les MM. Levy: en effet cette ville est, avec Hébron, Jérusalem et Tibériade, l'une de leurs quatre villes saintes: c'est une petite ville, ramassée sur le sommet de la montagne, et dominée par un vieux château, tout ruiné. La ville a été presque complètement détruite le 1^{er} janvier 1837 par le tremblement de terre qui ébranla aussi Tibérias: la scène de désolation et de ruine fut affreuse: près de 5'000 hab. dont le plus grand nombre des Juifs, furent ensevelis sous les décombres de leurs maisons et y périrent avant d'avoir pu être secourus. Cette ville a eu, comme Tibérias, ses écoles, ses synagogues et ses rabbins célèbres; mais la catastrophe de 1837 a été fatale au développement des ressources scientifiques des Juifs, déjà en déclin depuis deux ou trois siècles. Non loin de Safed est le village de Meiron, et quelques heures plus loin celui de Kefr Birim, célèbre par les tombes qu'ils renferment; ce dernier en particulier possède, dit-on, les tombes de Sisera, d'Abdias et de la reine Esther; il est probable pour cette dernière tombe, du moins, que ce n'est qu'une tradition.

Quand nous nous retrouvons sur une élévation la vue qui s'offre à nous est splendide: les eaux de Méron, ou lac Houleh, étendent leur nappe bleue

au pied des Monts de Basçan, et un peu plus loin le Mont Hermon, couvert de neige, se montre dans toute sa majesté.

Nous redescendons parmi les pierres, peut-être d'anciennes ruines, maintenant recouvertes de terre et de végétation, et au bout d'une petite heure de descente, nous arrivons au ruisseau d'En-daza [En-daga?], près duquel nous nous arrêtons pendant les heures du milieu du jour.

Lorsque nous nous remettons en route nous laissons à une certaine distance à notre droite les eaux de Méron, célèbres dans l'ancien testament par la défaite des rois alliés qui s'étaient rassemblés contre Josué (Jos. XI 6-8) qui les défit, et détruisit Hatsor, la principale ville de ces royaumes, située sans doute sur la route même que nous parcourons. Nous traversons les chutes d'eau d'Ain-Mellahah, les marais qui l'avoisinent, et au lieu de camper dans les environs, comme on le fait d'habitude nous nous décidons à aller un peu plus loin, afin de prendre de l'avance sur la caravane allemande qui compte aussi camper près de cette source. Nous allons donc jusqu'à une autre source ou fontaine, environ une heure plus loin, « Ain-Belât ». Comme les muletiers nous avaient attendus à Mellalah pour avoir les ordres du guide, nous arrivons à Ain Belat, avant que notre camp n'y soit dressé; nous sommes très contents d'assister une fois à cette opération, qui, sous la direction du domestique en chef, Joseph, s'opère paraît-il, avec une promptitude remarquable. Nous nous installons sur l'herbe, à l'ombre de quelques magnifiques térébinthiers; et tout près de nous sont de grands iris sauvages, de toute beauté. Quelques hommes et quelques enfants du village voisin, sont bientôt autour de nous, et nous entrons comme nous pouvons en conversation avec eux, tandis que les membres les plus actifs de la caravane vont offrir leur aide pour l'érection du camp. Joseph tient à nous montrer son habileté en faisant faire les choses avec toute la célérité possible; un Arabe allant trop lentement à son gré, il l'apostrophe un peu vivement en faisant intervenir dans ses épithètes le nom de la religion ou du prophète du Musulman; Joseph est Syrien et catholique. L'Arabe, furieux de l'injure qui lui est faite par ce chien de chrétien, se jette sur lui avec le marteau qu'il tenait à la main; Joseph, aussi fort qu'adroit, a bientôt terrassé l'Arabe; le frère de ce dernier vole à son secours; un autre vient prêter main forte à Joseph; la mêlée devient générale; les couteaux sont tirés, et la chose aurait pu devenir fort grave, si heureusement M. Floyd n'était survenu, et n'avait dispersé tout le rassemblement à coups de courbache.

Peu après nous prenions tranquillement possession de nos tentes.

6 avril

Nous partons à 7 h et demie; le pays que nous traversons paraît très fertile, mais est peu cultivé; c'est une plaine coupée de quelques ondulations,

et traversée par de nombreux ruisseaux qui ne sont guère en ce moment qu'à l'état de boue; à peu de distance nous voyons un grand campement de Bédouins: les tentes sont noires, recouvertes de peaux ou de couvertures; elles sont très basses; à l'entour errent quelques hommes et quelques animaux.

Sur le sommet d'une montagne, à notre gauche, on nous montre la petite ville d'Hunin, l'ancienne Beth-Réhob, la principale ville du pays de Laïs, où les Danites, trop à l'étroit dans le midi de la Palestine, étaient venus s'établir (Juges XVIII 28). Peut-être est-ce aussi la ville mentionnée dans le livre des Nombres, comme visitée par les espions envoyés par Moïse (Nomb. XIII 21).

Un peu plus loin nous arrivons à un endroit intéressant: une des sources du Jourdain, réunie à un petit cours d'eau, et portant ensemble le nom de El-Leddan, passant à côté de quelques ruines appelées Difneh, très probablement la Daphneh mentionnée par Josèphe, comme ayant été un des temples des veaux d'or de Jéroboam (1 Rois XII 29); quelques kilomètres plus loin ce cours d'eau est rejoint par l'autre source du Jourdain, venant de Banias, et elles forment ensemble le fleuve qui, après avoir traversé le lac Houleh et le lac de Tibériade, va se jeter dans la Mer Morte.

El-Leddan rejoint d'abord le Nahr-Hasbany avec lequel il se confond; un peu avant leur jonction, nous traversons le Nahr-Hasbany sur un vieux pont, formé de trois arches irrégulières, sans parapet et assez dégradé; ce pont paraît dater des Romains; le torrent roule au-dessous de nous sur des pierres et des rochers. Au-delà nous avons à gravir un chemin périlleux et difficile: un lacet sur la pente d'un rocher, au milieu de blocs glissants ou roulants sous les pas des chevaux. Parvenus au sommet nous jetons un coup d'œil sur le beau pays que nous avons traversé un peu auparavant, et nous nous avançons vers la plaine de Dan, maintenant appelée Tell-el-Kâdy. Au bout d'un moment nous arrivons à la source ou fontaine du Jourdain, dont les eaux vont plus bas, former en partie le Leddan: c'est un petit lac en miniature; les eaux en sont claires et paraissent très profondes; c'est une des principales sources de la Syrie; ce petit lac est tout entouré d'arbres au beau feuillage et d'herbe épaisse; c'est un charmant endroit, où nous nous serions volontiers arrêtés pour notre second déjeuner, sans la proximité de notre camp à une petite heure plus loin, et surtout sous un ciel qui semblait devenir toujours plus menaçant.

Nous étions partis par un temps assez beau, mais peu à peu les nuages s'étaient amoncelés, et nous ne savions pas ce que l'heure suivante pourrait nous amener. Nous continuons donc et traversons bientôt ce qui peut avoir été l'emplacement de l'ancienne ville, de la capitale de ces Danites qui émigrèrent vers le nord, détruisirent les anciens habitants et s'établirent dans ce bon et riche pays, s'y formant un culte, et s'y nommant un sacrificateur

(Juges XVIII). De là, nous n'avons plus devant nous que la plaine, on pourrait presque dire la forêt, à perte de vue : la fertilité est admirable ; le sol, tout entrecoupé de petits filets d'eau, semble produire tous les arbres possibles, et surtout beaucoup de chênes, et une espèce d'aubépine, en fleurs en ce moment. Nous entrevoyons de temps en temps la chaîne de l'Hermon, et plus près le château de Lubeiheh, dominant d'autres ruines. Nous atteignons bientôt le pied de la montagne sur laquelle se trouve le village de Banias, au milieu des ruines de Césarée de Philippe ; tout en passant près de cours d'eau toujours plus abondants, et d'une charmante cascade, nous arrivons à une plantation d'oliviers à l'ombre desquels nous espérons dresser nos tentes. Le site est des plus jolis ; un charmant ravin et une autre plantation d'oliviers lui faisant suite, avoisinent le plateau sur lequel nous nous trouvons. Nous y mettons enfin pied à terre.

Cependant notre installation ne s'y fait pas sans quelques complications : la caravane allemande a compté, comme nous, y dresser ses tentes. Joseph est parti en avant des muletiers, afin de s'assurer le terrain : les Allemands ont aussi eu la pensée d'envoyer des émissaires, dans le même but : notre domestique y arrive le premier, mais très peu après les envoyés des Allemands arrivent à leur tour : la dispute est assez chaude, mais nos tentes et notre bagage arrivant les premiers, nous sommes de droit et de fait les premiers occupants du sol ; les Allemands ne veulent cependant pas se retirer, et sont bientôt renforcés par l'arrivée de leur bagage, et de leur caravane. Après quelques pourparlers un peu vifs, de part et d'autre, on entre en composition ; chacun fait ses concessions ; on met les tentes aussi près que possible les unes des autres et toutes trouvent place sur le petit espace contesté : il n'en règne pas moins une certaine hostilité sourde entre les deux caravanes ; hostilité dont M^{lle} Tetzner reçoit le contrecoup (en plaisanteries tout amicales, du reste) de la part de quelques membres de notre caravane. La caravane allemande est toute composée de messieurs : ils sont vingt-deux.

Après avoir déjeuné et nous être reposés, nous nous acheminons, selon le gré de chacun, pour visiter les points intéressants qui entourent l'ancienne Césarée de Philippe. Le nom original de la ville était Paneas, cette ville avait été bâtie par les Grecs, qui à cause du voisinage des magnifiques grottes desquelles sort le Jourdain, y avaient élevé un sanctuaire à leur dieu Pan. Les Romains remplacèrent les Grecs, et le temple d'Hérode, dédié à Auguste, succéda au temple de Pan. La ville prit le nom de Césarée, en l'honneur de l'empereur, et celui de Philippe, pour la distinguer de l'autre Césarée, située sur la côte, et parce qu'elle était dans la circonscription de Philippe, tétrarque d'Iturée et de Trachonite. Mais le nom de Paneas n'a jamais été complètement effacé, et se retrouve dans le nom actuel du village, Banias. La ville n'est point

mentionnée dans l'Ancien Testament, à moins que ce ne soit peut-être Bahal-Gad, citée au livre de Josué, comme une des principales villes de ses conquêtes au nord : « Bahal-Gad, en la campagne du Liban, sous la montagne de Hermon » (Jos. XI 17), qui d'après toutes les données devait se trouver non loin de là.

Césarée de Philippe a pris un tout autre intérêt dans le Nouveau Testament : c'est là que Jésus s'était retiré avec ses disciples, montant de la Galilée, lorsqu' il leur adressa cette question : « qui disent les hommes que je suis » ; question bientôt suivie de cette réponse de Pierre « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », et Jésus lui répondit... je te dis aussi que tu es Pierre, et sur cette pierre, (le fondement posé dans cette confession) j'édifierai mon église... (Matt. XVI 13, etc. Marc VIII 27 etc.). C'est encore de là qu'il partit six jours après, avec Pierre, Jacques et Jean, et les mena seuls à l'écart sur une haute montagne et il fut transfiguré devant eux. Le voisinage de la chaîne de l'Hermon, qui possède les plus hauts sommets de la Palestine, semble donc plus probablement que tout autre, avoir été le témoin de cette glorieuse transfiguration. C'est de là enfin que Jésus partit, lorsque les jours de son élévation s'accomplissaient, tout résolu d'aller à Jérusalem (Luc IX 51).

Le village de Baniyas s'étend à peu de distance de notre camp ; il est plus propre, mieux tenu, et paraît plus prospère que la plupart de ceux que nous avons visités précédemment ; quelques-uns d'entre nous entrent dans deux ou trois maisons plus que simples, mais où nous sommes reçus avec grâce et bonté ; le village a même quelques petits bazars ; on nous y offre des antiques.

Parmi les ruines intéressantes se trouve la citadelle, à une petite distance encore, au-delà du village : il en reste quelques forts murs et quelques tours délabrées ; elle est située près d'un ravin profond, sur lequel est jeté un beau pont de construction très ancienne. Après avoir admiré à loisir ces ruines, et celles du château de Subeibeh dans le lointain, nous retraversons le village et notre camp pour nous rendre aux sources du Jourdain, le grand intérêt de l'endroit. Un charmant sentier nous y conduit ; il nous amène en face d'une haute paroi à pic, de rochers légèrement circulaires, qui ont une teinte chaude, rougeâtre, et contrastent avec la riche verdure qui les avoisine ; une partie du rocher est creusée par une grande voûte naturelle au-dessous de laquelle l'eau sortait abondante, comme d'un bassin, et descendait vers la plaine ; maintenant ce bassin est à peu près sec ; l'eau ne se montre que quelques mètres plus bas, après s'être frayé son chemin, d'une manière invisible, au milieu des blocs de pierres qui gisent tout autour de l'entrée de la grotte ; cette eau, séparée en plusieurs bras, se réunit un peu plus loin, pour retrouver le Leddan et l'Hasbany et former le Jourdain. C'est à cette haute paroi de rochers qu'était sans doute adossé le temple d'Auguste ; nous y retrouvons encore de nombreux restes de niches et de sculptures.

La pluie, qui a bien voulu nous laisser le temps de tout voir tranquillement, commence à tomber, et nous hâtons le pas pour rentrer au camp; heureusement qu'elle n'est pas des plus fortes; ni des plus continues, et nous avons encore quelques jolis moments dans la soirée. Nous y avons aussi une alerte, qui n'est que passagère: M^{me} Teschemaker s'était retirée d'assez bonne heure et s'était endormie, laissant sa bougie allumée un peu trop près de la toile de la tente; un petit coup de vent peut-être, fit un peu pencher la tente, qui prit feu; l'alarme fut immédiatement donnée depuis le camp allemand, et heureusement, l'humidité de la toile aidant, le dommage fut peu considérable et le feu aussitôt éteint. Nous fûmes très reconnaissants envers les Allemands.

7 avril

La pluie s'est remise à tomber pendant la nuit, et quoiqu'elle continue encore assez forte ce matin, nous devons, bon gré mal gré, nous remettre en route; mais il faut décidément renoncer à la course projetée à Subeibeh, vieux château en ruines, sur le sommet d'une montagne, à peu de distance de Bannias; ces ruines sont curieuses et intéressantes, mais le chemin qui y conduit si difficile et si raide, que l'entreprise serait téméraire. Du reste le temps s'étant éclairci au bout d'une demi-heure environ, nous pouvons, en regardant en arrière, embrasser parfaitement ces ruines du regard, et les admirer de loin. Notre route est déserte et désolée: nous faisons l'ascension de montées pierreuseuses, sur des collines et des montagnes, qui ne présentent presque aucune trace de végétation. Il faut une bien grande connaissance du pays pour savoir où et comment il faut se diriger: une étroite ligne sur laquelle les chevaux passent à la file, et dont les pierres sont légèrement plus usées, marque seule le chemin à prendre. Nous descendons parfois un peu, et traversons des ruisseaux quelquefois passablement larges; mais somme toute nous nous élevons, et M. Haines, pourvu d'un baromètre, nous tient au courant des hauteurs auxquelles nous arrivons. Nous longeons la chaîne de l'Hermon, et nous sommes bientôt à 5'000 pieds au moins au-dessus du niveau de la mer; le vent souffle âpre et froid. Nous passons devant un village solitaire, Mejdesh Shems, surtout habité par des Druses; ce village est assez considérable et tel que nous le voyons de loin, il paraît assez prospère: il ne m'en laisse pas moins l'impression de l'un des endroits les plus tristes à habiter que j'aie jamais vus. Le pays s'élargit un peu et notre chemin est sensiblement meilleur, pendant quelque espace de temps; mais les pierres recommencent un peu plus loin, et nous avons un si mauvais pas à franchir que plusieurs d'entre nous mettent pied à terre. Au bas de la rampe que nous venons de descendre ainsi, nous trouvons M. Floyd nous attendant, pour nous faire remonter à cheval,

et nous conduire l'un après l'autre, en tenant notre cheval par la bride, à travers un courant large et rapide un des affluents du fameux Pharpar, un des fleuves de Damas. Le village auquel nous arrivons se nomme Beit Jenn, (Maison du Paradis) celui peut-être, où une ancienne légende place le séjour d'Adam et d'Eve chassés du Paradis; ce serait un peu plus loin, vers le nord que Caïn aurait tué Abel, et puis vers l'Orient qu'il se serait enfui pour y fonder une ville, celle de Damas, qui a été la première du monde.

Nous nous établissons dans un champ à une petite distance du village pour notre second déjeuner: c'est vendredi, et probablement jour de repos pour les habitants, car bientôt la population entière nous entoure: hommes, femmes et enfants nous regardent d'abord manger, puis entrent en conversation avec nous, et assistent avec intérêt à notre départ. Le froid est assez vif, malgré un clair soleil, pour que nous n'ayons pas envie de prolonger trop longtemps notre séjour à Beit Jenn: l'année dernière à pareille époque, la caravane Cook, toujours poursuivie par le mauvais temps, y fut bloquée trois jours par les neiges, retard qui leur fit manquer la course à Baalbeck.

Nous continuons à avancer sur le côté gauche du cours d'eau que nous avons traversé; un peu plus loin il est rejoint par un autre affluent, et continue sa course à travers la plaine vers Damas, tandis que nous suivons le bas d'une montagne vers la gauche, nous dirigeant vers Kefr Hawar. Le vent s'est levé et devient de plus en plus fort vers le coucher du soleil; les nuages s'amoncellent de nouveau; et nous sommes arrivés depuis peu à l'endroit où l'on se propose de dresser le camp, lorsque quelques gouttes de pluie commencent à tomber. On a débattu la question de savoir si l'on ne pourrait pas passer la nuit dans le village, car le vent est si fort que nous avons tout à craindre; cependant M. Floyd croyant avoir trouvé un endroit passablement abrité, se décide à essayer. Nous nous réfugions contre un rocher en attendant que le camp soit dressé; et y sommes bientôt entourés de quelques enfants du village.

On commence par la tente servant de cuisine, le cuisinier étant pressé de se mettre à son ouvrage: elle est à peine plantée en terre, qu'elle se déchire comme du papier: il transporte alors son fourneau derrière quelques gros arbres, et tout en s'ingéniant réussit à se tirer d'affaire. Quant à nos tentes elles ne se déchirent pas, mais on a la plus grande peine à les faire tenir; il faut ramasser d'énormes pierres, aussi grosses qu'un homme peut les transporter; pour les mettre sur chacune des cordes qui sont attachées en terre à des piquets; et malgré tout, le vent continue à les ébranler, et il faut que les muletiers les surveillent constamment pour raffermir tous les pieux que chaque coup de vent ébranle, ou remettre en place les grosses pierres, qui ne tiennent que difficilement sur les cordes.

Nos tentes, nos tapis et nos lits mêmes sont tout imprégnés de l'humidi-

dité de la nuit précédente et de la matinée : pour comble de malheur la pluie commence à retomber de plus belle ; impossible de nous coucher ; nous nous retirons dans nos tentes, mais espérant tout au plus pouvoir y reposer un peu, tandis que les muletiers montent la garde, courant d'une tente à l'autre pour les préserver de chute. Nous sommes transis de froid, saturés d'humidité dans la crainte perpétuelle d'être assommés par le poteau de notre tente, ou de la voir enlevée par le vent ; décidément tout n'est pas rose en voyage, et cette nuit nous le prouve surabondamment. Impossible de fermer l'œil, et c'est pire encore pour les muletiers et pour M. Floyd qui les dirige. Enfin à 3 h et demie ils n'y tiennent plus, et on nous engage à nous réunir tous dans la grande tente de la salle à manger, afin qu'on puisse plier le reste du camp. Nous nous réunissons à la hâte, avec des mines qui trahissent les émotions que nous avons éprouvées, rassemblant nos sacs et nos paquets, et tout entourés de la plus grande confusion. Nous finissons par rire de la situation, et la considérons comme une de ces aventures de voyage qui ont du charme en souvenir ; en réalité il y en a fort peu, mais un malheur partagé est toujours plus facile à porter.

8 avril

Nous déjeunons à 4 h et demie, pleins d'admiration pour l'habileté de notre cuisinier, qui malgré les vents contraires n'en a pas moins su nous préparer un déjeuner tout aussi complet que d'habitude. Lorsque le jour a paru, nous allons tout gelés nous rassembler autour de son fourneau ; et après nous être un peu réchauffés, nous ne tarons pas à nous remettre en route. Le nom de Kefr Hawar signifie village source du vent, nom bien mérité par l'échantillon que nous en avons. Nous avons positivement de la peine à avancer, et quelques-uns d'entre nous se demandent s'ils ne seront pas renversés de sur leurs chevaux ; ces pauvres bêtes ont-elles-mêmes à bien se tenir et à bien lutter. Il est environ 5 h et demie quand nous partons ; nous descendons une montagne pour en remonter d'autres un peu plus loin, nous traversons divers bras d'eau, quelques pauvres villages, et vers 7 h nous arrivons dans l'immense plaine qui précède Damas ; le désert à perte de vue s'étend devant nous, tout formé d'ondulations de sable, de pierres et d'arbrisseaux ; nous ne tardons pas à apercevoir dans le lointain la mer de verdure qui entoure Damas et même quelques-uns de ses nombreux minarets : mais c'est pour nous comme un mirage, et la ville semble s'éloigner à mesure que nous nous en approchons.

Au bout de deux petites heures nous passons près d'une élévation sablonneuse, d'où une route continue vers la droite de la plaine, tandis que nous suivons nous-même la gauche ; c'est à la jonction de ces deux routes que la tradition place la conversion de saint Paul. Nous nous arrêtons un peu plus loin,

pour notre déjeuner, dans une charmante petite presqu'île tout entourée d'eau courante : il n'est guère que 9 h ou 9 h et demie, mais comme nous sommes en route depuis quatre heures, la journée nous paraît déjà très avancée.

Lorsque nous nous remettons en route, nous suivons un chemin aussi monotone que possible ; la chaîne de l'Hermon à gauche, et l'immense plaine à droite ; cela dure près de trois heures ; le vent est tombé, la chaleur assez forte et la réverbération du sable du désert très fatigante.

Nous approchons d'un village proche de Damas, lorsque nous voyons un cavalier venir à notre rencontre ; c'est M. Barattoni, un des employés de M. Cook qui doit devenir notre guide à partir de Beyrouth, et qui sachant le moment de notre arrivée à Damas est venu nous y rencontrer ; il nous recommande la circonspection à notre arrivée en ville, les chrétiens y étant toujours regardés d'assez mauvais œil par les musulmans.

Le village est le prélude de l'oasis au milieu duquel Damas est situé : les eaux courantes s'y croisent en tous sens amenant une fertilité sans égale sur leurs bords ; tous les arbres fruitiers de nos climats se trouvent mélangés, dans ces riches vergers, aux arbres des climats plus chauds ; ils sont tous dans leur plus fraîche verdure de printemps, et reposent on ne peut plus agréablement la vue. Tous ces cours d'eau sont des affluents des deux rivières principales qui arrosent Damas, le Parpar et l'Abana, ceux dont Naaman le Syrien disait avec colère qu'ils valaient bien les eaux du Jourdain, où le prophète Elisée lui avait fait dire de se laver par sept fois, pour être guéri de sa lèpre (2 Rois V 1.12).

En sortant du village, au détour d'un petit chemin, nous nous trouvons en présence d'une route, d'une vraie belle route, large, blanche, bien macadamisée : impossible de décrire notre plaisir en voyant une route telle que celle-ci, parfaitement construite et entretenue, après n'avoir parcouru depuis près de deux mois, soit en Egypte, soit en Palestine, que de mauvais chemins ou des sentiers pierreux dans les montagnes ou les déserts. Cette route est la grand'route de Damas à Beyrouth, construite par des ingénieurs français ; un service journalier de diligence y est organisé ; le trajet est de treize à quatorze heures. Quelques jours après, repassant sur cette même route, je la trouvai bien moins agréable qu'à première vue : nos chevaux faits pour les montagnes et les passages difficiles et dangereux, n'y avançaient qu'avec une certaine peine et un trot rien moins qu'agréable ; cette route si chaudement saluée, était, au contraire, volontiers évitée, toutes les fois que cela était possible.

Le meilleur, même le seul hôtel de Damas, est l'hôtel de Dimitri : il est propre et soigné, paraît-il, et nous comptons bien y loger ; mais nous avons compté sans les hôtes très nombreux en ce moment à Damas, et sans la caravane allemande, entre autres, qui, partie un peu après nous de Césarée de Philippe, nous a bientôt dépassés, et s'est assuré la place disponible à l'hôtel.

M. Barattoni a suppléé à cet inconvénient majeur en louant, pour le temps de notre séjour, une maison décorée du nom d'hôtel des étrangers, mais peu meublée, encore bien moins montée, et où plusieurs objets de notre camp, et nos domestiques, seront mis à réquisition pour le service. Faute de mieux nous acceptons cet arrangement; et la perspective d'une bonne chambre, quelque simple qu'elle soit d'ailleurs, nous paraît un vrai luxe après la nuit de Kefr Hawar.

Aux abords de la ville nous longeons le fleuve: bien canalisé et dont les eaux sont très hautes en ce moment: nous le traversons sur un solide pont, et après avoir passée devant divers bâtiments, nous entrons dans la ville par une des portes principales: près de la porte sont des casernes et quelques beaux arbres; des soldats turcs se prélassent à leur ombre, tandis que tout, autour d'eux et de plus en plus à mesure que nous avançons, nous rappelle l'animation des villes d'Orient que nous avons déjà parcourues: ce sont les mêmes costumes bariolés, la même animation dans les cafés et dans les rues; les mêmes bazars étalant de tous côtés leurs marchandises aux couleurs variées, objets en métal, armes, vieilles porcelaine, cuir, sucreries, denrées de toutes sortes; les femmes voilées, avec leurs robes de couleur voyante; les marchands de rafraîchissements qu'on entend de loin frappant leurs tasses ou leurs gobelets l'un contre l'autre, comme des castagnettes, pour attirer l'attention; les chameaux qui marchent gravement la tête haute; tout cela c'est l'Orient dans toute son originalité; cela nous rappelle le Caire et les quartiers arabes d'Alexandrie. La ville est divisée en quartiers suivant la religion: le quartier musulman, le quartier juif et le quartier chrétien; c'est dans ce dernier qu'est notre hôtel. Un coup terrible a été porté aux chrétiens de Damas dans les affreux massacres de 1860; ces massacres amenés par le fanatisme des musulmans durèrent trois jours, journées sanglantes où des milliers de personnes périrent; et où toutes sortes d'atrocités furent commises: si le gouvernement avait eu la main plus ferme, ou avait été mieux disposé, le désordre eût pu être réprimé beaucoup plus vite. L'esprit des Turcs est toujours le même et comme leur gouvernement ne fait rien pour éteindre cet esprit de fanatisme, les chrétiens s'y sentent en général peu en sécurité. Les missions ont pris cependant un nouvel essor depuis les massacres, et elles sont sous la protection de pavillons trop puissants pour n'être pas une certaine garantie pour les chrétiens indigènes.

Un autre fléau a sévi cruellement sur Damas plus récemment: le choléra de 1875 y a aussi fait des milliers de victimes, et plus spécialement cette fois, parmi les musulmans, que leur fatalisme retenait dans leurs demeures, tandis que les chrétiens s'éloignaient et se répandaient dans les villages environnants. On comprend, du reste, que des maladies épidémiques puissent éclater dans une ville aussi mal tenue que celle-ci: plusieurs rues sont des cloaques, où les

débris de toutes sortes et les bêtes mortes sont jetés pêle-mêle, jusqu'à ce que les chiens sauvages viennent les faire disparaître. Ces chiens sont les balayeurs de la ville; dormant le jour, rôdant la nuit pour nettoyer les rues, n'étant réclamés par personnes et maltraités presque par tout le monde. (La rage n'est malheureusement pas rare en Orient). Les bazars couverts, et quelques-unes des rues sont pourtant assez propres. La population de Damas est de 150'000 habitants.

Damas est une des plus anciennes, sinon la plus ancienne ville du monde: elle était déjà bien connue du temps d'Abraham, et son serviteur Elihézer était de Damas (Gen. XV; XIV 15). Elle fut la capitale des rois de la Syrie qui combattirent longtemps contre Israël: c'est dans une de ces expéditions, sans doute, que fut emmenée captive la jeune israélite qui devint servante dans la maison de Naaman, et parla à son maître de l'homme de Dieu, Elisée, qui pourrait le guérir. Le royaume et la ville passèrent ensuite successivement aux mains des Assyriens, des Grecs, des Romains, des Sarrasins et enfin des Turcs; plusieurs fois détruite et rebâtie, elle n'a jamais cessé d'être un endroit important. Le christianisme y fut introduit de bonne heure, et y prit assez de prépondérance pour que le Grand Temple devint église chrétienne; elle fut dédiée à Jean-Baptiste; peu de siècles après, cette église devenait en partie mosquée, une moitié en étant encore réservée aux chrétiens, mais cela même leur fut enlevé sous la domination des Omyades. Lorsque Tamerlan fit la conquête de la ville, au commencement du XV^e siècle, le massacre des habitants fut général, et les chrétiens en particulier furent presque tous exterminés. Il n'y a pas très longtemps que les représentants des nations européennes ont été admis à s'établir à Damas. L'établissement des Missions protestantes ne remonte qu'à une trentaine d'années; elles ont maintenant leurs écoles et leurs pasteurs, dépendant de l'église anglicane, de l'église presbytérienne d'Ecosse et de l'église presbytérienne d'Amérique.

Notre hôtel, comme presque toutes les maisons de Damas, n'a aucune apparence du côté de la rue: tout le luxe est réservé pour l'intérieur. Une porte basse, un corridor étroit, amènent à la cour, tout autour de laquelle se trouvent les appartements. Les cours de Damas sont pour la plupart ornées de fleurs et d'une belle fontaine; dans la nôtre se trouvent quelques beaux orangers; au fond de la cour, un perron, élevé de quelques pieds, et abrité par le toit, est garni de divans, de fauteuils et d'une table; c'est comme un petit salon, ou un fumoir.

Les messieurs Lévy nous ont devancés dès le matin: c'est un grand jour de sabbat pour eux, et leur fête de Pâque, qui est seulement huit jours avant la nôtre cette année-ci. Damas a quelques riches familles juives: dès leur arrivée ils ont été s'adresser à l'une des principales de ces familles, pour leur

demander l'hospitalité, et la permission de partager leur repas de Pâque : ils y ont été reçus à bras ouverts, comme des amis ou des frères : nous les voyons peu pendant notre séjour à Damas, et lorsque nous nous remettons en route quelques jours plus tard, cette famille leur procure une provision de pain sans levain, pour manger pendant le reste des jours de la fête.

9 avril

Nous voici de nouveau à un dimanche et avec toutes les ressources possibles pour ce jour-là : j'accompagne M. Haines à la chapelle américaine, nous y arrivons avant la fin du service arabe, et y voyons un auditoire passablement nombreux ; et lorsqu'il se disperse nous restons pour le service américain qui a lieu à une petite demi-heure d'intervalle ; cela nous donne l'occasion de rencontrer plusieurs personnes de la Mission, entre autres M^{me} Crawford, femme d'un missionnaire, établis à Damas depuis dix-huit ans, et Miss Mac Donnell, belle-sœur d'un des autres missionnaires, M. Patterson. Nous entendons une excellente prédication du Dr Jessup, missionnaire américain à Beyrouth et de passage à Damas ; la coïncidence est d'autant plus agréable que M. Haines le connaît personnellement, et que j'ai moi-même une recommandation pour lui.

Dans l'après-midi nous retournons à la chapelle américaine pour assister à l'école du dimanche et à la classe biblique pour les adultes qui la suit. Tout se passe naturellement en arabe mais Miss Mac Donnell et M^{me} Crawford ont la bonté de me traduire une grande partie de ce qui se dit : les questions des jeunes gens de la classe biblique en particulier, prouvent beaucoup de sérieux et de réflexion : c'est vraiment très intéressant. M. Haines adresse quelques paroles aux enfants de l'école du dimanche, qui leur sont traduites par M. Patterson.

Il est dommage que le temps trop court que nous avons passé à Damas ne nous ait pas permis de visiter soit les écoles de la Mission américaine, soit celles fondées par Mrs. Bowen Thompson, après les massacres de 1860. Ces dernières ne sont pourtant pas loin de notre hôtel, mais je n'ai que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur la cour et les bâtiments environnants, pendant que M. Haines y demande un renseignement ; ces bâtiments paraissent fort beaux. Ces écoles on fait et font encore beaucoup de bien, et le nom de Mrs. Bowen Thompson est considéré à juste titre comme celui d'une des bienfaitrices des chrétiens de Damas.

10 avril

Nous passons notre matinée à visiter des magasins et des bazars : un guide nous conduit, M. et M^{me} Teschemaker, M^{lle} Tetzner et moi ; un des

premiers magasins que nous voyons occupe presque une maison entière: le marchand nous fait parcourir successivement plusieurs chambres toutes remplies d'objets, antiques ou nouveaux, en métal, en porcelaine; vieux bijoux, vieilles armes, vieux meubles, le tout dans un état de pêle-mêle, ou l'on ne comprend pas comment le marchand peut se retrouver. Nous faisons quelques emplettes dans les bazars, mais ce n'est pas sans peine, et sans avoir longuement débattu les prix avec les marchands, qui ont la même déplorable habitude que dans plusieurs autres villes de l'Orient, et du Caire en particulier, de vous demander trois ou quatre fois la valeur de l'objet. Il en résulte des discussions interminables; le mieux alors, est de partir, car, en ce cas, ou bien le marchand cède, ou bien on retourne le lendemain, voir s'il est de meilleure composition. Nous en avons eu un très joli échantillon: nous discutons le prix d'un plateau au bazar des cuivres; d'un plateau assez médiocre le marchand demandait 30 fr. et nous en offrions 10 fr.; ne pouvant nous entendre sur ce point nous partions, lorsqu'il nous court après pour nous dire qu'il nous le donnera au prix que nous proposons; nous en primes trois, au lieu d'un, pour 30 fr.; en les regardant de plus près, je crois encore que c'est lui qui a fait le bon marché: ils n'étaient évidemment pas en cuivre. Et ainsi d'autres achats: des marchands de bijoux, de broderies turques, de foulards et de soie de Damas, sont toute la journée dans la cour de l'hôtel à nous offrir leur marchandise.

Dans l'après-midi, nous allons visiter la Grande Mosquée, le plus grand objet d'intérêt de Damas: aucun des bâtiments actuels ne doit remonter à une époque antérieure aux Romains, mais il est plus que probable que l'emplacement même de la mosquée a été successivement occupé par les temples des diverses divinités, que les changements de conquêtes imposaient à Damas; c'est donc probablement ici que Naaman fit déposer la terre de Palestine, dont il avait chargé deux mulets, ne voulant plus offrir d'holocauste à d'autre dieu qu'à l'Eternel, demandant pardon à l'Eternel en ceci qu'il aurait encore à entrer dans la maison du dieu Rimmon et à s'y prosterner, lorsqu'il y accompagnerait son roi (2 Rois V 17 etc.). C'est encore dans ce temple qu'Achaz, roi de Judas, vit un autel, dont il envoya un modèle au sacrificateur Urie, afin qu'il fût invité et placé dans le temple de l'Eternel, acte sacrilège, qui venait se joindre à bien d'autres (2 Roi XVI 7-18); c'est cette mosquée qui après avoir vu adorer Bahal, Jupiter et d'autres divinités, devint cathédrale chrétienne, pour tomber ensuite aux mains des musulmans. L'intérieur est divisé en trois ailes, par deux rangs de colonnes corinthiennes formant des arches; au centre, une maçonnerie plus forte contient le dôme; le pavé est formé de grandes dalles, mais est en grande partie recouvert de nattes et de tapis; dans la partie de la mosquée opposée à celle par laquelle nous sommes entrés, une châsse

est censée renfermer la tête de Jean-Baptiste; en somme tout le bâtiment frappe plus par l'étendue des dimensions que par l'élégance ou la richesse des détails. Nous sortons au fond de la mosquée par une grande cour dallée, et entourée d'une colonnade: une porte donne issue de ce côté-là, sur un tout autre quartier de la ville; sur le portail on nous fait remarquer une inscription, évidemment antérieure à la mosquée, comme mosquée: Ton règne ô Christ est un règne de tous les siècles, et ta domination est dans tous les âges.

Notre guide nous fait remarquer dans la cour un kiosque soutenu par huit colonnes, et soigneusement muré de tous les côtés: il paraît qu'il renferme d'anciens manuscrits, que personne n'a vus, et dont personne n'a pu approcher depuis le VII^e siècle; les mahométans eux-mêmes n'oseraient y toucher. Que de trésors enfouis là, peut-être: c'est bien un exemple de l'esprit rétrograde et jaloux de ce peuple.

Nous montons ensuite sur le haut d'un des trois minarets de la mosquée: nous en avons une vue magnifique: l'aspect de la ville, vue ainsi d'en haut, est très étrange: maisons et toits plats, presque tous de couleur terreuse, et un grand nombre de rues couvertes, donnent à la ville un air écrasé qui étonne: cependant un grand nombre de minarets et plusieurs toits à coupoles interrompent agréablement cette monotonie; plus près de nous, aussi, le château ou citadelle, ressemblant à une forteresse en ruines, nous offre un tout autre genre d'architecture. La rue appelée « la droite » traverse la ville dans la plus grande partie de sa longueur; sans suivre pourtant une ligne absolument droite: c'est dans cette rue que se trouvait Saul, dans la maison d'un homme nommé Judas, lorsque Ananias fut envoyé vers lui pour lui imposer les mains, afin qu'il recouvrât la vue (Actes IX 11-12). Toute la ville est entourée d'une chaîne de végétation admirable: c'est comme un nid au milieu de la verdure; l'horizon est borné par les montagnes, et entre autres par le magnifique Hermon, qui domine majestueusement tout le pays.

En quittant la mosquée nous allons visiter la maison d'un riche juif, M. Lisbôny, qui veut bien consentir à ce que les étrangers parcourent ainsi sa maison, pour se faire une idée du luxe oriental: c'est chez lui que ce sont rendus les MM. Lévy. La maison est belle en effet, mais d'un genre de beauté peu en harmonie avec nos goûts et nos habitudes: on parvient aussi à la cour centrale par une mesquine petite porte de bois et un étroit corridor; la cour est dallée en marbre, avec belle fontaine et fleurs au milieu; les murs tout autour sont recouverts de peintures, de sculptures et d'arabesques: les salons ont des plafonds très élevés; les murs en sont couverts de dorures et d'incrustations de nacre et de bois précieux formant des découpures qui se détachent sur des glaces. Le salon principal est divisé en deux parties; dans la première, dallée en mosaïque de marbre, se trouve une belle fontaine, dont on nous

offre à boire ; la seconde, plus élevée de quelques pieds, est couverte de tapis, et entourée de divans et de coussins. Tout a des couleurs voyantes, est surchargé d'ornements de mauvais goût, et étonne plus que cela ne charme.

Nous nous rendons encore à la maison d'Ananias, convertie en chapelle souterraine, nous passons devant une porte ouverte près de laquelle sont assis quelques lépreux, et l'on nous dit que c'est la maison de Naaman le Syrien ; nous faisons encore quelques courses en ville ; je vais avec M. Haimès voir les Crawford et les Patterson ; et nous rentrons pour faire nos préparatifs de départ pour le lendemain.

11 avril

M. et M^{me} Teschemaker ne nous accompagnent pas plus loin : ils se rendront à Beyrouth par la diligence, et nous les y rejoindrons dans cinq jours. Nous leur disons adieu, et reprenons nos chevaux pour nous rendre à Baalbeck : c'est une course de deux à trois jours. Nous partons vers 9 h, traversons une dernière fois la rue appelée « la droite », les bazars, et les rues parcourues au moment de notre arrivée ; nous ressortons par la même porte, nous nous retrouvons sur la même route, et longeons la même rivière, l'Abana, ou la Barada. Nous sommes bientôt dans un vrai paradis de verdure et nous ne nous lassons pas d'admirer tout ce qui nous entoure : à tous moments des rochers pittoresques, des cascades naturelles, des roches coupées pour le passage de la route, nous offrent un coup d'œil des plus variés et des plus charmants. Nous suivons la grand'route de Beyrouth jusqu'au village de Dummar, puis nous nous enfonçons de nouveau dans les montagnes, prenant un sentier à notre droite, nous acheminant vers le nord ; ces montagnes sont pierreuses et stériles, mais de temps en temps nous apercevons un ruban de verdure au fond de la vallée ; c'est la rivière qui entretient sur ses bords cette riche végétation.

Une plaine pierreuse, appelée Sahrah domine la montagne ; nous la traversons et recommençons ensuite à descendre vers la rivière et les villages ; ces bords sont vraiment enchanteurs ; quand nous avons rejoint la Barada, nous la suivons quelque temps, et quelquefois le long de chemins périlleux, et nous arrivons enfin au village de Fidjéh, que nous ne faisons que traverser pour nous reposer à la source de la Barada, Aïn-Fidjéh.

Cette source est la plus belle de la Syrie ; c'est la principale de la Barada. L'eau y sort en bouillonnant d'une caverne au-dessous d'un rocher, et le courant devient immédiatement large et beau. Tout auprès de la source est un vieux temple en ruines ; les murs en sont très épais et formés de larges pierres : on ne sait pas nous dire à quelle divinité il a été élevé.

Nous nous arrêtons pour notre déjeuner dans un charmant bosquet, tout près des ruines ; et nous ne sommes pas les seuls : deux messieurs, avec

leur guide, s'y reposent aussi; il se trouve que notre compagne de voyage Mrs. Bradshaw les a déjà rencontrés précédemment, on a même voyagé avec eux, soit en Egypte, ou à la mer Morte, et une reconnaissance des plus amicales s'en suit. L'un de ces messieurs est allemand, mais habite le Chili depuis de longues années, M. Götting; l'autre, M. Tower, est Américain; il est venu passer quelques années en Europe, pour apprendre l'allemand et le français, qu'il parle l'un et l'autre avec la plus grande facilité. Ces messieurs se sont rencontrés sur le Nil et se sont réunis pour parcourir la Palestine. Dans ce moment ils se rendent, comme nous, à Baalbek.

Lorsque nous nous remettons en route, nous recommençons à nous élever: tantôt notre chemin n'est qu'un étroit sentier sur le bord de la montagne, tantôt une route plus large, en plaine; nous longeons ou traversons quelques petits cours d'eau, et dominons de temps en temps la Barada, dont nous pouvons suivre le cours sinueux, au pied des montagnes, par le ruban de verdure qui l'enlace. Nous redescendons vers cette rivière pour la franchir sur un pont; pont rustique ombragé par les plus beaux arbres, d'un effet vraiment enchanteur; une nouvelle ascension longue et difficile nous amène à notre camp, Sûk-Wady-Barada. Nous sommes tout près de l'emplacement de l'ancienne Abila, dans la province d'Abilène, dont Lysanias était le tétrarque, au moment du ministère de Jean Baptiste et de Jésus-Christ (Luc III 1). Cette ville acquit une certaine notoriété dans les premiers siècles de l'église chrétienne; elle fut détruite par les Sarrasins au commencement du VII^e siècle (634). Le nom d'Abila venait de celui d'Abel, dont la tombe est située sur le sommet d'une montagne, tout près du village; c'est du moins là une très ancienne tradition, et cette tombe est un lieu de pèlerinage pour les musulmans.

12 avril

La pluie semble décidément s'être mise de la partie: nous en avons un peu pendant la nuit, mais surtout beaucoup de vent: nous partons à 7 h et demie par un temps assez menaçant; nous reprenons la vallée de la Barada, et passons au pied de hauts rochers, où des ouvertures, percées à différentes hauteurs, paraissent des entrées de tombes.

Une petite heure nous amène à la plaine de Zebedany, grande, en partie cultivée, et en partie pierreuse, bornée à l'ouest par le prolongement de l'Anti-Liban, ayant quelques sommets qui atteignent jusqu'à 6 ou 7'000 pieds d'élévation; derrière nous le Mont Hermon domine toujours toutes les autres sommités. Le soleil perce de temps en temps les nuages, et les teintes qu'il projette alors sur les montagnes, comme sur la plaine, ont quelque chose de sombre et de grandiose, d'un effet magnifique. Mais les nuages, chassés par le vent, n'en reviennent que plus épais, et nous avons de fréquentes averses:

quelques-uns d'entre nous ont des parapluies, mais ils ne sont pas suffisants ; le mien, même, s'accroche à un buisson, et avant que je n'ai pu arrêter mon cheval, ou le dégager, il est en lambeaux ; heureusement j'ai dans ma malle une fourre d'étoffe grise, destinée à faire de mon parapluie une ombrelle, dans les beaux jours, et qui remplacera la fourre de soie. Nous sommes enveloppés tant bien que mal, chacun selon les précautions que la prévoyance lui a dictées : imperméables, châles, pelisse, manteaux de toile cirée, capuchons, mouchoirs ; tout est bon pour se défendre contre le vent et la pluie : nous avons l'air d'une troupe de bohémiens.

C'est dans la plaine de Zebedany, que se trouve le village de Bloudân, résidence habituelle des missionnaires de Damas, pendant les chaleurs de l'été.

Après avoir passé montagnes et rochers, sentiers et plaines, nous arrivons au petit village de Surgayah, dominant une charmante vallée, verte et boisée ; c'est ici que nous devons faire halte pour notre second déjeuner ; mais impossible de songer à le prendre en plein air. Notre guide va s'adresser à une maison du village, où, sans doute, on est habitué à ce genre de visite : on nous reçoit immédiatement ; nos chevaux sont conduits au fond de la cour, sous un petit abri, et nous sommes reçus dans deux chambres, bien blanchies à la chaux, assez propres, mais renfermant tout au monde, depuis les lits, jusqu'aux outils et aux instruments d'agriculture. On fait un bon feu, auprès duquel nous sommes tout heureux de nous chauffer et de nous sécher. MM. Götting et Tower, que nous avons rencontré hier à Aïn-Fidjeh, ne tardent pas à nous rejoindre ; nous les voyons même, non sans quelque envie, se décider à rester là pour la nuit, tandis que nous avons encore une certaine distance à parcourir avant d'atteindre notre camp. Notre guide nous promet que si le temps est par trop mauvais, il tâchera de nous caser dans quelques maisons du village, voisin de notre camp.

Nous restons longtemps à Surgayah, mais enfin nous profitons d'un moment où il ne pleut pas pour nous remettre en route ; le répit est de courte durée : bientôt la pluie recommence, le vent continue et le froid s'en mêle ; c'est très peu confortable, mais le village, promis pour gîte, miroite devant nos yeux, et nous aide à avancer. Un chemin parfois difficile, un vieux pont, nous amènent au-delà de la rivière de Yafufeh ; nous dominons une petite plaine humide, longée par la rivière. Nous y attendons le retour du guide et de deux ou trois membres de la caravane, qui ont été aux informations au village de Yafufeh : ils reviennent avec de mauvaises nouvelles : tout ce que l'on pourrait se procurer là en fait de gîte pour la nuit est si misérable et si sale, qu'il vaut encore mieux nous contenter de nos tentes mouillées. On dresse le camp au milieu des plus grandes difficultés ; le sol est tout détrempé d'humidité et la pluie continue à tomber ; voilà bien le revers de la médaille : arriver

mouillés, dans des tentes mouillées, et trouver toutes ses affaires mouillées, et avoir à passer la nuit là! Nous craignons une seconde édition de la nuit de Kefr-Hawar; heureusement le vent tombe un peu dans la soirée.

13 avril

La nuit est très pluvieuse, mais en somme, pas des plus mauvaises: nous ne partons guère avant 8 h: le temps, un peu éclairci au moment du départ, se gâte bientôt, et nous avons, comme hier, de fréquentes averses. Nous avons quatre heures de cheval avant d'arriver à Baalbek, et notre route est toujours de celles auxquelles nous sommes habitués: chemin pierreux, à peine tracé, qui nous mène à travers des montagnes, des vallées ou des rivières. Enfin, un versant de montagne nous amène en face de Baalbeck. Nous voyons de bien loin les six majestueuses colonnes qui se détachent contre le ciel, et à leur pied et alentour, d'autres ruines. Nous poussons des cris d'admiration et d'enthousiasme, mais nos transports sont vite arrêtés par une averse plus forte que toutes les précédentes et équivalant à un bon seau d'eau froide. Nous hâtons le pas de nos chevaux, ne pensant plus qu'à arriver au plus vite. Impossible de camper au milieu des ruines, comme cela se pratique par le beau temps: heureusement Baalbeck possède un bâtiment que les propriétaires décorent du nom d'hôtel: notre guide s'empresse d'aller nous en assurer la jouissance, et nous nous hâtons de nous y réfugier. Toutes les chambres ouvrent sur la cour, qui est grande, irrégulière, sale et encombrée; quatre ou cinq chambres sont mises à notre disposition: elles sont grandes, mais pauvrement meublées, l'ameublement ne consistant qu'en quelques bouts de tapis, quelques matelas et quelques coussins; les chambres ont pour la plupart une marche, au milieu, qui en rend la partie du fond plus élevée que celle de l'entrée: il y a des fenêtres, mais les contrevents habituellement fermés en sont très mal joints, et quant aux vitres, c'est un luxe inconnu; il faut donc laisser la porte ouverte pour y voir clair; et la nuit l'air qui entre par les fentes des volets n'est pas du tout agréable. On supplée à l'insuffisance du mobilier par les objets de notre camp, et ce sont nos domestiques qui font la cuisine et le service.

Baalbeck est l'ancienne Héliopolis (ou ville du soleil) de Syrie. On ne sait pas par qui, ou à quelle époque cette ville fut fondée, mais elle était déjà une des villes saintes des Phéniciens, et son « temple des trois pierres » était déjà fameux. Il n'en est pas parlé dans la Bible sous le nom de Baalbeck ou d'Héliopolis, mais il se pourrait que ce soit la Birkath Aven, ou plaine d'Aven, ou Aon, mentionnée dans Amos (I v. 5), On étant le nom égyptien d'Héliopolis. Elle passa ensuite successivement aux mains des Grecs et des Romains; les temples dont on voit actuellement les ruines furent bâtis par les empereurs romains; l'un deux, le Grand temple, est dans l'enceinte des ruines du

temple des Phéniciens. Héliopolis tomba dans le courant du VII^e siècle aux mains des musulmans, qui lui rendirent le nom de Baalbeck, et utilisèrent ses temples comme forteresse; tous ces changements sont très appréciables dans les ruines. Baalbeck n'est plus maintenant qu'un pauvre village, groupé près des ruines de son glorieux passé; il renferme un assez grand nombre de chrétiens, dépendant surtout de l'église russe, qui y a un évêque; la mission protestante y a aussi une école. Le village est peut-être destiné à voir encore de meilleurs jours; les habitants y sont actifs, s'adonnent à l'agriculture, et leur village sera prochainement mis en communication avec Beyrouth et Damas, par une grande route en voie de construction et qui rejoindra celle qui unit ces deux dernières villes.

Peu après notre déjeuner, la pluie ayant cessé un moment, M^{lle} Tetzner et moi prenons comme guide un enfant du village, et nous nous dirigeons vers les ruines. Elles ne sont pas loin du village. Un long passage souterrain, construit en magnifiques pierres, et formant voûte, nous amène à la cour du grand temple; ces voûtes sont maintenant utilisées comme écuries, mais nous passons sans danger au milieu des quelques chevaux que nous y trouvons. Quelle magnificence dans cette cour, quelle immensité dans ces proportions, quelle épaisseur dans ces murs! Nous errons parmi des débris gigantesques: admirant des fûts, puis des chapiteaux de colonnes brisées; passant d'une cour à l'autre, trouvant des issues vers des passages souterrains, ou escaladant des blocs de pierres pour apprécier la hauteur ou la largeur des murs, ou admirer la vue environnante. Au milieu des ruines, à quelque distance de nous, nous voyons deux tentes, dont la principale est surmontée du drapeau français. Tandis que nous poursuivons notre voyage de découverte la pluie recommence avec une force toute nouvelle. L'hôte français de la tente, nous voyant ainsi exposées à cette averse, et nous ayant sans doute reconnues, vient poliment nous offrir d'entrer chez lui jusqu'à la fin de l'ondée; c'est M. Bapaune; le Français avec lequel nous avons fait le voyage du Nil. Il est à Baalbeck depuis deux jours, attendant que le retour du beau temps lui permette de faire quelques dessins des ruines. Il a ainsi eu le temps de les parcourir dans tous les sens, et s'offre à nous y servir de guide; nous acceptons avec plaisir. Nous commençons par gravir un monticule, pour avoir une vue d'ensemble des ruines: outre les portiques et les cours, elles consistent spécialement en deux temples: le Grand temple, sorte de Panthéon, plus spécialement dédié à Bahal, puis à Jupiter; et le temple du Soleil; plusieurs parties de ces ruines sont surmontées des grossières fortifications turques, pour lesquelles on a utilisé les matériaux pris sur place; des fragments sculptés, des morceaux de colonnes, des pierres de toute forme et de toute grandeur sont enclavés sans ordre dans ce mur d'un goût barbare. En redescendant ensuite vers l'entrée principale conduisant au

Grand temple, nous avons devant nous l'ancien emplacement de l'escalier monumental qui conduisait à la grande entrée; cet escalier occupait les trois cinquièmes de la largeur du péristyle; les traces en sont encore visibles contre le mur, mais l'escalier a complètement disparu et la porte a été murée. Cette porte donnait accès dans un premier vestibule, peu profond, à gauche et à droite duquel étaient des chambres monumentales, ornés de colonnes, de niches et d'entablement tous richement sculptés; le premier vestibule amène à un second, de forme sexagone [sic > 6 hexa, 7 hepta?], qui donne sur la grande cour; tout cela encore était orné de magnifiques colonnes, à chapiteaux corinthiens, et de niches, peut-être occupées jadis par des statues. Dans la cour, quatre enfoncements symétriques, construits en forme de coquille, ont aussi dû renfermer les images de quelque divinité. C'est au fond de cette cour qu'était le grand temple, auquel on arrivait sans doute par quelques marches d'escalier; il n'en reste plus maintenant que six colonnes debout, débris grandiose d'un monument merveilleux selon toute apparence.

Un peu plus bas, à gauche du grand temple, se trouve le temple du Soleil, beaucoup mieux conservé que le précédent, et la plus magnifique ruine artistique, peut-être, de toute la Syrie. Le caractère général de ce temple doit avoir ressemblé, comme le précédent, du reste, à la Madeleine, à Paris. Le péristyle qui l'entourait, et dont une grande partie subsiste encore, était formé d'une magnifique colonnade, de quinze colonnes dans la longueur, et cinq dans la largeur: de plus le portique était composé de plusieurs colonnes cannelées; les unes et les autres soutenaient un magnifique toit, divisé en carrés, et ornés de plus belles sculptures. Le toit du temple même a disparu. Quant à l'intérieur, il offre une magnifique succession de colonnes, et de niches superposées les unes aux autres; tout cela est dans un beau style corinthien, sinon le plus pur, du moins des plus fastueux; on ne se lasse pas d'admirer ces beaux chapiteaux, ces élégantes lignes, encadrant les niches, ces riches entablements. La magnifique porte d'entrée, tout entourée de beaux ornements, a été ébranlée par un tremblement de terre en 1759; la pierre du milieu du linteau supérieur se déplaça et ne fut arrêtée dans sa chute que parce qu'elle était plus large au haut qu'au bas; elle resta ainsi pendant plus d'un siècle; mais très récemment, pour en prévenir la chute certaine au premier choc, on l'a soutenue par un gros pilier de maçonnerie, qui partage la porte et nuit considérablement à l'effet.

Nous reprenons ensuite un passage souterrain communiquant sans doute une fois avec le souterrain que nous avons déjà traversé, et qui nous amène à l'extérieur des terrasses soutenant les deux temples. La partie du fond, et celle de droite, du mur de la terrasse, existent seules encore; la partie droite vient rejoindre les murs de la grande cour, auxquels elle sert pour ainsi

dire de continuation. Ce sont là les restes les plus antiques des ruines ; ce mur d'enceinte date des Phéniciens : les deux premières assises en sont formées de larges dalles de pierre, taillées en biseaux, qui nous rappellent celles du mur des Lamentations à Jérusalem ; mais ces dalles ne sont presque rien en comparaison de quelques-unes des pierres de la troisième assise : c'est là que se trouvent les trois gigantesques pierres qui avaient fait donner à ce temple, dans l'antiquité, le nom de temple des trois pierres : chacune d'elles a une longueur de 21 mètres à 21 et demi ; 4 mètres à 4 et demi d'épaisseur, et autant de hauteur ; la troisième est la plus curieuse, étant taillée en retour, et formant l'angle dans sa masse solide ; on reste comme stupéfié devant ces colosses, et l'on se demande de quelle force disposait la génération qui a pu concevoir l'idée et mettre à exécution l'emploi de tels matériaux.

Ce sont là les ruines les plus vastes de Baalbeck : on peut y voir encore un petit temple circulaire, à peu de distance des deux autres ; et la mosquée, bâtie en grande partie avec des matériaux des temples.

Nous remercions notre guide, M. Bapaune, et nous nous hâtons de rentrer ; la pluie nous a accompagnés pendant une partie de notre course, et il nous tarde d'être à l'abri ; on nous allume un bon feu, et nous finissons prosaïquement notre après-midi à nous chauffer et à nous sécher tout en nous occupant ou en causant. Baalbeck est très animée : la caravane allemande y est arrivée, et loge probablement dans quelque autre maison du village. MM. Götting et Tower y arrivent aussi et viennent s'adresser à notre hôtel. Le soir, après notre dîner, nous étions à causer de souvenirs de voyage, et les messieurs Lévy s'informaient d'un jeune Américain qui avait fait le voyage avec nous, et dont ils ne savaient pas le nom ; ils l'avaient surnommé le Prince de Galles, lui trouvant une ressemblance avec ce prince. Nous ne pouvions pas comprendre de qui ils voulaient parler ; mais un moment après la porte s'ouvre et en voyant qui entre, ils nous disent, « Eh ! c'est ce monsieur-là. » C'était M. Underhill. Il était accompagné d'un ami, et venait de faire une course énorme, pour arriver ce soir-là à Baalbeck.

14 avril

Le temps se remet au beau depuis la fin de l'après-midi de hier, mais la soirée et la nuit ont été extrêmement froides ; nous en souffrons très particulièrement pendant la nuit, du moins M^{lle} Tetzner et moi, car nous avons l'avantage de posséder une fenêtre dans notre chambre, mais elle n'a point de vitres. Heureusement tout est oublié le matin, lorsque nous voyons les rayons d'un brillant soleil, se faire jour à travers les fentes de notre porte. Nous sommes de bonne heure sur pied, et à 7 h et demie, après avoir fermé nos malles et déjeuné, nous sommes tous prêts à nous remettre en route : quelques-uns des

plus matinaux trouvent même le temps d'aller encore jeter un coup d'œil aux ruines, éclairées par le soleil. Les autres se contentent d'en voir l'effet de loin : elles sont vraiment splendides, se détachant ainsi sur ce beau ciel bleu.

Notre première course est pour aller voir les carrières voisines de Baalbeck, d'où ont été extraits une partie des matériaux qui ont servi à la construction des temples ; c'est peut-être là déjà que les Phéniciens avaient taillé leurs trois pierres, car une quatrième, plus grande encore, (ayant 20 m 80 de longueur, sur 4 m 40 de largeur, et à peu près autant d'épaisseur) gît là, couchée dans le sable qui la recouvre en partie ; vouée sans doute à une éternelle inutilité, au moins dans son état actuel ; à côté, deux autres pierres sont debout, en partie taillées aussi, mais abandonnées. Nous regagnons la plaine, et nous passons bientôt près d'une autre ruine, un second petit temple circulaire, qui nous arrête un instant.

Notre chemin longe pendant une partie de la journée, la route neuve qui doit relier Baalbeck à Beyrouth, mais pour le moment elle est impraticable, étant toute couverte de pierres sur lesquelles le rouleau n'a pas encore passé ; nous n'y voyons point d'ouvriers, et si l'on n'y met pas plus d'activité, des années se passeront encore avant que cette route ne puisse être utilisée ; nous en sommes réduits à suivre le bord des champs qui avoisinent la route.

Nous nous dirigeons cette fois vers le sud ; nous sommes dans une large et belle vallée, entre l'Anti-Liban, qui est à notre gauche, et le Liban, à notre droite ; les deux chaînes sont couvertes de neige ; et leurs blancs sommets, illuminés par le soleil, et se découpant sur le ciel bleu, sont d'un effet splendide. On nous montre sur le Liban la direction que nous aurions prise, si nous avions dû aller visiter les cèdres. Cette course n'était pas indiquée sur notre programme, et tout regret nous en est ôté, en voyant le chemin si recouvert par la neige, qu'il nous eût été impossible d'y aller. Un peu plus loin on nous montre la sommité sur laquelle quelques ruines semblent indiquer la place où a été situé la maison du Parc du Liban que Salomon s'était fait construire (1 Rois VII 2).

Nous déjeunons dans une grande plantation de mûriers, mais on peut à peine dire à leur ombre, car ils n'ont encore que leurs toutes premières feuilles. Quelques membres de la caravane se séparent ensuite de nous, pour aller visiter le village de Zahleh, grand et beau village de 10'000 habitants presque exclusivement habité par des chrétiens ; c'est un des endroits les mieux cultivés de la Syrie. Pour nous, prenant quelques raccourcis à travers champs, nous arrivons bientôt au village de Kerak-Nûh, qui est censé posséder la tombe de Noé. Nous allons la visiter : elle est située dans un long bâtiment, précédé d'une terrasse en pierre, recouvert à l'une de ses extrémités par un petit dôme. Cette terrasse est très animée ; une quantité de gens du village, et en particulier

des jeunes filles dans leurs plus beaux costumes, y sont rassemblés en grand nombre; c'est vendredi et par conséquent leur jour de repos et de fête, ce qui explique cette affluence toute particulière. Ce n'est pas pour rien que le bâtiment est long: on nous ouvre la porte de la pièce qui renferme la tombe, et nous nous trouvons en présence d'une tombe de cinquante et quelques mètres de long, sur un mètre et demi de large environ; il est tout recouvert de morceaux d'étoffe, pour éloigner le mauvais œil. Quelle idée ces gens se font-ils de la taille de Noé, ou veulent-ils simplement honorer sa mémoire par cette tombe immense, je n'en sais rien; mais on peut difficilement réprimer un sourire en la voyant.

Toute cette population nous regarde curieusement passer, puis remonter à cheval et nous éloigner.

Nous rejoignons bientôt la grand'route de Beyrouth à Damas, et après y avoir cheminé un certain temps, nous retrouvant au milieu d'un pays soigné et bien cultivé, nous arrivons à notre camp, situé sur une élévation au bord de la route Stoura. Un khân voisin abrite nos chevaux, ainsi que ceux de la caravane allemande, qui campe tout près, et de MM. Götting et Tower, qui sont partis en même temps que nous de Baalbeck. M. Götting a rencontré la caravane allemande pour la première fois à Bethléhem: il y a retrouvé un compatriote que le hasard des voyages mettait pour la troisième fois devant lui, dans les endroits les plus inattendus et les plus divers.

Notre camp est dans une position magnifique et notre dernière soirée sous la tente ne pourrait nous laisser une plus belle impression: à nos pieds s'étend une vaste plaine, fertile, bien cultivée, coupée de nombreux cours d'eau; nous pouvons y compter un grand nombre de villages parsemés de côté et d'autre. La plaine est bornée par les montagnes, qui l'entourent de tous côtés; et au-dessus de tous les autres sommets le mont Hermon s'étend majestueusement, recouvert de son manteau de neige. A l'heure du coucher du soleil il se colore d'un rose vif, et toute la plaine se revêt des teintes les plus chaudes.

15 avril

Nous suivons tout le jour la grande route de Damas à Beyrouth, qui s'étend devant nous comme un ruban, tantôt traversant la plaine en droite ligne, tantôt serpentant en zigzag sur les pentes des montagnes: parvenus à une certaine hauteur nous apercevons de loin la montagne sur laquelle Beyrouth est située, et la bleue Méditerranée, que nous conservons plus ou moins en vue pendant tout le reste de notre course. Nous passons entre des collines aux teintes les plus variées, rencontrant de temps à autre des villages, dépassant des plantations de mûriers, d'oliviers et de pins: tout commence à parler

ici de prospérité et de civilisation ; plus près de la ville, la route est bordée de mélias en fleurs en ce moment.

Nous nous arrêtons pour déjeuner sur des rochers au bord de la route, tandis que la caravane allemande est à quelques minutes au-dessus de nous, sur le toit d'un vieux khân. Il y a même, entre eux et nous, une grande animation sur la route : tous les voyageurs européens convergent vers Beyrouth, soit à cause du dimanche de Pâques, qui est demain ; soit à cause du passage des bateaux des Messageries Maritimes, ou du Lloyd autrichien, qu'on attend lundi ou mardi ; nous cheminons donc en nombreuse compagnie, tantôt dépassant d'autres voyageurs, tantôt en étant dépassés.

Des maisons de campagne, des villas, des établissements publics, un mouvement de voitures, de chevaux, de piétons, nous annoncent bientôt que nous approchons de la ville. Notre entrée à Beyrouth nous rappelle celle de plus d'une ville de l'Orient : même animation dans les rues, mêmes costumes voyants, soldats turcs, cafés en plein air, mendiants, chiens, rues étroites, bruit et mouvement.

Nous traversons une grande partie de la ville, et arrivons à l'hôtel Bellevue, situé dans une belle position au bord de la mer. Nous y sommes reçus par M. et M^{me} Teschemaker, qui y sont depuis deux ou trois jours. Nous avons aussi le plaisir d'y trouver des lettres.

L'hôtel est confortable et bien tenu : c'est le meilleur que nous ayons rencontré depuis Alexandrie. Après nous y être un peu établies, M^{lle} Tetzner et moi nous sortons pour une promenade en ville, ou au bord de la mer. J'avais une lettre et un petit paquet à remettre à M^{lle} Allamand, institutrice dans la maison des diaconesses, et M^{lle} Tetzner avait un message verbal pour ces dames, de la part d'une autre diaconesse ; et, faute de renseignements suffisants nous ne savions pas encore comment nous remplirions cette double commission, lorsque, au moment où nous venions de sortir de l'hôtel, nous voyons passer une diaconesse accompagnée d'une autre dame ; M^{lle} Tetzner s'empresse d'aller à leur rencontre, et pendant qu'elle parle en allemand avec la diaconesse, j'entre en conversation avec l'autre de ces dames, que je devine immédiatement être M^{lle} Allamand. C'était bien elle en effet ; elle avait aussi appris, par des lettres de Genève, mon arrivée prochaine ; et nous nous félicitons toutes de cette rencontre aussi agréable qu'inopinée. Nous accompagnons ces dames à leur établissement, situé tout près de notre hôtel ; nous y sommes reçues de la manière la plus bienveillante par la directrice, sœur Amélie, personne très distinguée et de grand mérite. Ces dames nous font visiter la maison, grande, belle et parfaitement bien tenue.

L'établissement comprend un pensionnat supérieur de jeunes filles, où l'éducation est des plus soignées, c'est là que M^{lle} Pauline Allamand est insti-

tutrice; et un orphelinat pour des enfants pauvres; la plupart de ces dernières sont des enfants arabes, tandis que les premières sont des filles de consuls, de négociants ou d'étrangers établis en Syrie. Ces deux établissements occupent deux parties distinctes de la maison, et ont chacun leur personnel. Au centre de la maison se trouve la chapelle, où le culte se célèbre alternativement en allemand et en français; devant la maison se trouve un joli jardin, également divisé en deux parties, pour le pensionnat et pour l'orphelinat. La maison est surmontée d'une grande terrasse, d'où la vue est splendide: nous nous y promenons longtemps, puis regagnons l'hôtel pour l'heure du dîner. Parmi les nombreux voyageurs qui se trouvent à l'hôtel Bellevue, nous reconnaissons les trois messieurs de Bâle, rencontrés à Jérusalem, MM. von Orelly, Kautzsch et Stähelin.

16 avril

Dimanche de Pâques. M^{lle} Tetzner et moi nous nous rendons à la chapelle de la maison des diaconesses, où nous entendons un sermon remarquable de M. von Orelly. Un peu plus tard je vais à la chapelle américaine, charmante église située dans une autre partie de la ville, avec M^{lle} Allamand, dans l'espoir d'entendre encore le Dr Jessup, qui avait prêché le dimanche précédent à Damas; mais là j'apprends qu'il ne prêche habituellement qu'en arabe. A sa place nous entendons un M. Mill, pasteur écossais.

Vers le commencement de l'après-midi nous recevons une invitation de la direction de l'établissement des diaconesses, M^{lle} Tetzner et moi, à aller y prendre le café et y passer quelques heures dans l'après-midi: nous nous y rendons bientôt après; nous y passons de charmantes heures, causant de l'Allemagne, de la France, de la Suisse, de Beyrouth. Ces dames nous parlent de plusieurs jolies courses à faire aux environs: la rivière du Chien, qui nécessiterait un départ matinal, et qui ne peut se faire qu'à cheval; la grotte des pigeons, course à faire en petit bateau; enfin une promenade aux réservoirs, course en voiture, dont le but est rapproché de la ville, et d'où l'on a une vue magnifique sur la ville, la mer et le pays environnant. Nous laissons de côté les deux premières courses qui, malgré tous les charmes qu'elles pourraient offrir sont un peu trop lointaines et difficiles, et nous nous promettons de faire la troisième, si nous en avons le temps.

Les diaconesses de Kaiserswerth ont encore un autre établissement à Beyrouth, l'hôpital prussien dit « des chevaliers de Saint-Jean », où M^{lle} Allamand nous accompagne un peu plus tard; la maison est dans une magnifique position, entourée d'un joli jardin; sur la terrasse flotte le drapeau de l'ordre de Saint-Jean, croix blanche sur fond rouge: on y reçoit toutes sortes de malades, et l'on peut y être soigné dans des chambres particulières.

Un peu plus loin est le Collège américain, grand établissement d'éducation supérieure, fondé par les Américains, aidés des Anglais, et où les jeunes Arabes peuvent recevoir dans leur langue des cours supérieurs de littérature, de lettres et de médecine; ils peuvent y faire des études complètes dans ces trois branches. Le collège renferme environ 70 élèves; huit à neuf professeurs s'y partagent les cours; tous les livres nécessaires leur sont fournis par l'imprimerie établie à Beyrouth; des jeunes gens de toutes les nations et de toutes les religions y sont admis, mais l'établissement est divisé d'après les principes protestants. Ce collège est une belle institution, destinée à faire le plus grand bien dans le pays en y propageant les lumières les plus variées. Au moment où nous le visitons, nous n'y trouvons que peu d'élèves, à cause des vacances de Pâques qui en ont ramené plusieurs chez eux.

17 avril

Nous retournons à l'établissement des diaconesses à 9 h pour un service français à l'occasion du lundi de Pâques; nous y entendons encore un pasteur de passage, M. Richter. En sortant de la chapelle M^{lle} Allamand me présente aux demoiselles Charlier (cousines d'une de mes amies de Nîmes), auxquelles j'annonce ma visite. M^{lle} Allamand me présente aussi M. et M^{me} Matzinger, un Suisse établi à Beyrouth et qui vient d'épouser une Syrienne, ancienne élève du pensionnat.

Nous nous rendons ensuite, M^{lle} Allamand et moi, chez M^{me} Jessup; puis à l'imprimerie que nous visitons avec beaucoup d'intérêt; c'est l'établissement de ce genre le plus considérable de la Syrie, on y imprime tout, et dans la plus grande perfection; depuis les Bibles et les journaux, jusqu'aux livres de médecine, avec les planches les plus soignées et des cartes de géographie. Nous allions quitter l'imprimerie, lorsque M. Haines y entre, avec un monsieur anglais, auquel il nous présente: M. Mentor Nott, et je suis tout étonnée de me voir accueillie immédiatement avec des démonstrations d'amitié, comme par une ancienne connaissance. M. Nott m'explique qu'il a passé deux années à Toulouse, où il était très lié avec la famille Courtois, et où il a aussi connu mon père. M^{me} Nott ayant appris, par M. Haines sans doute, mon passage à Beyrouth, est venue dans la matinée me voir à l'hôtel sans m'y rencontrer. M. Nott me parle de ses écoles, qu'il désire me faire visiter, et me donne rendez-vous pour l'après-midi dans son Asile pour les jeunes aveugles.

M^{me} Nott est la sœur de M^{me} Bowen Thompson, celle qui, après le massacre de 1860, a fondé des écoles à Damas; M^{me} Nott est venue à Beyrouth, depuis la mort de sa sœur, pour y continuer son œuvre en fondant de nouvelles écoles: les deux autres sœurs de ces dames, Miss Lloyd, et tout récemment Mrs. Smith, sont venues seconder M^{me} Nott dans ce vaste champ de

l'éducation des enfants arabes. Ces dames ont la direction supérieure d'un grand nombre d'écoles, à Beyrouth même, et dans les villages environnants; il y a des écoles pour les garçons et des écoles pour les filles; de plus, un pensionnat d'éducation supérieure pour les jeunes filles. Ces écoles sont en partie soutenues par des souscriptions d'amis et de bienfaiteurs, particulièrement en Angleterre; cependant la Suisse a aussi contribué pendant quelque temps à les soutenir, et même une des écoles pour laquelle le Canton de Neuchâtel a particulièrement aidé, porte le nom de « Neuchâtel ».

L'heure du déjeuner de l'hôtel rassemble les membres de notre caravane, qui maintenant emploient leur temps chacun à sa guise. Nous apprenons que notre bateau n'arrivera décidément pas aujourd'hui; de sorte que nous pouvons disposer de la fin de la journée, et peut-être de celle de demain encore, sans être préoccupés du départ.

M^{lle} Allamand vient nous rejoindre à l'hôtel pour me mener chez les demoiselles Charlier; M. Charlier, leur père, veuf, établi à Beyrouth depuis nombre d'années, est presque pour moi une ancienne connaissance, tant par les nombreux amis que nous avons en commun en France et en Suisse, que parce que je connais plusieurs membres de sa famille, et que lui-même a bien connu mes parents. Nous passons en revue une quantité de noms et de souvenirs, et l'heure que je puis passer chez ces amis avant de rejoindre M. Nott à l'Asile des Aveugles, ne s'écoule que trop rapidement.

Cet Asile n'est pas très nombreux, et tout paraît y être dirigé avec simplicité et soin. il est bien touchant de voir ces pauvres aveugles lire en suivant les caractères avec les doigts et mis à même de jouir d'une quantité de ressources dont ils auraient été complètement privés sans cette excellente institution; ils ont l'air tout à fait heureux, et très attachés à M. Nott. Nous nous rendons chez M^{me} Nott, que nous espérions voir; mais elle est sortie, et nous ne rencontrons que ses deux sœurs Miss Lloyd et Mrs. Smith, qui nous reçoivent très amicalement, et nous demandent de revenir le lendemain matin à 10 h, afin d'être sûres de rencontrer M^{me} Nott.

Elles nous font visiter leur maison, magnifique habitation entourée d'un jardin, où le luxe de l'Orient se mêle au confort de l'Angleterre; nous nous promenons longtemps sur la terrasse qui domine la maison, et d'où la vue est magnifique. Nous rencontrons chez ces dames une dame écossaise, Mrs Clark, dont le mari est missionnaire aux Indes et vient de revenir pour une petite visite en Angleterre. Elle-même est depuis plusieurs années en Europe pour l'éducation de ses enfants; elle a séjourné assez longtemps en Ecosse; elle est venue jusqu'en Egypte à la rencontre de son mari et ils viennent de visiter la Palestine ensemble. Une délicieuse promenade au bord de la mer termine nos courses de la journée.

18 avril

A 10 h la voiture de M^{me} Nott vient nous prendre, M^{lle} Tetzner et moi, pour nous conduire chez elle ; elle nous reçoit de la manière la plus affectueuse et voulait nous retenir pour une partie de la journée et le lunch ; mais au moment où nous quittons l'hôtel, on a signalé l'arrivée de notre bateau, le Lloyd autrichien, et comme nous avons encore presque tous nos préparatifs de départ à faire, nous devons nous borner à une simple visite : nous parlons de nos amis de Toulouse, et des anciens temps ; de l'œuvre des Nott à Beyrouth, de leurs nombreuses écoles, et tout en retournant à l'hôtel, M. et M^{me} Nott nous mènent voir quelques-uns de ces établissements.

De retour à l'hôtel, nous nous hâtons de déjeuner et de faire nos malles, car nous avons encore convenu de faire une promenade en voiture aux Réservoirs, avec M^{lle} Allamand et une des diaconesses, et le point de vue est si beau, que nous ne voudrions pas y manquer ; M. et M^{les} Charlier viennent nous voir au moment où nous allons partir pour cette course, mais loin de nous retenir, ils sont les premiers à nous encourager à la faire.

Beyrouth est approvisionnée d'eau tout à fait d'après le système européen ; une compagnie anglaise s'est chargée de cette entreprise et y a amené l'eau de la rivière du Chien, à plusieurs kilomètres de distance, à travers des canaux, jusqu'aux Réservoirs qui dominent la ville, et d'où ensuite elle est distribuée partout. Ces réservoirs sont recouverts ; de sorte que l'intérêt de la course, ne consiste que dans leur magnifique situation. Pour abrégier la distance nous quittons notre voiture au pied d'un cimetière arabe sur le penchant de la montagne, et nous coupons court par un sentier à peine tracé, entre des pierres et des tombes ; donnant rendez-vous à la voiture devant le couvent des Dames de Nazareth, sur la route que nous devons prendre au retour. Nous arrivons bientôt au point culminant de la montagne ; c'est un but fréquent de courses et nous y trouvons un petit établissement de rafraîchissements, et pouvons nous y reposer un certain temps. La vue est en effet magnifique : à notre droite nous avons le Liban, avec le haut sommet de Djebel-Sunin, couvert de neige ; les pentes de la montagne, qui descendent en belles et larges ondulations jusqu'à la plaine, sont parsemées d'une quantité de petits villages entourés de végétation ; en face de nous est la Méditerranée, d'un bleu éclatant ; à gauche Beyrouth, s'étalant en gaies couleurs sur la colline, et regardant la mer. Il y a dans tout ce qui nous entoure un ton chaud et méridional, qui fait du bien à voir : c'est la représentation vivante du proverbe arabe qui dit du Liban, qu'il porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été dort à ses pieds, sur la côte de la mer. Nous resterions longtemps en contemplation, sans l'heure qui nous presse ; aussi, malgré la chaleur, nous nous remettons courageusement en route pour

rejoindre notre voiture. Il y fallait encore plus de courage que nous ne le supposions : arrivées devant le couvent des dames de Nazareth, point de voiture ; notre cocher avait-il mal compris, ou avait-il voulu profiter de son heure pour faire quelque autre course ? Nous regardons, nous cherchons, nous écoutons, nous appelons, mais tout en vain, rien ne répond. Nous avançons toujours, devançant la distance du regard, mais sans aucun succès ; enfin comme le temps presse de plus en plus, nous hâtons le pas, et arrivons enfin à l'hôtel, après une marche forcée qui n'avait rien d'agréable ; heureusement, tout est bien qui finit bien ; nous arrivons à l'heure prescrite, et avons encore tout le temps de terminer nos préparatifs et de présider au départ de nos malles, et même encore de faire venir un photographe voisin, pour emporter quelques souvenirs de Beyrouth et des environs.

Nous prenons ensuite congé de nos amies de Kaiserswerth et de M^{lle} Allamand. C'est aussi à Beyrouth que commence le démembrement de notre caravane, et nous disons adieu à Mrs. Bradshaw, qui va retourner en Europe sur les Messageries Maritimes. Vers 5 h un petit bateau nous conduit à bord du steamer du Lloyd autrichien sur lequel nous allons nous embarquer, l'Apollo. Nous y sommes très nombreux, et parmi les voyageurs montant à Beyrouth se trouve toute la caravane allemande ; les trois professeurs ou pasteurs de Bâle, MM. Kautzsch, von Orelly et Stähelin. M. Bapaune, notre Français du Nil et de Baalbeck ; et M. et M^{me} Clark, missionnaires aux Indes ; M. et M^{me} Nott et leurs deux sœurs ont accompagné ces derniers, ce qui nous procure le plaisir de les revoir, ainsi que le Dr. Jessup, venu aussi sans doute pour accompagner quelqu'un. Outre notre grand nombre, et la quantité de voyageurs déjà sur le bâtiment, nous avons à bord plusieurs centaines de pèlerins, revenant de passer les fêtes à Jérusalem ; quelques-uns rapportent le feu sacré, qu'ils entretiennent soigneusement. Le pont est encore occupé par des Turcs, voyageant en famille ; ils se rendent à Smyrne ou à Constantinople ; l'un d'eux est là avec ses six femmes ; un autre, avec quatre. Nous voyons souvent ces dames, qui viennent s'asseoir à terre, sur une des extrémités de la dunette. Elles portent des robes de couleur très vive, et sont à moitié cachées sous leur voile.

On ne lève guère l'ancre avant 9 ou 10 h. Nous voyons les feux de Beyrouth s'allumer, et nous restons longtemps à contempler le rivage dont la vapeur va bientôt nous éloigner : il y a un mois que nous débarquions à Jaffa ; que de souvenirs et d'impressions accumulés pendant ces quelques semaines : ils repassent tous devant nos yeux et dans notre cœur, et nous sentons qu'ils sont de ceux que le temps n'effacera pas. Puissent-ils en effet rester à jamais gravés dans nos cœurs, et y réveiller toujours le sentiment de reconnaissance et de gratitude qu'ils y provoquent en ce moment.

19 [et 20] avril

Nous voici en quelque sorte arrivés à la troisième partie de notre voyage : après l'Égypte, la Palestine et la Syrie ; et maintenant une intéressante navigation sur la Méditerranée, l'Archipel ; puis un séjour à Constantinople, et un aperçu de la Grèce. Pour le moment nous sommes sur la pleine mer, et approchons de l'île de Chypre ; nous commençons à la côtoyer dans la matinée, et vers 10 h notre bateau s'arrête en vue de Larnaca. Cette jolie petite ville est à une trentaine de kilomètres de Nicosie, la capitale de l'île, située dans l'intérieur ; elle est sur la côte méridionale et dans une position charmante. Après le déjeuner nous nous rendons à terre en petit bateau pour visiter Larnaca : nous y trouvons un bazar, des marchands, des rues étroites et mal tenues, des soldats turcs, en un mot, un aspect à peu près tel que celui des villes que nous avons visitées dernièrement. Larnaca est cependant un évêché grec et nous allons visiter l'église métropolitaine, l'église de Saint-Lazare, où, d'après une tradition rivale de celle de la Provence, les Cypriotes prétendent que Lazare est enterré ; la châsse qui renferme son corps est si précieusement gardée qu'on ne nous permet pas même d'en approcher. A côté de l'église, un petit cimetière renferme plusieurs belles tombes, dont quelques-unes sans doute datent du royaume de Chypre fondé au XII^e siècle, après la conquête de Richard-Cœur de lion, qui l'avait donnée à Guy de Lusignan ; cette famille de Lusignan posséda Chypre pendant près de trois siècles ; puis elle passa aux Vénitiens, et enfin aux Turcs. Elle paraît avoir beaucoup perdu de son ancienne prospérité, sous le dernier régime ; et de très riche et fertile qu'elle était, elle est devenue un pays assez insignifiant.

La ville est dominée par une petite citadelle, que nous allons visiter ; quelques pauvres petits canons rouillés seraient un triste moyen de défense, en cas d'attaque. La vue sur la mer et sur l'île, depuis la citadelle, est magnifique.

On nous raconte à Larnaca une triste histoire : dernièrement un jeune Allemand, de Leipsick, qui venait de terminer brillamment ses études et faisait un voyage scientifique, était aller visiter une caverne dans l'intérieur de l'île, ne prenant pour guide qu'une vieille femme du voisinage. Il venait de terminer son exploration et ressortait de la caverne, lorsque son pied vint à glisser ; il s'accrocha à la voûte, mais la pierre qu'il saisit, déjà disjointe sans doute, se détacha et amena aussitôt un éboulement sous lequel il fut enseveli et écrasé.

Pendant que nous sommes encore dans l'île, le vent se lève, assez violent, et nous nous hâtons de regagner notre bateau ; nous n'y arrivons pas sans quelque peine ; un des bateaux de la caravane allemande court même quelque danger en approchant du steamer, mais heureusement tout se termine sans accident, et nous repartons vers la fin de l'après-midi, non sans quelque

appréhension du mal de mer. En effet, toute la nuit et la journée du lendemain la mer est très forte et l'on se sent peu disposé à faire société; ceux qui ont la force d'aller sur le pont s'y tiennent assez tranquilles; on fait triste contenance aux repas, et même les plus fragiles quittent la table; on essaie de lire ou d'écrire pour se distraire, mais cela ne réussit qu'à moitié. On sent que «la mer a des rigueurs à nulles autres pareilles».

21 [et 22] avril

Le vent est tombé pendant la nuit; de bonne heure le bateau s'arrête; nous sommes en vue de Rhodes. On doit y passer si peu de temps qu'on nous a dit qu'il ne valait pas la peine de descendre à terre. Cependant à tout événement M^{me} Teschemaker et moi, nous nous préparions à la hâte, lorsqu'en effet on vient nous prévenir qu'on va à terre, mais qu'il faut venir immédiatement. Cinq minutes s'écoulent encore, et lorsque nous arrivons sur le pont, nous nous apercevons, à notre grand désappointement, qu'on est parti sans nous! Mais notre désappointement est de courte durée: M. Mease, un des membres de notre caravane, a été aussi retardé, et comme il tient pourtant à voir Rhodes, il prend un petit bateau, dans lequel il nous offre une place.

Notre course est charmante: rien ne pourrait surpasser la beauté de cette délicieuse matinée de printemps; le ciel est parfaitement pur; la mer bleue et unie comme un lac; la ville de Rhodes, flanquée de ses grosses tours, et dominée par ses vieux édifices se mire dans l'eau, tout en se détachant sur un fond de fraîche verdure, que dominant des montagnes, dont les sommets les plus élevés sont couverts de neige.

Nous mettons pied à terre sur un des quais, et cherchons en vain à retrouver le reste de notre caravane; nous prenons un guide, et le prions de nous amener voir un peu rapidement les choses les plus intéressantes: nous remontons une rue presque toute composée d'anciens palais, bien dégradés maintenant; ils datent sans doute de l'occupation de l'île par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui s'y établirent au commencement du XIV^e siècle, et prirent le nom de chevaliers de Rhodes; ils y restèrent environ deux siècles, jusqu'à la prise de la ville par les Turcs (1522); les chevaliers se réfugièrent ensuite à Viterbe, puis dans l'île de Malte, que leur donna Charles-Quint, et où ils prirent le nom de chevaliers de Malte. Nous allons voir une belle église, sans doute l'ancienne église des chevaliers; nous admirons en passant les écussons aux armes de différents pays qui ornent les murs; quelques anciennes portes, dans la ville même, qui sont surmontées de statues du Moyen Age, dans leurs cottes de maille; quelques fontaines monumentales; quelques larges escaliers conduisant à d'anciennes habitations seigneuriales; un château fort garde la ville; elle est en partie entourée d'un mur, tout orné aussi d'anciennes armes;

tout, dans cette ville, a un cachet de noblesse et de grandeur du Moyen Age, qu'on retrouverait difficilement ailleurs.

Deux fortes tours rondes s'avancent dans la mer et marquent le port de la ville; entre elles, et assez rapprochés l'un de l'autre se trouvent deux piliers carrés, massifs, qui sont censés avoir supporté le fameux colosse, au-dessous duquel entraient les vaisseaux. Ce colosse était une des sept merveilles du monde: c'était une statue d'airain, représentant Apollon ou le soleil: elle avait environ 33 m. de haut. C'est à tort qu'on a prétendu que les vaisseaux pouvaient passer dessous: elle gardait seulement le port, et n'a existé, d'ailleurs, que pendant un demi-siècle environ.

Nous retournons au steamer, chargés de bouquets, entre autres de magnifiques pavots jaunes sauvages, que nous cueillons dans les anciens fossés de la ville. Cette visite à Rhodes nous laisse un charmant souvenir.

Nous voguons en plein archipel, et toute la journée nous sommes en vue d'îles: Coos, touchée par saint Paul dans l'un de ses voyages (Act. XXI 1) et en arrière la pointe de Cnide, où était autrefois la célèbre Vénus (Actes XXVII 7?) de Praxitèle, et où Conon battit la flotte lacédémonienne, un des plus grands échecs portés à la puissance de Sparte (394). Le soir nous arrivons en vue de Patmos, que nous regardons avec un intérêt tout particulier, comme lieu d'exil de saint Jean, et celui où il a écrit le livre de l'Apocalypse (Apo. I 9); c'est une petite île, d'aspect aride et triste, et qui paraît peu habitée. Le chef-lieu est un village nommé Saint-Jean, situé sur le haut d'une colline, et près duquel se trouve un couvent du même nom.

Dans la nuit on s'arrête à Chios, et tout le mouvement de chargement et de déchargement des marchandises, s'y passe entre 3 et 6 h du matin [22 avril]. Cette pauvre île ne s'est jamais relevée des affreux massacres qu'y firent les Turcs en 1821, après que les Chiotés eurent essayé de recouvrer leur indépendance. Elle se vantait autrefois d'avoir vu naître Homère.

Vers 9 h et demie nous arrivons à Smyrne; depuis notre départ de Beyrouth, nous nous demandons avec inquiétude si nous aurons le temps de faire la course d'Ephèse, que l'on fait en temps ordinaire depuis Smyrne: mais notre bateau étant arrivé avec un jour de retard à Beyrouth, c'est ici qu'on doit rattraper le temps perdu; de plus la course à Ephèse est longue et compliquée: le chemin de fer est établi dans cette direction jusqu'à une certaine distance, mais si l'on n'est pas à l'heure ou au jour du train, il faut en organiser un spécial, puis en quittant le chemin de fer, il faut prendre des chevaux, avec lesquels on a encore une bonne distance à parcourir: une journée entière est nécessaire pour faire cette course sans trop de hâte. Dès que nous avons déjeuné, notre guide actuel, M. Barattoni, va à terre, s'informer à l'entrepôt des marchandises du temps qui sera employé pour le chargement

et le déchargement de notre bateau ; on lui répond que tout sera fini vers 4 h ; il en est déjà 11, aussi impossible d'exécuter notre course ! Nous n'y renonçons que le cœur serré, et nous en sommes bien désappointés. On nous console, ou on cherche à nous consoler, en nous disant que les ruines d'Ephèse sont très insignifiantes, qu'on n'y voit presque plus rien ; que le site de l'ancien temple même est à peine visible ; mais tout cela ne nous dédommage pas. Nous aurions voulu voir l'emplacement de cette ville, où saint Paul a séjourné si longtemps, et où il a fondé une église, qui fut l'une des sept auxquelles Jean écrit dans l'Apocalypse ; dont une émeute chassa Paul ; et où se trouvait le temple de la grande déesse Diane, que toute l'Asie et le monde entier révérait. Ce temple avait été brûlé par Erostrate, la nuit de la naissance d'Alexandre (356) mais rebâti ensuite avec plus de magnificence ; c'était une autre des sept merveilles du monde.

Mais, faute d'aller à Ephèse, nous visiterons Smyrne ; j'aurai le plaisir de pouvoir remettre en mains propres une lettre d'introduction au frère d'une de mes cousines, et peut-être d'aller jusqu'à la campagne, où demeurent la mère et la belle-sœur de cette cousine. Nous descendons tous à terre, et après avoir été à la poste, nous nous faisons conduire, M^{lle} Tetzner et moi, au bureau de M. Giraud. Il nous reçoit avec beaucoup de bonté, et nous propose de nous mener voir la ville, car lorsque nous lui disons le peu de temps dont nous avons à disposer, il n'ose pas trop nous presser d'aller voir sa femme et sa mère à la campagne, à Bournabat, craignant que cette course ne soit trop précipitée, ou que même, elle ne nous retienne au-delà du temps prescrit. Nous nous bornons donc à parcourir les bazars ; à visiter quelques grands magasins, et entre autres quelques dépôts d'énormes glands de chêne, employés dans la tannerie ; nous allons voir une belle église russe ; nous admirons en passant le nouveau palais du gouverneur ; le magnifique quai neuf que l'on vient de construire le long du port. Nous nous reposons dans un café, puis, regrettant notre course manquée à Bournabat, comme une autre à Boujah, que nous aurions été heureuses de faire, si nous l'avions pu, pour voir une fille de M^{me} Gobat, M^{me} Wolters, nous retournons au bateau vers 3 h, accompagnées par M. Giraud, dont nous prenons congé avec nos meilleurs remerciements, et en le chargeant de l'expression de tous nos regrets pour sa femme et sa mère.

Avant 4 h toute notre caravane est de retour à bord, sauf M. Mease, qui nous quitte ici pour se diriger sur Athènes, et de là, par le plus prompt chemin, en Angleterre. Toute la société Stangen s'arrête aussi à Smyrne, devant visiter Athènes avant Constantinople, afin de repartir de cette dernière ville pour aller, par la mer Noire, rejoindre en Turquie les chemins de fer et le Danube, et rentrer ainsi dans leur patrie. M. et M^{me} Clark, les missionnaires aux Indes, nous quittent aussi à Smyrne. En revanche quelques nouveaux

voyageurs se joignent à nous ; entre autres un fonctionnaire turc, Hilmy Bey, avec ses deux petites filles Leila et Chérinée, deux charmantes fillettes, avec leur bonne, qu'une amie de leur mère (M^{me} Ballardur) accompagne à bord, et nous recommande, à M^{lle} Tetzner et à moi ; M^{me} Hilmy Bey est fille du grand-maître de cérémonie du Sultan et rejoindra prochainement son mari et ses filles à Constantinople.

4 h, 5 h, 6 h, sonnent et nous ne partons pas ! Nous sommes tous déçus et vexés ; peut-être ne faut-il pas regretter Ephèse, que nous aurions en tous cas pu difficilement visiter ; mais toutes ces heures auraient pu être plus agréablement passées en ville ; et pour M^{lle} Tetzner et moi, nous aurions bien eu le temps d'aller à Bournabat voir les dames Giraud ; M. Giraud prévoyait bien du retard, mais sans oser nous engager trop positivement à y compter.

Du reste nous ne sommes pas les seules à regretter Bournabat : le chemin de fer qui y conduit appartient à la famille Price ; c'est le père de M. Price qui est dans notre caravane qui l'a fait construire, et son frère a résidé longtemps dans le pays à cause de cela et y est très connu ; lui-même n'a pu qu'aller jusqu'à la gare, et s'y entretenir un moment avec le chef de gare ; malgré toutes les instances de ce dernier, et son vif désir personnel, M. Price n'a pas cru avoir le temps d'aller plus loin. Pour lui, voir Bournabat dans le lointain, sans avoir pu y aller, est donc bien plus encore que pour nous un supplice de Tantale.

Nous ne partons qu'à 9 h du soir. Le temps est magnifique, et nous restons longtemps sur le pont, M^{lle} Tetzner et moi à admirer le sillage phosphorescent du navire, que nous n'avons jamais vu encore aussi brillant.

23 avril

Nous nous arrêtons pendant la nuit devant Mételin, et n'en repartons pas avant le lendemain matin à 8 h ; nous avons donc encore tout le temps de l'admirer le matin : la partie de l'île qui s'étend devant nous est magnifique : elle est fertile, couverte de collines boisées, au milieu desquelles se trouvent plusieurs villes et villages ; de grandes et belles ruines couronnent la colline la plus avancée et descendent jusqu'à la mer. Cette île est l'ancienne Lesbos ; c'est la patrie de la poétesse Sapho, morte, dit-on dans l'île de Sainte-Maure. Mytilène, l'ancienne capitale de l'île, fut la patrie de Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce. Cette île a encore vu naître les deux frères Barberousse. Saint Paul y toucha. L'île a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1867.

Nous sommes encore à un dimanche, et le culte est célébré à bord par un de nos pasteurs, M. Essery ; le même qui nous a parlé à Jappe de la vision qu'eut saint Pierre dans cette ville ; et qui, inspiré aussi ici, par le voisinage du pays dont nous approchons, prend pour sujet l'arrivée de Paul à Philippe, et la conversion du géôlier de cette ville.

Notre navigation est des plus intéressantes pendant toute la journée: nous passons devant le cap Baba; en vue du site de Troas, où Paul eut la vision d'un homme macédonien, qui se présenta à lui et le pria de passer en Macédoine (Actes XVI 9). Plus loin nous laissons à notre gauche l'île de Ténédos, île aride et montagneuse; c'est là que les Grecs feignirent de se retirer avec leurs vaisseaux, lors de la guerre de Troie, pour faire croire aux Troyens qu'ils abandonnaient le siège de leur ville; et de l'autre côté, à notre droite, s'étend la plaine où s'éleva Troie: les souvenirs de l'Iliade et de l'Enéide se retracent à nos yeux: nous revoyons en esprit l'armée des Grecs sur ses vaisseaux rapides, arrivant sur cette côte; les deux armées de héros, en venant aux prises; la fortune longtemps incertaine entre les deux camps; les mêlées horribles; les funérailles glorieuses; les conseils des dieux; enfin la chute de Troie, et les scènes si touchantes qui s'y rattachent; on voudrait relire en présence des lieux mêmes les sublimes pages qui nous en retracent l'histoire; mais le navire passe, ne nous laissant que le temps de le graver profondément dans notre mémoire. Un peu en arrière nous voyons la chaîne de l'Ida, aux sommets couverts de neige; c'est là que Jupiter rassemblait les dieux pour s'entretenir avec eux des destinées des deux peuples. C'est cette montagne qui donne naissance au Scamandre, « que les dieux appellent Xanthe », et au Simoïs, les deux « fleuves » dont les eaux roulèrent tant de corps morts de Grecs et de Troyens.

Après avoir passé encore devant quelques autres îles, nous entrons dans le canal ou détroit des Dardanelles, qui met en communication la Méditerranée et la Mer de Marmara, et qui sur toute sa longueur sépare l'Europe de l'Asie; nous voici donc de nouveau en présence du continent européen. Le canal est assez étroit, et le courant fort; le passage en est quelquefois difficile à cause des vents fréquents qui y règnent; mais nous le traversons sans aucun obstacle. La côte d'Asie est riante et pittoresque, tandis que la côte européenne a un aspect sévère consistant en collines arides et nues. Le canal est gardé par un grand nombre de batteries, sur l'une et l'autre côte; deux forts gardent l'entrée du détroit: deux petites villes, sur chaque côté du détroit, portent le nom de château d'Europe et château d'Asie.

Ce canal est l'Hellespont des anciens: c'est là que Xerxés fit jeter un pont pour le passage de son armée, et que la mer l'ayant rompu, il la fit battre de verges et marquer d'un fer chaud.

Constantinople interdit le passage du canal à tout navire de guerre étranger, non pourvu d'une autorisation du sultan.

24 avril

Depuis la nuit et toute la journée, nous sommes sur la mer de Marmara. Vers 1 ou 2 h, nous arrivons en vue de Constantinople: tous les passagers sont

réunis sur le pont, pour voir au plus tôt la vue tant vantée de la ville, une des plus belles du monde, dit-on. Le temps est légèrement brumeux, et la partie de la ville qui s'offre d'abord à nous, nous paraît plate et insignifiante; nous criions presque déjà à l'exagération, et chacun prétend avoir vu des choses tout aussi belles.

Cependant ce que nous voyons n'est encore que Stamboul: lorsque nous avons dépassé ce quartier et doublé la pointe du sérail; lorsque nous arrivons en vue de l'amphithéâtre de bâtiments, maisons et palais, coupés de minarets sans nombre, entremêlés d'arbres; amphithéâtre qui vient baigner dans la Corne d'or à gauche, et dans le Bosphore à droite; Péra, Galata, Fanar, recouverts d'une légère brume, brillant au soleil et dont la brume ne fait qu'augmenter la beauté en en diminuant légèrement l'éclat; sur l'autre rive Sentari, qui semble la continuation de la ville; le tout environné de jardins dans la plus fraîche verdure du printemps; au-dessus de nos têtes un ciel parfaitement pur; tout cela est admirable; nous le contemplons longtemps, et nous convenons que la réputation de la vue de Constantinople n'est pas exagérée.

Nous cherchons d'avance à nous orienter dans ces quartiers dont on nous signale déjà les points saillants. Les petits bateaux nous entourent bientôt; les voyageurs descendent par groupes avec leur bagage; Leila et Chérimée viennent prendre congé de nous. Notre bagage, bien compté, est envoyé dans un petit bateau, tandis que nous-mêmes nous nous mettons dans un autre, qui n'atteint la terre, après une dizaine de minutes, que lorsque nous avons risqué par deux ou trois fois de perdre la vie dans ce court trajet; une première fois nous manquons chavirer, une autre fois c'est un bateau plus grand qui vient droit sur nous, et une troisième fois c'est nous qui allons donner contre un autre.

Enfin, cette courte et périlleuse navigation s'achève sans accident, et nous mettons sains et saufs le pied sur terre ferme. Notre bagage nous attend à la belle étoile, ou plutôt au beau soleil, étalé sur le quai; monsieur Haines constate la disparition d'un de ses colis; on entre en altercation avec les bateleurs; on recompte le nombre d'objets délivrés; tous s'y trouvent; sur quoi M. Haines se souvient qu'il a oublié le sac en question dans la salle à manger du bateau, et retourne promptement le chercher pendant que nous attendons sur le quai, car nous devons passer par la douane avant de nous rendre à l'hôtel. Comme société faisant un tout, on n'ouvre que deux ou trois de nos malles, au hasard, *coram populo*; heureusement les nôtres ne sont pas du nombre, à M^{lle} Tetzner et à moi; du reste personne n'a rien à déclarer, et la formalité remplie, nous nous mettons en route pour l'hôtel du Luxembourg.

Les rues que nous traversons sont pour la plupart étroites et mal pavées;

nous y voyons beaucoup de pauvres maisons de bois, et des magasins d'assez chétive apparence; de distance en distance nous dépassons de petits établis de rafraichissements, dont une petite machine, produisant à peu près le son de tasses qui s'entrechoquent, nous annonce l'approche; nous rencontrons beaucoup de chiens sauvages, qui ici, comme au Caire, à Damas et ailleurs, sont chargés du nettoyage des rues. Le quartier que nous traversons est pauvre; mais c'est le chemin le plus court pour arriver à Péra, situé sur la hauteur.

Notre hôtel est très convenable; le maître d'hôtel est français, tout y est sur un bon pied; nous avons de très bonnes chambres; nous sommes à l'entrée du faubourg de Péra. Nous avons devant nous cinq journées à passer ici, aussi nous ne nous hâtons pas de sortir: nous nous établissons confortablement chacun chez nous, et nous nous reposons, tout en lisant les lettres qui nous attendaient.

25 Avril

Nous avons un programme plus ou moins complet pour l'emploi de chacune des journées que nous devons passer ici. Nous commençons ce matin par monter à la tour de Galata, d'où la vue sur la ville, d'un côté, et de l'autre sur la Corne d'or, le Bosphore et Scutari, est magnifique. On nous désigne depuis là les points saillants de la ville: mosquées, palais, églises, casernes, écoles, etc. C'est de cette tour qu'on surveille la ville, pour aviser immédiatement, en cas d'incendie; ceux-ci ne sont que trop fréquents, dus à la négligence des Turcs, comme au genre de leurs constructions, souvent très légères et en bois. Quelquefois ces incendies prennent des proportions effrayantes; mais c'est grâce à eux aussi, que certains quartiers de la ville ont pu être rebâti plus solidement, en meilleurs matériaux, et dans des conditions de tous points plus favorables à la salubrité publique.

On nous montre encore dans la tour de Galata une ancienne vue à vol d'oiseau de la Mosquée de la Mecque, mosquée sacrée entre toutes, et dont il existe, paraît-il, fort peu de dessins. L'ancien auteur de celui-ci y risquait sa vie.

Nous allons ensuite aux bazars, longs passages couverts, bordés des mêmes petits magasins, à deux ou trois pieds du sol, que nous avons vus au Caire et à Damas. Après quelques emplettes de flacons d'eau de roses, ou de chaussures de velours ou de maroquin rouge, brodées d'or, ou de vêtements turcs, achetés par les uns ou les autres, nous nous rendons au bazar des tapis et des broderies turques. Nous nous trouvons entrer dans le magasin du même marchand chez lequel nous avons fait nos emplettes au Caire, deux mois auparavant, M^{lle} Tetzner et moi, (Moses and son). Il nous reconnaît, et nous tend la main comme à d'anciennes connaissances; il nous offre du café, que nous

n'acceptons pas. Nous faisons encore quelques acquisitions chez lui, pour lesquelles il nous fait, à sa manière, des prix de faveur.

Dans l'après-midi nous allons aux Derviches Tourneurs ; triste culte que ces malheureux croient rendre à dieu. Le centre de la mosquée, au-dessous de la coupole, est occupé par les Derviches, tandis que les galeries du tour sont réservées aux Musulmans qui viennent assister au culte, et l'une d'elle près de la porte d'entrée, aux curieux que le spectacle peut attirer une fois, mais rarement deux, sans doute.

Les derviches sont coiffés d'un haut bonnet de feutre gris, et ont, par-dessus leur robe, de longs manteaux qu'ils conservent pendant la première partie du service ; cette partie consiste en un chant cadencé, avec l'accompagnement d'un monotone orchestre arabe, tandis que les derviches sont accroupis à terre ; puis ils se lèvent, et font à la file plusieurs fois le tour de la mosquée, avec un profond salut, chaque fois qu'ils passent devant la partie très-sainte de la mosquée, c'est-à-dire devant la petite chapelle située dans l'orientation de la Mecque. Ils laissent ensuite tomber leurs manteaux, et se trouvent en robe de drap bleu foncé, formée d'une jaquette, et d'une jupe aux amples plis, qui s'étalent tout autour d'eux, lorsqu'ils commencent à tourner ; ils tiennent d'abord leurs bras croisés sur la poitrine ; puis ils les élèvent en l'air, et les tiennent ainsi pendant un temps indéfini, tout en continuant à pivoter sur eux-mêmes avec rapidité ; ils ont les pieds nus, et ferment de temps en temps les yeux. Ils continuent à tourner ainsi pendant un temps illimité, sans jamais s'arrêter, et probablement jusqu'à ce qu'ils tombent à terre anéantis et sans connaissance. Mais nous n'attendons pas ce moment-là : ce spectacle est écœurant, et nous en avons bientôt assez. Tandis que quelques membres de notre société retournent aux bazars, M^{lle} Tetzner et moi, dégoûtées pour un moment de tout ce qui est turc, et qui nous semble personnifié dans ces affreux derviches, nous retournons à la rue de Péra, et faisons des commissions dans les magasins tout à fait européens et français, qui s'y trouvent, et rentrons ensuite à l'hôtel.

26 avril

Nous avons tant à faire et à voir aujourd'hui, qu'il ne nous est possible de le faire qu'en voiture ; nous partons donc dans le nombre de voitures voulu, et après avoir traversé le quartier de Péra et une partie de celui de Galata, nous arrivons au vieux pont qui, par-dessus la Corne d'or, relie ces quartiers à celui de Stamboul. C'est déjà ce pont que nous avons traversé hier pour aller aux bazars. On vient de bâtir un nouveau pont en fer, qui doit remplacer celui-ci, qui n'est qu'un vieux pont en bois ; mais, à ce qu'on nous raconte, un accident est déjà arrivé au pont neuf : il n'y a pas très longtemps un vaisseau blindé

arrivant de nuit près du pont, le prend pour un autre vaisseau blindé; le vaisseau blindé questionne son antagoniste; point de réponse; sur quoi il lui court sus, et le pont a sauté (?). Je suppose qu'on est en train de le réparer, mais cela ne s'aperçoit guère; le pont est toujours là avec sa brèche.

Stamboul est la vraie ancienne ville: c'est là que se trouvent les établissements nationaux; les principales mosquées, le Sérail et la Sublime Porte qui consiste en un certain nombre de ministères, groupés dans la même enceinte.

Nous commençons par aller visiter les mosquées, et tout d'abord celle du Sultan Ahmet; très grande, bien proportionnée, mais un peu nue: un prêtre musulman, accroupi à terre, les jambes recouvertes d'un épais édredon, et ayant devant lui une petite table sur laquelle est posé un livre, semble donner une leçon à quinze ou vingt jeunes gens, allongés ou assis à terre, sur deux lignes, et ayant chacun des livres et des cahiers; le maître parle avec animation en gesticulant beaucoup. La mosquée sert de dépôt pour une quantité de choses précieuses: tout autour s'y trouvent de petites chambres dans l'épaisseur de la muraille, où les particuliers déposent les valeurs et les bijoux qu'ils craignent de garder chez eux: la mosquée est si sacrée que tout ce qui y est déposé est parfaitement en sûreté.

Nous allons de là à la fameuse mosquée de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin pour une église chrétienne, et appropriée par les Turcs à la religion mahométane; elle est magnifique, et tout est ici bien proportionné, qu'on ne se rend pas tout d'abord compte de l'immensité de l'édifice. Au centre se trouve la splendide coupole, toute ornée de mosaïques, percée d'une rangée de fenêtres; et de chaque côté de cette partie centrale, les deux ailes en sont séparées par de magnifiques colonnes, aux chapiteaux richement sculptés. C'est dans la partie centrale, au-delà de ce qu'en surmonte la coupole, que se trouve la chaire, ornée comme de deux oriflammes, de deux morceaux de tapis, soi-disant ceux dont Mahomet s'est servi pour ses prières. A gauche de la chaire est la niche ou chapelle très sainte, dans la direction de la Mecque; mais l'église n'ayant pas été bâtie en vue de sa destination actuelle, n'est pas tout à fait dans la bonne direction, de sorte que la chapelle est de côté placée légèrement en biais, ce qui donne quelque chose de tordu à cette partie de la mosquée. Le pavé est tout recouvert de tapis, et les plafonds tout ornés de mosaïques. Aux coins des quatre piliers de maçonnerie qui soutiennent le dôme on a placé huit immenses disques en bois, peints en vert, sur lesquels sont tracés en caractères jaunes les noms de huit des principaux prophètes mahométans; d'autres grands tableaux du même genre, placé un peu plus bas, portent aussi des versets du Coran; et les uns et les autres nuisent à l'effet général de la mosquée, bien plus qu'il n'y ajoutent. Au-dessus des quatre piliers, et à l'intérieur du dôme même, l'église chrétienne avait fait peindre quatre grandes figures de

chérubins, que les Mahométans ont cru pouvoir garder, tout en les modifiant un peu, à cause de l'interdiction qui leur est imposée d'avoir des peintures de figures quelconques; ils ont maintenu les ailes, tout en recouvrant les figures d'un badigeon, qui en font quatre objets sans nom, d'un effet presque ridicule; cependant tant de dorures, tant de belles colonnes, tant de riches tapis, produisent un ensemble magnifique. Après avoir passé près de la fontaine qui sert aux ablutions, près de la colonne qui suinte, et dont l'attouchement guérit diverses maladies, nous montons aux galeries. C'est là que se tiennent les femmes pendant les services. On y arrive par une rampe en pente douce, comme celle du Campanile de Venise. Ces galeries font le tour de la mosquée, et c'est de là surtout qu'on peut juger des proportions grandioses de l'édifice. De magnifiques colonnes corinthiennes les soutiennent aussi, et nous remarquons en plusieurs endroits des croix byzantines, taillées sur quelques parties des murs, au-dessus des fenêtres, ou sur les balustrades du pourtour. Nous pouvons aussi admirer de plus près les mosaïques, et entre autres une tête du Christ, mal effacée sous les dorures, et qui reprendra peut-être un jour son ancienne place d'honneur. Malheureusement, tout cela, abandonné à l'incurie turque, tombe en ruines, pour ne pas dire qu'on travaille à la ruiner; on nous court après dans les galeries pour nous vendre des débris des mosaïques, dont des Arabes portent de petits sacs pleins, tout en les dissimulant un peu par un reste de pudeur.

De Sainte-Sophie nous allons à l'Arsenal, parfaitement bien arrangé dans une ancienne église chrétienne, celle de Sainte-Irène; on jouit de voir tant d'armes au repos, quand on sait tout le mal qu'elles peuvent faire. On sort, au fond de l'église sur une petite cour, garnie de pierres tumulaires, de sarcophages, de fragments de sculpture et d'écussons. A l'autre extrémité de la cour un grand sarcophage en porphyre est, dit-on, le tombeau de Constantin. Sur le côté de la cour opposée à l'Arsenal, se trouve un atelier où l'on travaille à la fabrication des armes; à droite, une salle renfermant des armes curieuses du Moyen Age; à gauche un musée en voie d'organisation, à peine commencé, et où la plus grande partie des objets est encore pêle-mêle, ou même dans des caisses; nous y voyons quelques momies égyptiennes, quelques curiosités du même pays; quelques fragments grecs, ou quelques débris du Moyen Age; mais en somme peu de capitales doivent avoir un plus pauvre musée; et il restera probablement longtemps encore dans l'état où nous le voyons.

Nous reprenons nos voitures, et en traversant le vaste emplacement qui avoisine l'église de Sainte-Irène, l'Atmeidan, on nous fait remarquer un arbre énorme, en nous disant que c'est là que les têtes des Janissaires ont été exposées après leur massacre en 1826.

Le Sérail, où nous nous rendons ensuite, occupe la pointe extrême du

quartier de Stamboul, qui s'avance entre la Corne d'or et l'entrée de la Mer de Marmara ; une porte nous introduit dans une grande cour, plantée d'arbres, à droite de laquelle s'étend le Harem. Le Sérail est une série de bâtiments ou de kiosques, ayant eu chacun leur but particulier, et ayant servi, ou servant encore pour des réceptions. Le premier que nous visitons est le kiosque du trône, où les sultans recevaient autrefois les ambassadeurs étrangers, qui devaient leur parler derrière un grillage ; dans ce temps-là les sultans ne se laissaient pas voir aux ambassadeurs, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

Un autre kiosque, dans un superbe jardin, sert actuellement pour les réceptions non diplomatiques ; l'extérieur, en marbre blanc, en est charmant : il est meublé avec goût, à l'européenne, comme un palais. Chacune des fenêtres est formée de deux immenses glaces, et la vue en est plus belle que toutes les peintures imaginables ; chaque fenêtre est un tableau : la Corne d'or et le Bosphore, que sillonnent quelques bateaux ; les palais de la côte, Scutari, les montagnes, la riche verdure partout.

Un autre kiosque appelé de Bagdad, ou du Sultan Mahmoud, servait aussi autrefois pour des réceptions ; il est maintenant converti en une sorte de bibliothèque ; des fenêtres, formant comme de petits balcons, la vue est admirable. Depuis les jardins, où nous restons quelque temps à contempler la vue, on nous montre une colonne élevée à l'empereur Théodose ; et, de l'autre côté de la Corne d'or, la tour de Léandre, où il se rendait tous les soirs à la nage, haut fait imité une fois par Lord Byron.

D'autres, et probablement avec beaucoup plus de raison, placent la tour de Léandre sur le détroit des Dardanelles, où on nous en a aussi montré l'emplacement. Léandre était un jeune Grec, demeurant à Abydos, sur la côte asiatique, et qui aimait une jeune fille de Sestos, Hero, prêtresse de Vénus ; il traversait tous les soirs l'Hellespont à la nage pour l'aller voir ; ayant péri dans une tempête, Hero, au désespoir, se précipita aussi dans la mer.

Nous visitons encore dans l'enceinte du Sérail, le Trésor, renfermant toutes sortes d'objets précieux ; entre autres un trône, garni de pierres fines et d'incrustations de nacre, donné autrefois par un shah de Perse ; des étoles de velours rouge, brodées de perles fines ; des quantités de belles porcelaines ; des chinoiseries ; des pendules toutes très curieuses ; des armes ; des bijoux, et une quantité d'autres choses de grand prix. Nous en emportons une impression pénible, ne pouvant réprimer une comparaison entre cette profusion d'inutilités sans emploi, et d'un prix énorme, et la misère du peuple et la caisse vide du gouvernement.

Après une matinée déjà bien employée, nous laissons passer quelques instants de la plus forte chaleur, et puis nous nous remettons en course ; nous allons d'abord voir les obélisques, l'un monolithe, venant d'Egypte et posé sur

un piédestal dit de Théodose, le grand et noble empereur d'Orient ; à côté, un autre obélisque, bâti par Constantin, et sans doute recouvert une fois de lames de métal ; il est maintenant tout dégradé, et semble n'attendre qu'un tremblement de terre pour tomber tout à fait. A côté de ces obélisques, on nous montre un jet d'eau, dont le centre est formé par trois serpents entrelacés ; c'est un antique monument de la Grèce dès longtemps transporté à Constantinople.

Au fond de la place, se trouve le musée des costumes ; autrefois il était obligatoire à toutes les classes de la société d'avoir leur costume spécial, depuis les plus hauts dignitaires, jusqu'aux derniers des mendiants ; ils sont tous là rangés des deux côtés de longs et étroits couloirs, sur d'affreux mannequins, vizirs, prêtres, derviches, pompiers, porteurs d'eau, cochers, etc. Comme espèce de dédommagement aux Janissaires égorgés, on a pensé faire faire leur figure en bois, en carton ou en cire, et les utiliser ensuite pour ces costumes ; de sorte que chacune de ces figures, quel que soit du reste son costume, est un portrait ; on y a joint les figures de quelques monstruosité célèbres ; en somme cette galerie est d'un effet repoussant : c'est vivant, grotesque, triste et affreux, et on est bien aise de fuir ces milliers d'yeux fixes qui sont de tous côtés braqués sur vous.

De là nous nous rendons aux mille et une colonnes, aqueduc ou château d'eau, bâti par Constantin ; la voûte en était soutenue par trois rangs de colonnes superposées, et formait un magnifique réceptacle pour l'eau. Aujourd'hui, l'eau en a complètement disparu ; tout le fond est comblé de terre, et les colonnes du rang supérieur, et le sommet du rang suivant sont seules encore visibles ; on y descend par quelques marches d'un pauvre escalier, et on trouve cette gloire des temps passés utilisée par des cordiers !

Tout en parcourant les rues, nous passons devant le tombeau du sultan Mahmoud, bâtiment recouvert d'un dôme, lieu sacré et respecté, mais assez mal entretenu ; puis devant la belle mosquée toute neuve, qui doit servir de tombeau à la sultane actuelle, c'est-à-dire à la mère du sultan, car ce sont les mères des sultans, et non leurs femmes, qui portent le titre de sultane ; nous voyons aussi très fréquemment le long des rues de petits bouts de cimetières abandonnés, gardés par des grilles, et respectés jusqu'à présent par ce peuple, qui a en quelque sorte le culte des morts.

Nous arrivons ainsi à la Mosquée des pigeons, dont le nom n'est pas plus étrange que la chose : dans la cour de cette mosquée se trouvent des milliers de pigeons, qui s'élèvent ou s'abattent en rangs serrés, à moitié apprivoisés, et qui certainement trouvent tout intérêt à rester là, car ils y sont abondamment nourris. Les fidèles ou les curieux qui visitent la mosquée donnent un backshish au gardien, backshish qui se traduit immédiatement pour les

pigeons en une poignée de grains qui leur est lancée, et qui les amène tous à terre; de sorte que chaque entrée des visiteurs, ou pour mieux dire, chacun de leur don est salué par un mouvement presque général des pigeons; c'est amusant pour un moment, mais on en a vite assez.

Nous avons encore une belle mosquée à visiter, celle de Soliman; elle est d'un aspect magnifique avec ses beaux escaliers, ses perrons, ses minarets, ses coupoles; elle est aussi grande que celle de Sainte-Sophie, moins surchargée d'ornements à l'intérieur, mais presque aussi imposante; quelques magnifiques colonnes monolithes, apportées de Baalbeck, nous y intéressent particulièrement. Une classe de jeunes garçons y apprend, sous la direction d'un maître, les divers mouvements des génuflexions pour la prière; ils ne paraissent pas tous très recueillis.

Tout en passant un grand nombre d'autres objets d'intérêt, la tour brûlée, la tour Séraskine, le Ministère de la guerre, etc., nous arrivons à un vieux quartier; aux rues étroites et irrégulières, et où deux voitures ne peuvent se croiser qu'avec précaution. Les maisons y sont en bois, et quelques-unes tellement délabrées, qu'on a peine à comprendre qu'elles puissent encore être habitées. Au milieu de ces rues, on a cependant établi un tramway, et nous croisons une quantité de trams, en grand danger d'être écrasés; heureusement que la rue étant très mal alignée, nos voitures peuvent se garer et attendre dans les endroits un peu plus larges que les trams aient passé; mais notre course en est sensiblement retardée. Il n'y a qu'une ligne de rails, et nous croisons tant de trams se rendant vers la ville, que nous ne comprenons pas où, quand et comment passent les autres.

Près des murs de la ville, nous voyons le château des Sept-tours, prison d'état, où le sultan a fait une fois enfermer tous les représentants européens, les soupçonnant de quelques menées politiques avec leurs gouvernements, contre le sien.

Nous sortons enfin de la ville, et sauf que la route est détestable, moitié composée de fondrières, moitié de pierres déchaussées, nous faisons la plus magnifique promenade possible: nous longeons les vieux murs de la ville, tombant en ruine; ils sont flanqués de distance en distance de tours croulantes; mais murs et tours sont si luxurieusement recouverts de lierre et de plantes grimpantes, qui les cachent en partie, et si magnifiquement entremêlés d'arbres à la plus fraîche verdure, et d'arbres de Judée en fleurs, que le coup d'œil est vraiment féérique. Cela dure ainsi pendant plusieurs kilomètres, et soit que nous regardions en arrière, soit que nous regardions en avant, cet admirable mélange de ruines et de verdure, éclairées par le soleil couchant nous ravit et nous charme. A notre gauche nous n'avons guère que des cimetières aux tombes serrées: c'est une vraie forêt de pierres tumulaires. On peut

en partie reconnaître la dignité ou la nationalité de ceux que recouvrent ces tombes, par l'aspect du monument ; ils sont surmontés de fez, ou de turbans plus ou moins ornés, taillés, en pierre ; quelques-uns des fez sont peints en rouge, avec leur gland noir. On ne peut pas dire qu'ici les tombes soient complètement respectées, car on travaille à élargir la route, et maints fragments de pierres tumulaires, ou de grands morceaux de marbre sont pris et utilisés pour la construction du mur.

Les anciens fossés de la ville sont convertis en jardins potagers. Nous passons successivement devant plusieurs des portes de la ville ; et l'on nous fait particulièrement remarquer celle par laquelle les Turcs entrèrent en 1453 ; on y a laissé subsister la brèche jusqu'à une époque récente.

Sur le penchant de la colline, avant de rentrer en ville, on nous montre de loin, le château de Bélisaire. Nous regagnons notre quartier de Péra et l'hôtel du Luxembourg en traversant les quartiers juif et grec.

27 avril

D'après le programme de M. Cook, lorsque la course à Ephèse n'a pas pu avoir lieu, en son temps, elle est remplacée par une course sur le Bosphore ; en vue de laquelle un petit bateau à vapeur est mis en entier par M. Cook à la disposition de ses voyageurs. C'est donc aujourd'hui que cette promenade doit avoir lieu pour nous. Nous nous rendons au port, et un petit bateau nous a bientôt transportés à bord du petit vapeur qui chauffe en nous attendant, la Katina.

Les charmes du Bosphore sont bien vantées, mais aucune description ne peut en rendre la beauté et surtout ne peut la dépasser ; c'est plus large que les plus beaux fleuves, et moins large qu'un grand lac ; mais cela tient en partie de l'un et de l'autre. La côte européenne est accidentée, coupée de collines de vallées, de jardins, tout recouverts de la plus riche végétation et égayés par les touffes roses des arbres de Judée ; des palais d'une magnificence incomparable, d'abord, puis des villages aux gracieuses habitations, s'y succèdent à de courtes distances ; de nombreuses villas, entourées de leurs délicieux jardins, s'étagent sur les collines, ou se mirent dans l'eau ; un peu plus loin, c'est le collège américain, destiné comme celui de Beyrouth à procurer une éducation supérieure aux jeunes turcs, et qui domine une colline, que découpent jusqu'au pied des pans de murs et de vieilles tours, semblables à une ancienne forteresse. Tout en admirant ces rives tout aussi riches que variées, nous arrivons, au bout de deux bonnes heures, à la mer Noire. On veut nous procurer le plaisir de la voir un peu, et nous y avançons jusqu'à ce que notre petit steamer, peu fait pour la vraie mer, soit ballotté de manière à rendre cette promenade rien moins qu'agréable, et l'on prie notre capitaine de virer de bord pour nous ramener

aux eaux plus tranquilles du Bosphore. Les eaux de la mer Noire, par le beau temps que nous avons, ne nous paraissent guère justifier le nom de la mer ; mais l'on comprend que par un jour sombre, elles puissent prendre une teinte lugubre, qui a pu inspirer les Tartares, qui lui donnèrent son nom actuel.

Nous redescendons le Bosphore sur la côte asiatique plus uniforme, moins peuplée et très verte. Nous profitons de ce qu'il y a moins à voir, pour faire honneur à un copieux déjeuner qu'on a porté de l'hôtel à bord de la *Katina* ; du reste la table étant mise sur le pont, nous n'avons qu'à lever les yeux pour admirer.

Nous arrivons à Scutari vers 2 h ; nous y descendons : un omnibus nous conduit par une route des plus mauvaises au cimetière anglais, créé à l'époque de la guerre de Crimée ; au centre du cimetière un beau monument a été élevé aux victimes de la guerre ; il est entouré de nombreuses tombes, dont beaucoup n'ont point de nom, et d'autres, un nom seulement, ou des renseignements très incomplets. Ce cimetière est dans une position magnifique, et parfaitement bien entretenu ; une jolie allée, au milieu des hautes herbes, conduit à une autre partie, très distincte, réservée aux Anglais habitant Constantinople. J'aurais voulu aller jusqu'au cimetière français, et y rechercher un ou deux noms connus, mais il est trop loin, et dans une tout autre direction.

En revenant vers Scutari, on nous montre l'hôpital dans lequel Miss Florence Nightingale a soigné les blessés avec tant de dévouement.

C'est aujourd'hui qu'on peut voir à Scutari les derviches hurleurs, et nous nous y rendons au retour du cimetière. Si le spectacle des derviches tourneurs est ignoble, celui-ci est vil et repoussant. Ils commencent leur cérémonie par des marches et des contremarches, dans le centre de la mosquée ; puis ils vont baiser la main au derviche principal, puis s'asseyent à terre et se remettent à chanter quelques notes monotones tout en forçant peu à peu leur voix. Lorsque cela a duré un certain temps ; quatre d'entre eux s'accroupissent en avant sur des peaux de moutons et se mettent à chanter pour accompagner les mouvements des autres, tandis que ceux-ci se rangent l'un à côté de l'autre, debout, en rangs serrés, de sorte que le mouvement de la masse est comme le mouvement d'un seul homme ; ils se penchent en avant, se jettent de côté, puis en arrière, et se rejettent en avant, pour continuer indéfiniment ces mêmes mouvements ; d'abord lentement, puis d'une manière toujours plus rapide, jusqu'à ce que le mouvement devienne complètement frénétique, et cela, tout en s'accompagnant de quelques notes brèves, qui sont une sorte d'invocation ; bientôt ils sont tout en transpiration et jettent certaines parties de leurs vêtements qui les gênent ; leur respiration devient un vrai râle, un hurlement, et ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils tombent insensibles, ou

soient complètement hors d'eux-mêmes; mais, certes, nous n'attendons pas ce moment-là; nous avons hâte de fuir ce spectacle dégoûtant, et qui inspire la plus profonde pitié. Il paraît que quelquefois ces malheureux poussent le fanatisme jusqu'à faire ces mouvements en mettant devant eux des sabres nus; s'ils mouraient dans ces horribles exercices, ils seraient tenus pour d'autant plus saints et plus heureux par les autres; mais ils ont la conviction qu'ils sont invulnérables dans ces moments-là.

Nous quittons bientôt Scutari, obsédés par cet affreux souvenir, et bientôt après nous rentrons à Constantinople.

28 et 29 avril

Constantinople possède quelques produits de la civilisation occidentale, qui contrastent singulièrement avec le laisser-aller et l'esprit rétrograde turc; ainsi, outre les tramways, la ville possède un chemin funiculaire, partant du bout de notre rue de Péra, et aboutissant aux quartiers bas, les quartiers industriels et commerciaux. Je profite de ce chemin, accompagnée d'un guide, pour une commission où j'ai le plaisir de rencontrer MM. von Orelly et Kautzsch. Une circonstance tout à fait imprévue nous a mise jusqu'à un certain point en rapport avec ces messieurs: il se trouve que M. Kautzsch est beau-frère d'une tante de M^{lle} Tetzner; dès lors, vu la singularité de la rencontre, ils se trouvent presque parents; M. Stähelin a pris les devants sur ses compagnons, et est déjà en Grèce.

Après que j'ai regagné l'hôtel, nous ne tardons pas à nous remettre en route, en voiture, M. et M^{me} Teschemaker, M^{lle} Tetzner et moi, pour aller visiter les écuries et les remises du Sultan, et pour le voir lui-même, sortant de son palais pour se rendre à la Mosquée.

Mais, tout d'abord, nous prenons congé des deux Messieurs Lévy, qui nous quittent aujourd'hui, pour aller par la mer Noire prendre le Danube, et qui après avoir traversé la Turquie, l'Allemagne, la Suisse et la France, s'embarqueront à Bordeaux et se rendront à Lisbonne, pour rejoindre une de leurs sœurs, qui vient de s'y rendre depuis l'Angleterre, et a envie de visiter le Portugal. Ces messieurs en profiteront pour visiter aussi ce pays-là, qu'ils désirent voir, et reviendront plus tard en Grèce, car ils espèrent, et particulièrement l'aîné de ces messieurs, voir tous les pays d'Europe, avant de retourner en Australie; il connaît aussi l'Amérique du Nord. Du reste, il ferait tout au monde pour sa sœur; sur un simple désir de sa part, il est déjà revenu une fois de Moscou en Italie, pour lui faire visiter ce dernier pays.

Nous partons donc pour les écuries du sultan, qu'on nous montre moyennant un backshish; elles sont nombreuses, très vastes, mais très ordinaires pour le plus grand nombre. Le sultan a plusieurs milliers de chevaux,

dont quelques-uns magnifiques, au dire des connaisseurs. Une des choses qui nous intéressent le plus, est un vieux cheval de 30 ans, ayant appartenu à quelque ancien sultan, et qui jouit de ses invalides dans les écuries, soigné d'une manière toute particulière.

Les remises sont presque plus intéressantes : elles contiennent de nombreuses voitures, dont quelques-unes très belles, et d'autres très anciennes et très curieuses ; et les plus curieuses, naturellement, ne sont pas les plus commodes.

Le sultan sort tous les vendredis pour aller à la mosquée, en général à la plus voisine de son palais, assister au service ; cette sortie a lieu aux environs de midi, et c'est alors, au moment où il sort de son palais, que chacun peut le voir. C'est une habitude si constante qu'il faut des circonstances exceptionnellement graves pour empêcher cette sortie ; même très malade, le dernier sultan fut attaché sur son cheval pour la sortie accoutumée, et mourut en rentrant. Celui-ci, Abdulleziz a manqué une fois, dans un moment d'effervescence populaire, où il se sentait fort en cause ; mais il ne put s'en abstenir qu'une seule fois.

Lorsque nous arrivons, une masse de curieux stationnent déjà, maintenus à une distance respectueuse par une haie de soldats ; grâce à notre guide, et à la bonne volonté de quelques personnes qui nous reconnaissent de suite pour des étrangers, nous parvenons facilement au premier rang. Nous attendons longtemps ; mais enfin le sultan sort : il est seul à cheval, accompagné et suivi de quelques vizirs et grands vizirs à pied, et d'une petite escorte ; c'est un homme à l'air plus âgé que son âge, grisonnant, la tête basse ; il porte une redingote noire, et le fez rouge sur la tête. Chacun lui fait de profonds saluts, en portant la main à son cœur, à sa bouche et à son front ; quelques personnes essaient un vivat, qui a peu d'écho, et qu'étouffe d'ailleurs la musique militaire, qui commence aussitôt à se faire entendre ; le sultan passe, et tout est dit. Si l'ordre règne devant lui, il n'en est guère de même derrière ; plusieurs personnes viennent après l'escorte, marchant très vite, ou courant même, tout en portant des paquets ou de petites caisses, contenant sans doute quelque costume ou des tapis pour la cérémonie ; cette queue du cortège manque absolument de dignité ; on dirait un départ précipité pour la gare. Du reste les soldats s'en vont presque tout de suite, et la foule s'écoule en désordre. Une des plus jolies parties du spectacle est le nombre de voitures contenant de belles dames turques, dans leurs riches robes de soie aux couleurs voyantes, et la tête recouverte d'un voile de mousseline blanche, qui ne laisse bien voir que leurs grands et beaux yeux noirs, rendus plus éclatants encore par la peinture qui entoure les paupières. C'est une des grandes distractions de ces dames, dont la vie est bien vide, de venir ainsi assister à la sortie du sultan.

Nous jetons un coup d'œil dans le jardin du palais, un autre dans celui que le sultan vient de traverser pour se rendre à la mosquée; quelle splendide végétation; quels arbres, quelles fleurs! quel sol admirable que celui qui produit tant de richesses, et quel dommage qu'il soit aux mains d'un peuple qui ne sait pas en tirer un meilleur parti. Nous rentrons tout doucement à l'hôtel, admirant l'animation particulière de la ville, aujourd'hui vendredi, et la gâité des costumes aux riantes couleurs qu'on voit partout, plus nombreux que d'habitude. Nous avons nos préparatifs de départ à faire pour demain, et regrettons de n'avoir pas le temps de faire encore quelques courses aux environs, entre autres aux Eaux douces, charmante promenade à quelque distance de la ville.

Toutes nos affaires prêtes, M^{lle} Tetzner et moi nous allons faire une dernière promenade dans le quartier de Péra; nous rencontrons nos petites amies Leila et Chérinée; nous faisons encore quelques commissions, quelques emplettes, et le lendemain matin à 9 h et demie (29 avril) nous quittons notre hôtel, disons adieu à Constantinople, et allons nous embarquer pour Athènes. Nous nous retrouvons à bord du même steamer des Llyod autrichiens, l'Apollon, qui pendant ces quelques jours a été sur la mer Noire; nous nous y retrouvons tout à fait chez nous. Nous avons encore un assez long voyage en perspective. Toute notre journée se passe sur la mer de Marmara, par un temps toujours très calme. Le soir, à 10 h et demie, un coup de canon nous annonce que nous venons de franchir les Dardanelles.

30 avril

C'est aujourd'hui dimanche et nous avons à bord un service présidé par M. Haines, un des pasteurs de notre caravane. Notre navigation ne présente rien de très saillant; et vers 4 h de l'après-midi nous arrivons devant l'île et la ville de Syra, où nous devons changer de bateau pour Athènes, tandis que le nôtre va se diriger, en faisant le tour de la Morée, sur Corfou et Trieste.

La ville de Syra est grande, neuve et bien bâtie; elle s'étage sur une colline, étalant ses maisons blanches, entrecoupées d'un peu de verdure; en somme, cependant, l'île paraît plutôt aride. C'est un port très important, et une des stations principales entre Constantinople et l'Occident. Nous restons plusieurs heures dans ce port, assistant d'abord très tranquillement au chargement et au déchargement des marchandises, et enfin nous transportant nous-même avec notre bagage; à bord du petit steamer qui doit nous conduire au Pirée, le Wien.

Nous y sommes assez nombreux: quelques Anglais; quelques dames grecques; une demoiselle anglaise avec nous depuis Constantinople, sœur d'un des pasteurs anglais de cette ville, ayant longtemps habité Paris, où nous

avons des amis communs; et notre ancienne compagne de voyage en Palestine, Mrs Bradshaw que nous avons laissée à Beyrouth, au moment de prendre la ligne des Messageries maritimes; elle a touché à plus d'îles encore que nous, n'est pas allée à Constantinople qu'elle compte visiter après Athènes, et est depuis un ou deux jours à Syra, attendant le départ du bateau du Pirée, qui n'a lieu qu'une ou deux fois par semaine.

1^{er} mai

Notre traversée est des meilleures, grâce à Dieu, et de bonne heure nous arrivons en vue du Pirée; c'est le seul des trois anciens ports d'Athènes, Pirée, Phalère et Munychie, qui soit encore fréquenté, et il l'est de plus en plus; cette petite ville du Pirée prend une extension rapide et surprenante: il y a une quarantaine d'années elle ne se composait que de quelques misérables chaumières, près d'une plage malsaine. Maintenant, grâce en particulier aux travaux des corps d'occupations français pendant la guerre de Crimée, la ville est dotée d'un magnifique débarcadère; les quais sont larges et spacieux; les rues droites et larges; les maisons bien bâties; on y voit quelques églises, quelques bâtiments publics, plusieurs filatures, et plusieurs fabriques de divers genres; le Pirée est une vraie ville; un chemin de fer la relie à Athènes.

Un des premiers objets qui nous frappe dans le port c'est la vue du Hilton Castle, un bateau anglais qui, à quelque distance du port, a heurté tout récemment un steamer italien qui, en quelques minutes, a coulé à fond; on s'est mis immédiatement au sauvetage des passagers, mais il y a eu un assez grand nombre de victimes; on ne sait pas encore quel bateau a été dans son tort; le Hilton Castle est depuis lors dans le port, avec une grande brèche à sa quille; et nous, nous sommes pénétrés de reconnaissance, en voyant combien nous avons été épargnés, lorsque tant d'autres sont atteints par de si horribles catastrophes.

Nous ne tardons pas à débarquer, et c'est avec une jouissance toute particulière que nous nous sentons sur le sol classique de la Grèce. Des calèches découvertes nous attendent, et bientôt nous sommes en route pour Athènes. La route est bonne, ombragée de magnifiques peupliers de la Caroline; le soleil brille radieux au-dessus de nos têtes; tout respire un air de printemps qui vous pénètre. Puis, nous nous sentons dans un pays rajeuni, vivifié par un besoin de progrès qui contraste vivement avec la Turquie et tous les pays de l'Orient. Nous ne tardons pas à apercevoir les collines qui entourent Athènes: à droite le Mont Hymette, nous rappelant les doux souvenirs de son fameux miel; à gauche le Pentélique, dont les carrières ont fourni leur marbre aux monuments des Athéniens; et lorsque nous sommes plus rapprochés, la colline du Lycabette, puis celle de l'Acropole, le Pnyx, l'Aréopage. Nous apercevons

le temple de Thésée, le mieux conservé des anciens monuments, puis ça et là d'autres ruines, que nous nous réjouissons de voir bientôt de plus près.

Après nous être arrêtés à mi-chemin, à un petit café traditionnel, où l'on donne à boire aux chevaux et au cocher, et avoir éprouvé tout le désagrément de la poussière fine que la voiture soulève, en particulier dans les environs immédiats de la ville, nous entrons dans ses rues, droites et larges, aux maisons peu élevées, mais neuves et propres; tout a un air de simplicité et d'aisance qui charme. Nous passons devant quelques vieilles églises, aux toits bas, formés de nombreuses petites ailes, couvertes en tuiles, et dominée par une coupole, que surmonte la croix. Le costume albanais, que l'on rencontre à chaque pas, frappe aussi très agréablement: ce sont les hommes surtout, dont le costume est particulier: ils portent une jaquette de drap gros bleu, souvent brodée, et d'une coupe élégante, dont les manches très larges, sont fendues jusqu'au haut du bras, laissant voir toute la manche de la chemise; une jupe blanche aux plis nombreux et serrés, descendant jusqu'aux genoux, et retenue autour de la taille par une ceinture; des guêtres blanches ou bleues, et des souliers à rosette; sur la tête un fez rouge avec un gland noir; ou quelquefois un grand chapeau de paille, avec un petit ruban rouge, beaucoup moins bien assorti que le fez au reste du costume. Les femmes se voient surtout en costume les dimanches ou jours de fête; mais ce costume tend de plus en plus à s'eupéaniser; elles portent des jupes très amples; des jaquettes de velours richement brodées, et un fez posé coquettement sur la tête, orné d'un très long gland noir ou doré.

Nos voitures s'arrêtent devant l'hôtel des Etrangers, joli hôtel, sur la place de la Constitution; cette place est un grand square, entouré d'hôtels, de quelques bâtiments publics, et dominé par le Palais royal, vaste bâtiment carré, très simple d'extérieur. Le square est planté d'acacias, de lilas, d'orangers, embaumant l'air. Nous retrouvons à l'hôtel MM. Götting et Tower, nos deux connaissances de Baalbeck; et rencontrons encore quelques jours après, MM. von Orelly et Kautzsch.

Quelques lettres nous attendent: j'en trouve une d'une amie de ma mère, établie à Patras, et à laquelle j'ai écrit mon passage en Grèce, et mon désir de faire sa connaissance; elle m'engage de la manière la plus affectueuse à passer par Patras. M^{lle} Tetzner veut bien faire ce détour avec moi, de sorte que notre séjour à Athènes sera plus court que celui de nos autres compagnons de voyage, mais en revanche nous verrons plus du pays qu'eux. Un bateau va du Pirée à Kalamachi mercredi soir, et c'est celui que nous devons prendre. Athènes est une ville vite vue; tout y est très groupé, et nous aurons bien le temps d'en tout visiter dans ces deux ou trois jours.

Après nous être suffisamment reposées, nous allons visiter le musée;

beau bâtiment qui promet, mais qui est encore loin d'être achevé, et surtout arrangé : un large escalier en marbre blanc, nous amène à un large péristyle, orné de colonnade, d'où nous passons dans le vestibule ; les salles s'étendent en enfilade à gauche et à droite de ce vestibule, recevant le jour d'en haut, et renfermant une quantité de statues, de fragments de monuments antiques, des bustes, des urnes, des vases ; tout cela est encore insuffisamment étiqueté. Un des plus beaux objets est une statue d'Apollon, auteur inconnu ? Malheureusement la pauvre Grèce a été bien dépouillée de tous ses trésors. L'ignorance du peuple pendant de longs siècles ; la brutalité des soldats turcs ; le pillage de bien des peuples étrangers, et en particulier de Lord Elgin ont enlevé à ce pays le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre, soit en les transportant dans d'autres musées, soit en les brisant sur place. Rome et Londres sont certainement plus riches qu'Athènes en souvenirs de l'ancienne Grèce.

La chaleur du milieu du jour rappelle la plupart d'entre nous à l'hôtel, mais dès qu'elle est un peu tombée, chacun se met à sa guise en quête d'une promenade. Je sors en voiture avec M^{lle} Tetzner, et nous faisons une course charmante, d'abord dans la campagne, puis nous rentrons en faisant le tour de la ville, et en admirant toutes les ruines dont nous comptons faire plus ample connaissance demain : l'Acropole, le temple de Thésée ; le temple de Jupiter Olympien, celui d'Eole, etc. La campagne n'est pas très vaste ; dès que vient la chaleur, elle est même très poudreuse et brûlée ; aussi n'est-ce pas dans la végétation qu'il faut en chercher l'indicible charme, il est dans ce ciel si pur ; dans cet air si transparent ; dans cette mer qu'on aperçoit au loin, avec sa côte gracieusement découpée ; dans ces collines aux teintes sombres qui encadrent la ville, et lui procurent l'appellation d' « Athènes couronnée de violettes ».

Nous passons une partie de notre soirée sous les orangers du square.

2 mai

Nous partons des 8 h et demie pour visiter plusieurs monuments avant la grosse chaleur. Nous commençons par les stades, où se célébraient les jeux publics, amphithéâtre très ruiné, dont les degrés, jadis recouverts de marbre blanc, sont aujourd'hui à peine visibles ; les Turcs ont enlevé le marbre et l'herbe, une petite herbe courte et brûlée, recouvre maintenant les gradins ; on peut cependant encore tracer l'emplacement des canaux qui servaient à l'écoulement des eaux ; on voit le reste des chambres où se tenaient les athlètes ; la grotte par où se retirait le vaincu ; mais en somme ces stades ne présentent presque rien d'autre que le souvenir de leur grandeur passée.

Nous repassons l'Ilissus, sur un joli pont de marbre et de pierre ; c'est un petit ruisseau, ayant très peu d'eau ; et nous nous rendons au temple de Jupiter Olympien : ce qu'il en reste occupe le milieu d'une vaste place, qui en

était sans doute en grande partie recouverte autrefois : ce temple était composé de 120 magnifiques colonnes corinthiennes, dont 15 seulement sont encore debout ; 19 d'entre elles forment un groupe séparé, de trois ou quatre rangées ; et deux sont isolées un peu plus loin, séparées entre elles par une troisième colonne, couchée à terre en 18 morceaux bien alignés, depuis la base jusqu'au chapiteau, et telle que l'a laissée un terrible orage qui l'a renversée en 1852, seulement. Toutes ces colonnes sont cannelées, et les chapiteaux en sont magnifiquement fouillés. Nous nous arrêtons à l'ombre des colonnes, pour admirer la magnifique vue qui s'étend devant nous : à quelque distance, à notre gauche se trouve la fontaine de Callirohé, entourée d'arbres ; en face, au-delà d'un bras de mer, l'île d'Egine, où s'élevait un temple à Jupiter ; à droite la colline dite du Musée, surmontée d'un vieux monument en ruines, élevé à Philopappos ? derrière nous, l'Acropole. A l'angle nord-est de la place du temple de Jupiter Olympien, se trouve la porte d'Adrien, portique arrondi, surmonté d'une colonnade corinthienne et d'un fronton : c'était peut-être une des entrées du temple.

Au centre de la ville nous trouvons un petit monument, temple ou tombeau, appelé monument de Lysistrate et connu parmi le peuple sous le nom de lanterne de Démosthènes ; le guide ajoute que Lord Byron y a une fois passé la nuit.

Nous nous rendons ensuite au pied de l'Acropole pour visiter les deux théâtres qui s'y trouvent : le premier est celui de Bacchus ou de Dyonisus, dont les restes sont encore magnifiques : on voit encore parfaitement conservés en certains endroits, les bancs en marbres blanc occupés par les spectateurs ; au fond, les sièges occupés par les prêtres, et les stalles ou loges, portant encore leurs anciennes inscriptions, où se plaçaient les grands personnages d'Athènes ; nous pouvons encore parcourir le théâtre en nous servant des anciens escaliers en marbre blanc, qui le coupaient en pans réguliers ; ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont les bas-reliefs qui soutiennent la scène, et au-dessus desquels était l'orchestre ; de beaux sujets sculptés en marbre blanc y sont encore parfaitement conservés. Un peu plus loin est le théâtre d'Hérode Atticus, séparé de la route par un haut mur, percé de fenêtres cintrées ; ce théâtre était autrefois recouvert d'un toit, chose rare pour les théâtres du pays, où l'on joue en général que dans la belle saison et en plein air.

Nous ne devons retourner à l'Acropole qu'à 4 h, pour la visiter en détail, et en attendant, lorsque les deux plus fortes heures de chaleur de la journée sont passées, M. et M^{me} Teschemaker nous proposent, à M^{lle} Tetzner et à moi, de les accompagner pour visiter le palais royal. Tout ce qui tient à la famille royale a un intérêt spécial pour M^{me} Teschemaker, qui est à moitié danoise.

Le palais est très joli à l'intérieur, et parfaitement ce qu'il faut pour

un pays comme la Grèce: un beau vestibule, orné de colonnes ioniques; un magnifique tableau représentant la délivrance de Prométhée, ornant tout le panneau de gauche; un escalier d'honneur, amenant aux appartements du premier étage qui ouvrent dans une vaste galerie tout autour de laquelle, au-dessous du plafond, est peinte à fresques toute l'histoire de la guerre de l'affranchissement; une magnifique statue de Pénélope, qui a figuré à l'exposition de Vienne, est le seul ornement de cette galerie; elle est placée près d'une fenêtre, et semble contempler de loin la ville; nous voyons encore le cabinet de travail du roi, la salle du trône, les salons de réception. Un petit oratoire pour la reine, qui appartient à la religion grecque, se trouve auprès des appartements particuliers de la famille; tandis qu'une assez vaste chapelle allemande occupe un angle du plain-pied; le culte protestant s'y célèbre toutes les semaines. Le roi est absent en ce moment, il fait un voyage en Italie, et en particulier à Rome, avec toute sa famille.

Combien je me doutais peu en visitant ce palais, que le matin même de notre arrivée à Athènes, un de mes cousins était parti avec le chapelain du roi, pour un voyage dans le Péloponnèse; il quittait le Pirée quelques heures avant mon arrivée. Prévenu télégraphiquement par nos amis de Patras de ma prochaine arrivée, il n'avait pu retarder un départ déjà renvoyé plusieurs fois; mais en partant, persuadé que j'arrivais moi-même de Patras, il m'avait particulièrement recommandée à son futur beau-père et à sa jeune fiancée, et avait demandé au maître de l'hôtel auquel on l'avait adressé depuis Patras, de m'envoyer attendre à l'arrivée du bateau de Kalamaki; au lieu de cela j'arrivais de Constantinople, et n'avais pas encore le moindre soupçon d'un mariage qui venait de se décider; et tout aussi peu d'intuition que qui que ce soit fut avisé de mon arrivée, on me cherchât à Athènes; je sus à peine l'existence d'un hôtel de New-York, et personne n'eut l'idée de venir me rechercher parmi les voyageurs de l'Orient, à l'hôtel des Etrangers.

A 4 h nous nous rendons à l'Acropole; depuis quelque temps ces ruines sont gardées avec soin, et on ne peut les visiter qu'avec une permission écrite. Une bonne route, ombragée de gracieux poivriers nous amène au pied de la colline; nous montons un sentier rapide, traversons un passage voûté, et arrivons à la porte grillée que notre permis nous ouvre. Un haut et large escalier, assez ruiné, nous amène au pied de ce magnifique ensemble de ruines, qu'on appelle l'Acropole: à notre droite est le petit temple de la Niké aptéros, ou Victoire sans ailes (parce qu'elle ne devait jamais échapper aux Athéniens). Il a été reconstruit il y a une quarantaine d'années, par trois Allemands, au moyen des fragments, enfouis ou mutilés par les Turcs, et qu'on a retrouvés en grande partie parmi les pierres d'un mur de forteresse. En face de l'escalier sont les fameuses Propylées; cet édifice se divise en trois parties: un large

passage central, ou portique, et deux ailes formant un retour de plusieurs mètres, et servant maintenant de musée, pour une partie des fragments trouvés sur l'Acropole. Les colonnes des Propylées sont de l'ordre dorique: elles donnent issue, par cinq portes symétriques, sur le plateau où est situé le Parthénon; tout est parsemé de débris, de blocs de pierre et de fragments de sculpture; un chemin incliné nous amène au Parthénon: celui-ci domine tout l'ensemble de l'Acropole, à tel point que la base des colonnes du Parthénon est à peu près au même niveau que le sommet des Propylées. Les colonnes de la façade du Parthénon sont au nombre de huit, magnifiques colonnes cannelées, de onze mètres de hauteur, sur deux de diamètre; elle supportent un superbe fronton; les côtés du temple étaient formés d'un double rang de colonnes de même proportion entre lesquelles régnait un magnifique péristyle; le fond du temple était assez semblable à la façade; un grand nombre de ces colonnes sont maintenant brisées: un petit escalier tournant nous amène au sommet du Parthénon. La vue en est splendide.

Un peu à gauche du Parthénon s'élevait un troisième temple: l'Erechthéum, formé de trois corps de bâtiments; le plus rapproché du Parthénon porte le nom de tribune des Cariatides; elles sont sur un soubassement et leur tête soutient un autre mur; plusieurs des anciennes Cariatides ont été mutilées, l'une même complètement enlevée, et elles sont remplacées par des imitations toutes modernes; le pavillon voisin est tout rempli de débris, et il est presque impossible d'y entrer. On nous y montre un petit olivier, soi-disant l'olivier sacré de Minerve: Le troisième renferme quatre magnifiques colonnes ioniques, et des ornements sculptés au-dessus des portes, dans un état parfait de conservation. Un trou irrégulier dans le pavé est, dit-on, la trace du coup de trident donné par Neptune, qui fit jaillir du rocher de l'Acropole une source d'eau salée.

L'Acropole a encore un musée assez considérable, mais qui paraît encore dans un état provisoire.

Nous aurions voulu voir le soir l'Acropole au clair de lune, mais ceux d'entre nous qui s'y rendirent, avaient négligé de prendre un permis que nous ne croyons pas si absolument nécessaire; les gardiens impitoyables refusèrent de nous ouvrir; du reste cette police sévère a cela de très bon, que les ruines seront entretenues et ne seront pas amenées de longtemps à une destruction totale; pendant toute notre visite de l'après-midi, des gardiens stationnés de côté et d'autre nous observaient, et nous auraient empêché, si nous en avions eu l'intention, d'emporter quoi que ce soit. Nous nous rendons au temple de Jupiter Olympien, que nous admirons tout à notre aise au clair de lune, tout en voyant de loin l'Acropole.

3 mai [jusqu'au 8 mai]

Nous avons encore bien à voir aujourd'hui, et nous nous remettons en route vers 9 h. A gauche de l'Acropole se trouve un rocher, à la surface plane, auquel on parvient par seize marches taillées dans le roc : c'est ce simple rocher qui était le tribunal suprême d'Athènes ; les juges y tenaient leurs séances le soir, ou même de nuit, en présence de tous ceux qui voulaient y assister, et qui se tenaient sur la pente de terrain, au-dessous du rocher ; c'est là ce fameux Aréopage, sur lequel saint Paul fut conduit, pour exposer aux Athéniens sa doctrine (Act. XVII 19). On en domine parfaitement la ville.

Une autre colline voisine de celle-ci, et surmontée de quelques rochers en amphithéâtre, servait de tribune aux orateurs politiques : c'est le Pnyx ; c'est de là que Démosthène haranguait le peuple.

A quelque distance, sur une autre colline encore, quelques ouvertures taillées dans le roc donnent accès à de petites chambres voûtées, qui portent le nom de prison de Socrate ; l'une de ces chambres est la prison proprement dite, celle où Socrate doit boire la cigüe ; la chambre voisine, celle où ses disciples venaient s'entretenir avec lui. Ce n'est peut-être là qu'une vaine tradition, mais on aime à trouver un souvenir qui évoque la figure du grand philosophe.

Nous nous rendons ensuite au temple de Thésée, le mieux conservé des monuments d'Athènes ; il y été bâti 470 ans av. J.-C. par Cimon, à la mémoire du héros demi-dieu qui avait régné sur Athènes après avoir délivré le pays d'une quantité de monstres, entre autre du taureau de Marathon, et avoir exterminé le Minotaure, exemptant ainsi la ville du tribut de jeunes Athéniennes à dévorer qu'elle devait fournir à ce monstre.

Ce temple est dans le même style que le Parthénon, mais les colonnes y sont au complet ; l'intérieur en est converti en un musée, humide et sombre.

Un cimetière récemment déblayé, à quelque distance du temple, nous offre aussi quelques beaux sujets de sculpture antique ; quelques-unes de ces scènes de séparation et de mort sont traduites d'une manière touchante ; les plus belles ont été entourées, comme préservatif, d'un socle de bois et d'une grille en fer.

M^{lle} Tetzner et moi, nous faisons une dernière course en voiture pour remporter une idée bien complète d'Athènes : nous allons jusqu'au jardin botanique, situé un peu en dehors de la ville ; puis au retour nous allons voir des restes d'un temple de Minerve, vieilles colonnes corinthiennes et sur le mur opposé quelques fresques plus récentes ; un autre portique d'Adrien, au travers d'une rue, belle porte cassée ; le temple d'Eole, joli petit édifice octogone ; avec des bas-reliefs de dieux des vents, sur chaque pan.

Athènes a encore quelques édifices modernes intéressants : le baron Sina

vient de doter sa patrie d'une magnifique Académie des Beaux-Arts, qui n'est pas encore achevée. Le bâtiment est en marbre blanc, du goût le plus pur ; de magnifiques colonnes ioniques en ornent le péristyle ; les salles sont élégamment ornées ; la grande salle de réunions publiques, en particulier, renferme des bancs en gradins semi-circulaires, en marbre blanc, supportés par des sirènes en cariatides, et décorés de bas-reliefs. Un grand drapeau noir flotte en ce moment devant la porte de l'Académie, à cause de la mort toute récente du généreux fondateur.

Quelques pas plus loin se trouve l'Université, joli bâtiment, centre de la haute éducation de la jeunesse grecque et même turque, dans toutes les hautes branches. Le développement intellectuel a pris un grand essor en Grèce, et cette université constitue un progrès immense ; les jeunes grecs n'en vont pas moins fréquemment terminer leurs hautes études en France ou en Allemagne. Les femmes n'ont point été laissées en arrière dans ce mouvement scientifique et ce besoin d'éducation ; à quelques minutes de l'Université on nous montre l'Arsakion, grande école supérieure pour les jeunes filles.

Lorsque la forte chaleur est passée, et que nous avons à peu près fini nos préparatifs de départ, M^{lle} Tetzner et moi, M. et M^{me} Teschemaker nous proposent une promenade dans les jardins du palais. Le palais a été bâti par le roi Otto, prince bavarois, le prédécesseur du roi Georges ; c'est sa femme, la reine Amélie qui a tracé le plan du jardin et l'a fait exécuter. Il est très grand, très bien dessiné ; toutes les plus jolies fleurs y croissent ; on a même essayé d'y mettre quelques animaux ; c'est une charmante promenade pour les Athéniens, qui en ont la libre entrée tous les jours à partir de 4 h.

Vers 8 h du soir, M^{lle} Tetzner et moi devons penser au départ ; ce n'est pas sans quelque tristesse que nous disons adieu aux amis avec lesquels nous venons de passer près de deux mois si riches en souvenirs. M. Barattoni, l'agent de M. Cook qui conduit notre caravane depuis Beyrouth, doit nous accompagner en voiture au Pirée pour nous mettre à bord du bateau de Kalamaqui, et nous recommander au capitaine. Lorsque nous descendons de notre chambre pour monter en voiture, portant déjà des bouquets, les membres de la caravane nous attendent, et deux de ces messieurs nous offrent à chacune deux beaux bouquets de roses. Tous les gens de l'hôtel entourent notre voiture ; en y montant, nous la trouvons toute garnie de roses, et dès que nous y sommes entrées, M. Götting nous en donne encore une quantité. Nous quittons Athènes sous une avalanche de fleurs et emportant toutes sortes de bons vœux pour la fin de notre voyage.

Au bout d'une heure nous arrivons au Pirée, et en peu de temps nous sommes à bord de notre petit steamer, « la Jonia ». M. Barattoni nous recommande au capitaine, prend congé de nous et nous voilà seules, sur un bateau

grec, n'ayant guère que la ressource de l'italien, du moins à ce que nous croyons, pour nous faire comprendre. Le bateau ne doit lever l'ancre qu'à minuit; nous prenons possession de couchettes assez confortables, mais comme nous comptons arriver à Kalamaqui à 4 h du matin [4 mai], il ne vaut pas la peine de nous coucher, et nous ne cherchons qu'à nous reposer un peu; c'est presque impossible aussi longtemps que nous sommes dans le port, le bruit et le mouvement continuant; et lorsque nous partons, il fait si chaud et si étouffé, que nous ne pouvons que bien peu dormir. Il faisait encore nuit noire que nous étions déjà sur le pont, prêts pour le débarquement, et n'ayant pas encore très bien compris comment s'opère le transbordement de Kalamaqui à Corinthe. Une jeune anglaise, à Patras depuis quelque temps, et y retournant après un séjour à Athènes, vient à notre aide et nous renseigne sur ce que nous lui demandons. Nous trouvons encore un aide des plus effectifs, dans la personne d'un soldat, que nous comprenons plus tard être le domestique de M. Valariti, ancien ministre, poète distingué, à bord avec un petit garçon; il nous offre de se charger de tous nos paquets et dirige nos mouvements; c'est ainsi qu'au moment du débarquement, il nous engage à attendre patiemment que la masse des voyageurs soit descendue, ce qui nous réussit très bien. Une quantité de voitures et d'omnibus attendent sur le port; le bagage est chargé sur des charrettes. Etant restées en arrière, nous nous trouvons dans la meilleure société, M. Valariti et quelques autres messieurs; nous sommes dans une sorte de diligence, ou d'omnibus à compartiments. En nous entendant parler français, M^{lle} Tetzner et moi, quelques-uns de ces messieurs nous laissent voir qu'ils le savent parfaitement, et nous donnent toutes sortes de renseignements intéressants sur le pays que nous traversons. Le soleil vient de se lever lorsque nous quittons Kalamaqui; nous suivons une route charmante entre de magnifiques collines boisées, apercevant de temps à autre des montagnes plus éloignées; la rosée du matin brille aux premiers rayons du soleil; le ciel bleu et l'air parfaitement pur rehaussent encore l'éclat de tout ce qui nous entoure. La course à travers l'isthme est d'environ une heure et demie. En approchant du golfe de Lépante, sur le côté opposé de l'isthme, nous apercevons le rocher de l'Acro-Corinthe, dominant l'emplacement de l'ancienne cité. Corinthe a été une des villes les plus florissantes de la Grèce; elle avait une population de plusieurs centaines de mille habitants, est était célèbre par son commerce, son industrie et ses arts; elle avait deux ports: Léchée, sur le golfe de Lépante, et Cenchrée sur la mer d'Egée; sa citadelle, située sur le rocher qui porte le nom d'Acro-Corinthe, était très forte; aujourd'hui, forteresse et ville n'existent plus. La ville plusieurs fois détruite et rebâtie sur le même emplacement, a été enfin complètement renversée par un tremblement de terre en 1854; dès lors elle a été rebâtie un peu plus loin, sur le bord même du golfe; le village

actuel, aux rues larges et droites, aux maisons basses, porte le nom de Nouvelle-Corinthe.

Nous sommes bientôt à bord d'un nouveau vapeur « la Cateria » ; nous allons remonter le golfe de Lépante jusqu'à Patras ; c'est une navigation de lac. M. Zinopoulos, un des messieurs qui était dans la même diligence que nous, et qui parle parfaitement bien le français, nous nomme les points intéressants de cette extrémité du golfe. Nous nous informons du Parnasse, et il nous dit que nous le passerons dans le jour.

M. Zinopoulos est secrétaire général au ministère d'Etat : c'est un personnage distingué ; il accompagne en ce moment M. Valoriki à l'île de Zanthé, pour y passer quelques jours dans la propriété de ce dernier ; il nous parle des charmes de l'île de Zanthé, et regrette que nous ne puissions la visiter.

Deux mois après nous apprenions par un long article du Journal de Genève, que ce voyage de M. Zinopoulos, qu'il nous avait dit devoir aussi le mener à Corfou, avait un but politique ; en vue de l'agrandissement de la Grèce, au moment de la guerre qui semblait se préparer en Turquie. Nous avions du reste vu en lui un admirateur passionné de son pays.

Après le déjeuner M^{lle} Tetzner et moi, très fatiguées par la nuit sans sommeil que nous venions de passer, nous étions endormies dans le salon des dames, lorsque vers midi nous entendons une voix qui nous crie derrière la porte à voix très intelligible : « On ne dort pas au pied du Mont Parnasse ; c'est payer le sommeil trop cher. » En un clin d'œil nous sommes sur le pont : c'était M. Zinopoulos qui venait de nous appeler, n'ayant pas oublié sa promesse. Nous admirons la belle montagne, au sommet élevé, aux pentes verdoyantes, le séjour d'Apollon et des Muses. La ville sacrée de Delphes, avec son temple et son oracle d'Apollon était au pied de la montagne. Nous ne quittons plus le pont et admirons les rives riches et variées du golfe : les côtes du Péloponnèse sont montagneuses, mais vertes et fertiles ; au pied des montagnes on cultive la vigne qui donne le raisin de Corinthe ; petit raisin séché au soleil, et dont on fait un commerce immense.

Vers 4 h nous passons devant Lépante sur la rive droite ; petite ville sur la crête d'une colline, entourée de tours et de batteries ; c'est cette ville qui donne son nom au golfe. C'est ici que les forces alliées de l'Italie et de l'Espagne défirent la flotte ottomane en 1571, victoire mémorable qui arrêta les envahissements des Turcs.

A 5 h et demie nous arrivons en vue de Patras ; la ville est grande, le port bon, Patras est sur un petit golfe du même nom, qui communique avec le golfe de Lépante ; il est en partie fermé par des montagnes pittoresques, qui se prolongent en arrière de la ville.

M. Condohoury, qui vient aussi de faire tout le voyage avec nous, avocat

à Patras et connaissant la famille Caroki, celle que nous allons voir, nous montre bientôt un petit bateau s'approchant du nôtre, portant M. Apostoli Caroki qui vient nous prendre à bord.

Nous ne tardons pas à nous trouver à terre ; M. Caroki nous reçoit malheureusement avec de tristes nouvelles : un de ses frères est très dangereusement malade et toute la famille en est très préoccupée. Au lieu de nous rendre chez les Caroki, nous commençons par aller nous installer à l'hôtel, et les trois jours [5-6-7 mai] que nous avons passés à Patras ont été bien attristés par une préoccupation que nous avons partagée dès le premier instant. Heureusement lorsque nous partîmes, la crise grave était passée, et M. Evangeli, quoique excessivement faible, pouvait être considéré comme sauvé.

Nous allions aussi souvent que la discrétion nous le permettait voir M^{me} Caroki ; elle nous recevait toujours avec une tendre affection ; son mari est un avocat distingué de Patras. Sa fille, M^{me} Boncahori, et son gendre ; M. Apostoli, M^{lle} Cléopâtre, furent aussi aimables et prévenants pour nous que possible ; ils nous menèrent faire quelques jolies promenades en voiture : l'une, au monastère de San Jerocomio, au-dessus de Patras, dans une magnifique position, commandant un de ces riches panoramas de collines aux teintes violettes, de végétation splendide, et d'horizons infinis. Une autre fois à la propriété des Boncahori, charmante campagne avec abondance d'eau, d'arbres et de vignes. Le long de la route, en nous y rendant, nous remarquons des buissons de lauriers roses nains, en fleurs. Nous avons été le dimanche matin au culte de l'église grecque ; culte très formaliste, et à nos yeux, très vide. Ce que nous avons encore vu de curieux et d'intéressant ce jour-là, c'est un certain nombre de noces : le dimanche est un jour commode pour cela, et de plus dans l'église russe on ne peut pas se marier au mois de mai ; d'après le calendrier grec on n'est aujourd'hui qu'au 25 Avril, aussi ce dernier dimanche du mois est-il très chargé. La plus belle de ces noces, du moins la plus nombreuse a vingt-huit voitures, une quantité d'hommes à cheval, dans leur pittoresque costume grec ; elle traverse les rues avec de la musique et est suivie d'une masse de curieux ; on va chercher la fiancée dans un village voisin.

Le même soir, après avoir passé la plus grande partie de la journée dans la famille Caroki, M. Evangeli allant décidément mieux, nous prenons congé d'eux, et M. Apostoli nous conduit à bord du bateau qui doit nous mener à Corfou. Il était environ 9 h du soir ; il se trouve que c'est le même bateau sur lequel nous avons fait quelques jours auparavant la course de Corinthe à Patras. Cette fois, il nous semblait décidément que nous allions nous trouver bien seules ; mais en arrivant sur le pont, M^{lle} Tetzner entend une voix connue qui lui dit en allemand « Bonsoir, Fräulein » ; c'était M. Stähelin, de

Bâle, qu'avaient rejoint en Grèce ses deux compagnons de voyage, MM. von Orelly et Kautzsch, et ces trois messieurs s'étaient décidés à passer par Corinthe pour le retour. Nous fûmes très heureuses de les retrouver sur ce bateau.

La nuit est passable, et nous espérons nous tirer de ce voyage sans mal de mer. Vers 6 h du matin [8 mai] nous touchons à Zante; plus tard à Céphalonie, et plus tard encore à [mot illisible]; mais un rapide coup d'œil sur ces diverses îles est tout ce que nous pouvons leur donner. Le temps se gâte; le vent souffle; quelques gouttes de pluie tombent; le roulis commence aussi à se faire sentir. Nous profitons de l'arrêt devant Céphalonie pour déjeuner; et plus tard ce n'est que le vif désir de voir de loin Ithaque, qui me donne la force de rester sur le pont. Nous ne voyons que de loin cette petite île, la patrie d'Ulysse, son royaume, auquel il rentre enfin après toutes ses aventures, pour y massacrer les prétendants de Pénélope.

Mais il n'y a pas d'intérêt qui tienne devant la pluie, le froid et surtout le roulis. Je regagne à grand peine le salon des dames, et chacune de nous plus ou moins prises, nous passons le reste de l'après-midi aussi tranquilles que possible. Cependant une jeune dame grecque, qui est pour la première fois sur mer et va compléter son voyage de noce en Italie, souffre cruellement: chaque respiration est un gémissement, très pénible quand on souffre soi-même. Son mari, qui se croit beaucoup plus fort veut venir l'encourager; mais il est pris à son tour dans notre salon et pendant un moment la scène est comique.

A 5 h nous entrons dans le canal qui sépare Corfou de l'Albanie, et le mouvement du vaisseau devient beaucoup plus calme. Nous pouvons dîner, et nous préparer au débarquement. Il fait presque nuit quand nous arrivons devant la ville de Corfou, et nous voyons de loin sa citadelle se détacher contre le ciel, par un beau clair de lune. MM. Stähelin, von Orelly et Kautzsch ont la bonté de nous aider au moment du débarquement, et de débattre en même temps que pour eux, les prix de transport du petit bateau et puis de notre bagage jusqu'à l'hôtel, tandis que nous suivons à pied. Nous descendons à l'hôtel Saint Georges, où M^{lle} Tetzner et moi avons une chambre magnifique, donnant sur la grande place. Au fond de la place nous avons encore devant nous la Citadelle.

9 mai [10-11-12-mai]

Nous savions que notre caravane, quittant Athènes samedi, et faisant le tour de la Morée, arriverait aujourd'hui devant Corfou; cependant nous ne l'attendions que dans le courant de la journée. Nous étions à peine debout qu'on vient nous prévenir qu'on nous attend au salon; en descendant nous trouvons la plupart de nos anciens compagnons de voyage. Les Teschemaker sont restés à bord, et comme le temps dont on peut disposer à terre est très

court, tandis qu'il se peut que le steamer reste, cependant, quelques heures dans le port, on nous demande de nous y rendre, afin que nous puissions y rester jusqu'au moment où on lèvera l'ancre; nous nous y rendons en effet, avec un guide qui nous ramènera ensuite à l'hôtel. Nous y passons deux à trois heures, et nous prenons ensuite congé de nos amis, et cette fois d'une manière définitive; ils se rendent à Trieste, et de là se dirigeront de différents côtés, en Allemagne, en Suisse ou en Angleterre.

A 11 h nous reprenons notre petit bateau; les mouchoirs s'agitent encore longtemps, puis nous regagnons Corfou.

L'île est magnifique: c'est tout ce que l'on peut rêver de plus beau en fait de végétation et de position. L'arbre le plus répandu est l'olivier, qui atteint ici des dimensions de troncs, des magnificences de feuillage, des formes gracieuses qui ne peuvent être surpassées nulle part. Du reste la culture y est riche et variée; les fleurs y sont à profusion. Les élégantes découpures de l'île, la mer, les montagnes, les vallées et les bois, en font un pays vraiment féérique.

Notre première promenade est à la Citadelle; bâtie sur un rocher très élevé, projetant dans la mer, et que surmonte un phare. La vue en est admirable; ce rocher est relié à la ville par une large bande de terrain, convertie moitié en jardin anglais, moitié en place publique; c'est là que donnent nos fenêtres. La ville est jolie, animée, et un séjour très fréquenté par les étrangers, surtout par les Anglais, quoique l'île ne leur appartienne plus depuis que l'Angleterre en a fait don à la Grèce.

Nous avons profité des trois jours que nous avons passés à Corfou pour faire quelques magnifiques promenades aux environs: d'abord jusqu'à l'extrémité de la presqu'île sur laquelle la ville est située; route délicieuse, point de vue enchanteur.

Le lendemain [10 mai] nous prenons une voiture pour la journée entière, M^{lle} Tetzner et moi, emportant notre déjeuner; nous faisons une course magnifique jusqu'au mont Saint Pantaleone, dans une situation admirable; la route large et bonne, monte en zigzag jusque à quelque distance du sommet de la montagne, que nous achevons de gravir à pied. La route est tout ombragée de beaux oliviers en fleurs, et nous en longeons des bois entiers.

Au retour notre cocher, un vieux Sicilien, très érudit, nous mène sur l'emplacement de l'ancienne Corfou, et auprès des ruines de l'Arsenal et de quelques autres bâtiments du temps où Corfou appartenait aux Vénitiens.

Le 11 mai le temps est sombre et menaçant et le vent souffle d'une manière inquiétante, surtout en vue de notre départ du soir. Mais pour la matinée nous avons encore un projet de course à un endroit très réputé pour sa situation, Gastouri. Nous partons pleines de courage, mais ce n'est pas

sans hésitation que nous allons jusqu'au bout, car le tonnerre commence à gronder, les éclairs brillent, et un ciel de plomb s'étend sur nos têtes, nous fait craindre un violent orage; cependant nous n'avons que fort peu de pluie, tandis que nous apprenons au retour qu'il en est beaucoup tombé en ville. Gastouri est en effet quelque chose de magnifique; nous devons quitter la voiture à quelque distance du but, pour gravir à pied une terrasse, transformée en jardin, environnée en partie d'une balustrade, et d'où la vue est magique: nous sommes sur un haut rocher, dominant à pic, la mer; tout autour de nous, d'autres rochers et d'autres montagnes boisées; la mer sombre qui baigne le pied du rocher à une profondeur qui donne le vertige, a une teinte lugubre, comme celle du ciel; c'est fantastique.

A 4 h, lorsque tous nos préparatifs de départ sont terminés, nous quittons l'hôtel pour aller nous embarquer à bord du Delfino, un petit steamer du Lloyd autrichien qui doit nous conduire à Brindisi. Parmi les voyageurs, nous retrouvons Lady Bowen et sa famille, qui était au même hôtel que nous à Corfou. Son mari est gouverneur de l'Australie méridionale, et elle va aller le rejoindre à Melbourne, avec ses filles, leur institutrice et deux femmes de chambre. Lady Bowen est Italienne; son frère, le comte Roma, l'accompagne en ce moment.

Le vent continue à souffler avec violence et nous chasse de sur le pont; nous restons quelques heures dans le salon, ne sentant pas encore le mal de mer, car aussi longtemps que nous sommes dans le canal, le roulis ne nous incommode pas. Nous arrivons vers 9 h à la pleine mer, et la nuit que nous passons alors, est difficile à décrire. Le vent hurle; le navire est terriblement ballotté; les vagues viennent battre contre les minces parois qui nous séparent de l'abîme; chacun a le mal de mer. Au milieu de la nuit une vague plus forte, ouvre la fenêtre mal fermée de notre cabine, et inonde M^{lle} Tetzner.

On fait beaucoup de réflexions dans des nuits pareilles; et on sent plus que jamais que la protection et la délivrance ne peuvent venir que de Dieu seul.

C'est avec joie et reconnaissance que nous saluons la terre. A cette nuit de tempête succède une belle journée, toujours accompagnée de vent, mais où brille un beau soleil.

Entre 9 et 10 h [12 mai] nous mettons pied à terre à Brindisi. Nous y passons quelques heures, jouissant vivement de nous retrouver sur terre ferme, et sentant avec bonheur qu'il n'y a plus que la terre entre nous et nos parents et amis.

A 3 h nous partons pour Naples; quel plaisir de nous retrouver dans un excellent wagon de chemin de fer, et de dévorer l'espace: vive la civilisation!

[12 mai-17 juin]

Nous voici sur le chemin du retour, riches de souvenirs, et au moment de nous enrichir encore par la vue de toutes les beautés de la nature et des trésors artistiques de l'Italie. Naples et ses environs : Pompéi, Castellamare, Sorrente ; Rome et ses antiquités ; Florence et ses musées ; Pise, Gènes, Bologne, Venise, Vérone, les lacs ; Milan, Turin, Genève.

Nous regagnâmes Lausanne le 17 juin.

[Fin du journal de voyage]

LES ÉTAPES ET LIEUX TRAVERSÉS

DATE	LIEUX	TRANSPORT	NOTE	ÉTAPE / NUIT
08.02	Lausanne, départ	train	Départ	
08.02	Genève	-		
08.02	En train	train		
09.02	Marseille, arrivée	-		chez des amis
10.02	Marseille, départ	bateau		Scamandre
10.02	En mer	bateau		Scamandre
11.02	En mer	bateau		Scamandre
12.02	Ile d'Elbe	bateau	vu du bateau	Scamandre
12.02	En mer	bateau		Scamandre
13.02	Naples	voiture à cheval	visite	
13.02	Vésuve	bateau	vu du bateau	Scamandre
13.02	Capri	bateau	vu du bateau	Scamandre
13.02	Punta Campanella	bateau	vu du bateau	Scamandre
13.02	Stromboli	bateau	pas vu, de nuit	Scamandre
14.02	Détroit de Messine	bateau	vu du bateau	Scamandre
14.02	Charybde	bateau	vu du bateau	Scamandre
14.02	Scylla	bateau	vu du bateau	Scamandre
15.02	En mer	bateau		Scamandre
16.02	Alexandrie, arrivée	bateau	visite	Hôt. de l'Europe
17.02	Alexandrie	voiture à cheval	visite	Hôt. de l'Europe
18.02	Alexandrie, départ	train	visite	
18.02	Ramleh	train	vu du train	
18.02	Damanhour	train	vu du train	
18.02	Kafr-el-zayat	train	vu du train	
18.02	Tantah	train	vu du train	
18.02	Le Caire, arrivée	train		Hôt. Royal
19.02	Le Caire	voiture à cheval, âne	visite	Hôt. Royal
20.02	Le Caire	[voiture à cheval]	visite	Hôt. Royal
21.02	Le Caire	voiture à cheval	visite	Hôt. Royal
22.02	Ghiseh	voiture à cheval	excursion	

DATE	LIEUX	TRANSPORT	NOTE	ÉTAPE / NUIT
22.02	Le Caire	-		Hôt. Royal
23.02	Boulac	voiture à cheval	excursion	
23.02	Le Caire, départ	steamer	début croisière Nil	Behera
23.02	Badrachin	steamer		Behera
24.02	Sakkarah	âne	excursion	
24.02	Béni-Swaïf	steamer		Behera
25.02	Minieh	steamer		Behera
26.02	Beni-Hassan	âne	excursion	
26.02	Manfaloot	steamer		Behera
27.02	Assiout (port El Hamra)	steamer	visite	Behera
28.02	Girgeh	steamer	vu du bateau	
28.02	entre Girgeh et Keneth	steamer		Behera
29.02	Keneh	steamer	promenade	Behera
01.03	Denderah	âne	excursion	
01.03	Luxor, arrivée	steamer		Behera
02.03	Thèbes	âne	excursion	
02.03	Luxor	steamer		Behera
03.03	Dayr-el-Médineh	âne	excursion	
03.03	Médinet-Abou	âne	excursion	
03.03	Luxor	steamer		Behera
04.03	Karnak	-	excursion	
04.03	Luxor	-	visite	Behera
05.03	Luxor, départ	steamer		
05.03	Esneh	steamer	visite	
05.03	Edfou, arrivée	steamer		Behera
06.03	Edfou	âne	visite	
06.03	Gebel	steamer	vu du bateau	
06.03	Silsilis	steamer	vue de l'autre rive	
06.03	Kom Ombo	steamer	excursion	Behera
07.03	Assouan, arrivée	steamer		
07.03	Ile d'Eléphantine	barque	excursion	
07.03	Assouan	steamer	visite	Behera
08.03	Mahattah	âne	excursion	
08.03	Ile de Philé	dahabieh	excursion	

DATE	LIEUX	TRANSPORT	NOTE	ÉTAPE / NUIT
08.03	Assouan, départ	steamer		
08.03	Kom Ombo	steamer		Behera
09.03	Luxor, arrivée	steamer		
09.03	Karnak	-	excursion	Behera
10.03	Luxor, départ	steamer		
10.03	Keneh	steamer	arrêt charbon	
10.03	[Bellianah]	steamer		Behera
11.03	Abydos	âne	excursion	
11.03	entre Bellianah et Assiut	steamer		Behera
12.03	Assiut	-	visites	
12.03	Près d'une grande île	steamer		Behera
13.03	entre l'île et le Caire	steamer		Behera
14.03	Le Caire, arrivée	steamer		
14.03	Boulac	voiture à cheval	musée	
14.03	Le Caire	steamer		Hôt. Royal
15.03	Héliopolis	voiture à cheval ?	excursion	
15.03	Le Caire	-		Hôt. Royal
16.03	Vieux-Caire	âne	excursion	
16.03	Le Caire	-		Hôt. Royal
17.03	Le Caire, départ	train		
17.03	Benha	train	vu du train	
17.03	Zagazig	train	arrêt déjeuner	
17.03	Ismailia, arrivée et départ	train		
17.03	Canal de Suez	petit bateau		
17.03	Port-Saïd, arrivée	petit bateau	nuit du 17 au 18	Hôt. du Louvre
18.03	Port-Saïd	-	visite	
18.03	Port-Saïd, départ	bateau		Cérès
18.03	En mer	bateau		Cérès
19.03	Jaffa, arrivée	bateau		
19.03	Jaffa	cheval	visite	Hôt. (tentes)
20.03	Jaffa, départ	cheval		
20.03	Plaine de Saron	cheval		
20.03	Ramleh (près de)	cheval	arrêt lunch	

DATE	LIEUX	TRANSPORT	NOTE	ÉTAPE / NUIT
20.03	Vallée d'Ajalon	cheval		
20.03	Beri-Hub [Bir-Eyyub?]	cheval		tentes
21.03	Bab-el-Wady	cheval		
21.03	Kirjath-Jèarim > Kuriet-el-Enab	cheval		
21.03	Emmaüs	cheval		
21.03	Jérusalem	cheval		
21.03	Vallée des Réphaïms	cheval		
21.03	Etangs de Salomon	cheval		tentes
22.03	Bethléhem	cheval		lunch
22.03	Gorges du Cédron	cheval		tentes
23.03	Mer Morte	cheval		
23.03	Jourdain	cheval		lunch
23.03	Guilgal	cheval		tentes
24.03	El Azariyah	cheval	excursion	lunch
24.03	Jérusalem	-	visite	c/o les Gobat
25.03	Jérusalem	-	visite	
25.03	Mont de Sion	âne, cheval ?	excursion	
25.03	Jérusalem	-	visite	c/o les Gobat
26.03	Vallée de Hinnom	âne, cheval ??	excursion	
26.03	Acelanda	âne, cheval ?	excursion	
26.03	étang de Siloé	âne, cheval ?	excursion	
26.03	Vallée du Cédron	âne, cheval ?	excursion	
26.03	Jérusalem	-		c/o les Gobat
27.03	Jérusalem	-	visite	c/o les Gobat
28.03	Jérusalem	âne	visite	c/o les Gobat
29.03	Mont Scopus	cheval		
29.03	Al-Bireh	cheval	lunch	
29.03	Béthel	cheval		
29.03	La fontaine des voleurs	cheval		tentes
30.03	Plaine de Machna	cheval		lunch
30.03	Puits de Jacob [act. Sychnar]	cheval		
30.03	Naplouse	cheval		tentes
31.03	Samarie > Sebastia	cheval		

DATE	LIEUX	TRANSPORT	NOTE	ÉTAPE / NUIT
31.03	Rama	cheval		lunch
31.03	Béthulie > Sanour	cheval		
31.03	Dothaïn > Dothan	cheval		
31.03	Djenin > Jénine	cheval		tentes
1.04	plaine d'Esdraëlon	cheval		
1.04	Zérin > Zir'in	cheval		
1.04	Sçumen > Solem	cheval		lunch
1.04	Näin	cheval		
1.04	Nazareth	cheval		tentes
2.04	Nazareth	-	visite	tentes
3.04	Reineh, environs	cheval		
3.04	Kefr-Kenna > Kafr Kanna	cheval		
3.04	Lubieh > Loubia / Lubyä	cheval		lunch
3.04	Cornes de Hattin	cheval		
3.04	Tibériade	cheval		tentes
4.04	tour du lac	barque		
4.04	Bethsaïda = El Tâbighah > Tabgha	barque		
4.04	Capernaüm > Capharnaüm	-		tentes
5.04	Monts de Nephtali	cheval		
5.04	Ain Belat (source)	cheval		tentes
6.04	El-Leddän > Neda El-Leddän = Petit Jourdain	cheval		
6.04	Banias > Baniyas	cheval		tentes
7.04	Mejdel esh-Shems > Majdal Shams	cheval		
7.04	Beit Jenn	cheval		lunch
7.04	Kefr Hawar	cheval		tentes
8.04	Damas	cheval		maison-hôtel
9.04	Damas	-		maison-hôtel
10.04	Damas	-	visite	maison-hôtel
11.04	Dummar	cheval		
11.04	Aïn-Fidjéh (source de la rivière Barada)	cheval		lunch

DATE	LIEUX	TRANSPORT	NOTE	ÉTAPE / NUIT
11.04	Sûk-Wady-Barada > Suq Wadi Barada	cheval		tentes
12.04	plaine de Zebedany	cheval		
12.04	Surgayah	cheval		lunch
12.04	Yafufeh	cheval		tentes
13.04	Baalbeck	cheval	visite	Hôt.
14.04	Kerak-Nûh	cheval		
14.04	sur la route de Beyrouth	cheval		tentes
15.04	Beyrouth	cheval		Hôt. Bellevue
16.04	Beyrouth	-		Hôt. Bellevue
17.04	Beyrouth	-	visite	Hôt. Bellevue
18.04	Beyrouth - Les Réservoirs	voiture à cheval	excursion	
18.04	en mer	bateau		Apollo
19.04	Larnaca	bateau	visite	Apollo
19.04	en mer	bateau		Apollo
20.04	en mer	bateau		Apollo
21.04	Rhodes	bateau	visite	Apollo
21.04	Coos	bateau	vu du bateau	Apollo
21.04	Pointe de Cnide	bateau	vu du bateau	Apollo
21.04	Chios	bateau	nuît	Apollo
22.04	Smyrne	bateau	visite	Apollo
22.04	Mételin > Mytilène (Lesbos)	bateau	à quai	Apollo
23.04	cap Baba	bateau	vu du bateau	Apollo
23.04	Ténédos > Bozcaada	bateau	vu du bateau	Apollo
23.04	Troas > Alexandrie de Troade	bateau	vu du bateau	Apollo
23.04	Détroit des Dardanelles	bateau		Apollo
24.04	Constantinople	bateau		Hôt. Luxembourg
25.04	Constantinople	-	visite	Hôt. Luxembourg
26.04	Constantinople	voiture à cheval	visite	Hôt. Luxembourg
27.04	Bosphore - mer Noire	bateau	promenade	
27.04	Scutari > Üsküdar	bateau	visite	
27.04	Constantinople	-		Hôt. Luxembourg
28.04	Constantinople	voiture à cheval	visite	Hôt. Luxembourg

DATE	LIEUX	TRANSPORT	NOTE	ÉTAPE / NUIT
29.04	en mer	steamer		Apollo
	détroit des Dardanelles	steamer		Apollo
30.04	Syra	steamer		Wien
30.04	en mer	steamer		Wien
1.05	le Pirée - Athènes	calèche	visite	Hôt. des étrangers
2.05	Athènes	-	visite	Hôt. des étrangers
3.05	Athènes	voiture à cheval	visite	
3.05	mer	steamer		Jonia
4.05	Kalamaqui	"diligence"	transbordement	
4.05	Golfe de Lépante	steamer		Catheria
4.05	Mont Parnasse, Lépante	steamer	vu du bateau	Catheria
4.05	Patras, arrivée	-		Hôtel
5.05	Patras	-	promenade	Hôtel
6.05	Patras	-	promenade	Hôtel
7.05	Patras, départ	steamer		Catheria
8.05	Zanthe, Céphalonie, Ithaque	steamer	vu du bateau	Catheria
8.05	Corfou, arrivée	-	promenade	Hôt. Saint-Georges
9.05	Corfou	voiture à cheval	promenade	Hôt. Saint-Georges
10.05	Corfou	voiture à cheval	promenade	Hôt. Saint-Georges
11.05	Corfou > Gastouri	voiture à cheval	excursion	
11.05	Corfou, départ	steamer		Delphino
12.05	Brindisi	-		
12.05	vers Naples	train		
> 17.06	Italie et retour à Lausanne			



Vue générale du voyage de Joséphine Meyhoffer -de Félice.



Brindisi

Corfou

Constantinople

Metelin (Mytilène)

Chios

Patras

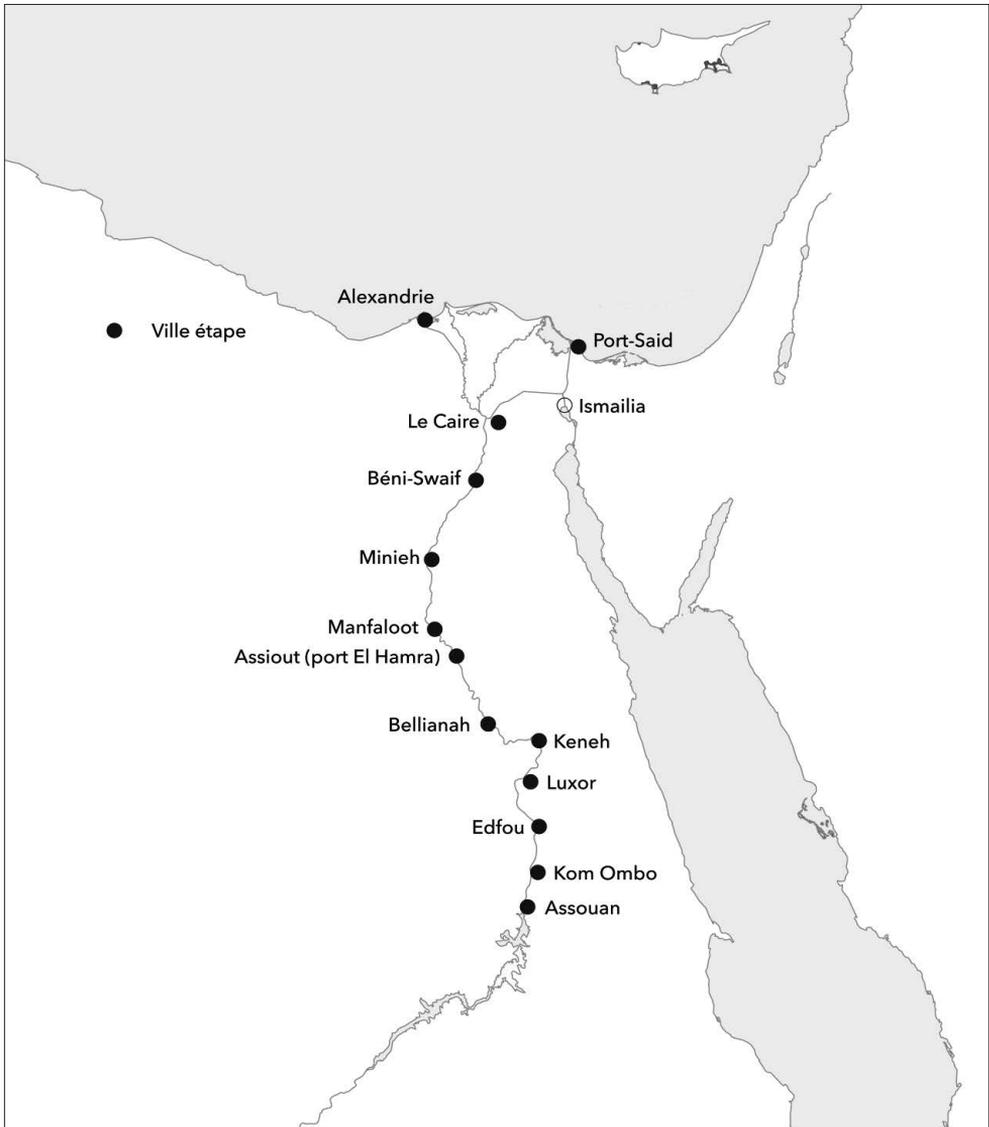
Le Pirée

Beyrouth

Jaffa

Alexandrie

Port-Saïd



Les étapes en Egypte

Cartes réalisées sur la base de fonds de cartes libres de droits (d-maps.com)
Dans la version imprimée, les cartes figurent à l'intérieur des rabats de couverture.



La «Terre sainte» correspond pour les chrétiens à la zone géographique où est né et à vécu Jésus. Au sens large, il s'agit du territoire où prennent place les différents événements de la Bible, de l'Ancien et du Nouveau Testament. Elle s'étend aujourd'hui sur plusieurs États, qui n'existaient pas en tant que tels lorsque Joséphine Meyhoffer-de Félice a réalisé son voyage.

« Nous avons quatre heures de cheval avant d'arriver à Baalbek, et notre route est toujours de celles auxquelles nous sommes habitués : chemin pierreux, à peine tracé, qui nous mène à travers des montagnes, des vallées ou des rivières. Enfin, un versant de montagne nous amène en face de Baalbeck. Nous voyons de bien loin les six majestueuses colonnes qui se détachent contre le ciel, et à leur pied et alentour, d'autres ruines. Nous poussons des cris d'admiration et d'enthousiasme, mais nos transports sont vite arrêtés par une averse plus forte que toutes les précédentes et équivalant à un bon seau d'eau froide. Nous hâtons le pas de nos chevaux, ne pensant plus qu'à arriver au plus vite. Impossible de camper au milieu des ruines, comme cela se pratique par le beau temps ; heureusement Baalbeck possède un bâtiment que les propriétaires décorent du nom d'hôtel : notre guide s'empresse d'aller nous en assurer la jouissance, et nous nous hâtons de nous y réfugier. » | Journal, 13 avril 1876

